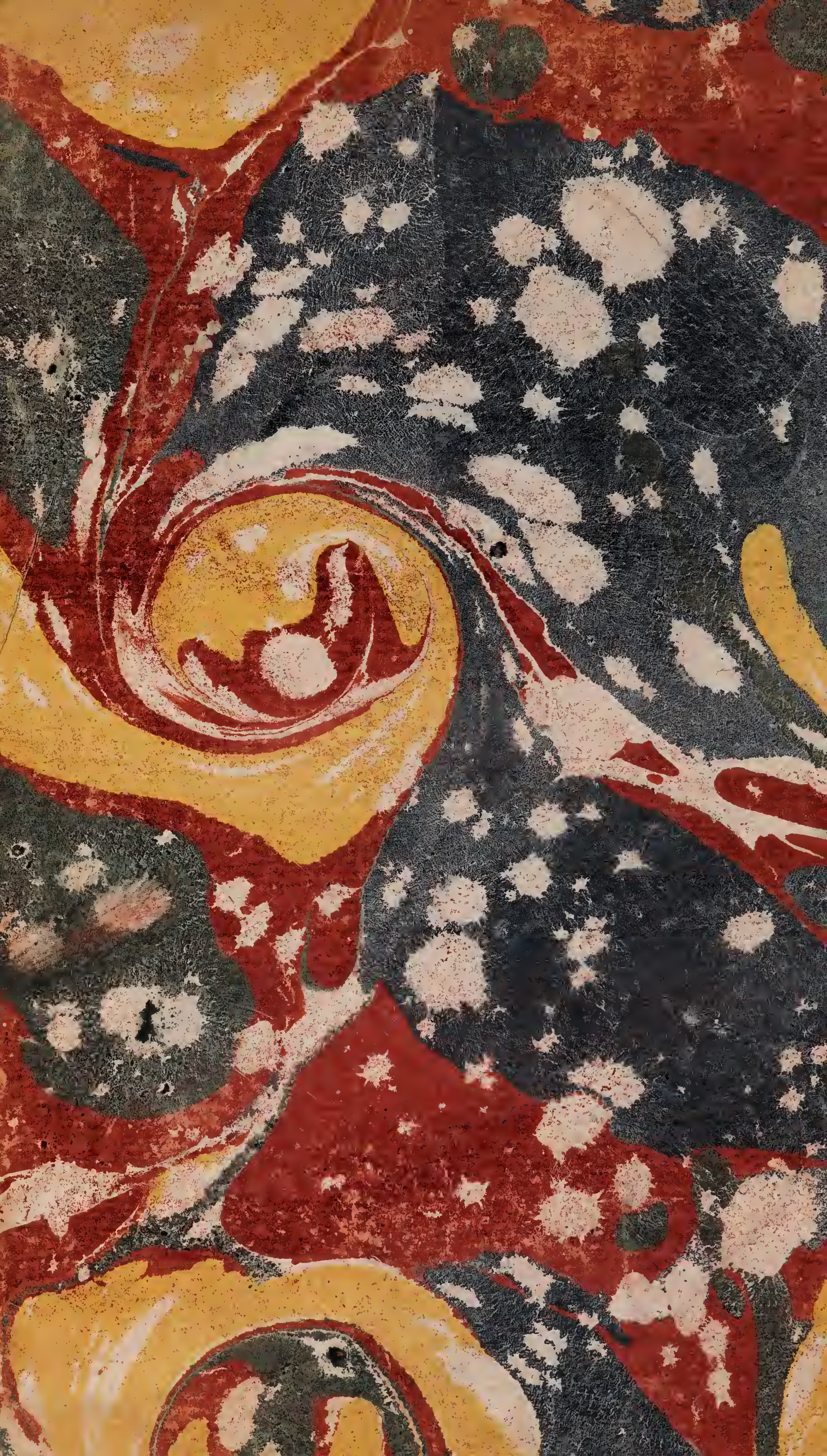




RECHERCHES
SUR
LES MALADIES
EPIZOOTIQUES.

SECONDE PARTIE.

RECHERCHES
HISTORIQUES & PHYSIQUES
SUR
LES MALADIES
EPIZOOTIQUES,
Avec les Moyens d'y remédier, dans tous les cas.

PUBLIÉES PAR ORDRE DU ROI.

Par M. PAULET, Docteur en Médecine des Facultés de Paris & de Montpellier.

Nam neque erat coriis ufus, nec vifcera quifquam
Aut undis abolere poteft aut vincere flammâ.

Virgil. Georg. Lib. III.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,
Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

MDCCLXXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



RECHERCHES SUR LES MALADIES ÉPIZOOTIQUES.

SECONDE PARTIE.

En 1769 & 1770, la France retentissoit du bruit des ſuccès que les Éleves de différentes Ecoles Vétérinaires du Royaume obtenoient dans diverſes maladies des beſtiaux. Ceux qui ſe diſtinguerent le plus dans cette carriere, furent les ſieurs Beauvais, Faure, Girard, Falconet, Blouſard, &c. ſurtout, ce dernier qui traita pluſieurs animaux dans le Duché de Bourgogne, avec le plus grand ſuccès. On ne peut ſe diſpenſer de louer le zéle, les ſoins & les talens de ces Éleves & pluſieurs propriétaires de troupeaux, en France, leur ſont redevables de la conſervation de leur Bétail. Mais, An de J. C. 1769. & 1770.

An de J. C. pour que le public eût retiré quelque fruit de leurs travaux, il eût fallu lui donner la connoiſſance du genre de maladies qu'on traitoit & de la nature des ſecours qu'on employoit : alors ces Artiſtes auroient eu droit, non-ſeulement à la reconnoiſſance du particulier, mais à celle de tout le Public. Si on excepte la derniere maladie épizootique dont on a rendu compte, à la fin de la premiere partie de cet Ouvrage, & pour laquelle on employa le traitement indiqué par M. Bourgelat, à peine eſt-il queſtion du nom de ces autres, guéries avec tant de ſuccès : il ne nous reſte que l'indication des lieux & celle des époques où elles parurent.

1769. On en trouve une au mois de Mai 1769, dans le Duché de Luxembourg. (On a laiſſé ignorer l'eſpece, ainſi que celle des animaux qui en furent attaqués.)

Une autre ſur les bêtes à cornes, dans la Paroiſſe de Valſonnes, Election de Lyon, au mois de Novembre de la même année.

Une troiſieme au mois de Décembre, ſur les chevaux d'un régiment de Dragons, dans le Haynault.

Une quatrieme, dans le même temps, en Champagne.

Une cinquieme, (celle-ci étoit une péripneu-

monie ſur les chevaux) dans le même mois & dans la même Province. An de J. C.

Une ſixieme, (c'étoit une clavelée du genre confluent, obſervée en Janvier 1770, dans la Paroiſſe de Potelle, près de Valenciennes.) 1770.

Une ſeptieme, dont on ignore l'eſpece, obſervée dans le même mois, ſur un troupeau de moutons, dans la Paroiſſe Saint-Germain de la Grange, Généralité de Paris.

Une huitieme, en Mars, ſur un troupeau de moutons, dans le Perche, (celle-ci étoit une gale maligne.)

Une neuvieme, dans le même temps, dans la Brie, au Château de Courtri, encore ſur les bêtes à laine.

Une dixieme, dans le même mois, ſur le Bétail, dans quelques Paroiſſes du Duché de Bourgogne.

Une onzieme, au mois de Mai 1770, dans le Mâconnois.

Enfin, une douzieme, au mois de Juin de la même année, ſur les bêtes à cornes, dans le Bugey, Généralité de Dijon.

Dans la cinquieme, qui étoit une péripneumonie ſur les chevaux, le ſieur Girard, on ne ſait ſur quel nombre, en guérit, dit-on, cent dix-

Ann. de J. C. ſept, & en préſerva cent quarante-huit. Dans le claveau confluent, le même Éleve, ſur deux cent ſoixante-dix bêtes attaquées, en guérit deux cent: cinquante-cinq étoient déja mortes, avant ſon arrivée. Il en mourut quinze entre ſes mains. Dans la gale maligne, ſur un troupeau composé de deux cents bêtes, dont il en étoit déja mort quarante-quatre, le ſieur Beauvais, envoyé ſur les lieux, en guerit ſoixante-&-dix-huit, en préſerva trente-ſix, & en vit mourir quarante-deux. On auroit déſiré, ſur-tout, de ſavoir quelle étoit l'eſpece d'Epizootie confiée aux ſoins du ſieur Brouſſard, Eleve de l'Ecole Vétérinaire de la Breſſe, qui guérit, dit-on, toutes les bêtes à cornes qui étoient malades, dans le Bugey, à l'exception de deux ſeulement. L'hiſtoire de ces maladies ſeroit d'autant plus importante, qu'elle nous feroit connoître celles qui naiſſent ſpontanément dans nos climats, bien différentes, pour l'ordinaire, quant au danger & à la violence des ſymptômes, de celles qui nous viennent des pays lointains, ſurtout de certains climats, vraiment peſtilentiels pour le Bétail, & qui produiſent des maux qui ont bientôt dévaſté tous les autres.

1770. On apprit, dans le même temps, par les Papiers

publics qu'une maladie de cette nature faisoit les plus grands ravages parmi les bêtes à cornes, en Hollande. Elle y donna lieu, même, à plusieurs expériences tentées sur ces animaux, dont on rendra compte. La Flandre Hollandoise, l'Autrichienne & la Françoise ne tarderent pas à en ressentir la fureur; sur-tout les deux premieres. On fit monter la perte des sept Provinces-Unies à plus de soixante mille bêtes à cornes. La maladie pénétra bientôt, du côté de la Flandre, dans quelques Provinces de France, & mérita l'attention du Gouvernement. L'Ecole Vétérinaire de Paris (*a*) ayant été consultée, alors, donna la description de la maladie, & les moyens d'y remédier. Voici le détail qui fut publié dans le temps.

An de J. C. 1770.

Dès les premiers momens de la maladie, y dit-on, le pouls des bêtes attaquées est fortement élevé, & beaucoup plus accéleré que dans l'état naturel. On sent une chaleur très-vive aux cornes, aux oreilles, aux extrémités & sur presque toute la superficie du corps, sans une grande sécheresse. Les yeux sont vifs, larmoyans, la con-

(*a*) V. Ecole Vétérinaire. Paris, de l'Imprimerie Royale, 1770, in-4°.

An de J. C. 1770.

jonctive enflammée. L'animal mange, mais moins qu'à l'ordinaire ; il rumine ; toutes les excrétions se font comme dans l'état sain ; le lait n'est point encore dépravé dans les vaches. Le sang qu'on tire alors, est couvert, peu de temps après, d'une pellicule, couleur de rose, d'une ligne environ d'épaisseur, qui recouvre & cache un sang très-épais, d'un rouge foncé. Voilà ce qu'on observe le premier jour de la maladie.

Dès le second jour, il survient une toux séche. L'arriere-bouche & la membrane qui tapisse les fosses nasales, sont légérement enflammées. Les flancs sont agités. Le pouls devient plus fort, & bat jusqu'à soixante-&-dix fois par minute *. La chaleur devient piquante & séche. Le lait paroît légérement terne & plus épais que dans le principe du mal. Il y a dégoût, inappétence. La rumination a lieu, mais à des distances de temps plus éloignées.

Dès le troisieme jour, le mal est dans son état, & entiérement déclaré. La toux est plus

* L'endroit le plus favorable pour l'exploration du pouls, dans ces bêtes, est la partie voisine de la tubérosité de la mâchoire, par où passe l'artere, sous le muscle masseter.

fréquente & plus fatiguante ; la reſpiration très-laborieuſe, & le mouvement des flancs accéleré. Il découle de la bouche une bave très-abondante & écumeuſe, que l'animal lêche ſouvent. La membrane pituitaire eſt excoriée & enflée au point de gêner le paſſage de l'air dans les foſſes naſales. Les parties de l'arriere-bouche ſont vivement enflammées. Il ſort des naſeaux une humeur jaunâtre & écumeuſe. La rumination a encore lieu, mais à des temps plus diſtans. L'animal fiente & urine très-peu. Le lait, dans les vaches, eſt plus épais & jaunâtre : l'appétit plus dépravé ; la pellicule du ſang plus mince & d'un roſe moins vif qu'au premier jour ; le ſang, qu'elle recouvre, plus noir & plus épais. An. de J. C. 1770.

Au quatrieme jour, le mal eſt à ſon dernier période. Toutes les parties, dans leſquelles on obſervoit le plus de chaleur, deviennent froides. Le froid commence à l'extrémité des cornes & des oreilles, & parvient peu à peu juſqu'à leur racine. L'animal friſſonne, & le mouvement d'horripilation eſt ſenſible dans tout le pannicule charnu, tout le long des côtes & des flancs. On ſent à peine le pouls. L'animal ſe plaint continuellement, eſt oppreſſé : les yeux ſont chaſſieux & preſque toujours fermés. La gangrene

An de J. C. 1770.

se met dans la membrane pituitaire : alors, la morve est fétide, sanguinolente & sans consistance. Les autres évacuations sont supprimées. La fiente que l'on retire du fondement, a une odeur alkalescente & insupportable. Le lait est très-épais, rouillé & comme un pus ichoreux. L'animal ne tousse plus. Il y a perte totale d'appétit; la rumination cesse entiérement : enfin, une diarrhée colliquative qui succéde immédiatement aux frissons, annonce la fin de l'animal, qui meurt sans effort le quatrieme, ou, au plus tard, le cinquieme jour de la maladie.

Dans l'ouverture des cadavres, sur-tout d'une vache, où tous ces accidens s'étoient montrés successivement, on trouva d'abord tous les vaisseaux de la face interne des tégumens, du tissu cellulaire & des muscles, gorgés d'un sang noir & épais ; la membrane de la base de la langue & du voile du palais, noire, livide, gangrenée & couverte d'ulceres, qui avoient détruit & rongé les mamelons de la base de la langue. La chair des muscles de cette partie, coupés en travers, étoit blafarde, sphacelée, dénuée de sang. Le pharynx étoit légérement gangrené. Il y avoit dans l'œsophage quelques traces d'inflammation. Les estomacs, ainsi que tous les visceres du bas-ven-

tre, étoient dans l'état naturel : la membrane An de J. C.
pituitaire, beaucoup plus épaiſſe qu'elle ne l'eſt 1770.
ordinairement, noire, parſemée d'ulceres, & gorgée d'un ſang, ſemblable à de l'encre. L'os etmoïde & les cornets du nez étoient cariés, & dépouillés de leur enveloppe. La membrane du larynx & de la trachée-artere étoit auſſi ſphacelée, mais moins noire que la membrane pituitaire : celle des bronches étoit dans le même état, mais d'un violet foncé : on voyoit à des endroits un peu de ſang écumeux ; dans d'autres, un ſang noir & concret ; & plus loin, une filandre jaune & dure. La ſubſtance des poumons étoit flaſque, ſans élaſticité ; les bords des lobes tuméfiés, & vers la partie antérieure du thorax & ſur la trachée-artere, bourſoufflés, noirs, tendant au ſphacele. Les glandes bronchiques n'étoient point engorgées. La graiſſe qui enveloppe le cœur & le péricarde, jaune & ſans conſiſtance : la ſubſtance du cœur molle. La plévre & le médiaſtin offroient des traces d'inflammation.

L'Ecole Vétérinaire conſidéra la maladie comme une *eſquinancie gangreneuſe* ; &, en effet, il y en a peu de peſtilentielles, obſervées ſur les animaux, qui aient autant de reſſemblance que

An. de J. C. 1770.

celle-ci, avec l'esquinancie maligne & gangreneuse, toujours accompagnée du plus grand danger, observée plusieurs fois sur les hommes, principalement au commencement du siécle passé, en Espagne & en Italie, & de nos jours, en 1752 & 1753, en Angleterre, où elle a été très-bien décrite par les Docteurs Fothergill & Huxham (*a*); soit qu'on compare leurs symptômes, leurs progrès, leur maniere prompte de se communiquer, qui sont les mêmes, soit le genre de secours dont on se sert pour les combattre l'une & l'autre. Les observations même d'Huxham sur le traitement de celle des hommes, ont donné lieu à une distinction très-importante dans la Médecine humaine, & nécessaire dans l'Art Vétérinaire, qui est la division des Maladies, pestilentielles sur-tout, en deux classes, en *inflammatoires* vraies, c'est à-dire, dépendantes d'un engorgement marqué dans les vaisseaux, joint à un excès de forces vitales; & en *putrides* ou *gangreneuses*, dans lesquelles on remarque, au lieu de cet excès de forces, un défaut de vigueur dans toutes les

(*a*) V. sur-tout la Dissertation sur les maux de gorge gangreneux, par Huxham; traduit de l'Anglois. A Paris, chez d'Houry, 1768.

parties organiques, joint à une dépravation alkaline ou putride dans les humeurs. Cette distinction est d'autant plus nécessaire, que les maladies de la premiere classe exigent des secours d'un genre tout opposé à ceux de la seconde, & peuvent même devenir très-nuisibles.

An de J. C. 1770.

Les véritables causes de la Maladie épizootique de 1770 furent ignorées. L'aveu qu'on fait dans ces occasions, est mille fois préférable à tous les systêmes, dans lesquels on cherche toujours à donner un air de vérité aux causes, quelquefois les plus absurdes, & qui détournent constamment de la route qui conduit à la vérité. Ce que rapporte, à ce sujet, l'Ecole Vétérinaire, mérite d'être remarqué. » En ce qui concerne les causes, dit-on, » nous ne nous livrerons pas à des recherches » vaines : dans une circonstance aussi funeste, il » est important de ne pas perdre un tems pré- » cieux à systématiser. Que l'Epidémie dépende » ou non de la température d'une atmosphère » perpétuellement humide & pluvieuse, du sé- » jour des eaux abondantes qui ont croupi sur » la terre, de l'interception de la transpiration, » &c. ou qu'elle soit due à l'action particuliere » d'un venin inconnu, il nous suffit d'avoir exa- » miné les effets, puisque c'est eux seuls qu'il nous » est permis de saisir & de combattre.

An de J. C. 1770. Réduits à recueillir des faits, pour arriver, enfin, à quelque conjecture vraisemblable sur l'origine de tous ces maux, nous ne pouvons qu'admirer la sage retenue de l'Ecole Vétérinaire, qui aime mieux se taire sur des causes qu'elle ignore, que d'asservir l'opinion publique à quelque hypothèse. En effet, il vaut encore mieux ignorer la vraie cause d'une maladie, que d'en adopter une fausse.

On lit dans un Mémoire de M. Needham, sur cette maladie, qu'on emmene quelquefois des bœufs de Hongrie en Hollande, & que lorsque l'Epizootie y regnoit avec le plus de fureur, on en avoit emmené vingt, qui furent mis dans une même étable avec d'autres malades, & que ceux-ci ne prirent pas la maladie, phénomène qu'il attribue au grand usage de sel que ces animaux font en Hongrie.

Quant aux accidens qui servirent à la répandre, l'Ecole Vétérinaire fait assez entendre que les expériences, faites sur quelques animaux, qu'on inocula en Hollande, sans faire assez d'attention au danger de pareilles tentatives, la confiance trop aveugle aux prétendus spécifiques, qu'on crut trouver alors, & la négligence, surtout, qu'on apporta, dans la Flandre maritime,

dans

dans l'exécution des ordres donnés pour empê- An de J. C.
cher la communication, furent les principales 1770.
causes qui l'introduisirent malheureusement en France. Après avoir exposé tous ces abus, elle dit : » C'est le comble d'un aveuglement inconcevable ; & c'est néanmoins ainsi qu'on a attisé imprudemment un feu, dont une seule étincelle pouvoit suffire à l'embrasement de l'Europe entiere.

Quant à la nature des secours qu'elle conseille, elle en indique de deux sortes ; ceux que l'Autorité suprême pouvoit prescrire & faire exécuter, & ceux que l'Art pouvoit suggérer. Les premiers consistoient à prendre toutes les mesures, toutes les précautions possibles pour empêcher la communication entre les animaux sains & les malades, ou tout ce que ceux-ci pouvoient avoir souillé, infecté ; à porter l'attention la plus scrupuleuse sur les bestiaux tant soit peu soupçonnés de maladie, & sur les hommes qui les soignoient ; à n'admettre dans le commerce & les Marchés publics que des animaux parfaitement sains, marqués de la lettre S, &c. ; à punir du dernier supplice tout Boucher, toute autre personne que l'avidité porteroit à vendre ou à acheter à bas prix des animaux malades,

An. de J. C. 1770. pour en faire commerce dans le Public ; à visiter, deux fois par jour & avec beaucoup d'attention, ceux qui seroient sains, & les mettre à l'écart au moindre soupçon de maladie ; à condamner à mort tous les animaux vagabonds, surtout les chiens ; enfin, à ne rien négliger pour intercepter toutes les voies de communication, d'infection, &c.

Les moyens fournis par l'Art portoient sur deux objets, les animaux sains, & les malades ; par conséquent, ils étoient de deux sortes, les *préservatifs* & les *curatifs*.

Les secours préservatifs consistoient à tenir les étables propres ; à vuider tout le fumier pourri & corrompu ; à laver les auges, les rateliers, tous les huit jours au moins, avec l'eau de chaux ou le vinaigre ; à renouveller l'air, à parfumer leurs demeures avec les baies de genievre & l'assa fœtida dans le vinaigre qu'on jette sur des charbons ardens, ou le vinaigre seul qu'on laisse évaporer ; à laver avec beaucoup d'attention, à purifier tout ce qui auroit pu servir à une bête reconnue malade, les auges, les rateliers, les baquets, &c. de la maniere indiquée ; à brosser, bouchonner les bêtes saines, deux fois le jour ; à les saigner à la jugulaire, & leur tirer environ

quatre livres de ſang; à examiner ſi le ſang qu'on leur tire n'eſt point tel qu'on l'a déſigné ci-deſſus, au premier & au troiſieme jour, & dans l'une ou l'autre de ces circonſtances, les ſéparer des autres, & les traiter comme évidemment atteints de la maladie; à les tenir toutes au quart de la nourriture ordinaire, & à l'uſage d'une eau blanchie par le ſon de ſeigle ou de froment, aiguiſée avec le vinaigre & le nitre; à leur donner des lavemens, trois fois le jour, avec la décoction des plantes émollientes, auxquelles on ajoute le cryſtal minéral & le miel; à leur faire prendre, aux mêmes intervalles, un breuvage fait avec une décoction de ſon, de laitue & d'oſeille, auquel on ajoute demi-livre de miel bouilli dans le vinaigre, & une once de nitre; à leur mettre à tous, pendant la nuit, un billot dans la bouche, c'eſt-à-dire, un morceau de bois de ſix pouces de long & de deux pouces d'épaiſſeur attaché par les deux bouts à la racine des cornes, avec une corde, lequel billot ou frein eſt entortillé d'un linge, dans lequel on a mis trois gouſſes d'ail, trois gros de camphre, un gros de racine de gentiane, le tout broyé ou mis en poudre, ajouté à une once & demie de miel commun, bouilli dans le vinaigre, ou bien, en

An. de J. C. 1770.

An. de J.C. 1770.

cas de trop forte agitation causée par ce frein, à passer ces ingrédiens entortillés dans un linge au bout d'un bâton, dans la gueule de l'animal, de temps en temps, après les avoir trempés dans le vinaigre; à leur faire humer la vapeur de ce même vinaigre bouilli avec l'eau; à continuer l'usage de tous ces secours, à l'exception de la saignée, pendant quatre jours, à la fin desquels on leur donne un lavement purgatif, fait avec trois onces de senné, & autant de catholicum double: enfin, à leur faire prendre, le cinquieme jour, un breuvage purgatif, fait avec deux onces de senné, demi-livre de tamarins, autant de sel d'epsom dans l'eau commune, & les remettre insensiblement à leur nourriture ordinaire, sans néanmoins se relâcher sur la propreté & le parfum des étables.

Les moyens curatifs indiqués furent, outre les soins concernant la propreté & la désinfection des étables qui étoient les mêmes, de proscrire la saignée, qu'on regarda comme un secours impuissant & même dangereux, dans cette maladie; d'appliquer sous la gorge, après en avoir rasé le poil & en avoir approché une pele rougie au feu, un emplâtre vésicatoire, composé d'un gros de cantharides, d'autant d'euphorbe, & de deux

gros d'huile de laurier, incorporés ensemble, dont on applique d'abord la moitié sur la partie, ensuite l'autre, & qu'on contient par un moyen quelconque, le tout recouvert d'une peau de mouton, de façon que le poil soit en dedans: de donner immédiatement après, un breuvage fait avec la gomme ammoniac, l'assa fœtida, chacun à la dose de demi-once, bouillis dans une chopine de vinaigre, auquel on ajoute demi-once de camphre, dissous dans l'eau-de-vie ou dans un jaune-d'œuf: d'injecter, trois ou quatre fois le jour, dans les naseaux, si la maladie n'est qu'au premier degré, une décoction faite avec deux poignées d'orge entier, deux onces de racine d'aristoloche qu'on fait bouillir dans quatre pintes d'eau, à laquelle on ajoute trois onces de miel commun, bouilli dans le vinaigre; ou bien une décoction de plantes ameres & vulnéraires, telles que les feuilles d'absynthe, d'aigremoine & de ronce, dans l'eau premiere de chaux, à laquelle on ajoute la teinture d'aloës, l'alun de roche & le camphre, en cas que la maladie soit plus avancée, & de leur faire même humer par la bouche & les naseaux, l'esprit volatil de sel ammoniac.

An de J. C. 1770.

L'Ecole Vétérinaire fait remarquer que l'effet

An de J. C. 1770.

des véſicatoires, combiné avec celui du breuvage anti-putride, ſe manifeſte rarement dans le dernier dégré de la maladie, à moins qu'on n'ajoute à la boiſſon un gros d'eſprit volatil de ſel ammoniac, & encore ſon activité n'eſt quelquefois ni plus grande, ni plus ſenſible. L'effet ordinaire de ces deux ſecours adminiſtrés enſemble, eſt de produire, dans les autres dégrés de la maladie, un écoulement abondant & continuel de larmes & de l'humeur muqueuſe des naſeaux, un mouvement fréquent dans la mâchoite poſtérieure, un flux copieux de ſalive, l'élévation du pouls, l'augmentation de la fievre & de la chaleur, & une inflammation plus vive à la conjonctive. Celui du véſicatoire, ſur la partie même, eſt l'engorgement de la ganache, qui préſente d'abord un gonflement flaſque de deux ou trois travers de doigt, ſans inflammation apparente; le lendemain, il devient dur, rénitent, ſenſible, douloureux, accompagné de chaleur : mais cet événement n'eſt pas toujours certain. Lorſque la flaccidité ſubſiſte, ou que la tumeur s'évanouit, on conſeille de réitérer le véſicatoire, ainſi que le breuvage avec l'eſprit volatil de ſel ammoniac. Si la tumeur, malgré la douleur & la rénitence, ne s'approche point de la terminaiſon qu'on at-

tend, on doit y pratiquer trois ou quatre ſcarifications, pour y inſinuer le véſicatoire, qui agira avec plus de force ſur le vif. Lorſque la tumeur ſurvenue a le caractere qu'on déſire, on en hâte la ſuppuration, avec l'onguent baſilicum & le véſicatoire indiqué, à parties égales, juſqu'à ce qu'on apperçoive de la fluctuation : alors, on ouvre auſſi-tôt, avec le cautere actuel, l'abcès qui annonce la guériſon de l'animal. Pendant le temps de la ſuppuration, on fait prendre, ſoir & matin, le breuvage anti-ſeptique, & à la place du vinaigre, on ajoute une décoction de baies de genievre. On traite l'abcès ouvert avec l'onguent baſilicum. L'abcès cicatriſé, on prépare l'animal, par un ou deux lavemens, à une purgation faite avec l'infuſion d'une once de ſenné, ſur une pinte d'eau, à laquelle on ajoute une once d'aloës & autant de nitre. Pendant ce traitement, on recommande la diette la plus auſtere; on interdit toute nourriture ſolide; & on ne leur donne que de l'eau blanchie avec du ſon de froment ou de la farine de ſeigle. On trait les vaches deux ou trois fois le jour. On renouvelle l'air, après la purgation. On les remet peu à peu à la nourriture ſolide : on commence par le ſon, on en vient inſenſiblement à une poignée de fourrage, & ainſi de ſuite, &c. An de J. C. 1770.

An de J. C. 1770.

Tels furent les ſecours indiqués par l'Ecole Vétérinaire de Paris. L'expérience confirma l'efficacité de ce traitement, & il fut prouvé que de tous les remédes adminiſtrés, ceux-ci réuſſirent le mieux. Un mêlange encore de nitre, de quinquina, d'aſſa fœtida, de camphre, d'eau-de-vie & de vinaigre fut reconnu & conſtaté ſi puiſſant pour le traitement de la maladie, que le Gouvernement des Pays-bas Autrichiens ordonna de l'inſérer dans la Gazette de Bruxelles.

M. Needham (*a*), dans un Mémoire ſur les vertus du ſel gemme, ou bien du ſel marin, qu'il conſidere non-ſeulement comme préſervatif, mais comme ſpécifique dans cette Epizootie, dit que la ſaignée & les purgatifs furent reconnus deux moyens également inutiles & même dangereux : & qu'au contraire, les ſels, ainſi que les ſubſtances ſpiritueuſes, doivent être regardés comme les vrais *ſpécifiques* dans les maladies putrides, gangreneuſes & contagieuſes. On ajoute dans une Note, p. 123, que les remédes internes, dont on ſe ſervit (avec le plus de ſuccès ſans doute),

(*a*) Voy. Mémoire de M. Needham ſur la maladie contagieuſe des bêtes à cornes, inſéré dans la premiere Partie du tome II du Journal de Phyſique de l'année 1772, p. 120 & ſuiv.

furent les alexipharmaques chauds & le quinquina, & que les topiques appliqués aux ulceres, que cette maladie produisoit dans la bouche & autour de la gorge, étoient l'huile ou l'esprit de térébenthine, & l'esprit de sel. M. Needham prétend que le vrai reméde, celui qui étoit directement contraire à ceux qu'on avoit, d'abord, employés mal-à-propos, faute de connoître l'espece de maladie, s'offrit au milieu des morts & des mourans. Une nourriture succulente, même un peu forcée, des vins généreux, le quinquina & d'autres remédes anti-septiques succéderent aux saignées, aux évacuans, aux émolliens, qui augmentoient le mal; & tous les malades, sans aucune exception, furent guéris par cette nouvelle méthode. Cet Auteur, après avoir démontré les avantages que les animaux retirent de l'usage du sel, sa nécessité dans un pays bas & humide, tel que la Flandre; après avoir expliqué d'une maniere fort ingénieuse sa façon d'agir sur les fluides & les solides des animaux, conclut que le sel doit être regardé comme un *spécifique souverain*, comme un *préservatif assuré* de cette maladie putride. Il cite quelques exemples, qui semblent fortifier cette assertion. Mais, quelque respect qu'on ait pour les lumieres de M. Need-

An. de J.C. 1770.

An. av. J. C. 1770.

ham, il nous permettra de lui dire que ſon enthouſiaſme pour le ſel l'a peut-être conduit trop loin. On ne ſauroit trop, certainement, en recommander l'uſage, ſur-tout dans tous les pays humides, marécageux, dans tous les cas de conſtitutions pluvieuſes, & généralement par-tout & dans tous les cas. Le goût qu'ont naturellement les beſtiaux pour cette ſubſtance, l'avantage qu'on retire des prés ſalés, enfin, l'expérience, tout parle en ſa faveur : mais prétendre que quelques onces de ſel, & même ſon uſage habituel peuvent mettre ces animaux à l'abri des contagions, les rendre invulnérables ; dans cette confiance, les expoſer à tous les dangers de l'infection, à toute ſa fureur ; croire à tout ce qu'on débite à ce ſujet, c'eſt une abſence dans un grand homme que le ſeul enthouſiaſme pour le bien public eſt capable d'excuſer. Il eſt vrai que pour perſuader des choſes utiles, on eſt obligé quelquefois d'emprunter le langage du merveilleux. Mais, M. Needham parle ici aux Phyſiciens. S'il ſe fût contenté de leur faire part de ſes expériences ſur les animaux, avec le ſel marin ; qu'il eût rapporté celles de Pringle, & des autres Anglois, pour prouver ſa vertu anti-ſeptique ; qu'il eût même ajouté, pour faire

voir la ſupériorité de la méthode tonique, ré-vulſive & anti-ſeptique, dans ce cas, les obſervations d'Huxham, dans une maladie ſemblable ſur les hommes, & dans laquelle cet Auteur a obſervé conſtamment que les ſaignées & les purgatifs produiſoient un très-mauvais effet, & qu'au contraire, les alexipharmaques, les diaphorétiques, le quinquina, les véſicatoires étoient ſuivis conſtamment du plus heureux ſuccès; alors, le Public & tous les Phyſiciens, déja très-reconnoiſſans envers M. Needham d'avoir été éclairés ſur une infinité de points importans, lui auroient eu une nouvelle obligation d'avoir tenu de lui de quelle maniere ces effets s'opérent dans le corps animal. Mais, il auroit dû abandonner les miracles, qu'a opéré le ſel en Hollande & en Angleterre, aux Ecrivains inférieurs à qui le Public a permis de tout dire, ſans être jamais tenu de les croire. Ce qu'on dit ici, dicté dans le même eſprit que celui qui a conduit M. Needham, ne doit point affoiblir la confiance qu'on doit avoir pour ſes lumieres, ni pour le ſel marin, ou le ſel gemme, qui eſt peut-être le plus puiſſant ſecours qu'on connoiſſe pour mettre le bétail à l'abri d'une infinité de maux, ſur-tout de la pourriture : mais, ce ſeroit s'abuſer & riſ-

An. de J. C. 1770.

An. de J. C. 1770. quer sa fortune, si après avoir embaumé un corps avec du sel, on se flattoit de l'avoir rendu inaccessible aux attaques des maladies contagieuses.

1771 En 1771, les Papiers publics apprirent qu'une autre Maladie épizootique, non moins formidable que celle dont on vient de parler, ravageoit une partie de la Hollande, d'où elle avoit passé dans le Brabant Hollandois, & de-là dans plusieurs autres contrées voisines, dans la Flandre Autrichienne, dans la Françoise, & nommément dans la campagne de Lille en Flandre. M. le Cat, Médecin de l'Impératrice-Reine, résidant à Gand, fut chargé de faire des recherches sur les causes de cette Epizootie. Le principal fruit qu'on en retira, fut de se convaincre qu'il n'y avoit d'autre cause, dans la Flandre Autrichienne, que la communication directe ou indirecte qui la transmettoit d'un individu à l'autre, d'un endroit à l'autre. On fit l'épreuve de plusieurs moyens pour la combattre, entre autres de l'acide vitriolique étendu dans l'eau, & édulcoré avec un peu de sucre, mêlange que M. Beaufort a qualifié du nom d'*acide semi-neutralisé*, ou d'*eau anti-putride*; & s'il faut en croire le possesseur de cette eau, elle eut quelques succès.

Mais, la vérité eſt, qu'on ne vit d'autre reſſource pour mettre fin à la contagion, que d'aſſommer tous les bœufs malades, aux premiers ſymptômes de la maladie. Cet ordre fut exécuté à la rigueur, dans divers cantons de la Flandre Autrichienne, où la maladie s'étoit manifeſtée, & le ſacrifice fut de quatre cens bêtes, au moyen duquel on mit fin à ſes progrès. An. de J. C. 1771.

De la Flandre Françoiſe, où elle avoit pénétré, elle ne tarda pas à paſſer dans la Picardie, ſurtout dans le Laonnois. M. Dufot, Médecin penſionnaire du Roi & de la Ville de Soiſſons, de la Société Royale d'Agriculture, déja recommandable par pluſieurs Ecrits & par un zele ardent pour le bien public, nous apprend, dans un Mémoire (*a*) ſur cette maladie, de quelle maniere la contagion pénétra dans cette Province, & comment elle s'y répandit.

Il y a pluſieurs moyens, ſans doute, de communication : mais, lorſqu'elle eſt directe d'animal à animal, & qu'un corps échauffé en devient la voie ; alors, elle a preſque toujours un effet immanquable. » La Maladie épizootique, dit

(*a*) V. Mémoire ſur la Maladie épizootique du pays Laonnois, par M. Dufot. A Laon, 1771, *in*-12.

An de J. C. 1771.

cet Auteur, p. 5, » eſt contagieuſe dans toute » la rigueur du terme. Une vache venue de Flan- » dre, la communiqua aux autres vaches. Les » pâtres qui, dans ces cantons, ont eu l'impru- » dence d'aller dans les Villages où elle exerçoit » déja ſa fureur, l'ont apportée dans le leur. » Les miaſmes peſtilentiels s'attachent ſur tous » les corps ſolides & palpables, & l'attouchement » de ces corpuſcules donne & perpétue la maladie. Il ſeroit bien à ſouhaiter, au lieu d'avoir perdu un tems précieux à bâtir des ſyſtêmes, à adopter des erreurs abſurdes, que les véritables véhicules de toutes les contagions, ſoit dans l'eſpece humaine, ſoit parmi les animaux, euſſent toujours été ſaiſis de même. Nous aurions peut-être déja dans nos mœurs, quelque pratique utile & ſaine, quelque réglement ſage, quelqu'une de ces ſalutaires coutumes, uſitées de temps immémorial chez les Peuples d'Orient, & preſcrites par tous leurs Prophêtes, leurs Légiſlateurs, telles que l'uſage des lotions, des bains, des purifications du corps des hommes, des animaux, de leurs demeures &c., ſur-tout, dans les maladies contagieuſes, & dont le but étoit la conſervation des eſpeces. Mais, malheureuſement, nous ſommes très-éloignés de cet état de perfection, au-

quel les plus anciens Peuples de la Terre n'étoient parvenus qu'après une longue ſuite de ſiécles, d'expériences & d'obſervations : & dans nos climats, où nous ſortons à peine de la barbarie, peut-on ſe flatter d'atteindre un jour à l'art de ſe conſerver, quand on n'eſt occupé qu'à perfectionner celui de ſe détruire. An. de J. C. 1771.

Ce qui annonçoit la Maladie épizootique du Laonnois, étoit la triſteſſe & la perte d'appétit. Lorſqu'elle étoit déclarée, il y avoit diminution de lait dans les vaches, dégoût abſolu : la rumination ceſſoit entiérement : & l'animal étoit fort triſte. Il portoit la tête & les oreilles baſſes. Sa vue ſe troubloit, & ſa triſteſſe ſe changeoit en véritable ſtupeur. Les yeux étoient larmoyans, mais ſans être, pour l'ordinaire, ni rouges, ni enflammés. Il découloit des naſeaux une mucoſité gluante & jaunâtre. Les cornes & les oreilles devenoient froides. Bientôt après, ſurvenoient des friſſons irréguliers, auxquels ſuccédoit une chaleur fébrile, de peu de durée. Les poils ſe hériſſoient & ſe détachoient facilement de leur cuir, lorſqu'on les tiroit. La reſpiration étoit gênée. Le pouls avoit plus de plénitude que dans l'état naturel, ſans être dur, ni trop plein. La langue étoit humide & blanchâtre. Les urines, d'abord

An. de J. C. 1771. troubles, devenoient enſuite claires & limpides. Les matieres fécales, dès le commencement, étoient dures & en petite quantité : mais, le troiſieme jour, le dévoiement ſe déclaroit, & les matieres des excrétions étoient couvertes d'une eſpece d'huile fétide. On voyoit quelquefois paroître ſur ces animaux, des tumeurs qui augmentoient inſenſiblement, & qui avoient leur ſiége ſous les tégumens. Il y avoit un grand abattement de forces. L'animal gémiſſoit, battoit des flancs, étoit oppreſſé, pouſſoit des ſoupirs : ſes yeux devenoient troubles, éteints, jaunâtres, toujours larmoyans. Les convulſions, qui ſurvenoient enfin, étoient bientôt ſuivies de la mort.

Tel eſt le tableau de la Maladie de 1771, tracé par M. Dufot. Il eſt aiſé de voir qu'elle préſenta, à peu près, les mêmes phénomenes que ceux que MM. de Sauvages, le Clerc & autres avoient obſervés, en 1745, en France & en Hollande. L'état de la panſe & des matieres qui y étoient contenues, ſe trouva le même. Elle renfermoit beaucoup de fourrage, enduit d'une mucoſité tenace & fétide : on y remarquoit, en outre, une humeur noirâtre qui tapiſſoit la tunique interne. Les autres eſtomacs étoient parſemés de taches gangreneuſes. Leurs tuniques avoient une couleur

couleur livide, & s'en détachoient aussi aisément que celles d'une chair pourrie. Il y avoit quelques points de suppuration dans le foie; & la vésicule du fiel, comme c'est l'ordinaire, étoit très-distendue. Les poumons étoient flasques, & marqués de quelques taches blafardes. Les cavités du cœur étoient remplies d'un sang noirâtre & infect. Il y avoit des taches violettes répandues çà & là sur la membrane pituitaire, l'œsophage & le tuyau intestinal, qui annonçoient un état de dissolution gangreneuse. An. de J. C. 1771.

M. Dufot caractérisa cette maladie de fiévre *putride-maligne*, à peu près semblable à celle qui attaque l'espece humaine.

Les indications principales qu'elle lui présenta à remplir, furent d'arrêter d'abord les progrès de l'inflammation, quoiqu'elle ne parût jamais être bien vive, mais, surtout, ceux de la putridité & de la gangrene. Pour remplir cette premiere vue, il conseille de mettre l'animal à l'eau blanche, à laquelle on ajoute six onces d'une liqueur anti-septique, de la composition de M. Vitet, qui est un mêlange d'eau-de-vie camphrée & de vinaigre, à parties égales. Lorsque les symptômes augmentent en intensité, il est d'avis d'ajouter à quatre livres de cette eau blanche

An. de J. C. 1771.

anti-ſeptique, demi-livre de miel commun, quatre onces de quinquina, & autant de racine de gentiane en poudre, qu'on partage en quatre priſes, pour un jour; & de ſubſtituer au quinquina la même doſe d'écorce de ſaule, réduite en poudre, en cas que la premiere fût trop chere. Dans le troiſieme état de la maladie, on pourroit, ſelon lui, tenter le quinquina avec l'elixir de vitriol. La ſaignée ne lui parut indiquée dans aucun temps de la maladie, & l'expérience démontra qu'elle étoit contraire, ſoit pour préſerver ces animaux, ſoit pour les guérir. L'Auteur fait à ce ſujet une obſervation fort importante pour le traitement de ces ſortes de maladies putrides. Il fait remarquer que dans celle-ci, quoiqu'il y eût un peu plus de plénitude dans le pouls que dans l'état naturel, elle n'étoit cependant pas aſſez conſidérable pour indiquer la néceſſité de la ſaignée; qu'elle étoit plutôt l'effet d'une raréfaction du ſang, que celui d'une pléthore ſanguine, & que la ſaignée, bien-loin de ſoulager l'animal, troubloit les efforts de la nature, par la diminution des forces vitales. En effet, comme le dit fort bien M. Duſot, l'Art, loin d'affoiblir ce mouvement vital, ſi néceſſaire pour la coction de la matiere morbifique, qui eſt ſon

grand ouvrage, doit le ſoutenir, le réveiller, l'augmenter même. Il ſeroit encore à ſouhaiter que cette vérité, très-applicable aux maladies de l'homme, fût ſentie par tous ceux qui exercent l'Art de la Médecine; on ſaigneroit bien moins dans bien des cas, & certainement on guériroit beaucoup plus de malades *. An de J. C. 1771.

* Il eſt aiſé de concevoir comment la ſaignée peut être nuiſible dans les fiévres où il y a phlogoſe gangreneuſe, avec abattement conſidérable de forces, & dans celles où il y a amas & abondance de ſaburre putride dans les premieres voies. Dans le premier cas, le pouls eſt ordinairement foible, lent, quelquefois inégal: tel eſt celui des fiévres malignes, proprement dites, où il y a proſtration générale de forces, ſoit vitales, ſoit muſculaires. Dans cet état, il eſt clair que la ſaignée, en diminuant les forces, rend la maladie plus longue, plus difficile à guérir: l'infection des humeurs a déja, non-ſeulement atteint la maſſe du ſang, mais le fluide nerveux lui-même, a attaqué la vraie ſource des forces & de la vie. Dans le ſecond, quoique la raréfaction du ſang donne quelquefois plus d'amplitude aux vaiſſeaux, ce n'eſt point une raiſon de faire la ſaignée, ſur-tout, s'il n'y a point d'engorgement dans les viſceres, aucune douleur, aucun ſigne qui l'annonce, aucune rupture de vaiſſeaux à craindre. Non-ſeulement la ſaignée, alors, diminue les forces néceſſaires, & rend les efforts

An de J. C. 1771.

Quant aux purgatifs, M. Dufot obſerve que les draſtiques, le jalap, l'aloës, ne réuſſirent point, ainſi que les préparations antimoniales, ſur-tout, lorſqu'on les donna à trop haute doſe. Ils augmentoient conſtamment les battemens de flancs, cauſoient de plus vives agitations dans le corps, ſans procurer plus d'évacuations. Celui qui lui réuſſit le mieux, au commencement & à la fin de la maladie, étoit composé de trois onces de ſenné & de quatre onces de miel, ſur leſquels on verſoit une livre d'eau bouillante; & d'heure en heure, on leur faiſoit boire une livre d'eau

de la nature incapables d'opérer la coction parfaite des humeurs viciées, mais fait rentrer dans les ſecondes voies une partie de la matiere putride contenue dans les premieres : & voici comment on peut concevoir que cela arrive. Le corps animal étant un composé de vaiſſeaux pleins d'humeurs, ou, ſi l'on veut, une eſpece de machine hydraulique, dont tous les tubes ſe correſpondent, ſe communiquent, & dont le plus gros, le plus fort eſt le tuyau inteſtinal qui fournit à tous, en ſuppoſant qu'ils ſoient tous pleins; ſi l'on fait une ſaignée ou un vuide à l'un des petits tuyaux; pour le remplir, c'eſt-à-dire, pour que l'équilibre des humeurs ſe rétabliſſe, il faut néceſſairement que les autres lui fourniſſent ce qu'on vient de lui ôter. Mais, ſi le principal tuyau, ou le réſervoir commun, l'inteſtinal, qui fournit continuellement à la maſſe

blanche. Il produifoit ordinairement un bon effet. Les lavemens purgatifs ne réuffirent pas non plus. M. Dufot n'en confeille que d'émolliens ou d'anti-feptiques. La quantité d'un lavement eft d'environ cinq livres de liquide : on le pouffe jufqu'au cœcum, s'il eft poffible, avec une longue canulle, après avoir fouillé & nettoyé le rectum ; & on An de J. C. 1771.

des humeurs & la renouvelle, fe trouve farci de bile ou de matieres putrides, il ne pourra fournir qu'une humeur femblable, qui infectera de plus en plus le fang, & le corrompra. Voilà ce qui arrive fouvent dans bien des fiévres bilieufes, putrides, où au lieu de la dureté dans les vaiffeaux, qui indique la faignée, on ne rencontre, le plus fouvent, qu'une plénitude néceffaire, & la feule défirable pour opérer une bonne coction. Si, dans cet état, on faigne le malade, les redoublemens reviennent, comme à l'ordinaire ; il y a toujours la même ardeur à la peau ; la maladie devient plus difficile à guérir, plus longue, ainfi que la convalefcence. Si l'on ne faigne pas, & qu'on donne les remédes convenables, elle parcourt fes périodes ordinaires, la coction fe fait mieux, les crifes font plus heureufes, plus marquées, & les purgatifs achevent la cure avec plus de fuccès. Un pouls bien développé indique rarement le befoin de la faignée ; au lieu qu'un pouls dur, ou ferré, ou concentré, fur-tout, joint à quelque douleur fixe, en annonce toujours la néceffité, & ce feroit, alors, une très-grande faute de ne pas la faire.

An. de J. C. 1771. bouche l'anus, après, avec une pelotte de vieux linge, qu'on maintient avec la queue de l'animal pendant une demi-heure.

Cet Auteur conſeille l'uſage des ſétons avec la racine d'hellebore placée au bas du fanon, ſoit comme préſervatifs, ſoit comme curatifs, & de panſer la plaie d'abord avec l'onguent des ſcarabées, enſuite avec un digeſtif ſimple, tel que le mêlange de térébenthine, de jaunes-d'œuf & d'huile d'hypericum. Il préfere, d'après la pratique de M. Vitet, l'onguent des ſcarabées & un digeſtif, à l'application des cantharides, par la raiſon que celles-ci irritent, ſurtout, les couloirs de l'urine, qui dans ce cas ſe trouve ſupprimée, d'où réſultent de nouveaux accidens *. Il conſeille encore un maſticadour, compoſé avec le camphre diſſous dans le jaune d'œuf, le nitre, la racine de gentiane, les feuilles de ſauge, la rhue, le thim & le miel, à des doſes convena-

* Cette pratique peut être bonne, dans certains cas, mais l'application des cantharides eſt quelquefois néceſſaire, auſſi, ſoit pour réveiller le ton des ſolides, trop engourdis quelquefois, & l'oſcillation des vaiſſeaux, ſoit pour attirer une inflammation locale, capable de former un dépôt avantageux.

bles, qu'on tient, deux ou trois fois le jour, dans la bouche des animaux pendant un quart-d'heure. L'Auteur prétend qu'il a été non-ſeulement utile à des animaux qui avoient une partie des ſignes avant-coureurs de la maladie, & dont ils ont été préſervés par ce moyen, mais qu'il a été même ſalutaire vers la fin, lorſque les plus graves ſymptômes commençoient à ſe diſſiper. An de J. C. 1771.

Pour ce qui concerne le traitement des tumeurs qui paroiſſoient quelquefois ſous les tégumens, il conſeille de les enlever avec le raſoir, auſſitôt que la fluctuation s'y fait ſentir, après en avoir accéleré la maturité avec des cataplaſmes maturatifs ordinaires, & d'y pratiquer une large ouverture, afin de faciliter l'iſſue de l'humeur. Après l'extirpation, on laiſſe ſaigner la plaie, & on la panſe avec parties égales d'*onguent ægyptiac* & de *la mere*. Il fait remarquer que l'application des cauſtiques fut toujours nuiſible. Ils augmentoient les douleurs, & troubloient les criſes ſalutaires que la nature cherchoit à former par ces dépôts.

Quant aux ſecours préſervatifs, M. Duſot conſeille, comme le plus sûr, de ſacrifier les premieres bêtes malades, & les mêmes précautions recommandées par l'Ecole Vétérinaire,

An. de J. C. 1771. tant pour tenir les animaux & les étables propres, que pour éloigner le danger qui résulte de la cohabitation des animaux, de la fréquentation des mêmes abreuvoirs, des mêmes pâturages, &c. &c.

La Maladie fit assez de ravages, pour mériter l'attention du Gouvernement. Elle donna lieu à un Arrêt du Conseil d'Etat du 13 Mars 1771, modélé sur celui de 1745, & conforme au plan des précautions indiquées par l'Ecole Vétérinaire.

1773. A peine la Flandre & la Picardie commençoient à réparer la perte de leur bétail, que le feu, peut-être mal éteint, de la maladie, ou bien quelque nouveau germe apporté de la Hollande, se ranima dans ces Provinces avec une nouvelle fureur, en 1773. Le Hainault s'en ressentit des premiers. La maladie s'y manifesta d'abord à la Groiser, village voisin de Landrecy, dans la Châtellenie de Bouchain. Elle ravagea une partie de la Flandre, sur-tout la campagne de Lille : & bientôt celles des Généralités de Soissons & d'Amiens éprouverent le même sort, sur-tout, le long de la riviere d'Oise, où il y eut des pertes très-considérables.

Il paroît que dans le Hainault, ainsi que dans

la Picardie, on n'eut que des conjectures vagues sur ce qui l'avoit produite. Mais, le sentiment le plus général fut qu'une vache malade, emmenée des Pays-bas, où l'on observoit, dans le même temps, une Maladie épizootique semblable, comme le remarque M. Dufot, l'apporta dans le Soissonnois en 1773. Elle offrit, dans ces Provinces, les mêmes variétés, les mêmes phénomenes qu'avoit offert l'Epizootie de 1745, en différens endroits de l'Europe, &, en outre, quelques particularités, dont on va rendre compte. Les trois principaux Auteurs * qui se sont occupés du soin de la décrire, sont MM. Dufot, Raulin, Médecins, les sieurs Maillard, & le Nocq, Eleves de l'Ecole Vétérinaire de Paris. An. de J. C. 1773.

Dans le Hainault, elle se manifesta par les signes suivans :

* V. Mémoire pour préserver les bêtes à cornes de la Maladie épizootique qui regne dans la Généralité de Soissons, par M. Dufot, &c. Seconde Edition, à Soissons, 1773.

Mémoire du sieur Maillard... sur la Maladie épizootique, &c. A Amiens, 1773, in-4°.

Les Mémoires de M. Raulin ne nous sont connus que par les Gazettes & les Journaux.

An. de J. C. Elle commence, dit-on, d'abord par une toux aſſez rare, mais qui devient inſenſiblement plus fréquente. L'appétit diminue, & ceſſe bientôt entiérement. A ce premier période, l'animal refuſe toute eſpece d'aliment : il devient triſte, morne, tient la tête baiſſée : ſes yeux ſont rouges, larmoyans ; ſes oreilles & ſes cornes froides. Les vaches donnent peu de lait, & finiſſent par n'en donner plus du tout. A meſure que la maladie augmente, la reſpiration devient de plus en plus laborieuſe : la fiévre s'établit, s'allume, fait des progrès violens, & l'on y diſtingue des redoublemens conſidérables, toujours précédés du friſſon. Dans l'ardeur de l'accès, les oreilles & les cornes s'échauffent. L'animal ſe plaint ſouvent ; il pouſſe même quelquefois des gémiſſemens que l'on peut entendre de loin. Il rend par la bouche & par les naſeaux une eſpece de bave ou matiere écumeuſe, avec des marques de purulence & de putridité. Les yeux ſe flétriſſent, ſe dépriment, & s'enfoncent dans leurs orbites. Les déjections ſont conſtamment fétides, pendant le cours de la maladie, & quelquefois très-ſanguinolentes. L'haleine eſt alors infecte.

En partant du moment où les bêtes ont un dégoût abſolu, juſqu'à celui où quelque éva-

cuation décisive termine la maladie, on peut compter environ huit à dix jours. L'évacuation la plus avantageuse est celle des déjections stercorales. Quelquefois, la matiere de la maladie se porte à la peau, sous la forme de boutons inflammatoires. Cette éruption se fait du cinquieme au septieme jour, particuliérement aux oreilles, au cou, aux pis & à la partie interne des cuisses ; c'est-à-dire, aux parties de la peau les plus tendres & les moins résistantes. Il survient quelquefois, pendant le cours de la maladie, un gonflement venteux, le long de l'épine du dos, qui s'étend jusques sur les flancs. Il est aisé de reconnoître cet accident, en passant la main le long de l'épine : la peau paroît détachée en cet endroit, & fait une espece de crépitation, ou bruit semblable à celui d'un parchemin qu'on frotte. An de J. C. 1773.

A l'ouverture des cadavres, le cerveau a paru presque toujours dans un état inflammatoire; les naseaux, la bouche & la trachée-artere étoient remplis d'une humeur purulente & infecte. L'intérieur de la bouche, la langue & l'arriere-bouche paroissoient parsemés de taches gangreneuses. Les premieres voies étoient, à peu près, dans le même état, & renfermoient une masse

An. de J. C. 1773. alimentaire dure & ſolide, déſignée ailleurs ſous le nom de *gâteau*. Rapprochant les principaux ſymptômes de cette maladie, & les phénomenes que préſentoit l'ouverture des cadavres, on la conſidéra comme une fiévre *putride-inflammatoire*. On obſerva que les bœufs, les geniſſes & les veaux guériſſoient plus facilement que les vaches, qui étoient toutes pleines alors, de ſix, ſept ou huit mois; ce qui rendoit la maladie toujours très-grave & ſouvent mortelle. Il étoit de même très-difficile aux vaches d'en réchapper, lorſqu'elles avortoient, avant d'avoir pu recouvrer leurs forces. Quoiqu'elles fuſſent guéries, preſque toutes périſſoient des efforts ou des ſuites du vélement.

La deſcription qu'a donnée M. Dufot, de la Maladie qu'on obſervoit, à la même époque, dans le Soiſſonnois, ne différe point de celle-ci, quant aux ſymptômes eſſentiels & conſtans, mais elle offre une circonſtance particuliere, ou du moins qui paroît avoir échappé à l'attention des autres. Cet Auteur, après avoir expoſé ſuccinctement les principaux ſymptômes, qui étoient la triſteſſe de l'animal, la diminution du lait dans les vaches, l'écoulement de bave ou d'une eſpece de ſanie, celui d'une humeur épaiſſe & puri-

forme, ſortant des points lacrimaux, la froideur des oreilles & des cornes, le dégoût général, les gémiſſemens, &c., paſſe à l'énumération de ceux que préſenta l'ouverture des corps des animaux, morts ou malades. An. de J. C. 1773.

On trouva (ce qu'on n'avoit point encore remarqué) cette maſſe alimentaire & dure, que M. Dufot appelle *gâteau*, (obſervée pluſieurs fois par les Auteurs, ſur-tout, dans le troiſieme eſtomac ou feuillet) cette fois, dans celui qu'on appelle le *bonnet* ou *réſeau*, & le rempliſſant, au point d'en occuper toute la capacité. Ce gâteau ſe trouva conſtamment dans toutes les vaches, dont on fit l'ouverture. Il étoit ſi compacte & ſi dur, qu'il paroiſſoit preſſé par une force ſupérieure à celle d'un tordoir. Il étoit ſec & ſans aucune humidité, compoſé de fibres, d'herbes entaſſées les unes ſur les autres, qui n'avoient ſubi aucune digeſtion. Cet eſtomac étoit très-diſtendu & volumineux. Ses alvéoles, qui, dans l'état naturel, doivent contenir une grande quantité d'humeur gaſtrique, étoient ſéches & flétries : ſes membranes noirâtres : elles ſe déchiroient & s'enlevoient facilement. La quatrieme tunique, qui loge les alvéoles ou réſervoirs de cette liqueur, eſſentielle à la nutrition, & qui,

An de J. C. 1773. dans l'état naturel, doit être dure & calleuse, étoit molle, séche, se déchirant avec facilité. La vésicule du fiel étoit distendue par une bile très-fluide, & d'un verd moins foncé que dans l'état naturel.

La Maladie fut encore observée, dans le meme temps, dans les Elections de Péronne & de Saint-Quentin, & décrites par les sieurs Maillard & Nocq, Eleves de l'Ecole Vétérinaire de Paris.

Le sieur Maillard la distingue en deux temps; le premier s'annonce par une toux plus ou moins forte, qui cesse quelquefois avant la perte de l'appétit & la diminution du lait : ce qui fait croire à bien des personnes que leurs bestiaux ne sont point malades, attendu qu'ils mangent, à peu près, comme à l'ordinaire. A ce premier temps, en succéde un autre. Dans celui-ci, la fiévre se déclare ; les poils se hérissent sur les reins, sur le dos & sur presque toute l'habitude du corps. L'appétit diminue, ainsi que le lait ; la toux devient plus forte : la tête est basse, les oreilles pendantes, il y a plus de chaleur à ces parties, ainsi qu'aux cornes, à la bouche, aux naseaux : l'air expiré est encore plus chaud. Au commencement, l'animal est plus ou moins constipé. La diarrhée & quelquefois même la dyssen-

terie ſe déclarent enſuite. La reſpiration devient difficile ; le battement des flancs eſt plus ou moins grand, mais très-ſenſible. An de J. C. 1773.

Le ſieur Nocq, qui l'obſervoit dans l'Election de Saint-Quentin, entre dans un détail plus étendu, plus méthodique, plus circonſtancié ; mais qui n'eſt pas exempt de quelques négligences (*a*).

Le lait commence à tarir, dit-il ; le pis devient flaſque. Ces bêtes mangent, comme à leur ordinaire, pendant deux jours, au bout deſquels elles montrent du dégoût pour toute ſorte d'alimens. Ce dégoût devient plus fort, à meſure que le mal augmente. Elles refuſent, alors, les alimens qu'on leur préſente, ainſi que la boiſſon. Elles éprouvent des friſſons, ſuivis d'une grande chaleur. Le deuxieme jour, il ſort des naſeaux une morve blanche, & de la bouche une bave, qui augmente conſidérablement juſqu'au ſixieme jour, mais, qui eſt ſans odeur. Il ſort auſſi des yeux une humeur gluante, qui s'attache ſur les joues, & devient verdâtre par le contact de l'air.

(*a*) V. Obſervations ſur la Maladie épizootique qui regne dans pluſieurs Paroiſſes de l'Election de Saint-Quentin, &c. A S. Quentin, chez Hautoy, 1773.

An: de J. C. 1773. Ces flux d'humeurs vont en augmentant tous les jours. Ces bêtes sont d'une tristesse extrême : elles restent toujours en repos, la tête basse, sans dormir, & dans un état de stupeur. Leur poil se hérisse successivement de la croupe à la tête : leurs oreilles sont pendantes, & leurs cornes froides à glacer : leur respiration gênée, la rumination arrêtée. Elles ne se lêchent plus. Leurs urines sont crues, limpides, abondantes, jusqu'au sixieme & septieme jour, où elles deviennent plus rares, les déjections plus fréquentes. Dès le second jour, les matieres qu'elles rendent sont verdâtres dans les unes, sanguinolentes dans les autres, & d'une odeur insupportable. Quelques heures avant la mort, le mouvement redoublé des muscles de l'abdomen se fait appercevoir aux flancs, avec une grande gêne dans la respiration, bientôt suivie de la mort.

M. Forestier, Médecin à Saint-Quentin, qui fut témoin de l'ouverture de plusieurs vaches, assure, dans une Lettre qu'il nous a écrite à ce sujet, avoir vu dans tous les animaux qu'il a fait ouvrir, une sécheresse étonnante dans tous les visceres du bas-ventre. Chez les uns, cette sécheresse étoit accompagnée d'une phlogose gangreneuse de la partie cave du foie : chez tous,

la

la véſicule du fiel étoit gorgée d'une bile huileuſe-verdâtre : dans d'autres, cette phlogoſe avoit attaqué le poumon, & chez d'autres, l'eſtomac, qu'on appelle *le pſeautier*, & les inteſtins en partie. Les feuillets du pſeautier étoient d'un bleu-noirâtre ; & la maſſe d'alimens qu'il contenoit, formoit entre chaque feuillet, un gâteau ſec & dur, dont la croûte étoit de la même couleur que la membrane qui le renfermoit. Dans tous, la panſe étoit remplie d'une grande quantité d'herbes non digérées & ſéches ; le bonnet étoit preſque toujours vuide : les gros inteſtins pleins d'une matiere glaireuſe, fétide, & de couleur mêlée de noir & de verd. Le cerveau ne paroiſſoit point affecté. An. de J. C. 1775.

Si l'on rapproche tous les ſymptômes rapportés par ces divers Auteurs, & qu'on les compare avec ceux que préſenta l'Epizootie de 1714 & celle de 1745, il eſt aiſé de ſe convaincre que c'étoit la même, avec ſes variations. L'écoulement de larmes, de bave, & ſur-tout de morve ; l'abattement, la ſtupeur, la triſteſſe, l'alternative de froid & de chaud, le refus des alimens, le dégoût général ; dans quelques circonſtances, une éruption à la peau, dans d'autres, point du tout, comme Lanciſi & M. de Cour-

An de J. C. 1773. tivron l'avoient observé ; dans la plupart, une toux qui précédoit tous les autres symptômes ; dans presque tous, des tumeurs emphysématiques, qui paroissoient à la fin de la maladie ; dans le plus grand nombre, une altération sensible dans les matieres des déjections, qui étoient presque toujours liquides, la plupart du temps sanguinolentes & fétides ; dans tous, sans exception, une masse dure & séche, formée par les alimens desséchés dans l'un des estomacs, surtout dans le pseautier ; enfin, la même marche dans la communication, la même violence dans les symptômes, le même période dans le cours de la maladie, les mêmes phénomenes dans les progrès, la même difficulté dans le traitement.

Mais, s'il y a quelque avantage, quelques lumieres à tirer des différentes observations réunies des Auteurs, pour remédier aux atteintes d'une maladie, qui, à raison du climat, de la saison, du siége du virus, de l'état des humeurs, des circonstances particulieres où l'animal se trouve, & peut-être aussi quelquefois du traitement, est tantôt éruptive, tantôt bornée principalement à un écoulement de morve, ou à des déjections liquides, & toujours dépravées ; s'il y a, dis-je, quelque avantage réel à tirer, c'est, sur-

tout, de la connoiſſance des premiers ſymptômes de la maladie, ſoit pour avoir le temps de mettre promptement les animaux ſains à l'abri de ſes coups, ſoit pour y remédier à propos & avantageuſement, avant qu'elle ſe déclare. An. de J. C. 1775.

Ce premier état eſt difficile à ſaiſir, même pour des yeux obſervateurs, comme le remarque M. Dufot. Néanmoins, le dégoût, en général, dans ces animaux, ainſi que la triſteſſe, annoncent la maladie. Si l'on ajoute, à ces deux ſignes, la diminution du lait, la flaccidité du pis dans la vache, & ſur-tout la toux, jointe à une accélération dans le pouls; on aura, je crois, les principaux ſignes qui précédent la maladie, & qu'il eſt eſſentiel, dans tous les cas, de bien connoître.

Quant au prognoſtic, il eſt toujours relatif aux ſymptômes que préſente la maladie. M. Dufot remarque, que lorſque l'excrétion des matieres inteſtinales étoit abondante, (ſans être ſanguinolente,) l'animal ne mouroit pas. Ce qui avoit été obſervé de même en 1745, &, en général, tout ce qui fut obſervé alors, peut s'appliquer au cas préſent. La matiere morbifique n'ayant que trois iſſues favorables, dans cette maladie, pour ſe faire jour, ou la voie des

An de J. C. 1773. nafeaux, ou celle des inteftins, ou celle de la peau; & ces deux dernieres étant les plus propres à la perfection des bonnes crifes, elles font plus ou moins heureufes, felon que l'humeur s'y porte en plus ou moins grande quantité, en totalité ou en partie, & fe trouve d'une bonne qualité.

Les voies falivaires offrent encore une autre iffue au virus. Quoique ce couloir ne foit pas le plus favorable, la nature peut auffi s'ouvrir par-là une voie de guérifon. Mais celle de la peau eft toujours la plus avantageufe pour un mouvement critique, foit que l'art la détermine, foit que les efforts de la nature la produifent. Ainfi, le danger de la maladie eft toujours relatif au genre d'évacuation, & à la qualité de la matiere évacuée.

Le traitement fe dirige fur la nature des différens fymptômes qu'elle offre, & qui annoncent l'état des fluides & des folides, & les efforts plus ou moins puiffans que la nature fait pour fe débarraffer plutôt par une voie que par l'autre.

Il y a donc deux principales indications à remplir; corriger le vice des humeurs, & diriger les efforts de la nature, d'après ce prin-

cipe inconteſtable, *Quò natura vergit, eò ducendum.* An. de J. C. 1773.

Pour remplir la premiere vue générale, M. Duſot, après avoir poſé en fait, ainſi que Lanciſi, dans une maladie ſemblable, que la formation du gâteau, dans les premieres voies, étoit la ſource & le foyer primitif des autres accidens, dit que l'indication la plus urgente & la véritable eſt de rendre liquide cette maſſe alimentaire, ainſi durcie; d'empêcher la formation de ce gâteau, par toutes ſortes de moyens, & que le plus puiſſant, ſans contredit, eſt l'eau, & l'eau rendue purgative. D'après ce principe, il conſeille, du moment que l'appétit commence à diminuer, la diette, & il met l'animal à l'eau blanche, qu'on donne à la doſe d'une pinte, à chaque priſe, pour toute boiſſon, pendant deux ou trois jours, pluſieurs fois dans la journée, & en même temps on donne des lavemens émolliens. Le purgatif le plus propre, ſelon lui, à remplir ſon indication, eſt le tartre émétique, à la doſe de dix grains, ſur une pinte d'eau blanche tiéde. Tel eſt le traitement ſimple, indiqué par M. Duſot: & ſoit que la formation du gâteau dans les eſtomacs ſoit la cauſe de pluſieurs accidens, ſoit qu'il ne ſoit qu'un effet de la ma-

An. de J. C. 1773. ladie, de la chaleur interne, & de la fiévre, ce qui est même plus vraisemblable, ainsi que l'avoit remarqué M. Drouin en 1714, les délayans copieux, aqueux, mucilagineux sur-tout, n'en sont pas moins les véritables secours, ceux qui conviennent le mieux, dans ce cas, soit pour délayer la masse d'alimens durcie, soit pour modérer l'ardeur de la fiévre.

Dans le Hainault, où la maladie étoit le plus souvent éruptive, M. Raulin la combattit, dit-on, avec succès, avec les décoctions laxatives-acidules, les tisanes faites avec les plantes savoneuses-aigrelettes, l'eau blanche, rendue acidule par l'addition du vinaigre, & les lavemens émolliens. Quant au traitement des emphysemes, ce Médecin conseille de faire, deux ou trois fois par jour, des frictions sur la partie affectée, avec de l'eau-de-vie camphrée, & d'y établir deux sétons, en laissant une distance convenable de l'un à l'autre. Il regarde cette pratique comme le plus sûr moyen d'en borner les progrès.

Les Eleves de l'Ecole Vétérinaire recommanderent les saignées, l'eau blanche, les boissons acidules, au commencement de la maladie; les mêlanges de camphre, de sel ammoniac, de quinquina, de nitre, &c.; mais, malheureusement,

l'événement ne répondit point à leur attente. Il fut encore démontré, ainsi qu'il l'avoit été en 1714 & en 1745, qu'en général, les saignées, & sur-tout les forts anti-septiques n'étoient pas les secours les plus propres à combattre avec succès cette maladie, (ou peut-être qu'ils avoient besoin d'être bien dirigés) & que ceux dont on avoit retiré quelque avantage, étoient les boissons copieuses, tempérantes, rafraîchissantes, telles que le petit-lait, le vinaigre, &c.

An de J. C. 1773.

Dans ces circonstances, il arrive toujours qu'on observe quelque cure heureuse, qu'on regarde comme extraordinaire, & qui fixe l'attention du Public; soit qu'elle ne soit souvent qu'un pur effet du hazard, ou celui des efforts de la nature, soit celui des remédes, donnés avec connoissance de cause. Mais, malheureusement, l'enthousiasme s'en mêle presque toujours; on grossit les objets; on altére, on dénature la vérité; on confond toutes les maladies avec celle qui regne; les bêtes véritablement préservées, avec toutes celles qui n'ont pas été du tout exposées ou atteintes de la contagion; tout ce qui est sauvé, est mis sur le compte du faiseur de miracles. C'est ainsi que, la plupart du temps, on ne sait à quoi s'en tenir sur tout ce qu'on débite

An de J. C. 1773. à ce ſujet. Quoi qu'il en ſoit, on va rapporter avec fidélité ce qui arriva à Sinceny & à Autreville, Villages de Picardie, près de Chauny.

Il fut prouvé qu'à Sinceny, où la maladie ſe manifeſta au mois de Septembre, ſur trois cens bêtes à cornes, on en ſauva environ cent ſoixante-&-dix; & dans Autreville, ſur cent, on en ſauva trente-ſept. Ce ſuccès ineſpéré fut attribué aux remédes employés par le Maréchal de Sinceny, qui les ſoigna dans l'un & l'autre Village, & qui, dit-on, eſt fort expérimenté pour les maladies des beſtiaux. Voici la maniere dont il traita ces animaux.

D'abord, il ſe ſervoit d'un frein ou maſticadour, comme quelques Auteurs l'ont indiqué, compoſé de maſticatoires très-irritans & d'antiſeptiques, tels que l'aſſa fœtida, le poivre, le ſel, l'ail, le vinaigre, & un peu de poudre de ſabine dans du miel, qu'on met dans un nouet, entortillé autour d'un bâton, & qu'il laiſſoit, en maniere de mors, dans la gueule des animaux, une heure le matin & autant le ſoir. L'irritation qu'il cauſoit, leur faiſoit rendre beaucoup de ſalive épaiſſe, gluante, mêlée quelquefois d'un peu de ſang. Il l'employoit non-ſeulement comme préſervatif, de cette maniere, mais comme curatif.

Quant aux remédes internes, le premier qu'il employa ſur les huit premieres bêtes à cornes malades, d'une ſeule maiſon de ſon Village, fut un mêlange de baies de genievre, de ſemences d'anis, de fenouil, & d'un peu de poudre de ſabine, dont il formoit, du tout, un bol avec du vin, gros comme un œuf de poule, qu'il leur donnoit à jeûn : trois heures après, il les faiſoit manger, & leur donnoit à boire très-ſouvent de l'eau blanche, dans la journée. Sur ces huit bêtes, priſes ainſi au commencement de la maladie, & traitées de même, les jours ſuivans, aucune ne mourut. Mais le reméde qui lui réuſſit le mieux, & qu'il communiqua à ſon frere, Maréchal à Rouy, qui s'en ſervit avec ſuccès, fut le ſuivant. An. de J. C. 1773.

On prend, pour une bête, un quarteron de jus de regliſſe, & une poignée de fiente de poule ou de pigeon, ſéche & pulvériſée ; on met le tout infuſer dans un tiers de vin blanc, pendant une nuit, ſur les cendres chaudes ; le lendemain, on paſſe le tout, à travers un linge, & l'on en donne le jus, le matin à jeûn ; & dans la journée, on leur fait prendre beaucoup d'eau blanche. Quelquefois, il donnoit la fiente de poule ou de pigeon délayée dans de l'urine d'homme.

An. de J. C. 1773.

Quelque foible confiance que méritent de pareils ſecours, c'eſt à l'expérience ſeule à prononcer. A Rouy, ſur cinquante bêtes malades, on en guérit, dit-on, environ la moitié avec le vin & la fiente de pigeon.

Les habitans de Sinceny & d'Autreville, par reconnoiſſance des ſervices que ce Maréchal leur avoit rendus, préſenterent une Requête à M. Pelletier de Mortefontaine, Intendant de la Généralité de Soiſſons, pour le prier de l'exempter de la Corvée : ce qui ſuppoſe, ſans doute, quelques ſuccès dans le traitement. Mais on doit bien penſer que des faits, rapportés de cette maniere, ne ſont point capables de donner aux Gens de l'Art une entiere conviction ſur l'efficacité de ces remédes. Il reſtera toujours pluſieurs doutes à éclaircir. D'abord, il faudroit conſtater ſi ces bêtes, traitées ainſi, étoient réellement malades & attaquées de la maladie regnante. En ſecond lieu, en admettant que c'étoit la même maladie, il faudroit s'aſſurer encore, ſi l'on n'a pas fait uſage de quelqu'autre ſecours, ce qui n'eſt pas probable, à la vérité. Mais, en ſuppoſant que le maſticadour, d'un côté, ait produit, en irritant les glandes & les vaiſſeaux ſalivaires, en réveillant le ton des fibres engour-

dies, un flux de bave assez copieux, pour que cette évacuation, devenue critique, ait été avantageuse aux malades; & que d'un autre, les sels nitreux & ammoniacaux, qui, suivant Etmuller, se trouvent dans les fientes de poule & de pigeon, & le sel marin contenu dans l'urine de l'homme, aient produit, par leur action stimulante, sur les différens couloirs, quelque évacuation favorable, & que de leur action simultanée & combinée, il en ait résulté un bien réel; il est certain que ces remédes sont de la plus haute antiquité, & ont été pratiqués plusieurs fois avec succès. Hippocrate, comme on l'a déja vu, est l'auteur de l'usage de l'ail, du poivre, du sel & du vinaigre dans les maladies qui ont un caractere de malignité; & Pline s'étonnoit de ce que la fiente de poule, mêlée à l'hyssope ou au vin miellé, étoit capable de remédier aux accidens, causés par les champignons; tandis que cette même fiente, dit-il, avalée par un autre animal, est capable de lui causer des tranchées & de lui enfler le ventre. *Gallinarum fimum dumtaxàt candidum in hyssopo decoctum aut mulso venena fungorum boletorumque astringit: item inflammationes ac strangulationes; quod miremur, cùm si aliud animal gustaverit id fimum, tormi-*

An de J. C. 1773.

An de J. C. 1773. *nibus & inflationibus afficiatur.* (Plin. Hift. Nat. Lib. XXIX. Cap. V.) Et en effet, les excrémens des animaux, en général, font très-pernicieux : cela n'empêche pas que dans certains cas, ils ne puiffent remédier à plufieurs maladies, à raifon des fels qu'ils contiennent & des révolutions qu'ils caufent dans l'économie animale. L'ancienne Médecine Vétérinaire eft remplie de recettes, dont la bafe eft l'urine & la fiente de poule ou de pigeon ; & l'on auroit tort de s'épouvanter de l'ufage de ces derniers, puifqu'on ne boit prefque pas de vin à Paris, pris chez les Marchands, qui ne foit empreint de quelques molécules de fiente de pigeon, qu'on y mêle pour lui donner plus de chaleur. Mais, malheureufement, tous ces remédes, donnés fans méthode, fans principes, ne fervent qu'à favorifer l'empirifme & retarder les progrès de l'Art ; quoiqu'on ne doive rien méprifer, lorfqu'il s'agit de guérir.

Le vice le plus général dans le traitement de ces fortes de maux, c'eft qu'on diftingue rarement les différens états où l'animal fe trouve. Le même remède qui fauve la vie à l'un, peut fervir de poifon à l'autre. Un remède chaud, adminiftré au commencement d'une maladie aiguë, ne fert ordinairement qu'à augmenter l'érétifme,

l'état inflammatoire : & en général, les excrémens font des remédes abominables, soit pour les hommes, soit pour les animaux. On peut les suppléer par les principes qu'ils contiennent; & il paroît que tout le succès de ce traitement n'a été dû qu'au masticadour, dont l'usage a été recommandé de tout temps, dans les maladies des bestiaux; aux sels contenus dans les excrémens, qu'on auroit pu remplacer par les sels ordinaires, de même nature; & au vin, donné dans le froid, ou à la fin de la maladie. En général, un Maréchal, dans les Campagnes, fait plus de mal que de bien, dans tous ces cas, lorsqu'il va d'une étable à l'autre visiter, sans attention, les animaux sains & les malades. Il porte la contagion par-tout.

An. de J. C. 1773.

L'Epizootie de Picardie offrit d'autres circonstances, moins extraordinaires & plus réelles, relativement à la communication de la maladie, & aux soins particuliers & généraux qu'on apporta pour en garantir les animaux.

Dans ces conjonctures, il y a une espece d'hommes, dans les Campagnes, presque aussi dangereuse que la maladie; ce sont les Maquignons, qui courent d'une Ferme à l'autre, la plupart du temps, avec des bêtes suspectes, & qui ré-

An. de J. C. 1773. pandent la maladie. On ne ſauroit veiller de trop près à un abus de cette nature. Il fut prouvé qu'un Maquignon, qui promenoit deux bêtes en mauvais état, s'étant arrêté, près de la Fere en Picardie, dans le pâturage d'un Fermier, qui étoit abſent, l'infecterent au point que le Fermier eut la douleur de voir périr toutes ſes vaches, après avoir pacagé au même endroit.

C'eſt par des moyens ſemblables que ces maux s'étendent d'une Province à l'autre. En général, on ne ſauroit être trop attentif, non-ſeulement aux Marchands de Beſtiaux, mais même à tous ceux qui viſitent les bêtes malades, qui les fouillent, qui mettent la main dans leur gueule, ſans précaution.

La maladie paſſa ainſi de Picardie en Champagne, & s'étendit juſqu'à Charleville. Une Fermiere de cette Ville ne dut, dit-on, la conſervation de ſon Bétail, qu'à une réſiſtance vigoureuſe qu'elle oppoſa à l'entrée de ceux qui venoient des endroits ſuſpects pour le viſiter. Qu'elle ait dû cet avantage à cette circonſtance particuliere, ou à toute autre cauſe, il eſt certain que cette Fermiere fut la ſeule qui conſerva ſon troupeau parfaitement ſain ; mais ce ne fut qu'en le tenant renfermé & à l'abri de toute communication extérieure.

C'eſt encore un problême à réſoudre *, ſavoir ſi, dans certains cas, l'avantage qu'on retire des viſites des Gens de l'Art, des Artiſtes, des Maréchaux, &c. eſt capable de contrebalancer le danger qui réſulte de leurs approches ? (en ſuppoſant qu'ils ne ſoient point attentifs aux dangers de la communication.) D'un côté, il eſt eſſentiel d'avoir connoiſſance de toutes les bêtes malades, ſoit pour les ſoigner, ſoit pour empêcher les progrès de la contagion; de l'autre, il n'eſt pas moins important de parer au danger des viſites & de l'infection. Il eſt poſſible, avec beaucoup de ſoin, d'attention, de propreté An. de J. C. 1773.

* On doit faire attention que cette queſtion n'eſt applicable qu'au cas d'une maladie ſemblable, reconnue très-communicative, très-meurtriere, preſque incurable, dans laquelle on doit toujours attendre très-peu de reſſources de la part de l'Art; car, dans les autres, dans celles qui naiſſent parmi nous, & dont on arrête les progrès, avec des ſoins, preſqu'auſſi-tôt qu'elles ſe manifeſtent, il eſt de l'intérêt de l'Etat & des particuliers, que les ſecours convenables & les plus prompts ſoient apportés par les Artiſtes dans les lieux infectés, ou au moins des inſtructions, qui puiſſent diriger les gens de la Campagne, & une bonne police pour faire obſerver les précautions.

An. de J. C. 1773. & des habits particuliers, d'éviter les inconvéniens qui résultent de semblables visites ; mais, dans le cas où l'on ne pourroit obtenir cette condition, qui est nécessaire, l'inconvénient de ne pas visiter les bêtes seroit beaucoup moins grand que celui de les exposer. Pour y parer, dans ce cas, il y auroit un parti à prendre. Comme chacun est maître de son Bétail, de le soigner & de le médicamenter à sa maniere ; alors, on peut laisser à tout particulier la liberté de gouverner son troupeau comme il voudra : mais, on peut & on doit l'empêcher, en cas de résistance, de le faire sortir, & de le laisser communiquer avec les autres, pendant tout le temps de la contagion : & en cas de maladie déclarée, ce dont on s'assure par l'inspection seule, & sans toucher aux bêtes, on peut forcer le particulier ou à livrer son Bétail malade, ou à le séparer des autres, & à laisser désinfecter l'étable & les ustensiles.

M. Dufot indiqua, en Picardie, des préservatifs simples, qui furent suivis du plus heureux succès. Ils consistent à tenir les animaux à une diette de trois ou quatre jours, pendant lesquels on ne leur donne que de l'eau blanche en grande quantité, à laquelle on ajoute du miel & du vinaigre ; à leur donner des lavemens, s'ils ne

fientent

An de J. C. 1773.

fientent pas ; à les bouchonner ; à renouveller l'air, la litiere ; à tenir les étables propres, à les purifier avec la vapeur du soufre ; & lorsque l'animal cesse de manger tout son fourrage, à lui donner, le matin à jeûn, une pinte d'eau blanche, avec dix grains d'émétique, qu'on répéte le lendemain, & à leur faire prendre, le troisieme & le quatrieme jour, un peu de thériaque dans deux verres de vin. Mais ce qui contribua le plus à arrêter les progrès de la maladie, en Picardie, furent les précautions généralement indiquées, & la vigilance des Magistrats à les faire observer. MM. Dagay & le Pelletier de Mortefontaine, Intendans des Généralités d'Amiens & de Soissons, donnerent dans cette occasion les marques les plus éclatantes de leur zele pour le bien général. Leur ardeur à encourager les talens, à perfectionner les établissemens utiles, mérite de la part du Public un tribut bien juste de reconnoissance ; tandis que la Littérature, de son côté, en paye un autre bien légitime à M. Dagay, sur ses talens *.

* Voy. le beau Discours de M. Dagay, lu le 25 Août 1774 à une séance de l'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts d'Amiens, sur l'utilité des Sciences & des Arts.

An. de J.C. 1773. Outre les précautions générales, rigoureusement observées en Picardie, sur-tout dans la Généralité d'Amiens, plusieurs Seigneurs en firent observer de particulieres. On y remarqua, ainsi qu'on l'avoit fait en 1714 & 1745, que les chiens, les Valets, les Maréchaux transportoient la contagion d'un endroit à l'autre. Cela fut observé, sur-tout, à Etouilli, dans la Terre du Seigneur de ce nom, Lieutenant-de-Roi de la Place de Saint-Quentin; & à Morcourt, Village situé à une lieue de cette Ville. Ce dernier fait, sur-tout, mérite d'être rapporté.

Le chien d'un Laboureur de cet endroit suivoit ses Valets, qui conduisoient des voitures au Village de Fonsomme. En passant auprès des Fermes de Courcelles, où presque toutes les vaches étoient mortes, mais pas assez profondément enterrées, ce chien fut arrêté par l'odeur de leurs chairs: il les découvrit, s'en reput, & retourna chez son maître. Pressé par la soif, il but d'un breuvage destiné pour les veaux; puis il se vautra dans le fumier. Quelques jours après, ces veaux tomberent malades & moururent. La contagion se communiqua aux vaches, qui eurent le même sort, & gagna bientôt dans tout le reste du Village. Une seule Métairie fut préservée,

ce fut celle d'un Laboureur du même endroit, qui avoit environ douze vaches, & qui, depuis quelque temps, prenoit des précautions. Elles consistoient à empêcher les domestiques qui en avoient soin, de communiquer avec aucun autre du Village ; à tenir ces bêtes renfermées, mais à leur faire prendre l'air deux fois le jour, & à ne leur donner que des nourritures saines. On les faisoit boire dans une marre particuliere & qui n'étoit que pour elles. Aucune ne fut malade ; & elles étoient encore bien portantes au mois de Janvier de cette année 1775, temps où une personne, très-digne de foi, voulut bien se charger de vérifier le fait sur les lieux. An de J. C. 1773.

M. Margerin, Lieutenant-Criminel du Bailliage de Saint-Quentin, Seigneur de Dallon, procura le même avantage à ses Vassaux. Les paysans sont heureux, quand ils sont guidés par des gens sages & éclairés. La Paroisse de Dallon fut la seule, aux environs de cette Ville, du côté de la riviere d'Oise, qui ne fut pas atteinte de la maladie. Voici comment ce Seigneur, qui a bien voulu nous faire part, lui-même, de cette circonstance, rapporte ce fait.

An de J. C. 1773.

« Etant informé (c'eſt M. Margerin qui parle) » que la maladie qui avoit fait périr un grand » nombre de vaches en Hollande & en Flandres » depuis quelques années, commençoit ſes rava- » ges dans ces cantons, & qu'un des deux trou- » peaux de ces bêtes du village de Vendeuil en » étoit attaqué, tandis que le ſecond de la » même paroiſſe n'en reſſentoit pas encore les » effets; je préſumai que cette maladie étoit con- » tagieuſe, & ne s'étendoit que par communi- » cation. Mes ſoupçons ſe confirmerent bientôt en » apprenant qu'elle paſſoit dans d'autres villages, » dont les pâturages ſe touchoient. Les Officiers » de la Juſtice de Dallon, pour prévenir la con- » tagion, rendirent & firent publier une Ordon- » nance dans ce lieu, qui défendoit aux habi- » tans d'y introduire, à quelque titre que ce fût, » des vaches du dehors, à peine de confiſcation » & d'amende, & qui défendoit, en même » temps, de conduire celles de Dallon dans les » marais, dont les pâturages ſont communs avec » pluſieurs villages voiſins; permis néanmoins, » juſqu'à nouvel ordre, de conduire les vaches » dans les terres labourables du territoire, où la » communication étoit moins facile. Bientôt on

» apprit que la maladie avoit gagné les villages An de J. C. 1773.
» circonvoisins. On obligea alors les habitans de
» Dallon de tenir leurs vaches renfermées dans
» les étables, avec les précautions les plus scru-
» puleuses, pour empêcher que des Bouchers ou
» des Maréchaux s'y introduisissent, & ne com-
» muniquassent le mauvais air qu'ils auroient pû
» prendre ailleurs. On eût soin de faire faire jour-
» nellement des visites par les gardes pour l'exé-
» cution de cette Ordonnance. On recommanda
» de tenir les étables propres, de renouveller les
» litieres, & de donner aux vaches des boissons
» d'eau où on faisoit bouillir du son, des feuilles
» de choux, de navets, & d'une sorte de char-
» dons tendres, fort communs dans les bois.

» Ces précautions contrarierent beaucoup les
» paysans; mais ils n'oserent contrevenir à l'Or-
» donnance, à l'exécution de laquelle on veilloit
» attentivement. Bientôt ils virent périr des va-
» ches dans leurs environs, sans que les leurs fussent
» attaquées, & ils reconnurent la sagesse de la
» conduite qu'on les avoit obligés de tenir. Ils
» eurent le bonheur de sauver tous leurs bestiaux
» sans qu'aucun eut été atteint de la maladie épi-
» zootique. Ces habitans sentirent l'importance
» du service qu'on leur avoit rendu, par la sévé-

An. de J. C. 1773.

» rité avec laquelle on les avoit obligés de renfer-
» mer leurs bestiaux, pour les soustraire à la
» communication de la maladie.

Ces exemples de précautions particulieres sont rares, à la vérité; mais, ils font honneur aux lumieres de ceux qui les dictent. Les Princes Pamphile & Borghese sauverent ainsi leurs troupeaux en Italie: des Villes, des Seigneurs, des Particuliers, qui ne sont pas de l'art, ont obtenu le même avantage. C'est presque toujours le fruit du sçavoir & de l'expérience, qui montre la supériorité des lumieres sur les préjugés. Tandis que les uns gémissent souvent sur la perte de leur bétail, qui faisoit toute leur richesse; les autres, à côté d'eux, ont le bonheur de conserver tous leurs troupeaux. Nous terminerons l'histoire de l'Epizootie de Picardie, par un exemple, non moins frappant que celui de Dallon, & qui fait honneur aux lumieres de M. l'Abbé de Conti-Hargicourt, de la Société Royale d'Agriculture de Paris, & Chanoine de la Sainte-Chapelle.

La maladie ayant pénétré du côté de Mont-Didier, M. le Marquis d'Hargicourt, son frere, lui demanda des avis. Voici le conseil que M. l'Abbé donna dans le temps, & qui fut suivi du plus heureux succès. Il renferme des détails essentiels à

connoître, relativement aux soins & précautions que chaque particulier doit faire observer dans l'intérieur des maisons, & par rapport aux mesures que chaque Paroisse pourroit prendre dans de semblables conjonctures, en les modifiant, suivant les différentes circonstances où elle se trouve. M. l'Abbé écrivit à son frere ce qui suit. An de J. C. 1773.

Soins généraux.

« Il ne faut pas laisser écarter les bestiaux d'une » communauté, & empêcher qu'on les mene » paître sur-tout du côté où la maladie existe.

» Si la maladie regne dans les villages, qui en» tourent une communauté saine, il seroit plus » prudent de tenir les bestiaux dans les cours & » étables, sans les laisser sortir dans la campagne.

» Si on a des enclos considérables, ou assez » vastes pour y promener les bêtes, on ne doit les » mener ailleurs, dans aucun cas.

» On ne doit faire sortir les bêtes pour aller » paître, que lorsque la rosée des herbes est dis» sipée.

» Si c'est simplement pour les promener, il faut » éviter & le froid, & le trop grand chaud.

» Ne permettre à aucun domestique ou paysan » d'aller voir, & encore moins toucher les bêtes » malades : le contact est ce qui contribue le plus » à propager la maladie.

An. de J.C. 1773.

» Si, par néceſſité ou autrement, on a touché » ou panſé une bête malade, il faut auſſitôt ſe bien » laver, quitter les habits qu'on avoit ſur ſoi, alors, » les faire paſſer au four chaud, les laver, ou les » leſſiver, ſi ce ſont des habits de toile.

» Que le Maréchal du village tienne ſes flam- » mes & autres inſtrumens très-propres; qu'il ſoit » très-propre ſur lui-même, & qu'il n'approche » jamais des bêtes ſaines avec les habits & tabliers » qui lui auront ſervi lorſqu'il aura panſé des bêtes » malades.

» S'il eſt appellé hors du village, qu'il ſoit » veillé par le Syndic ou autre perſonne sûre de » l'endroit, afin qu'il ne rapporte pas avec lui la » maladie.

» Qu'on ne permette l'entrée dans un village à » aucune bête étrangere, ſous tel prétexte que ce » ſoit, à moins qu'on n'ait les certificats les plus » authentiques que les bêtes arrivantes ſont très- » ſaines, viennent d'un lieu ſain, & n'ont paſſé » par aucun endroit ſuſpect.

» Toute bête ſortie d'un village ſain, n'y ren- » trera plus ſans les précautions ſuſdites.

» Les jours de marchés des villes ou bourgs, » ſont des jours où le Syndic & la Juſtice d'une » Paroiſſe doivent veiller à ce que toute perſonne

» qui aura été au marché, change de tout en arri- An de J. C. 1773.
» vant, faſſe paſſer ſes habits au feu, à l'eau, ou
» à la leſſive, & ſe lave très-exactement.

» Chaque particulier déclarera ſur le champ les
» bêtes atteintes de maladie, & qu'il ne ſoit per-
» mis de les toucher, qu'aux perſonnes de l'Art.

» Surtout, qu'on veille beaucoup ſur les enfans
» qui ſont preſque toujours la cauſe innocente des
» plus grands ravages en pareil cas, & ſur les
» chiens, qui tranſportent la maladie d'un endroit
» à l'autre.

» Si la communauté d'une Paroiſſe peut ſe pro-
» curer une étable & emplacement éloigné des
» maiſons, pour y tenir & ſoigner les bêtes mala-
» des, il faut en profiter; & à ce défaut, chaque
» particulier ſera contraint de mettre dans une
» étable à part les bêtes malades.

» Ordonner une amende contre qui que ce ſoit
» qui n'aura pas averti ſur le champ qu'il a une
» bête malade, & à plus forte raiſon, s'il a oſé
» la laiſſer ſortir de chez lui, & il peut être en
» ſus ordonné qu'elle ſera tuée & brûlée ſur le
» champ.

» Si une bête eſt morte, il faut auſſitôt avertir
» la Juſtice, & elle ſe tranſportera ſur le lieu
» auſſitôt, la fera mettre ſur un traineau, & con-

An. de J. C. 1773.

» duire au loin, & la brûler ſur le champ avec
» ſa peau & cordelet, ou l'enterrer à dix pieds
» de profondeur.

Soins particuliers.

» Chacun en particulier ſera invité de donner,
» ſoir & matin, un peu de ſel à chaque bête.

» Il faut leur donner, ſoir & matin, un peu
» d'avoine mêlée avec le ſon.

» Il faut faire boire au ſeau & au blanc,
» chez ſoi, à moins qu'on ne ſoit dans les beaux
» jours, où l'eau de riviere eſt adoucie par l'air
» chaud.

» Où il n'y a pas de riviere, il faut faire boire
» chez ſoi, & ne pas conduire les bêtes aux marres.
» S'il y a maladie dans le village, ne pas les laiſſer
» ſortir de chez ſoi.

» Il faut étriller & panſer, tous les jours, les
» bêtes.

» Il faut les nettoyer deux fois par jour, &
» leur donner litiere neuve chaque fois.

» Il faut laver, tous les jours, les auges &
» ſeaux, à l'eau chaude.

» Il faut parfumer les étables, tous les jours,
» avec des herbes odoriférantes.

» Ordonner à la Communauté d'amaſſer, tous
» les jours, des herbes puantes & odoriférantes,

» dont on fera différens feux de fumée autour An de J. C. 1773.
» des villages.

Ces précautions furent ordonnées à tous les habitans de la Paroiſſe d'Hargicourt, exécutées avec ſoin, & la contagion n'y pénétra pas ; quoiqu'elle eût attaqué les Beſtiaux de la Paroiſſe de Bouillancourt, ſituée à un quart-de-lieue au ſud de la premiere. M. le Marquis d'Hargicourt donna, en outre, des ordres pour qu'il n'y eût aucune communication entre ſes Vaſſaux & leurs voiſins. On empêcha même le Maréchal du Village d'aller voir aucune bête malade, & les habitans n'allerent à aucun Marché voiſin, à l'exemple de leur Seigneur. Quant au régime, on donna beaucoup de nitre dans la boiſſon. On fit des fumigations de ſoufre & divers aromates, on retint les bêtes dans les étables, & aucune ne fut malade. On ne fut pas ſi heureux dans l'Artois. La maladie y ayant attaqué ſucceſſivement cinquante villages, on y perdit, en 1774, les quatre cinquiemes du Bétail malade.

Depuis pluſieurs années, la Hollande ne ceſſe 1774.
d'être ravagée par des Maladies épizootiques meurtrieres. C'eſt aujourd'hui un foyer de contagionq ui ſe renouvelle preſque tous les ans, & qui ne ceſſe de fournir au reſte de l'Europe des

An de J. C. 1774. étincelles d'un feu qu'elle reçoit & nourrit sans cesse dans son sein. Seroit-ce parce que la Hollande, pays bas & marécageux, s'y trouve plus exposée qu'un autre ? mais, avant l'époque de 1745, son climat, également insalubre, auroit dû produire très-souvent des maladies semblables. Il étoit même plus mal-sain qu'aujourd'hui, & cependant ces maladies n'y étoient point fréquentes. Seroit-ce à raison de ses eaux ? mais, elles ont un libre cours : il y en a peu de stagnantes : la quantité de canaux dont ce pays est entrecoupé, ne leur permet pas de séjourner & de se corrompre. Seroit-ce la malpropreté ? mais, il n'y a pas de Peuple au monde plus propre que les Hollandois. Seroit-ce son commerce, qui lui amene continuellement des contagions étrangeres ? c'est une question à examiner. Il est rare que les biens arrivent, sans être accompagnés de quelques maux. La Hollande promet un prix, dit-on, de 80000 florins à celui qui trouvera le spécifique ou le préservatif assuré d'une maladie, la plupart du temps, inflammatoire ou gangreneuse, & toujours aiguë.... Il n'y a d'autre préservatif que les soins, d'autre spécifique qu'un bon traitement.... Mais, il falloit mettre des bornes à cette générosité, & demander, s'il est possible que telle ou telle maladie des Bestiaux puisse

naître en Hollande, ou non ? Alors, la discussion & la solution du problême proposé auroit pu jetter quelque jour sur une matiere aussi obscure. An. de J. C. 1774.

L'appas de cette récompense a engagé néanmoins plusieurs personnes à faire des efforts inouis, mais toujours infructueux, pour chercher ce qu'on ne pourra jamais découvrir. Et la proposition du prix, en cas qu'elle ait été promulguée, est très-capable de faire le plus grand tort, non-seulement à la Hollande, mais aux autres Nations; par la raison qu'elle suppose possible, ce qui ne l'est pas, & qu'elle invite à des recherches infructueuses, les Physiciens, qui y perdent un temps précieux, & qui, à force d'être trompés, peuvent enfin tromper les autres à leur tour. C'est ainsi qu'on n'a pas craint de publier que le sel étoit un préservatif assuré, immanquable contre la maladie des Bestiaux, tandis qu'il y a très-peu de pays où l'usage habituel du sel soit plus familier que dans les parties méridionales de la France, qui se trouvent aujourd'hui dévastées par une contagion des plus meurtrieres. Le sel rend les chairs des animaux plus fermes, plus saines, plus délicates, les préserve de plusieurs maux; mais ne sauroit les garantir de l'action d'un virus pestilentiel qui s'insinue dans le

An de J. C. 1774. corps, soit par les voies de la déglutition, soit par toute autre, &c. Il en est de même de ce prétendu préservatif, annoncé par M. le Baillif de Lier, en Oostfrise, qui a proposé, au mois de Mars 1774 (*a*), le bain froid, non-seulement comme un moyen préservatif immanquable, mais comme curatif. Il prétend que ce reméde a été éprouvé, avec un égal succès, sur soixante-&-une bêtes à cornes. Mais, comme *animal préservé* ou *animal non exposé*, *non attaqué* sont des termes synonimes pour ceux qui prônent des préservatifs, on ne peut compter sur presque aucune des observations semblables. Ce n'est pas qu'on veuille nier que le bain froid, le grand air, la pluie ne puissent donner plus de vigueur aux animaux, les tenir plus propres, les rendre plus sains; mais, de ce qu'un animal n'a pas été atteint d'une maladie, on ne peut pas conclure qu'il a été préservé. Ce qu'il y a de plus précieux dans la Lettre de M. Rosing, c'est qu'on y lit que dans la Westphalie, du côté de Munster, où la Maladie s'étoit répandue, au mois de Mars 1774,

(*a*) V. Extrait d'une Lettre de M. Rosing, à un de ses amis de Levvarde. Gazette d'Hollande. Amsterd. du 7 Mars 1774.

on n'appercevoit point qu'elle attaquât des Villages entiers, ou des Hameaux, mais quelques maisons de côté & d'autre, & la raison en est que les habitans de Munster, qui sont très-propres, nettoient les étables chaque semaine, & font prendre l'air, de temps en temps, à leurs bêtes. Voilà ce qu'on pourroit appeller préservatif. An de J. C. 1774.

Pour s'assurer d'où viennent ces Epizooties si fréquentes parmi les Bestiaux du côté de la Hollande, il faudroit que cette République fît faire des recherches exactes sur les lieux où elles commencent d'abord à se manifester, & elle parviendroit peut-être, enfin, à se convaincre que son commerce en est la seule cause. Nous reviendrons à cet objet.

En 1773 & 1774, il y eut une attaque de clavelée au village de Bobigny, près de Paris. Une attaque de clavelée parmi les moutons, n'est pas une chose rare aujourd'hui; mais, les circonstances dans lesquelles les maladies Epizootiques paroissent, & la découverte des moyens efficaces pour les combattre, sont des objets toujours dignes de l'attention des Physiciens. Le sieur Charlemagne, fils, laboureur à Bobigny, qu'on doit bien distinguer de la classe ordinaire des personnes de cet état, & qui s'est déja rendu recommandable, soit

An. de J.C. 1774. par ses talens, soit par ses qualités de bon Citoyen, rapporte dans quelle occasion la maladie se mit dans son troupeau, en 1774. Ce fut dix jours après l'achat de mille soixante-huit bêtes à laine, à la foire de Montargis, qu'il s'apperçut (*a*), que le claveau commençoit à se manifester sur vingt-six moutons. On remarque presque toujours que c'est après la circonstance des foires, des marchés publics, des attroupemens, des longues routes, que la clavelée se déclare sur les troupeaux. C'est ce qu'une observation familiere apprend tous les jours en France. On ne voit point ceux, qui vivent depuis long-temps dans les mêmes pacages, être atteints, tout-à-coup, de cette maladie. C'est toujours après un déplacement, une route, une émigration, un mêlange d'animaux, une tenue de foire, &c.

On ne sçauroit être trop attentif aux plus petites circonstances. On a encore si peu de lumieres sur l'origine certaine de tous ces maux, qu'on est réduit à l'observation. On est encore heureux, lorsqu'elles sont faites sans préjugés. Un Auteur

(*a*) V. Observations sur un reméde efficace pour la guérison du Claveau, &c. par Charlemagne, fils. Paris, 1775, in-8°.

Allemand

Allemand a prétendu que la clavelée des moutons n'avoit d'autre origine que celle des dindons qui y étoient fort sujets, & que toutes les fois qu'il y avoit dans un lieu beaucoup de poules d'Inde, on devoit s'attendre à la clavelée parmi les moutons. Quoiqu'il en soit de cette opinion, qui paroît un peu hazardée, ou du moins qu'on auroit beaucoup de peine à prouver solidement; il est certain que les connoissances qu'on a sur cette maladie, ne remontent pas au-delà du commencement du seizieme siecle, temps où Rabelais & Joubert en ont parlé les premiers, & que les poules d'Inde, originaires d'Amérique, comme M. de Buffon l'a démontré, étoient déja en Europe avant cette époque, puisqu'Aldrovandus, dans les commencemens de ce même siecle, avoit déja parlé de ces animaux, & en avoit donné la figure : ce qui détruit le sentiment de ceux qui prétendent que les Jésuites, qui ne commencerent leurs missions, aux Indes & en Amérique, que vers le milieu de ce siecle, avoient apporté les premiers, les dindons en Europe. Sans nous arrêter plus long-temps à la discussion d'un sentiment dont on ne peut démontrer ni la vérité ni la fausseté, puisque l'antiquité a gardé le plus profond silence sur cette maladie; examinons ce que l'observation nous montre aujourd'

An de J. C. 1774.

An. de J. C. 1774. d'hui ſur ſes effets, puiſque c'eſt eux ſeuls qu'il nous eſt permis de ſaiſir.

Le ſieur Charlemagne, après avoir donné la vraie étymologie du mot françois *claveau* ou *clavelée*, qui vient de *clavus*, clou, & avoir dit que c'eſt depuis pluſieurs ſiecles qu'on l'obſerve en France, nous apprend qu'elle ſe manifeſta ſur vingt-ſix moutons d'un troupeau compoſé de mille ſoixante-huit bêtes, dix jours après qu'il l'eut acheté à la foire de Montargis. Ce qu'il y a de plus précieux dans ſes obſervations, c'eſt qu'il eſt l'Auteur d'un vinaigre aromatique, au moyen duquel il eſt venu à bout de guérir radicalement, en 1773, trois cents trente-ſix moutons infectés du claveau, au dernier dégré, & en 1774, les vingt-ſix qui en furent atteints; il ajoute qu'ayant fait prendre de ce même vinaigre pendant deux jours à tous les autres du même troupeau, il les préſerva ainſi du claveau. Ce remede eſt compoſé de plantes aromatiques, d'alexipharmaques, de cordiaux & de ſudorifiques, dont il forme une liqueur anti-ſeptique & diuretique très-puiſſante, avec le vinaigre & le ſel marin.

Il prend de la canelle, du géroffle, de la noix muſcade, du gingembre, de la racine de zédoaire, du galanga, du poivre long, de l'écorce de citron,

de l'aloës, des cubebes, des baies de laurier, de genievre, des ſemences d'hiebles, d'ache, de fenouil, de coriandre, de carvi, de ſeſſeli, de chaque demie-once; des racines de guimauve, de calamus aromaticus, de grande bardane, de carotte ſauvage, de feuilles de romarin, de marjolaine, de meliſſe, de pouliot, de ſariette, de chaque une poignée; de plus, une livre de plantes vulnéraires bien choiſies & bien aſſorties, & deux livres de ſel marin, qu'il fait diſtiller dans douze pintes de bon vinaigre, dont on en retire huit. An. de J.C. 1774.

Lorſque le mal commence, ce qui s'annonce d'abord par un air triſte, l'abattement des yeux, le rebrouſſement du poil, il donne les trois premiers jours, ſix cuillerées de ce remede; ſçavoir, trois le matin & trois le ſoir. Lorſque l'éruption ſe fait, il continue l'uſage du même vinaigre à la même doſe, juſqu'au ſixieme jour, où il diminue d'une priſe le matin & autant le ſoir, & il continue ainſi à quatre priſes par jour juſqu'à la parfaite guériſon de l'animal. Lorſque le mal ſe porte à la gorge, il la frotte avec un bâton garni de filaſſe, trempée dans une diſſolution d'aſſa fœtida dans le vinaigre, ce qui procure, ſelon lui, une évacuation de bave avantageuſe; lorſqu'il attaque les naſeaux & les bouche au point de gêner la reſpiration, il

An. de J. C. 1774. fait des injections avec une décoction de guimauve ; lorſqu'il eſt ſur les yeux, il n'emploie d'autre collyre qu'un mêlange d'eau & d'huile battues enſemble ; lorſqu'il attaque le nombril, il employe quelque cataplaſme maturatif ſur la tumeur, & en fait enſuite l'ouverture, qu'il panſe avec l'onguent de la mere ; lorſque l'humeur de la clavelée ſe porte à l'extrêmité du rectum, elle cauſe ordinairement la mort de l'animal, ſi on néglige les ſoins néceſſaires à cet accident. Il eſt important, dans ce cas, de lui donner des lavemens émolliens pluſieurs fois par jour ; lorſque le dévoiement ſurvient, l'Auteur donne des lavemens avec du lait & des jaunes d'œufs.

Telle eſt la méthode ſimple & facile à exécuter, que le ſieur Charlemagne a employée avec le plus grand ſuccès, ſoit pour traiter la maladie, ſoit pour préſerver les animaux qui en étoient menacés, & auxquels il donnoit deux ou trois cuillerées par jour de ſon vinaigre aromatique. On ne dit rien des ſoins qu'on a pris, ou qu'on auroit dû prendre pour en mettre à couvert ceux qui n'en étoient point attaqués ; précaution néanmoins très-importante, & qu'on ne doit jamais négliger. L'Auteur nous permettra de faire quelques réflexions ſur ce remede. Quelque heureuſe

que paroiſſe ici la combinaiſon des drogues qui entrent dans la compoſition de cette liqueur anti-putride, qui ſemble tenir le milieu entre les deux méthodes, l'échauffante & la rafraîchiſſante, puiſqu'elle n'eſt ni l'une ni l'autre; on ne peut diſſimuler qu'elle a le défaut de beaucoup d'autres compoſitions, c'eſt qu'elle eſt trop chargée, & que la voie de la diſtillation n'eſt pas celle qu'on doit ſuivre, ſi l'on veut conſerver la vertu du ſel marin, qui reſte au fond du vaiſſeau, & ne fournit rien dans la diſtillation. Ainſi c'eſt du ſel perdu dans ce cas. La voie de l'infuſion ou digeſtion eſt la ſeule qu'on doive employer pour tirer de ces ingrédiens les vertus dont ils ſont doués. Par-là, on peut réunir dans la même liqueur la qualité diurétique & anti-putride du ſel marin aux vertus anti-ſeptiques, & cordiales du vinaigre & des autres aromates, & en le ſimplifiant, ce qui ſeroit plus commode & moins couteux pour ceux qui voudroient s'en ſervir; on peut réduire toutes ces drogues à la canelle, à l'écorce de citron, à la coriandre, au calamus aromaticus, & aux plantes vulnéraires infuſées dans le vinaigre, auquel on ajouteroit du ſel marin. Du reſte, ce reméde peut convenir dans bien des cas, ſur-tout dans le claveau diſcret & benin qui n'eſt pas dangereux, &

An de J. C. 1774.

An. de J. C. 1774.

même dans le confluent, en obſervant ce qu'on a déja fait remarquer dans cette maladie, & les cas où il convient de placer un reméde échauffant plutôt qu'un rafraîchiſſant, & *vice versâ.* Cela n'empêche pas que le zèle connu de M. Charlemagne, ainſi que ſes talens diſtingués, ne méritent les plus grands éloges & tous les encouragemens dûs à un Citoyen auſſi reſpectable & auſſi utile à l'Etat.

L'année 1774 fournit les événemens les plus remarquables ſur les maladies Epizootiques. On a vérifié les faits les plus intéreſſans, les plus précieux à connoître. On les a mieux vus que dans les temps antérieurs. Des vérités importantes ont été miſes en évidence, & on peut ſçavoir enfin à quoi s'en tenir ſur la plupart de ces maux. On les a vus naître, pour ainſi dire, à leur ſource, & on peut dire qu'on a frayé la vraie route des découvertes & des ſuccès. Par exemple, tous les doutes qu'on peut avoir eus, ſoit ſur l'origine, ſoit ſur la communication d'une maladie Epizootique formidable, déja obſervée pluſieurs fois, vont s'éclaircir par les nouvelles obſervations. Il y a plus, c'eſt au moyen des phénomenes conſtans qu'elle a toujours offerts, qu'on peut expliquer ceux dont l'hiſtoire a fait mention, & dont

on a déja rendu compte. On veut parler de cette maladie terrible en ses effets, qui passe à presque toutes les especes d'animaux, même à l'homme, & dont Wierus, Herment, Hartmann, Chaignebrun, Nicolau, &c. ont déja exposé les ravages, & qui a offert par-tout les mêmes phénomenes. Mais, on ne sçavoit pas qu'elle pût naître avec la même facilité en Amérique qu'en Europe, lorsque M. Bertin, correspondant de l'Académie de Chirurgie, publia en 1774, ses effets observés à la Guadaloupe, sur les hommes, sur les Négres surtout, & sur les animaux. (a) Comme cet Ouvrage, qui contient beaucoup de faits intéressans, n'est pas généralement répandu & qu'on a promis d'en rendre compte, on va

An. de J.C. 1774.

(a) V. Relation de quelques accidens extraordinaires, observés à la Guadaloupe, sur les Négres du quartier de la Capestere, à la suite de l'usage qu'ils ont fait de la chair des animaux, morts d'une Maladie épizootique, par M. Bertin, Correspondant de l'Académie de Chirurgie, à la Guadaloupe, 1774. in-12.

Cet Ouvrage se trouve inséré en entier, dans les Instructions & Avis aux habitans des Provinces méridionales de la France, publiés par ordre du Roi, in-4°. 1775, par M. de Montigny, qui a bien voulu nous le communiquer.

An. de J. C. 1774. exposer & analyser les observations qui y sont contenues.

M. Bertin, comme il nous l'apprend lui-même, avec beaucoup de modestie, s'est plus attaché à faire connoître la maladie des Négres, qui fut la suite de celle des animaux, que celle-ci qu'il n'a fait qu'entrevoir, & qu'il n'a pû suivre, parce qu'il manquoit de la confiance nécessaire en cette partie; mais, le peu qu'il en a dit, est suffisant pour en donner l'idée la plus juste. Cet Auteur rapporte que, le 2 Janvier 1774, les animaux d'une Habitation de la Guadaloupe, qu'on appelle la *Source*, commencerent à en être attaqués. On fut dans la persuasion que c'étoit la même maladie, qui régnoit encore à la *Grande-terre* de cette Isle; parce qu'un particulier ayant amené de ce quartier un cheval, & l'ayant perdu, en arrivant, ce cheval fut trouvé mort, vingt-quatre heures après, dans une savane, vis-à-vis la *Source*. On ne fit point d'attention d'abord aux premiers animaux qui en moururent; mais, la promptitude de leur mort fit soupçonner quelque chose de la part des Négres. La mortalité augmenta, & on se fortifia dans ce soupçon *.

* En Amérique, où les Négres sont sous le fouet & le

Les animaux paroiſſoient ſe bien porter ; ils étoient gras, & mangeoient comme à l'ordinaire. Des mouvemens convulſifs dans les muſcles du bas-ventre & de l'épine, & des tremblemens par tout le corps, les faiſoient périr, quelquefois, en moins d'une heure. Ils ſe rouloient par terre, comme s'ils ſouffroient des tranchées, & rendoient le ſang par le fondement. Après leur mort, il y en avoit qui devenoient fort enflés. On les changea de pâturage, mais la maladie fut toujours la même. An de J. C. 1774.

Après que les Beſtiaux d'une Habitation, voiſine de celle de la Source, qu'on appelle le *Moulin à eau*, eurent communiqué avec ceux de celle-ci, ils furent attaqués & moururent de la même maladie ; les bœufs d'abord, enſuite les chevaux. La mortalité ne finit, que lorſque les trois-quarts des animaux eurent péri. Les ſavanes du Moulin à eau étant limitrophes d'une autre

joug, comme les bêtes, & toujours prêts à ſe venger du mauvais traitement qu'ils eſſuient de la part des Blancs ; lorſqu'il arrive quelque accident extraordinaire, on le met toujours ſur leur compte, & quelquefois les ſoupçons ſont fondés : mais, ici, il paroît qu'ils n'y avoient nulle part.

An. de J.C. 1774. Habitation, les Beſtiaux ſe mêlerent, & la maladie ſe communiqua dans preſque toutes celles qui ſont renfermées entre la Grande-riviere & l'Anſe Saint-Sauveur, juſqu'au mois de Mars. Elle s'arrêta dans certaines Habitations, pour s'y réveiller avec la même force, au bout de quinze jours ou trois ſemaines. La plupart des bêtes qui en étoient attaquées, duroient douze ou vingt-quatre heures avant de mourir : d'autres mouroient ſur le champ. On en fit ouvrir par des Négres, & une partie de ceux qui firent ces ouvertures, eurent preſqu'auſſi-tôt des charbons aux bras, accompagnés d'une fiévre conſidérable. On envoya des bœufs au loin, dans la vue de les préſerver, mais ils moururent, au bout de quelques jours, & porterent la Maladie à ceux qui s'y trouvoient déja.

M. Bertin diſtingue trois époques ou trois temps dans la durée de cette Epizootie, qu'il conſidere comme trois états différents qui ont offert des particularités, & qu'il compare à ceux d'invaſion, d'état ou de force, & de déclin, qu'on obſerve dans les périodes d'une maladie ; mais, cette diſtinction, capable d'embarraſſer le lecteur, ne nous paroît point du tout applicable à une Epizootie telle que celle-ci, indépendante

des variations du temps & toujours la même. An de J. C.
Elle ne peut servir qu'à faire connoître quelques 1774.
nuances, quelques légeres différences dépendantes du changement des saisons : ce qu'il falloit se contenter de noter. Mais, pour suivre l'esprit de l'Auteur, voici ce qu'il observa.

On vient de voir ce qui fut remarqué dans le premier temps, qui s'étendit, selon lui, jusqu'au mois de Mars. A mesure que la saison s'est avancée, dit-il, les symptômes ont été moins prompts, sans être moins funestes. Dans la seconde époque, ou le plein de l'Epizootie, il trouva la ratte gorgée de sang noir, ainsi que le cœur & les gros vaisseaux. L'estomac, dans quelques chevaux, se trouva noirâtre, & ses membranes épaissies de quatre ou cinq lignes par l'infiltration qui s'étoit faite entr'elles. Dans d'autres, il étoit sain; la panse ou le sac étoit ordinairement sain. Il trouva, dans celui d'une jument, des vers de couleur grise, fichés dans ses parois; les intestins gorgés d'un sang noirâtre, & il y en avoit d'épanché dans leur intérieur, surtout, dans le gros boyau. Dans la plupart, il y avoit de l'eau épanchée dans le bas-ventre, & une inflammation gangreneuse occupoit le mesentere. Dans le mois de Mars, il y eut des

An de J. C 1774.

Beſtiaux qui jetterent beaucoup de morve par les nazeaux, & cette évacuation en ſauva pluſieurs, lorſqu'elle fut abondante. Les mulets que M. Bertin vit mourir, avoient un gonflement très-conſidérable à la gorge. L'enflure gagnoit vers la tête ; le râle les prenoit, & ils périſſoient ſuffoqués dans l'eſpace d'une heure ou deux. Il n'en fit ouvrir aucun. Il y a apparence qu'il auroit remarqué, dans leurs corps, les mêmes ſymptômes que M. de Chaignebrun avoit obſervés en 1757.

Dans le troiſieme temps, que l'Auteur appelle le déclin, qui étoit en Avril, pluſieurs Habitations, qui, juſques-là, en avoient été exemptes, & qui avoient fait à leurs Beſtiaux un traitement préſervatif, en les faiſant ſaigner pluſieurs fois, les purgeant & les tenant à un régime humectant & rafraîchiſſant, en furent attaquées : (ce qui prouve l'inefficacité & l'inutilité de preſque toutes les méthodes employées à titre de préſervatifs, lorſqu'on néglige les ſoins d'éloigner les animaux du danger de la contagion.) Leurs bêtes rendirent beaucoup de morve, & quelquefois du ſang par les nazeaux. Le ſang leur ſortoit auſſi par le fondement. Quelques-unes périrent d'abord ; mais, avec les remédes qu'on

vient d'expofer, & le régime humectant & rafraîchiffant, on parvint à guérir toutes les autres qui en furent attaquées. De temps à autre, il en périt quelqu'unes, tant au Moulin à eau, que dans les autres Habitations. On crut que c'étoit pour avoir pâturé au-deffus des foffés où les autres avoient été enterrées, ce qui eft très-vraifemblable. An. de J. C. 1774.

Quant aux remédes, qui furent employés, chaque Habitant en adminiftra fuivant l'idée qu'il s'étoit faite de la maladie. Les premiers bœufs, qui moururent à la Source, avoient affez les accidens que produit l'eau de Manioc, & fur l'idée qu'on fe forma d'un poifon froid de même nature, on employa infructueufement des remédes chauds, comme la thériaque dans du vin. Ce remède n'ayant pas réuffi, on fit prendre de l'huile avec auffi peu de fuccès. D'autres effaierent inutilement l'antimoine. Dans certaines Habitations, on fe fervoit d'un breuvage, fait avec du tafia, des feuilles de médecinier, du tabac verd & du fel. Ce remède avoit réuffi fur les porcs, mais, il n'eut aucun fuccès fur les bœufs. Un Irlandois qui faifoit des opérations fous la langue, pour garantir les animaux, n'en préferva, n'en guérit aucun. Un Habitant employa

An de J. C. 1774. les douches d'eau froide, & prétendit avoir ſauvé un bœuf par ce moyen ; mais, en général, les remédes qui eurent quelques ſuccès marqués, furent les humectans & les rafraîchiſſans, ſurtout, quand ils avoient été précédés d'un régime de même nature, les ſaignées & les purgatifs doux. Le même Habitant, qui prit cette derniere voie, & conſerva ſes Beſtiaux, leur avoit établi, en outre, des ſétons, parce qu'il avoit lû la deſcription d'une maladie ſemblable, dans laquelle ce dernier ſecours avoit réuſſi en France.

Tel eſt l'expoſé que M. Bertin a fait de l'Epizootie de la Guadaloupe, & il eſt aiſé de ſe convaincre que ſes obſervations, tant ſur les ſymptômes internes & externes de la maladie, ſur ſes effets rapides & ſubits, ſur ſa marche & ſes progrès, que ſur ſa communication à différentes eſpeces, & ſur le traitement, ſont conformes à celles que M. de Chaignebrun avoit fait en France, en 1757, dans une maladie ſemblable. Mais, ce que ce dernier Auteur n'avoit fait qu'annoncer, ce qu'Hartmann avoit rapporté d'une maniere vague ſur les accidens ſurvenus aux hommes à la ſuite, ou du contact des animaux malades, ou de l'uſage de leurs chairs, a été

le principal objet du travail de M. Bertin, & c'eſt principalement dans cette partie, vraiment neuve, que conſiſte le mérite de ſes obſervations. Ces accidens s'y trouvent décrits, ſuivis, développés & traités de la maniere la plus heureuſe.

An. de J. C. 1774.

Il nous apprend, d'abord, qu'il ſurvint à preſque tous les Négres, qui ouvrirent les cadavres de ces animaux, des charbons aux bras, accompagnés d'un gonflement conſidérable, & de beaucoup de fiévre; qu'il y en eut même qui éprouverent ces accidens, pour avoir reçu une partie des lavemens que les animaux avoient rendus; qu'un Négre éprouva des douleurs avec un engourdiſſement conſidérable au bras, pour avoir introduit ſa main dans le fondement d'un animal malade; mais, que tous ceux qui eurent l'imprudence de ſe nourrir de leur chair (& il y en eut beaucoup de ce nombre) éprouverent les accidens les plus dangereux. Cela fut obſervé, ſurtout, dans les deux premieres Habitations, par où la maladie avoit commençé, c'eſt-à-dire, dans celle de la Source & du Moulin à eau; & ces exemples furent aſſez frappants, pour en détourner ceux qui auroient eu la même envie: ce qui fit qu'ils ne

An de J. C. 1774. furent obſervés que dans ces deux Habitations.

L'Auteur rapporte quatorze obſervations, très-circonſtanciées, faites ſur autant de malades, qui font connoître parfaitement & le genre de maladie que ce virus, communiqué aux hommes, produit ſur leur corps, ſoit qu'il attaque l'intérieur, ſoit l'extérieur, & l'eſpece de ſecours qui réuſſit le mieux pour y remédier : ce qui, joint aux obſervations antérieures, & à celles qu'on va bientôt expoſer, pourra former un corps de connoiſſances nouvelles ſur la cauſe de cette maladie, ſur ſes effets, & ſur les moyens de la combattre, tant ſur les hommes que ſur les animaux, qui laiſſera très-peu de choſe à déſirer.

Il faut remarquer que ces quatorze ſujets que M. Bertin eut à traiter, & dont il y a treize Négres ou Négreſſes & un blanc, ſe ſont trouvés tous dans le cas ou de ſoigner, ou de toucher les animaux malades, ou de manger de leurs chairs.

Premiere Obſervation.

La maladie qui fait le ſujet de la premiere obſervation, commença à ſe manifeſter ſur un Européen, qui avoit pris beaucoup de peine à ſoigner

ſoigner les Beſtiaux, à la Source & au Moulin à eau, & qui s'étoit bleſſé au doigt, en ouvrant un bœuf, avant ſa maladie. Voici de quelle maniere elle ſe manifeſta.

An. de J. C. 1774.

Le 15 Janvier il commença à ſe plaindre d'aigreurs, d'envies de vomir, qu'il dit avoir eu la nuit précédente : il avoit la langue blanche & fort chargée.

Le 16, l'émétique qu'on lui donna lui fit rendre une grande quantité de matieres bilieuſes par haut & par bas. La fiévre le reprit à la fin de cette évacuation, & redoubla le ſoir, mais elle le quitta dans la nuit.

Le 17, au matin, il ſe plaignit de la tête : il avoit des envies de vomir, & ſa langue étoit encore plus chargée que les jours précédens. Une ſaignée faite au bras ne ſoulagea point le malade. Il étoit très-abattu : une eau de tamarins légérement aiguiſée lui fit rendre beaucoup de matieres. La fievre le reprit le ſoir, il fut ſaigné, la fiévre ſe paſſa dans la nuit : mais il eut une chaleur brûlante à la région de l'eſtomac ſous le cartilage xyphoïde.

Le 18, même effet copieux de l'eau de tamarins, ſans diminution des ſymptômes : il eut quelques coliques dans la nuit.

An de J. C. 1774. Le 19, il fut tout-à-fait ſans fiévre, & ſe trouvoit mieux : un minoratif, pris ce jour, le purgea beaucoup, mais lui cauſa de vives coliques : la langue devint très-belle, le pouls bon, & il n'y avoit point de fiévre. Sur les ſept heures du ſoir, il ſe plaignit de la même douleur brûlante qu'il avoit reſſenti la veille, à la région de l'eſtomac, ſous le cartilage xyphoïde : il n'avoit point de fiévre, le pouls étoit bon : on le ſaigna, le ſang étoit noir & épais en ſortant de la veine ; il devint ſec & rouge en ſe refroidiſſant, on lui donna des boiſſons rafraîchiſſantes nitrées & beaucoup de lavemens émollients. Sur les huit heures, la douleur s'étendit juſqu'au nombril, le pouls ſe perdit & les extrêmités devinrent froides. On tenta de le reſaigner dans cet état, mais il ne put ſortir que 5 à 6 gouttes de ſang. L'accablement étoit extrême ; la nuit il fut ſans pouls avec des ſueurs froides. Il rendoit en vomiſſant toutes les boiſſons qu'il prenoit, mêlées d'une grande quantité de matiere bilieuſe, écumeuſe & briquetée ; les lavemens étoient rejettés avec les mêmes matieres. Les potions huileuſes & calmantes ne produiſirent aucun effet.

Le 20, à ſix heures du matin, il prit un bain tiede & fut ſoulagé. La douleur s'étoit fixée a

nombril. A huit heures, elle disparut entierement : mais la soif étoit toujours très-forte : il étoit sans pouls & dans des sueurs froides. Il n'avoit point de fiévre apparente. A onze heures du soir, on le remit dans le bain, il ne put le supporter. A minuit & demi, la douleur revint, les extrêmités se réchaufferent : le pouls revint, & il avoit les yeux vifs & étincelans, la fiévre se ralluma. A une heure, il devint livide, le pouls se perdit, la chaleur disparut, & il suffoquoit. M. Bertin essaya encore de le saigner, en lui tenant le bras dans l'eau chaude ; mais le sang ne vint point, il tomba dans l'agonie, & mourut. An de J. C. 1774.

Le cadavre ouvert, l'estomac n'étoit point enflammé, comme M. Bertin s'y étoit attendu ; mais, les intestins grêles l'étoient depuis le jejunum jusqu'au rectum, seulement par intervalles. Les endroits les plus enflammés & prêts à tomber en gangrene, étoient remplis d'une bile, semblable à celle que le malade avoit rendu pendant sa maladie. L'épiploon, la peau, & les membranes des intestins étoient infiltrés de sérosités : il y avoit de l'eau épanchée dans le basventre.

An. de J. C. 1774.

Seconde Obſervation.

Le 25 Janvier, un Négre très-robuſte, âgé de trente ans, qui s'étoit nourri de la chair des bœufs malades, fut attaqué d'une fiévre qui commença par un friſſon. Il ſe plaignoit de la tête, de douleurs dans les reins, & de légeres coliques. Sa langue étoit blanche & fort chargée. Une eau de chicorée, rendue purgative par une demi-once de ſel d'epſom, l'évacua beaucoup, & la fiévre ceſſa, pour revenir le ſoir. Le 26, après-midi, il lui ſurvint quelques tranchées ſourdes autour du nombril, les extrémités devinrent froides, & le pouls manqua tout-à-coup. On voulut le ſaigner du bras, mais les vaiſſeaux ouverts ne donnerent que cinq à ſix gouttes de ſang noir & fort épais. Le malade ne vomiſſoit point, mais il évacuoit par le bas beaucoup de matieres écumeuſes & briquetées; les accidens augmentant, il ne pouvoit ſe ſoutenir ni aſſis, ni debout, parce que les reins manquoient. Il fit dans la nuit des efforts pour vomir. On eſſaya encore de le ſaigner du bras, en le lui mettant dans l'eau chaude, mais ce fut inutilement. On lui fit prendre beaucoup de lavemens émolliens, des boiſſons rafraîchiſſantes nitrées, & de l'huile; mais ce fut tou-

jours ſans ſuccès : les ſymptômes continuerent, & le 27, il mourut, à dix heures du matin. An. av. J. C. 1774.

A l'ouverture du cadavre, on trouva l'eſtomac ſain ; les inteſtins grêles contenoient une grande quantité de vers longs & gros, ſemblables à quelques-uns de ceux qu'il avoit rendus, le premier jour, par la bouche. Les inteſtins n'étoient pas beaucoup enflammés extérieurement, mais la membrane interne étoit fort rouge avec des petits points gangreneux par intervalles.

Troiſieme Obſervation.

Le même jour, 25 du mois, un autre Négre, de la même corpulence & du même âge, fut attaqué de la fiévre, & ſe plaignit de la tête, de la poitrine & des reins. Le pouls étoit fort. On le ſaigna. On lui donna de la tiſane de chicorée, & des lavemens. Sa langue étoit fort chargée. Le lendemain, 26, il fut mieux & ſans fiévre ; mais il ſe plaignoit toujours de la tête & des reins. On le reſaigna du bras : le ſoir, la fiévre redoubla avec friſſon. Le 27, ſa langue étoit toujours fort chargée, il avoit des envies de vomir, & étoit ſans fiévre. L'émétique lui fit rendre beaucoup de matieres bilieuſes. Il vomit ſix fois, & évacua autant par le bas. A deux heures après

An. de J. C. 1774. midi, il tomba dans un accablement extrême, ne pouvant plus se soutenir par rapport aux reins dont il se plaignoit beaucoup. Il rendit, par le moyen des lavemens, beaucoup de matieres bilieuses & rougeâtres. A quatre heures du soir, il sentit la douleur du dos & des reins, passer le long du bas-ventre. Le pouls diminua, & les extrêmités devinrent froides. On le saigna aussi-tôt du bras : il sortit un sang noir & épais, qui vint mieux à la fin qu'au commencement. Dans l'idée où l'on étoit qu'il y avoit des vers dans les premieres voies, on lui donna une infusion de séné, de l'aquila alba, de la thériaque, du mercure crud, de la scammonée, de l'huile ; mais, ce fut envain. Il rejetta tout, en vomissant. Sans être beaucoup tourmenté, il éprouva toujours des douleurs sourdes au bas-ventre : & il resta dans cet état jusqu'à une heure après-midi du 28, qu'il mourut après de légeres convulsions à la tête.

A l'ouverture du corps, on trouva la membrane interne des intestins grêles fort enflammée ; le long de l'attache des intestins au mesentere, il y avoit une quantité prodigieuse de glandes engorgées qui promenoient dans l'intérieur des boyaux, de la grosseur du bout du pouce : les

unes étoient noires & reſſemblantes à du ſang caillé ; les autres d'un rouge pâle au-dehors, & blanches au-dedans. Le duodénum & le jéjunum étoient pleins de matieres écumeuſes & briquetées. Il y avoit du ſang épanché dans l'ileum ; les gros inteſtins contenoient auſſi beaucoup de matieres bilieuſes. Celles qui étoient dans le rectum étoient collantes, & reſſembloient à du ſang coagulé. Il y avoit de l'eau épanchée dans le bas-ventre. L'épiploon, la peau & les membranes des inteſtins étoient infiltrés. An de J. C. 1774.

Il ſeroit ſuperflu de ſuivre l'Auteur dans le détail de toutes les circonſtances, que préſenterent les maladies qui ſont l'objet de ſes obſervations, & de rapporter les différentes méthodes qu'il eſſaya, pour parvenir enfin à celle qui fut ſuivie du plus heureux ſuccès. Il nous ſuffit de faire remarquer, 1°. que dans tous ceux qui avoient mangé des chairs des animaux malades, après deux ou trois accès de fiévre, ou quelquefois des redoublemens, qui reſſembloient à ceux des fiévres humorales ordinaires, il ſurvenoit une colique, accompagnée des ſymptômes de celle de *miſerere*, dont le ſiége étoit le plus ſouvent aux environs du nombril, avec chaleur ardente & des foibleſſes, qui faiſoit périr le malade,

An. de J. C. 1774. en très-peu de jours ; & que dans l'ouverture des cadavres, on trouvoit conſtamment des traces d'inflammation & de gangrene, ou plutôt de phlogoſe gangreneuſe, dans l'eſtomac, mais le plus ſouvent dans le trajet des inteſtins grêles, avec infiltration dans les tégumens, le péritoine, & épanchement d'eaux dans la cavité du bas-ventre : 2°. que les purgatifs, donnés au commencement de la maladie, faiſoient ordinairement changer de place à la douleur, & ne réuſſiſſoient point : 3°. qu'on trouvoit très-ſouvent des vers dans les premieres voies : 4°. que le ſang qu'on leur tiroit, étoit conſtamment noir : 5°. que dans tous les ſujets ouverts après leur mort, on trouvoit des portions d'inteſtins grêles engagées les unes dans les autres, comme dans le cas des volvulus : 6°. que dans pluſieurs de ces malades, il parut des charbons à différentes parties du corps, qui devenoient plus ou moins dangereux, à raiſon du ſiége qu'ils occupoient, de leur ſtabilité ou de leur déplacement, de la bonne ou mauvaiſe iſſue qu'ils prenoient : 7°. que ceux qui ſurvenoient aux bras & aux jambes étoient les moins dangereux ; mais, que ceux qui ſe manifeſtoient à la tête ou au bas-ventre étoient ordinairement mortels, lorſqu'une ſuppuration

louable ne ſuccédoit pas à l'eſcarre gangreneuſe : 8°. qu'en général, après une ou deux ſaignées, le remede interne qui réuſſit le mieux, de tous ceux qu'on employa ſur environ deux cens Négres ou Négreſſes, fut la limonade à haute doſe. Mais, pour ne pas priver les Gens de l'Art d'un détail intéreſſant ſur la nature des anthrax, qui paroiſſoient à l'extérieur, de leurs progrès & de leurs ſuites, nous allons rapporter les circonſtances de la cinquieme & de la quatorzieme obſervations, comme les plus intéreſſantes & les plus curieuſes. An de J. C. 1774.

Le malade, qui fait le ſujet de la cinquieme obſervation, étoit un Négre d'environ trente ans, d'un bon tempérament. Il avoit au bras, depuis quatre jours, trois puſtules blanches & tranſparentes, dures, avec une dureté à la peau tout autour, & un enfoncement noirâtre au centre de chaque tumeur. Le premier jour, ces duretés augmentant un peu, le bras ſe trouva gonflé & tendu. Le ſecond jour, elles devinrent gangreneuſes. Le malade ſe plaignoit d'une chaleur brûlante par tout le corps. La fiévre étoit forte, la ſoif conſidérable, & la difficulté de reſpirer très-grande. Le malade avoit des foibleſſes fréquentes. On le ſaigna du bras, & on

An. de J. C. 1774. ne put lui tirer qu'un ſang noir, épais, & qui ne ſortoit qu'avec peine. Le ſoir, tout le bras & le côté de la poitrine qui y répondoit ſe trouverent fort enflés. On le reſaigna du bras, & on ne put lui faire qu'une petite ſaignée, par rapport à la nature du ſang & aux foibleſſes. On lui donna beaucoup de lavemens, & on le mit à l'uſage d'une forte eau de tamarins nitrée, avec demi-once de ſel d'epſom, pour vingt-quatre heures. Le troiſieme jour, on le ſaigna pour la troiſieme fois, & on continua les mêmes remédes. Il fut purgé beaucoup par la boiſſon qu'il prit, & ſe trouva beaucoup mieux le ſoir. Il parut une eſpece de ſuppuration aux trois eſcarres gangreneuſes : la fiévre ſe diſſipa en partie, & le gonflement de la poitrine diminua un peu. On avoit fait, ſur les charbons, quelques ſcarifications, qui avoient donné iſſue à beaucoup de ſéroſités rouſsâtres. On continua les mêmes ſecours, & le 7 Février, tous les accidens furent diſſipés, à l'exception du gonflement de l'avant-bras. Les eſcarres ſe détacherent entiérement. Le neuvieme jour, il ne reſta plus que trois ulceres ſimples à guérir. Cet homme avoit mangé beaucoup de viande des animaux morts de l'épidémie.

La quatorzieme obſervation n'eſt pas moins curieuſe & inſtructive. Elle prouve, ſur-tout, le peu de ſuccès qu'on retire ordinairement des ſudorifiques en pareil cas. Le malade qui en fait le ſujet étoit un Négre, qui diſoit avoir été piqué le Vendredi matin, (c'étoit le Dimanché 23 Janvier) par une bête à mille pieds, mais qu'il n'avoit point vue, & dont il n'avoit commencé à ſentir les effets que le Samedi à midi. C'étoit au ſourcil droit qu'il diſoit avoir été piqué. Le Dimanche matin, il avoit encore peu de choſe; le gonflement ne fut conſidérable qu'à midi. Il augmenta encore le ſoir. Le Lundi matin, la tête étoit monſtrueuſe, la gorge & la poitrine commençoient à s'enfler. Il fut ſaigné du bras: le ſang étoit noir & épais: la circulation devint un peu plus libre. On fit des fomentations ſpiritueuſes & réſolutives. Le ſoir, il étoit fort mal, & avec une reſpiration très-laborieuſe. Le gonflement avoit augmenté. On le reſaigna; & il vint à peine un ſang noir & épais. Le pouls étoit bon; il n'avoit point de foibleſſe. Cependant, comme il dit que c'étoit la ſuite de la piquûre d'un inſecte, qu'il croyoit être la bête à mille pieds, on crut avoir à combattre un venin à peu près ſemblable à celui de la vipere. On tenta les ſueurs, au

An. de J. C. 1774.

An. de J. C. 1774. moyen d'un grand feu allumé dans la case, & des cordiaux émétisés, dans lesquels on fit entrer l'eau de luce. Il eut de la peine à s'échauffer, & sua beaucoup ensuite. Il alla à la selle, vomit quelquefois, & rendit par la bouche un ver assez long. Sur les dix heures du soir, après avoir beaucoup sué, il se trouva mieux, & dit qu'il respiroit plus aisément. On éteignit le feu par dégrés, & on supprima les sudorifiques. A une heure du matin, il eut une foiblesse, & l'oppression augmenta. A cinq heures, il mourut, dans un effort qu'il fit pour vomir.

A l'ouverture du cadavre, on trouva une œdématie élastique, qui s'étendoit depuis la peau du médiastin jusqu'à la plevre & à la membrane interne de la trachée artère, qui laissoit échapper beaucoup de sérosités aux moindres scarifications qu'on y faisoit. C'étoit ce qui avoit été la cause de la suffocation mortelle. Les poumons étoient rouges, engorgés, & n'étoient point affaissés. Le cœur étoit gros, rempli d'un sang noir & fluide. On n'apperçut au sourcil qu'une fente longitudinale comme une coupure de lame. Il est même à présumer que les accidens qu'il avoit éprouvés n'étoient pas ceux de la piquûre d'une bête venimeuse, qui produit toujours des

ſyncopes, mais qu'ils étoient plutôt les effets du mauvais état du ſang de cet homme au moment de la ſimple coupure avec une lame, peut-être infectée, & que les ſcarifications, les ventouſes qui, en tirant des ſéroſités, auroient empêché directement la grande œdématie, étoient ce qui auroit le mieux convenu, au commencement de la maladie. An de J. C. 1774.

Les obſervations de M. de Chaignebrun ſur les hommes, faites en 1757, & communiquées à l'Académie des Sciences (*a*) en 1765, au ſujet des charbons ſurvenus à deux Maréchaux & à deux femmes, dont l'une en fut attaquée au bras, pour avoir fouillé une de ſes vaches, & l'autre au viſage, pour avoir écorché un âne, qui étoit mort de la même maladie, ſont conformes à celles de MM. Bertin & Hartmann. Des événemens plus récents encore ne ſervent qu'à confirmer la triſte vérité des faits rapportés par tous ces Auteurs. On les trouve dans la collection précieuſe qu'on vient de citer (*b*). Ils renferment des particularités, très-capables de

(*a*) V. Inſtructions & avis aux habitans des Provinces méridionales de la France, déja cité p. 69.

(*b*) V. Ibid. p. 38 & ſuiv.

An de J. C. 1774. jetter du jour ſur l'origine de cette maladie, & ſur ſes effets, malheureuſement pas aſſez connus encore, puiſqu'ils paroiſſent extraordinaires à quelques perſonnes de l'Art, même très-inſtruites, toutes les fois qu'on les obſerve. Il eſt donc eſſentiel de les rapporter, afin de ne pas les confondre avec les accidens des autres maladies.

Les premiers furent obſervés à Salces, Diocèſe de Mendes, dans le Gévaudan, au mois de Décembre 1774. Voici ce que le Curé de ce lieu, dans une lettre adreſſée au Greffier du Diocèſe, dit : « les animaux, avant de crever, » reculent en arriere, & ſont ſur le point de » rompre les cordes qui les attachent. Ils ſe gonflent en crevant. Ecorchés, ils paroiſſent avoir » le mal au-devant & aux épaules. On ne les » connoit malades que trois ou quatre heures. » Sur la fin, ils ſont portés à manger & à boire » nonchalamment juſqu'à la mort. Les pro- » priétaires de trois ou quatre bœufs qui en » ſont morts, m'ont dit qu'ils avoient pris de » l'embonpoint auparavant... Les gens du pays » les plus entendus n'ont rien compris à la mala- » die. Ils ont employé quelques remedes de nul » effet... Un homme de ma Paroiſſe, faiſant » métier de lever les peaux, écorcha de ces

» bœufs. Il lui ſurvint un grand mal aux dents, An de J. C. 1774.
» une enflure au viſage qui lui rendit la tête
» énorme, & qui gagna le cou & la poitrine,
» entre les deux mamelles. Il lui vint un *bu-*
» *bon* ou charbon au viſage : la gangrene lui
» gagna les levres, & il périt deux jours après
» que le mal ſe fut déclaré. Un autre pauvre
» homme, auſſi de ma Paroiſſe, écorcha de ces
» bêtes qui ont péri : il eſt mort en deux
» jours de la même maladie que le premier. Ce
» qui m'a engagé à défendre expreſſément à mes
» Paroiſſiens d'écorcher ou de laiſſer écorcher
» leurs animaux, s'ils venoient à en perdre de
» la même maladie, de crainte qu'elle n'atta-
» quât les hommes ».

Si l'on rapproche tous les faits précédents, & qu'on les joigne à ceux qu'on va expoſer, on aura, je crois, l'hiſtoire complette de cette maladie, ſoit ſur les hommes, ſoit ſur les animaux, avec les moyens les plus propres à la combattre, dans l'un & l'autre cas.

Les accidens, dont il eſt queſtion, ont été obſervés l'année derniere, au mois d'Août, dans le village de *Bleno*, Paroiſſe de la Nouée, près de Joſſelin, dans la Haute-Bretagne, par M. Lorez, Chirurgien de cette Ville, & commu-

An. de J. C. 1774. niqués par M. de Fourcroy, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences.

M. Lorez expoſe d'abord la ſituation du lieu où ſe paſſa ce triſte événement, ce qui n'eſt pas indifférent à connoître. Il fait obſerver que le village de Bleno eſt ſitué au milieu d'un très-beau côteau, de plus de demi lieue de long, ſur plus d'un quart de large, expoſé au midi, environné de terres labourables bien cultivées, abondantes en toute ſorte de grains, comme froment, ſeigle, bled noir, avoine, &c. Ces terres ſont environnées de foſſés plantés de châtaigniers & de chênes. Les champs ſont garnis de beaux pommiers, abondants en fruits. La partie méridionale du côteau eſt terminée par des prairies, au milieu deſquelles coule la riviere d'Ouſt, ſur un beau fond de ſable, & qui, par ſon cours rapide, ne dépoſe rien ſur ſes bords, qui puiſſe faire naître l'idée d'une maladie contagieuſe. De ſorte qu'on peut regarder le village de Bleno, ainſi que ceux qu'on appelle les *Vallées*, & *Villemartin*, comme les trois villages de la Paroiſſe de la Nouée, les plus agréablement ſitués, tant pour l'agrément de la vue, que pour le ſol du terrein, qui eſt naturellement ſec & arroſé par un petit ruiſſeau,

qui,

qui, en descendant de la montagne, serpente çà & là sur les prairies de ces trois villages. Le fond du terrein est un sable rouge, mêlé d'un peu d'argille, qui se durcit considérablement au soleil. La superficie des terres est couverte d'une terre noirâtre & légere. Au reste, on n'a jamais oui dire que ces villages aient été plus susceptibles de maladies contagieuses que les autres de la Paroisse. An. de J. C. 1774.

M. Lorez fait ensuite la peinture de l'intérieur de la maison des Gandins, à qui le malheur en question arriva ; & d'après sa description, on voit qu'elle offre, quoique la situation en soit belle, l'image de la plus grande misere, ce qui étoit étranger à la maladie, à moins qu'on n'ait prétendu en trouver la source dans l'eau corrompue d'une espece de cave, dont on parle, ce qui n'est point du tout vraisemblable. Ces Gandins, possesseurs de deux bœufs & d'un cheval, ayant mené les bœufs au pâturage ordinaire, le 29 Août, qu'ils paroissoient le mieux portants, un d'eux y tomba subitement, & mourut en moins d'un quart-d'heure. Les deux freres, Jean & Pierre Gandin, après avoir écorché ce bœuf & l'avoir éventré pour en tirer le suif, l'enterrerent dans une fosse. Le lende-

An. de J. C. 1774. main, Pierre Gandin mit le cuir du bœuf ſur ſon cheval, pour le porter à Ploermel, où il le vendit à un Tanneur. En retournant chez lui, il s'apperçut que ſon cheval avoit peine à marcher; rentré dans l'écurie il y expira & fut enterré ſur le champ.

Pierre Gandin, qui avoit viſité ſon cheval de très-près, & avoit aidé à écorcher le bœuf, ſentit une des parotides ſe gonfler, ainſi que toute la face du même côté, & bientôt toute la tête enfla d'une groſſeur déméſurée: la gorge étoit monſtrueuſe; la poitrine enflée, la reſpiration très-courte & difficile. L'enflure devint générale dans toute l'habitude du corps, qui ſe couvrit d'un jaune foncé. Les parotides & les tégumens de toute l'étendue de la poitrine ſe couvrirent d'un rouge violet, qui caractériſoit la gangrene la mieux confirmée. Le pouls étoit ſi petit, qu'à peine pouvoit-on le ſentir. L'haleine étoit fétide, & la ſalive écumeuſe. M. Lorez n'oſa faire de profondes ſcarifications à toute l'habitude du corps, à cauſe de l'incertitude du ſuccès. Le malade mourut quelque temps après. Sa maladie dura environ vingt heures.

Jean Gandin, qui avoit écorché le bœuf la veille, avoit la lévre ſupérieure, la paupiere

gauche, & la parotide du même côté, très-gonflées. M. Lorez à tout événement, & sans connoître, dit-il, la nature du mal qu'il alloit traiter, lui donna une potion ou mêlange composé de thériaque, d'extrait de quinquina, de contrahyerva, de serpentaire de Virginie, une once de chaque; d'huile de succin & d'esprit de nitre dulcifié, demi-once de chaque; & deux gros d'esprit volatil de sel ammoniac & d'eau de Luce, sur deux livres de vin de Bordeaux, à prendre, à la dose de deux onces, de quatre en quatre heures. Ce remede eut un succès inattendu. Le malade sua beaucoup le lendemain; le pouls étoit élevé & bondissant, les urines rouges & épaisses, & il se rétablit. An de J. C. 1774.

La même relation porte qu'une jument ayant été mise, le 30 Août, dans les prés des vallons qui joignent les villages de *Bleno* & des *Vallées*, étoit morte subitement, ainsi qu'une vache tout près de Bleno.

Ces accidens ne se bornerent pas à cet événement, dans ce canton. Au mois de Décembre de cette année, un Boucher, après avoir soufflé une vache qu'il venoit de tuer au village des Vallées, eut la joue enflée: on lui donna de l'Orviétan, qui le soulagea. Suivant le rapport qui

An. de J. C. 1774. en fut fait à M. Lorez, il s'étoit manifesté à la partie moyenne de l'avant-bras gauche, un anthrax, qui se déplaça & disparut tout-à-fait. Depuis la disparition subite de la tumeur, le malade fut tourmenté d'envies de vomir; il rejettoit tout ce qu'il prenoit; les foiblesses s'emparerent de lui; il prit le remede de M. Lorez, une heure après il mourut.

On ajoute dans cette relation qu'on observa, dans ces cantons, des fiévres putrides-malignes, qui font beaucoup de ravages sur les habitans; qu'il y a des Paroisses où il est mort plus de deux cens malades par jour, & on demande des avis pour aller au secours de toutes ces victimes.

Quoiqu'il ne nous appartienne pas d'en donner, on ose assurer néanmoins, que dans ce cas, qui est le même que celui observé dans la Finlande, dans la Brie, à Salces, dans le pays de Brouage, ainsi qu'à la Guadaloupe; le premier de tous les secours, pour les animaux, est la saignée, avec un traitement méthodique sur les tumeurs, quand on a le temps; & sur les hommes, les acides végétaux, en abondance, après une ou deux saignées, sur-tout l'acide du citron: & peut-être ces maladies épidémiques, caractérisées de fiévres putrides-malignes, n'ont d'autre

cauſe, en Bretagne, que l'uſage qu'on fait de la chair des animaux de ce canton, dans lequel le principe de la maladie n'eſt pas encore développé. Quoi qu'il en ſoit, l'uſage des acides végétaux, dans toutes les maladies qui ont un caractere de putridité, ne ſauroit être trop étendu dans la pratique ordinaire, & il n'y a peut-être, parmi tous les altérans, que ce ſecours ſur lequel on doive le plus compter. L'expérience confirme, tous les jours, ce qu'on avance. An de J. C. 1774.

Quant à la cauſe primitive de la maladie, on prend la liberté d'inviter M. de Fourcroy à faire quelques recherches ſur ce qui peut lui donner lieu; & il y a apparence qu'on ne trouvera la cauſe ailleurs que dans les pâturages, qui renferment ou quelque inſecte, ou quelque plante pernicieuſe, ou enfin quelque corps altéré, au point de fournir aux humeurs des animaux qui s'y expoſent, un principe déletere, qui acquiert dans leur corps la qualité d'un ferment contagieux, qui infecte les humeurs, & les rend propres à communiquer la maladie.

Depuis long-temps, la partie méridionale occidentale de la France étoit à l'abri des grands fléaux épizootiques. Naturellement très-ſaine,

An. de J. C. 1774.

bornée au midi par l'Eſpagne, pays peu ſujet aux maladies peſtilentielles des animaux ; à l'orient & à l'occident par des mers, elle a partagé rarement avec le reſte de la France & l'Allemagne les maux de ce genre, que ces deux Royaumes ont ſi ſouvent éprouvés. Son éloignement des ſources ordinaires de ces maladies, qui conſtamment ſont ſorties de l'orient, ou du nord, par rapport à la France ; la bonne police qu'on obſervoit, pour empêcher leur extenſion, lorſqu'elles ravageoient quelqu'une de ſes Provinces ; enfin, ſa ſituation, & la ſalubrité naturelle de ſon climat, tout ſembloit la garantir de leurs ravages, & aſſurer ſa tranquillité ; lorſqu'on apprit, au mois de Juin 1774, qu'une maladie, ſemblable à celle qui déſoloit la Hollande & la Picardie, s'étoit manifeſtée tout-à-coup & ſans aucune cauſe apparente de la part de l'air, des eaux, ou des pâturages, à l'extrémité de la France, à quelques lieues de Bayonne. Les uns diſent à Villefranque ; d'autres aſſurent à Saint-Jean-pied-de-Port, ſur la Nive, dans la baſſe Navarre. Quoi qu'il en ſoit, tout le monde convient que des cuirs verds, apportés de la Zélande Hollandoiſe, ou de l'Artois, & débarqués à Bayonne, d'où ils furent voiturés dans

l'un de ces lieux, pour y être préparés dans les Tanneries, ont été la vraie cause de la maladie. Il sera facile de démontrer comment des cuirs, verds ou frais, tirés de bêtes suspectes, & déposés dans un lieu humide, ou exposés à la pluie, auprès des herbes, du fourrage ou des breuvages qui servent aux bestiaux, peuvent les infecter, & fournir le principe d'une maladie qui s'insinue dans le corps des animaux, par la voie de la déglutition, sur-tout, qui est la plus ordinaire, & faire naître dans un pays d'une vaste étendue, une maladie de même nature, qui se communique ou immédiatement, ou par des moyens semblables, à presque tous les individus de la même espece, qui s'y trouvent exposés. Mais, ce n'est pas encore ici le lieu d'examiner ce phénomene; il faut d'abord parcourir ses effets, développés sur le corps animal, établir son caractere, & voir les rapports qu'elle peut avoir, soit avec les maladies de même genre, déja observées sur les animaux, soit avec celles qui affligent l'espece humaine.

An. de J. C. 1774.

Parmi les Auteurs qui se sont occupés du soin de la décrire, on doit distinguer, sur-tout, M. Doazan (*a*), premier Syndic du Collége des Mé-

(*a*) V. Mémoire sur la Maladie épizootique regnante,

An de J. C. 1774.

decins de Bordeaux; M. Vicq d'Azyr (*a*), Médecin de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, envoyé ſur les lieux par ordre du Roi; M. Bellerocq (*b*), Eleve de l'École Vétérinaire de Paris; & quelques autres, dont il ſera fait mention.

Suivant M. Doazan, d'abord, la ceſſation de rumination eſt le ſigne le plus caractériſtique de la maladie. Le lait diminue ſenſiblement dans les vaches le premier jour. L'animal touſſe quelquefois. Il éprouve des alternatives de froid & de chaud; ce qu'on connoît en touchant la racine des cornes & des oreilles. Il y a une corrugation du cuir, & le poil eſt hériſſé, terne. En paſ-

par M. Doazan, premier Syndic du Collége de Bordeaux Docteur en Médecine, &c. A Bordeaux, 1774, in-8°.

(*a*) Voy. Obſervations ſur les moyens qu'on peut employer pour préſerver les animaux ſains de la contagion, &c. par M. Vicq d'Azyr. A Bordeaux, 1774, in-12.

Obſervations ſur les différentes méthodes propoſées pour guérir la maladie, &c. A Auſch, in-8°. & à Paris, 1755, in-4°. ſous le nom de *Recueil d'Obſervations*, &c.

Inſtructions ſur la maniere de déſinfecter les Villages, A Paris, 1775, in-4°.

(*b*) V. Recherches ſur la Maladie épizootique, &c. par Bellerocq, &c. A Bordeaux, 1774, in-fol.

ſant la main ſur l'épine du dos, l'animal paroît ſenſible, s'abaiſſe & plie juſqu'à terre, pour éviter l'attouchement. La même ſenſibilité exiſte ſous le ventre, ainſi que ſur les os du genou : lorſqu'on les preſſe, l'animal ploie ſous lui. Les pulſations du pouls ſont plus fréquentes que dans l'état naturel. La bête eſt fort triſte, inquiete, abattue, courant tantôt çà & là. Ses yeux ſont ternes, ſon muſeau ſec, ſa queue foible, rapprochée du fondement. Il la remue avec peine. Voilà ce qu'on obſerve, en général, dans les deux premiers jours, ſur l'animal. Vers le troiſieme il refuſe de manger. Le lait tarit tout-à-fait dans les vaches, & il ne ſort du pis qu'une liqueur rouſsâtre, âcre & de mauvaiſe odeur. Il découle des nazeaux une eſpece de morve ſanieuſe & purulente. Les yeux ſont chaſſieux : il ſort quelquefois de la bouche une matiere écumeuſe. Il y a des mouvemens convulſifs. L'animal eſt affaiſſé ; il ſe couche tout-à-fait. Du quatrieme au cinquieme jour, il ſurvient une diarrhée d'une matiere fluide, verdâtre, quelquefois ſanguinolente, très-fétide, qui fait pouſſer des cris à l'animal. Alors la ſenſibilité ſur le dos ceſſe, & fait place à un léger bourſouflement (ou emphysême) avec crépitation. Enfin, la reſpiration eſt précipitée ; An. de J. C. 1774.

An de J. C. 1774. il bave beaucoup ; ce qui annonce une mort prochaine, qui arrive ordinairement du sixieme au huitieme jour.

M. Bellerocq rapporte la plupart de ces signes, mais, il fait remarquer, en outre, que le mal s'annonce par une tristesse, qui dure un ou deux jours ; que dans quelques-uns les narines ont fourni une matiere épaisse, muqueuse & fétide ; que la gueule étoit quelquefois béante, la langue pâle & pendante, & que dans presque tous, les yeux étoient rappetissés, enfoncés, les paupieres déprimées & enduites d'une matiere cérumineuse, tenace, qui se desséchoit promptement & les colloit ensemble ; que l'anus se relâche quelquefois, & qu'on voit sortir l'extrêmité du rectum.

Dans l'avis (*a*) rédigé sur les Mémoires du Directeur de l'Ecole Vétérinaire, on considere la maladie sous deux temps. Dans le premier, qui s'étend jusqu'au quatrieme jour, l'animal paroît triste, abattu, & porte la tête penchée quelquefois jusqu'à terre. Les cornes & la bouche sont fort chaudes ; les oreilles de même &

(*a*) V. Avis rédigé sur les Mémoires du Directeur de l'Ecole Vétérinaire. A Pau, 1774, in-4°.

pendantes. Les yeux ſont enflammés, enflés & larmoyans; & alors, les nazeaux ſont très-ſecs. Il ſort de la bouche une matiere écumeuſe, plus ou moins abondante. Il y a un ébranlement & une agitation fréquente à la tête. On y fait obſerver encore, que l'animal, pouſſe des ſoupirs plaintifs; que le pouls eſt dur & accéléré; que le cuir eſt adhérent & comme collé ſur les côtes, & que ſi on fait des ſaignées de précaution, comme on les avoit indiquées d'abord, le ſang des bêtes malades paroît noir, & après qu'il a repoſé, on n'y apperçoit nulle ſéroſité. D'ailleurs, on y rapporte les autres ſymptômes indiqués par M. Doazan. An. de J. C. 1774.

Dans le ſecond temps, qui commence du quatrieme au cinquieme jour, il y a un battement de flancs très-conſidérable. Le pouls eſt foible, irrégulier; l'abattement des forces très-marqué. L'humeur qui ſort des narines eſt épaiſſe & fétide; les excrémens liquides, mêlés quelquefois de ſang noir & d'une odeur inſupportable: l'emphyſême paroît, & les tremblemens, les friſſons, la froideur des cornes, des oreilles, & les convulſions précédent la mort. S'il faut ajouter foi à la conſultation de M. Faur de

An. de J. C. 1774.

Beaufort (*a*), la langue, le palais, & toute la gueule ſont blanchâtres, limoneuſes, & ſouvent boutonnées & ulcérées, ainſi que les nazeaux; les urines rares & plus colorées que dans l'état naturel.

M. Vicq d'Azyr a confirmé par ſes obſervations l'exiſtence de la plupart de ces ſymptômes, ſurtout, le gonflement inflammatoire des yeux, l'alternative du froid & du chaud, le mouvement convulſif des muſcles de la tête, du cou, & des épaules, & cette extrême ſenſibilité de tout le corps au commencement de la maladie; ſenſibilité déja obſervée, ſurtout, par M. de Sauvages en 1746, dans une circonſtance ſemblable. Il a ajouté, de plus, que tantôt l'animal a une ſoif ardente, & tantôt il refuſe les boiſſons; qu'on apperçoit une dureté à la région lombaire gauche, & qu'il paroît quelquefois des tumeurs, mais, que cela eſt rare.

M. Prat (*b*), Médecin de Montauban, ayant ſuivi, jour par jour, le traitement d'un bœuf,

(*a*) Voy. Conſultation ſur la Maladie épizootique qui regne en Guyenne, &c. A Bordeaux, ſans date, in-4°.

(*b*) V. Gazette d'Agriculture, du Mardi 28 Février 1775.

qu'il a guéri, en a donné un détail qui fait connoître parfaitement la marche, les progrès, l'état & le déclin de la maladie. An de J. C. 1774.

Ce bœuf, âgé de ſix ans, fort, vigoureux, & en bon état, après avoir labouré le Mardi 13 Décembre, bû & mangé comme à ſon ordinaire, fut trouvé le lendemain 14, à quatre heures du matin, éloigné de la crêche, portant la tête baſſe & friſſonnant. Le friſſon dura juſqu'à quatre heures du ſoir : alors, les oreilles, les cornes, & le reſte du corps étoient fort chauds; les pulſations des arteres carotides très-fortes; & l'épine du dos ſi ſenſible, que le moindre attouchement faiſoit ployer l'animal. Le blanc de l'œil étoit enflammé, & toute l'étendue du cou éréſypélateuſe. Il refuſoit de boire & de manger : il étoit fort oppreſſé. Le ſang qu'on lui tira à huit heures du ſoir étoit très-ſec, & ſans laiſſer échapper aucune ſéroſité. Il parut, près du nombril, une tumeur de la groſſeur du poing, qui rendit, par une profonde inciſion qu'on y fit, beaucoup de ſanie noirâtre & puante. Le quinze Décembre, deuxieme jour de la maladie, il eut un redoublement long & violent, accompagné de mouvemens convulſifs. Le ſeize, la fiévre ſe calma, la nuit fut tranquille. Le

An. de J. C. 1774. dix-ſept, quatrieme jour de la maladie, il n'y eut point de mouvemens convulſifs : les matieres des déjections étoient très-puantes. Le 18 & 19, les évacuations continuerent de même. Le 20, 21 & 22, qui étoient les ſeptieme, huitieme & neuvieme de la maladie, il n'y eut plus de forte chaleur : les oreilles & les cornes étoient fraîches ; & l'animal guérit.

Il faut obſerver (& tous les Auteurs l'ont fait remarquer) que les ſymptômes, décrits ci-deſſus, ne ſe rencontrent pas tous dans le même ſujet; qu'ils ſe bornent quelquefois à quelques-uns des principaux ; & que les plus conſtans ſont la ſenſibilité extrême au commencement de la maladie, la triſteſſe, l'abattement des forces, le défaut de rumination, l'alternative du froid & du chaud, ſemblable, le plus ſouvent, à un accès de fiévre intermittente ; l'accélération continue du pouls, la diminution du lait dans les vaches, la diarrhée ou la dyſſenterie vers le quatrieme ou cinquieme jour, avec les ſignes de putridité ou de gangrene qui ſe manifeſtent alors, ſoit par la fétidité extrême des humeurs qui ſortent des yeux, des naſeaux, de la bouche, ou de l'anus; ſoit par un emphysême général ou partiel, qui annonce l'état gangreneux du tiſſu cellulaire.

Les ſignes les plus conſtans, après ceux-là, ſont la qualité du ſang qu'on leur tire, qui eſt noir & ſans ſéroſités; la pâleur de la langue & quelquefois ſon relâchement, celui des oreilles, l'altération des yeux, ſoit dans la forme, ſoit dans la couleur, & leur état inflammatoire; leur larmoyement, la palpitation des muſcles, lorſqu'on les touche, les cris plaintifs, la difficulté de reſpirer, l'adhérence du cuir ſur les côtes, ſa corrugation, le redreſſement des poils, une dureté à la région lombaire gauche. An. de J. C. 1774.

Les ſignes les moins conſtans, équivoques & les plus variables, ſont la ſécchereſſe de la bouche, les changemens qui arrivent dans ſon intérieur, ſur-tout à la langue, où l'on a apperçu quelquefois des boutons gros comme des têtes d'épingles & des exulcérations; les tumeurs aux différentes parties du corps; la tenſion & la dureté du ventre; la plénitude & la dureté du pouls, &c.

Mais, c'eſt de la réunion de la plupart de ces ſymptômes, ſur-tout des premiers, que dépend eſſentiellement le caractere de la maladie; ce n'eſt donc que par leur concours qu'on en peut juger. M. Vicq d'Azyr (*a*), vu la difficulté du

(*a*) V. Recueil d'Obſervations, p. 34 & 35.

An de J. C. 1774.

diagnoſtic, propoſe l'inoculation, comme un moyen de conſtater ſon exiſtence, lorſqu'on en doute. Au bout de ſix à huit jours, on voit paroître la même maladie ſur la bête inoculée, avec tous ſes ſymptômes & le même danger. Mais, en faiſant naître la même maladie ſur un autre individu, le diagnoſtic n'en devient pas plus clair. On s'aſſure, à la vérité, qu'elle eſt contagieuſe & communicative, comme cent autres; mais, on ne doit pas tout-à-fait compter pour rien huit jours d'attente & le ſacrifice d'une bête ſaine. Il faut eſpérer qu'on ne ſera pas obligé d'avoir recours à un ſemblable expédient pour reconnoître la maladie. Les ſignes diagnoſtics, que M. Vicq d'Azyr a donnés, ſont d'ailleurs aſſez lumineux pour qu'on puiſſe la reconnoître par-tout & la diſtinguer des autres.

Mais, c'eſt ſur-tout avant qu'elle ſe déclare entiérement, qu'il ſeroit eſſentiel de la bien connoître, pour prévenir ſes coups.

M. Doazan a fait une obſervation très-importante à ce ſujet, ſur un des premiers ſymptômes qui l'annoncent. Il conſeille, du moment qu'on voit une bête qui chancele, de la ſéparer promptement du troupeau, & de la mettre à part. Ses expériences ſur le lait des vaches qui commen-

cent

cent à être malades, ne ſont pas moins précieu- An de J. C. 1774.
ſes. L'altération du lait, dans ce cas, ſert non-ſeulement de ſigne propre à la faire diſtinguer, mais on peut en tirer encore des inductions ſur le danger qui peut réſulter de ſon uſage. Le réſultat de ſes obſervations ſur le lait, trait des vaches au commencement de la maladie, eſt qu'il eſt moins blanc que celui des ſaines, un peu ſalé, & légérement amer, outre qu'il eſt en moindre quantité; que mis ſur le feu, il ne leve pas, comme l'autre, mais qu'il ſe décompoſe & ſe grumele.

M. Guyot, Eleve de l'Ecole Vétérinaire, a fait remarquer un autre ſigne, qui, joint aux précédens, peut ſervir à faire reconnoître la maladie, dans ſes commencemens. Il a obſervé qu'avant qu'elle ſe déclare entiérement, ſi on paſſe la main un peu avant dans le rectum, pour fouiller l'animal, on ſent beaucoup plus de chaleur, & que les artéres battent auſſi beaucoup plus fortement que dans l'état ordinaire. On ne ſauroit trop multiplier ces ſortes de connoiſſances. Les Médecins de Paris avoient déja fait la même obſervation, en 1745, ſur l'accélération du pouls. Ainſi ce ſymptôme, joint à la diminution & à l'altération du lait, à la toux, à la difficulté

An. de J. C. 1774.

qu'a l'animal de ſe tenir ſur ſes jambes, à ſa triſteſſe & au défaut de rumination, peut former un concours de ſignes avant-coureurs de la maladie.

L'ouverture des cadavres a préſenté, à peu près, les mêmes phénomenes que l'Epizootie de 1745.

Un bœuf malade ayant été tué par ordre des Magiſtrats, à Bordeaux; on trouva la langue & les naſeaux dans l'état naturel. On n'apperçut dans l'intérieur de la trachée-artere qu'une matiere écumeuſe, blanche, ſemblable à l'humeur bronchique, ſans aucune altération. Le cœur & les poumons parurent ſains; mais, on trouva dans la capacité de la poitrine un dépôt ſuppuré vers le centre du diaphragme, dont le pus étoit blanc & avoit aſſez de conſiſtance. Les trois premiers eſtomacs étoient pleins de fourrage, les vaiſſeaux gorgés, le foie d'une couleur plus foncée que dans l'état ordinaire. Tous les boyaux parurent dans une diſpoſition gangreneuſe. Les reins étoient ſains, ainſi que la ratte. La chûte du rectum n'avoit pas eu lieu dans ce bœuf. La tête ne fut point ouverte.

Dans quelques autres, on a trouvé, ſuivant M. Bellerocq, les anfractuoſités des os du nez pleines d'une matiere morveuſe, plus ou moins

épaiſſe, ſouvent ichoreuſe, mêlée d'un ſang noir, & toujours exhalant une mauvaiſe odeur : dans quelques cadavres, le cerveau ferme, ſans aucune altération ; mais, dans la plupart, mou, ſans conſiſtance, & quelquefois entiérement réſout en une liqueur rouſsâtre. Lorſque le cerveau a été trouvé dans cet état, les narines n'étoient pas ſans altération. Le cœur a paru flétri dans quelques-uns, d'un rouge foncé, tirant ſur le livide ou le noir : les principales arteres contenant un ſang noir & très-fluide. Dans la trachée-artere, on a vu quelquefois une matiere muqueuſe très-battue, d'une couleur rembrunie ; avec des taches gangreneuſes, noires, qui occupoient la membrane interne, tandis que le reſte de ſa ſurface étoit d'un rouge obſcur. Dans quelques-uns, la portion du poumon la plus voiſine de la trachée-artere étoit très-dilatée, & remplie d'une humeur brune, ſemblable à celle du larynx & de la trachée-artere ; tandis que les bords des lobes paroiſſoient déprimés, quoiqu'en apparence dans leur état naturel, quant à la couleur & à la conſiſtance. An de J. C. 1774.

Le bas-ventre ouvert, a conſtamment offert les différens eſtomacs de ces animaux, remplis de fourrage, ſeulement diviſé par la maſtication.

An de J. C. 1774. Le volume de la panse excédant celui de l'état naturel : elle étoit presque entiérement pleine d'alimens très-peu altérés, mais dans un état plus sec. Cet organe n'offroit, d'ailleurs, aucun changement sensible ; mais sa membrane interne étoit molle, & se détachoit aisément pour peu qu'on la raclât, sous la forme d'une pulpe verdâtre, tirant vers le noir par son intensité. Le bonnet étoit plein des mêmes alimens : le livre ou feuillet offroit extérieurement une grosse masse, dure, rénitente : coupée transversalement, on y voyoit des alimens plus durs que dans la panse ; ses feuillets ainsi que toute sa face interne étoient mous, noirs, se déchiroient facilement. La caillette s'est trouvée plus ou moins remplie d'une substance à demi-fluide, noirâtre, répandant une odeur très-fétide : & dans ce cas, ce quatrieme estomac étoit flasque & de couleur d'un brun foncé.

Tout le canal intestinal s'est trouvé enflammé, & dans la plus grande partie de ces animaux, déja dans un état de gangrene décidée : leurs tuniques se déchiroient facilement, & leur cavité ne renfermoit qu'un sang infect & dissout, avec une certaine quantité d'air, très-fétide. Le rectum paroissoit encore plus altéré ; sa chûte au-delà de l'anus offroit comme une sorte de ca-

roncule, semblable aux bords renversés des ulceres sordides. La peau de ces animaux n'a jamais paru altérée, ni portant aucune marque d'éruption ou de tumeurs quelconques. An de J. C. 1775.

Dans quelques-uns, on a trouvé les lobules du rein droit noirs & ramollis, tandis que le reste de la substance étoit comme dans l'état naturel. On en a vu dont les chairs des muscles étoient belles & sans aucune altération.

M. Vicq d'Azyr a confirmé toutes ces observations par les siennes. Elles se trouvent parfaitement conformes à ses résultats.

M. Doazan fait observer qu'il ne faut pas confondre cette maladie avec celle qui a paru, dans le même temps, dans la Paroisse de Biscarosse, qui se manifestoit par des tumeurs critiques en différentes parties du corps, & à laquelle des décoctions émollientes, nitrées & camphrées en boisson & en lavement, suivies d'un purgatif, suffisoient pour y remédier ; ni avec une autre qui parut dans le canton de Parampuyre, à deux lieues de Bordeaux, qui se borna à quelques exulcérations à la langue, plus fatiguantes que dangereuses, & auxquelles on remédia en raclant rudement cette partie, & en la détergeant avec un mêlange de vinaigre,

An. de J. C. 1775. d'ail, & de ſel ordinaire. M. Vicq d'Azyr fait la même remarque au ſujet des tumeurs qui ſe manifeſtent, le plus ſouvent, le long de la colonne épiniere, ſans occaſionner de fiévre & ſans faire perdre l'appétit, elles n'ont rien de commun avec celles qu'on obſerve quelquefois, mais rarement, dans cette maladie. Il en dit autant des différentes eſpeces de charbons, qu'on guérit, ſelon lui, ordinairement en raclant les plaies qui en font le caractere.

Quant au prognoſtic, qui eſt très-fâcheux, dans cette maladie, on n'a apperçu en général qu'une circonſtance dans laquelle il eſt favorable. Cette circonſtance déja indiquée par la cure que M. Prat avoit fait en Décembre, ſur un bœuf âgé de ſix ans, dans lequel elle avoit paru, a été confirmée & annoncée par M. Vicq d'Azyr, d'une maniere non équivoque, & ſe trouve parfaitement conforme aux obſervations des Auteurs, ſurtout, de M. de Sauvages, dans la même maladie; c'eſt que, lorſqu'il paroît une tumeur (il faut en excepter l'emphyſematique) la guériſon de l'animal eſt aſſurée (*a*).

Pour traiter donc cette maladie avec quelque

(*a*) Voy. Recueil d'Obſervations, p. 7.

ſuccès, puiſqu'il paroît par toutes les relations qui nous ſont connues, juſqu'à préſent, qu'il n'y a de bonne iſſue à attendre de la part des efforts de l'Art ou de la Nature, que ceux qui ſont capables de produire un dépôt ſalutaire dans quelque point de la ſurface du corps, ou dans les parties éloignées du centre; il faut donc diriger toutes ſes vues de ce côté-là. *Quò natura vergit, eò ducendum.* Mais, avant de nous engager dans ce labyrinthe d'indications, de remédes, de difficultés, & de traitemens, où tant d'hommes célébres ont échoué & perdu le fil qui étoit néceſſaire pour en ſortir, poſons d'abord quelques faits, & le peu de vérités bien conſtatées, bien connues, que nous avons ſur tous ces maux.

D'abord, ſi l'on compare les ſymptômes qu'on vient d'expoſer avec ceux qu'offrirent les Epizooties de 1711, de 1745, ſurtout, avec cette variété non éruptive de la derniere, obſervée en Hollande, en Vivarais, & dans la Bourgogne, on ne ſçauroit douter que c'eſt la même maladie qui s'eſt renouvellée pluſieurs fois depuis, & dont les ſymptômes eſſentiels ou pathognomiques ont été déja expoſés page 49 & 50, à laquelle les circonſtances, tirées du climat,

An. de J.C. 1775.

des pâturages, de la saison, ont apporté quelque changement, mais pas assez marqué pour constituer une nouvelle espece de maladie. En effet, si l'on considere sa durée de sept, huit ou neuf jours, qui est la même, la continuité & la nature de la fiévre, l'abattement des forces, la diarrhée, ou la dissenterie qui paroît constamment à la fin, les tumeurs emphysematiques, les signes de putridité ou de gangrene, les variations dans la fiévre, le résultat de l'ouverture des cadavres, la nature du prognostic, & la difficulté du traitement; tout prouve que c'est la même maladie, qui vient toujours, ou des mêmes sources que les précédentes, ou se reproduit & se renouvelle sans cesse dans quelque partie de l'Europe où ses germes paroissent mal éteints. D'ailleurs, elle se borne également à une seule espece d'animaux. Mais, la ressemblance la plus frappante, est celle qui existe entre les moyens employés infructueusement à toutes ces époques, & ceux dont on fait usage aujourd'hui. En 1711, 1712, les saignées, tous les alexipharmaques, les cordiaux même, les febrifuges, les sudorifiques, les préparations mercurielles, antimoniales, sont employés sans succès : en 1745, 46, & 48, on fait l'essai de presque toutes les méthodes connues &

déja tentées, aucune ne réussit : les Médecins avouent que toutes les guérisons ont été plutôt l'effet des efforts de la nature, que celui de l'Art : les plus grands Médecins font aujourd'hui le même aveu. On a vu des Médecins célebres condamner, l'un après l'autre, presque tous les remedes internes employés, même les plus doux, enfin, jusqu'aux huileux, qui peuvent se rancir dans le corps, par la chaleur de la fiévre & augmenter l'érétisme, &c. : M. Vicq d'Azyr a démontré les effets pernicieux de la plupart des remedes, des purgatifs drastiques, surtout, qui exercent leur action sur la partie droite de la panse qu'ils enflamment & gangrenent ; tandis que les minoratifs n'ont presque aucun effet, & ne font qu'échauffer l'animal ; enfin, le résultat des expériences & des observations de cet Auteur est, que le mercure donné, soit en frictions, soit éteint avec la crême de tartre & le miel, les résines, les bois sudorifiques, les esprits aromatiques, le camphre si vanté, presque tous les sels neutres, les alkalis fixes, volatils ; tous ces remédes, ou n'ont produit nul effet ou aucun bien, ou n'ont fait qu'échauffer beaucoup l'animal, & n'ont servi qu'à le faire mourir plutôt. En 1712, Lancisi, & Gazola, Médecin de Vé- An. de J.C. 1775.

An de J. C. 1775.

rone, voyant l'inutilité des remédes, conseillent d'assommer tous les bœufs malades ; ce conseil est suivi en Angleterre, en 1714 : en 1771, on les assomme de même dans la Flandre Autrichienne : en 1773, M. Dufot donne le même conseil : en 1774, l'Ecole Vétérinaire de Paris, M. Bourgelat, M. Vicq d'Azyr, &c. le répétent : l'ordre est donné & exécuté en 1775.

En 1748, M. de Courtivron pour s'assurer de quelle maniere la maladie se communiquoit, emploie la voie de l'inoculation ; le résultat de ses expériences, est que la plupart des inoculés n'ont point éprouvé les symptômes de la maladie, & que le seul, auquel il est parvenu à la communiquer avec de la bile, en est mort : en 1758, Layard emploie le même moyen en Angleterre : en 1770, on le pratique en Hollande, nul succès : M. Vicq d'Azyr en fait l'épreuve, en 1775, sur des animaux de la même espece, & d'une espece différente ; les symptômes & le danger sont les mêmes sur les bœufs ; trois moutons meurent des suites de l'inoculation, sans prendre la maladie & par l'effet de la gangrene qui se met à l'endroit de l'insertion. La seule différence qu'il y ait entre tous ces ré-

ſultats d'expériences, eſt que M. le Marquis de Courtivron cherche à déſabuſer le Public ſur un préjugé, qui a coûté cher à bien du monde, en croyant que lorſqu'un animal a éprouvé une fois la maladie, il eſt à l'abri du retour : M. Vicq d'Azyr, au contraire, cherche à le raſſurer. An. de J.C 1775.

Quel eſt donc ce triſte réſultat, dira-t-on, de tant de recherches, de tant de frais, de tant d'expériences? Il n'y a donc point de reſſources contre un pareil fléau? Il n'eſt que trop vrai qu'il y en a très-peu. Mais, on vient d'acquérir une vérité précieuſe ; c'eſt qu'il eſt inutile d'employer aucun de ces moyens. Quels ſont donc ceux dont ont peut faire uſage ? Avant de répondre directement à la queſtion, il y a pluſieurs conſidérations à faire. Il s'agit de ſavoir, 1°. quelle eſt la nature de la maladie ; 2°. s'il eſt poſſible qu'elle guériſſe quelquefois d'elle-même & ſans aucun ſecours ; 3°. quels ſont ceux dont l'efficacité a été la mieux conſtatée, la mieux reconnue.

La maladie actuelle eſt une eſpece de peſte, dont il n'y a peut-être pas d'exemple ſemblable, à la rigueur dans l'eſpece humaine ; c'eſt une *fiévre aiguë*, *peſtilentielle*, *putride & gangreneuſe*, ou, ſi l'on aime mieux, une *fiévre ardente-maligne*, fomentée par un principe déletere & con-

An de J. C. 1775.

tagieux, d'une nature éréſypélateuſe, capable de produire une inflammation, ou une phlogoſe gangreneuſe dans les bœufs, d'infecter leurs humeurs, & dont le ſiége eſt ordinairement dans les premieres voies, le cerveau & la moëlle épiniere, & généralement dans tout le ſyſtême nerveux, ſurtout à ſon origine; ce qui eſt prouvé par la ſenſibilité extrême, principalement de l'épine du dos, l'abattement des forces, & l'état des viſceres. S'il étoit permis d'avoir recours à l'analogie, on pourroit comparer les accidens que l'animal éprouve, aux effets de certains poiſons, qui en même temps qu'ils agiſſent directement dans les premieres voies, où ils excitent bientôt une phlogoſe gangreneuſe, portent en même temps leur action ſur les nerfs, cauſent une ſtupeur, des tremblemens, des mouvemens convulſifs, une apoplexie, &c., tandis que d'autres infectent le ſang, la lymphe & le fluide nerveux, ſans affecter ſenſiblement les premieres voies.

Il ſeroit facile de ſe perdre encore, dans d'autres explications des mêmes phénomenes. Nous croyons que cela, joint à ce qui précéde, nous ſuffit pour avoir & pour donner une idée de la nature & du caractere de la maladie. D'après ce principe, on ſeroit tenté de croire qu'il peut

exiſter un ſpécifique certain, capable de la combattre; mais, telle eſt la loi de l'économie animale, que toutes les fois qu'un virus ou une diſpoſition quelconque inflammatoire, ou ſpaſmodique, exiſte, eſt capable d'allumer une fiévre, & ſur-tout très-aiguë, on ne peut ſe flatter de trouver aucun ſpécifique, proprement dit; & quand on le trouveroit, on ne pourroit pas l'employer : il faudroit toujours commencer par calmer les accidens qui accompagnent cette fiévre. Ainſi, il n'y a point de ſpécifique; à moins que par ſpécifique on entende les boiſſons copieuſes. C'eſt donc un état purement fébrile, une ardeur, une diſpoſition générale ſpaſmodique dans les ſolides, qui ſera bientôt ſuivie de leur affaiſſement, & d'une diſſolution putride & gangreneuſe dans les fluides, qu'on a principalement à combattre, dans cette maladie. Cet état eſt plus ou moins à craindre, ſelon que le principe hétérogene ſera plus ou moins éloigné des ſources de la vie, que les pulſations du pouls ſeront plus ou moins fréquentes & irrégulieres, &c. Ainſi, par analogie, jointe d'ailleurs aux obſervations, on peut preſque aſſurer, 1°. que lorſque le pouls ſera petit, foible, précipité, inégal, déſordonné, le reſte étant égal, il y aura beaucoup plus à

An. de J. C. 1775.

An. de J. C. 1775. craindre pour l'animal, que lorsqu'il sera plein, même fort, bien développé, quoiqu'accéleré du double de l'état naturel. On peut dire, encore, que plus le virus exercera d'action sur les parties éloignées du centre, comme à la peau, à la membrane pituitaire, à la langue, à la bouche, &c., moins il y aura de danger pour la bête, parce qu'il est d'observation que dans toutes les maladies pestilentielles, plus la force d'un venin de cette nature, est éloignée du centre, moins il y a de danger. Voilà ce qu'on peut statuer, en général, pour le prognostic, & si l'on y ajoute ce qu'on a dit précédemment & les observations faites en 1745 & 1748, sur-tout en Bourgogne, on peut dire que l'animal n'est peut-être pas toujours sans ressource dans cette maladie, lorsqu'au lieu de la dyssenterie, il n'y a qu'un dévoiement simple.

Pour répondre au second point de la question; savoir, s'il est possible que la maladie puisse guérir quelquefois d'elle-même, & quels sont les secours dont le succès a été le mieux constaté? On ne sauroit nier (& tous les Observateurs en sont convenus) que presque toutes les cures qu'on a vues, ont été plutôt l'effet des efforts de la nature que celui des remedes. On est donc en

droit de conclure que quelquefois la nature sert avantageusement l'animal, & même beaucoup mieux que l'Art. Il ne s'agit plus que d'examiner dans quelles circonstances, ces cures ont été opérées ; & si, en rapprochant les plus anciennes observations de celles des modernes, en les liant avec les indications générales données, il existe des cas, où l'Art, conjointement avec les efforts de la nature, peut obtenir quelque succès ?

An de J. C. 1775.

Parmi les faits le plus authentiquement connus, parmi les cures les mieux constatées, on n'en voit pas de mieux prouvées, dans l'Histoire, que celles qui ont été opérées par les secours externes, soit en ouvrant la peau, soit en irritant ou en relâchant son tissu, par le fer, le feu, les sétons, les cauteres, les cataplasmes, les lotions, &c. Ainsi, toutes les opérations à la peau, faites dans la vue d'y attirer quelque dépôt salutaire, ou de faciliter une issue au virus, doivent être réputées comme les principaux & les plus puissans de tous les secours, & qu'on ne doit jamais négliger dans un cas semblable, soit comme préservatifs, soit comme curatifs, parce qu'ils ne s'opposent point au but de la nature, & remplissent la principale indication.

On ne dit rien de la térébration des cornes,

An de J. C. 1775. proposée par Fantasti, & pratiquée avec succès, dans le cas de dépôt dans ces parties, par Layard; ni des saignées locales, ni des vésicatoires; tous ces moyens rentrent dans la classe de ces premiers secours, mais ne doivent pas être employés indifféremment. Layard a blâmé, avec raison, l'usage des vésicatoires; M. Vicq d'Azyr s'est convaincu qu'ils ne produisoient aucun bien. Ils ne conviennent pas, en général, dans aucun état d'érétisme, mais peuvent être appliqués aussi heureusement quelquefois pour réveiller le ton des solides, & attirer un dépôt salutaire dans certaines parties. Les fumigations sous le corps de l'animal, dans la vue de le faire suer; les lotions d'eau ou de vinaigre aromatique chaud; les frictions avec des bouchons de paille, secs ou trempés dans ce même vinaigre, doivent être encore compris dans la même classe; ainsi, on ne sauroit trop recommander de médicamenter extérieurement l'animal, de toute maniere, si on peut s'exprimer ainsi. Aussi, la Faculté de Médecine de Montpellier insiste-t-elle, principalement dans sa Consultation (*a*), sur la nécessité

(*a*) V. Consultation de l'Université de Médecine de Montpellier. 1775. in-4°.

d'exciter

d'exciter, par des incisions ou des caustiques, des inflammations vives dans une grande étendue de la surface du corps, comme d'appliquer vingt ou trente boutons de feu, de l'un & l'autre côté de l'épine, à trois ou quatre travers de doigt de distance, & de les étendre jusqu'aux oreilles & au voisinage des naseaux, où l'on a vu une fois une éruption spontanée galeuse procurer la guérison d'un veau. An de J. C. 1775.

Après ces secours, ceux dont l'observation constante a démontré quelque succès, sont les masticatoires irritans, faits avec l'ail, le sel, le poivre, l'assa fœtida dans du vinaigre, dont on frotte souvent la langue & la bouche de l'animal, ou qu'on met dans un nouet, entortillé autour d'un bâton qu'on assujettit dans sa bouche en forme de bâillon ou de mors, & qu'on laisse environ une heure, matin & soir. Ce secours mérite, par son antiquité, & les succès dont il a été si souvent suivi, plus de confiance encore que certains remédes internes. On en peut dire autant des lavemens émolliens auxquels on ajoute quelquefois un peu de vinaigre, & qui sont peut-être les seuls dont on peut attendre quelque bien. Qu'on examine avec attention toutes les cures observées dans tous

An. de J. C. 1775. les cas : elles n'ont été obtenues, comme on a vu, que par les efforts de la nature, ou seuls ou heureusement combinés avec ceux de l'Art, soit par quelque éruption ou dépôt survenu à la peau, soit par quelque évacuation de morve ou de bave ; & ce sont de toutes les mieux prouvées, les mieux constatées. Ainsi, nous croyons être fondés à dire que de tous les secours que l'Art, toujours imitateur de la nature, peut fournir dans ce cas ; ceux qu'on vient d'exposer, sont les plus efficaces.

Quant aux remédes internes, proprement dits, aux boissons qui conviennent le mieux aux animaux, qui sont les plus analogues à leurs humeurs ; comme tous les modeles sont dans la nature, en tout genre, c'est elle encore qu'il faut principalement consulter pour s'en convaincre, & une expérience, qui ne soit point trompeuse.

Layard & M. de Courtivron, surtout, ont observé que les malades, livrés aux soins de la nature, témoignoient principalement du goût pour tous les acides, pour tous les fruits, aigres & acerbes, tels que le vinaigre, le petit lait, les pommes sauvages, & l'Académicien François assure que la plupart des bêtes qui réchapperent naturellement en 1748, n'avoient mangé

que quelques pommes crues ; la même obſervation a été faite depuis, dans une maladie ſemblable. Ainſi l'expérience, jointe au goût des animaux, prouve l'utilité de ces ſubſtances, & le raiſonnement le confirme. En effet, y a-t-il rien de mieux indiqué que des fruits aigres & acerbes dans un cas, où toutes les humeurs tendent à la putridité, & à une diſſolution gangreneuſe prochaine. Certainement, jamais l'Art n'auroit ſi bien rencontré ce qui convient. Les acides ſont peut-être les plus puiſſans anti-putrides qu'on connoiſſe, & dont la médecine humaine retire quelque avantage réel, dans les maladies putrides. Les nourritures végétales, dont la plupart ſont acides, ſont les plus analogues aux humeurs des herbivores : tout concourt donc à prouver, & on peut l'établir en général, que les liqueurs, les ſubſtances végétales, & qui ſont en même temps acides, légérement aſtringentes ou ſtyptiques, telles que le vinaigre, les pommes ſauvages, l'oſeille, &c. ſont celles dont l'uſage promet le plus de ſuccès dans le traitement de cette maladie. Auſſi la Faculté de Montpellier vient-elle d'ordonner le vinaigre étendu dans l'eau, pour boiſſon ordinaire.

An. de J. C. 1774.

Quant aux acides minéraux, nous ne con-

An. de J. C. 1775. noiſſons qu'une expérience certaine (*a*), qui prouve que l'un d'eux, le nitreux, étendu dans l'eau, fait plus de mal que de bien; puiſque de deux veaux également malades, celui qui fut abandonné aux ſoins de la nature, guérit plutôt que l'autre, à qui on donna de l'acide nitreux, ainſi préparé. D'après cela, on peut proſcrire celui-ci, comme inutile ou inſuffiſant. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même du vitriolique, étendu de la même maniere. Pluſieurs Auteurs l'ont conſeillé, au quatrieme jour de la maladie, lorſqu'on a lieu de craindre une diſſolution gangreneuſe; & quoique Layard ait blâmé ſon uſage, & qu'il lui ſubſtitue l'alun, il n'y a rien qui paroiſſe le contre-indiquer, ſurtout, ſi l'on fait attention qu'il a réuſſi ſouvent dans bien des cas, ſur l'homme, dans des maladies où un caractere de putridité & de gangrene commençoit à ſe manifeſter.

Pour ce qui eſt du ſel marin & de l'eau blanche ordinaire, faite avec le ſon de froment, nous croyons être fondés à croire que leur uſage n'eſt point indifférent dans cette maladie, & l'un & l'autre mérite un examen particulier.

(*a*) V. Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. Ann. 1748.

Le ſel marin, ou plutôt le ſel foſſile ou ſel gemme, qui eſt plus pur que le premier, eſt d'un uſage ſi familier, ſi antique; ſes vertus ſont ſi authentiquement reconnues de tout le monde; les Beſtiaux ont tant de goût pour cette ſubſtance, qu'on ne ſçauroit élever le moindre doute ſur ſes bonnes qualités. Non-ſeulement, il eſt capable de rendre les chairs des animaux plus ſaines, (comme on le voit par l'exemple des moutons & des bœufs nourris dans les prés ſalés) de les préſerver de la pourriture, &c. mais, ſon uſage habituel peut encore, & ſert auſſi à les garantir des maladies peſtilentielles mêmes, avant leur naiſſance. Mais, lorſqu'une fois elles ſont formées dans le corps d'un animal par une cauſe quelconque, & qu'elles ſont capables de ſe communiquer à d'autres, par contagion; alors, le ſel ne peut ſervir ni à garantir ceux qui ſe trouvent menacés de ſes effets, ni à les guérir, lorſqu'ils ſont malades. Il pourra ſervir, peut-être, à garantir chaque individu de l'accident primitif, en remédiant à la cauſe, (en ſuppoſant qu'il en ſoit capable); mais, lorſque cet accident eſt malheureuſement ſurvenu, ſon uſage & la confiance qu'il pourroit donner, dans ce cas, peuvent avoir les ſuites les plus dangereuſes. An de J. C. 1775.

An de J. C. 1775.

Il eſt prouvé qu'un corps gorgé de ſel, dans cette circonſtance, & expoſé à l'action du virus peſtilentiel, ſoit par la voie de la déglutition, ſoit par celle de l'inoculation, n'en contracte pas moins la maladie, & que ſi, alors, on en donne à l'animal, l'excrétion de l'urine augmente à la vérité, mais il en eſt beaucoup plus échauffé, ſes tuniques inteſtinales plus irritées, & il meurt auſſi plutôt. D'ailleurs, le ſel à petites doſes, ſuivant les expériences de Pringle, eſt plutôt ſeptique qu'anti-ſeptique : ainſi, il ne ſauroit convenir, en général, dans aucune maladie putride, accompagnée d'irritation, & en particulier, dans celle-ci, où il y a, de plus, une ardeur, une ſéchereſſe, une criſpation générales. On en doit dire autant de tous les ſels alkalis fixes ou volatils, de quelque nature qu'ils ſoient, de l'eau de chaux, de tous les ſels neutres, en général, ſoit métalliques ou autres, à l'exception du nitre. Layard en a fait voir l'inconvénient, d'après ſon expérience, & on s'eſt convaincu, depuis, que les entrailles des animaux ſe trouvent conſtamment gangrenées par leur uſage (*a*).

L'eau blanche avec le ſon de froment eſt la

(*a*) Voy. Recueil d'Obſervations, déja cité, p. 11.

boiſſon la plus générale pour les beſtiaux : mais eſt-elle la plus ſaine, ſurtout, dans un cas de maladie putride ou gangreneuſe ? c'eſt une queſtion à réſoudre. L'examen de cette ſubſtance, dont l'uſage eſt ſi étendu, ſi familier, mérite quelques détails. An. de J. C. 1775.

Le ſon, cette enveloppe des ſemences graminées, qui ne paroît deſtinée par la nature qu'à défendre le grain des impreſſions étrangeres, ne contient pas, par lui-même, un atôme d'amidon, ou de farine pure, le ſeul corps capable de fournir la matiere nourriciere dans les grains & les autres ſubſtances végétales, comme M. Parmentier l'a démontré, contre le ſentiment de Beccari, dans ſes obſervations & additions aux Récréations chymiques de Model, & dans ſon Mémoire, couronné par l'Académie de Beſançon (*a*). Cet infatigable Chymiſte, toujours occupé à perfectionner l'art ſi utile de rendre

(*a*) V. Mémoire qui a remporté le prix, &c. ſur cette queſtion intéreſſante. Indiquer les végétaux qui pourroient ſuppléer, en temps de diſette, à ceux qu'on emploie communément à la nourriture des hommes, &c. par M. Parmentier, Apothicaire-Major de l'Hôtel Royal des Invalides. Paris, chez Knapen, 1773, in-12.

An. de J.C. 1775. les alimens, dont on fait journellement ufage, plus fains, c'eft-à-dire, moins nuifibles qu'on les prend malheureufement tous les jours; & à qui l'on eft redevable de plufieurs découvertes précieufes, en ce genre, a bien voulu nous faire part de quelques expériences & d'une analyfe chymique, faites fur le fon *.

Il réfulte de cette analyfe & de fes obfervations, 1°. que le fon, bien dépouillé de farine, ne contient que la fubftance *glutineufe* ou *animale* du grain, qui ne nourrit pas; 2°. que, foumis à la diftillation dans une cornue, il donne beaucoup d'alkali volatil & de l'huile qui a l'odeur de celle de corne de cerf; 3°. que, pilé pendant quelque tems, il acquiert une odeur qui approche de la rancidité des amandes; 4°. qu'étant un peu mouillé, il s'altére bientôt; & dans une température moyenne, paffe en vingt-quatre heures à la putréfaction; 5°. qu'un morceau de chair de veau, mis dans l'eau en expérience, ne s'eft pas corrompu plutôt que le fon; 6°. que la décoc-

* Cet Auteur fe propofe de donner inceffamment au Public un Mémoire circonftancié fur l'ufage du fon, où il fera voir les principaux inconvéniens qui réfultent de fon ufage dans le pain, &c.

tion du ſon, au lieu de s'aigrir, comme toutes celles des farineux, paſſe plutôt à l'état de putréfaction; 7°. enfin, que les autres ſons, tel que celui de ſeigle, ne ſont pas ſi putreſcibles que celui de froment. D'où il ſuit, que l'eau blanche ordinaire, ſans addition, faite avec ce ſon ou ſa décoction, eſt une eau qui devient bientôt putride; qu'elle doit le devenir encore plus, lorſqu'elle eſt reçue dans le corps d'un animal; & qu'elle eſt par conſéquent très-malſaine, dans tous les cas où les humeurs tendent à la putridité. L'eau blanche, telle qu'on la fait, doit donc être regardée, en général, comme une boiſſon, on ne peut pas plus contraire dans les maladies des beſtiaux, ſurtout dans toutes celles qui ont un caractere ſemblable. Néanmoins, quelque pernicieux que ſoit ſon uſage, il eſt conſtant qu'on s'en ſert pour engraiſſer le petit bétail, la volaille, les porcs, &c.; ce qu'on ne peut attribuer qu'aux autres ingrédiens qu'on y mêle, au repos de ces animaux, & à quelques portions de farine qui ſe trouvent conſtamment attachées à la ſurface interne du ſon, & dont la diſſolution donne à l'eau la couleur laiteuſe. Ainſi, lorſqu'on veut tirer le meilleur parti poſſible du ſon, on le détrempe à froid dans l'eau; on paſſe l'eau, & on rejette

An de J. C. 1775.

An. de J. C. 1775. le ſon, qui eſt parfaitement inutile. De cette maniere, on ne retient que la diſſolution du corps farineux, proprement dit, le ſeul capable de nourrir; & le ſon n'eſt bon, tout au plus, qu'à réveiller peut-être l'appétit, dans quelque cas, ou à donner aux poules & aux porcs, auxquels les ſubſtances animales, ou qui tiennent de leur nature, conviennent en général beaucoup mieux qu'aux animaux ruminans.

Cette propriété qu'a l'eau blanche de paſſer promptement à l'état de putridité, eſt ſi forte, ſi frappante, que la plupart des gens de la Campagne, pour ne pas donner une eau tout-à-fait putride à leurs beſtiaux, ſont dans l'uſage d'ajouter un peu de ſel au ſon, ou quelque ſubſtance acide, qui le corrige, comme du levain ou du vinaigre. Mais, de quelque maniere que l'eau blanche ordinaire ſoit préparée ou corrigée, tant qu'on y laiſſera ſubſiſter le ſon de froment, ſur-tout, elle contiendra un principe putride & malfaiſant, & ne conviendra jamais dans les maladies des beſtiaux, principalement dans celle dont il eſt queſtion. On en doit dire autant de toutes les plantes piquantes, âcres, ſur-tout de celles qu'on appelle *animales* ou *cruciferes*, telles que les feuilles de chou, de navet, de ſanve, de

raifort, ou de leurs racines, toutes capables d'augmenter l'alkalicité & la putridité des humeurs. An. de J.C. 1775.

Le vin eſt encore une liqueur qui mérite quelques conſidérations. Il eſt du goût des animaux : on s'en ſert dans la plupart de leurs maladies, & ſon uſage eſt très-ancien. L'inſtinct de la nature, le ſeul guide des bêtes, pourroit-il les induire en erreur ? Il eſt certain que preſque toutes, en général, aiment le vin. Il eſt anti-putride, par conſéquent, il paroît convenir dans la maladie actuelle. Mais, avant d'en venir au raiſonnement, conſultons l'inſtinct & l'expérience.

Au commencement d'une fiévre ardente, inflammatoire, ou putride, telle que celle-ci, qu'on mette ſous le nez de l'animal (l'expérience a été faite) deux ſortes de vins, dont l'un ſoit aigre, ou du vinaigre, & l'autre ne le ſoit pas ; s'il ſe décide à boire, il préfére le vinaigre au vin. On en pourroit déja conclure que le vinaigre, dans ce cas, ſans autre conſidération, leur convient mieux que le vin ; parce que le Créateur ayant refuſé aux animaux la faculté de faire des raiſonnemens trompeurs, & de s'écarter de la nature, faculté qu'elle a prodiguée à l'homme, leur a donné, en dédommagement, des ſens & un inſtinct ſupérieurs, qui ne les trom-

An de J. C. 1775.

pent presque jamais. Ainsi, dans le choix des remedes, des alimens ou des boissons, on doit s'en rapporter plutôt à l'instinct de la bête, qu'aux raisonnemens les plus spécieux. Mais, si on en veut faire un là-dessus, il confirme ce que la nature indique. En effet, le vinaigre, sur-tout foible ou étendu dans l'eau, convient beaucoup mieux, par sa qualité rafraîchissante, dans un moment d'érétisme, de tension & de chaleur inflammatoire, que le vin, qui échauffe & qui peut encore augmenter cet état : & si le vin a eu quelquefois du succès dans cette maladie, cela n'a pu arriver que lorsqu'il a été donné, au commencement, à des doses très-modérées, ou étendu dans une certaine quantité d'eau, agissant alors, ou comme acide & anti-putride, ou comme résolutif sur les tuniques des premieres voies enflammées ; & sur son déclin, c'est-à-dire, lorsque la disposition putride, l'affaissement & les grandes foiblesses se déclarent, comme anti-septique, tonique & cordial.

On en doit dire autant des liqueurs analogues, telles que l'esprit-de-vin, l'eau-de-vie, &c. qui ont servi si souvent de véhicule aux autres remedes, comme à la thériaque, à l'extrait de genievre, au diascordium, aux fientes de

pigeon, &c. dont tout le ſuccès n'a été dû qu'au vin ou à l'eſprit-de-vin, qui leur ſervoit de baſe. An. de J. C. 1775.

Le quinquina eſt encore un remede dont l'uſage a été prôné par les uns, blâmé par les autres. Ses vertus n'ont pas encore été aſſez conſtatées, dans ce cas, pour être autoriſé à le conſidérer, comme un remede ſupérieur à ceux dont on vient de parler; & en cas d'emploi, il ne conviendroit jamais que vers le quatrieme ou cinquieme jour de la maladie.

Pour ce qui eſt du nitre, on n'a pas encore vu qu'il ait été ſuivi de quelque inconvénient, non plus que la crême de tartre, deux ſels incapables d'échauffer.

Quant aux ſaignées, on s'eſt déja expliqué, en général, au commencement de cette ſeconde Partie, ſur leur uſage, qui doit être toujours relatif à l'état plus ou moins inflammatoire, annoncé par la qualité même du ſang & par les autres ſymptômes; à celui du pouls, dont la qualité en décide toujours la néceſſité; à l'âge, à la force du ſujet, pour la quantité qu'on doit tirer; & là-deſſus, on peut conſulter Layard, & les autres Auteurs qui ont marqué les cas où il convient de les placer. Mais, on eſpére démon-

An de J. C. 1775. trer qu'elles ſont au moins inutiles, dans cette maladie.

D'après cette analyſe & l'examen de toutes les méthodes rapportées ci-deſſus, employées avec le plus d'avantage, juſqu'à préſent, on eſt forcé de convenir que leur ſuccès ne doit être attribué, ou, qu'aux efforts de la nature, ou à quelque opération à la peau, ou à l'uſage des acides, ſur-tout du vinaigre & du vin, & qu'en effet ces deux liqueurs ſont, peut-être, de toutes, celles qui conviennent le mieux; mais, que leur uſage a beſoin d'être dirigé & placé à propos; & que s'il y a une heureuſe combinaiſon & application à en faire, dans ce cas; après avoir calmé d'abord l'ardeur de la fiévre par l'uſage des acides, donnés en abondance; lorſqu'il s'agit de remédier enſuite aux progrès de la putridité & de la gangrene, c'eſt de les remplacer par le vin, ou de les aſſocier à quelque ſpiritueux, tel que l'eſprit-de-vin, dans la vue de former une liqueur ſemblable au Punch anglois, qui eſt peut-être le plus puiſſant & le plus sûr anti-putride qu'on connoiſſe. Ainſi, en réſumant généralement toutes les obſervations précédentes, la médecine interne doit ſe ré-

duire, presque toute, dans le premier temps de la maladie, à des boissons aigrelettes, rafraîchissantes & anti-putrides, nitrées, si l'on veut, faites avec le vinaigre, sur-tout, & les plantes acides, la crême de tartre, &c.; à quelques lavemens avec les plantes émollientes, auxquels on ajoute un peu de vinaigre: & dans le second, à quelques prises de vin, blanc sur-tout; à des mêlanges d'acides & d'esprit-de-vin, & à quelque léger purgatif, à la fin, si l'on veut; & la médecine externe, beaucoup plus sûre, plus étendue, plus digne d'attention & de confiance, à l'application des cauteres actuels & potentiels, des sétons, au ramollissement du tissu de la peau, par toute sorte de moyens, sur-tout par la décoction des plantes émollientes; aux suffumigations avec les plantes aromatiques, aux fréquentes frictions, séches sur-tout; aux incisions, ouvertures des tumeurs; à l'usage des sternutatoires, des masticadours; au lavage fréquent de la peau, de la bouche, avec le vinaigre, l'esprit-de-vin & les autres ingrédiens proposés; aux injections dans les naseaux, à la térébration des cornes, &c. An de J. C. 1775.

Cette pratique est simple, aisée, dira-t-on; on

An. de J. C. 1775. peut ajouter la moins trompeuſe, la moins coûteuſe & la plus sûre. Il ne faut pas s'imaginer que les recettes les plus chargées, les drogues les plus cheres ſoient celles qui guériſſent le mieux. On peut faire beaucoup avec peu de choſe, puiſque la nature, dans les maladies, fait quelquefois tout avec rien. Ainſi, il eſt très-poſſible d'obtenir beaucoup de guériſons avec peu de remedes, & ſouvent avec beaucoup de remedes, on obtient peu de guériſons. Mais, pour ne pas aſſervir l'opinion du Lecteur à cette idée, & forcer ſa confiance, rendons un compte exact, mais court, des méthodes qui ont le mieux réuſſi dans l'Epizootie actuelle; & faiſons-en l'analyſe.

Une des principales cures bien prouvées, eſt celle qui a été obtenue par M. Prat, Médecin de Montauban. On a déja vu la deſcription de la maladie du ſujet, jour par jour. On débuta d'abord (ce ne fut point par le conſeil de M. Prat) par lui donner une médecine compoſée avec deux onces de ſéné, autant de crême de tartre, & une livre de miel, qui ne fut ſuivie d'aucun effet purgatif, au contraire, qui l'échauffa beaucoup. Le ſoir, on lui tira ſix livres de ſang, & on lui donna des lavemens émolliens. Il parut, le

le jour même, près du nombril, une tumeur de la grosseur du poing, qu'on fit ouvrir par une profonde incision. On fit une autre ouverture au bas du poitrail, qui suppura beaucoup. Pour toute boisson, on lui donna une décoction de foin & de farine d'orge, à parties égales, qu'on lui faisoit prendre, tantôt par la bouche, tantôt en lavemens, en ajoutant à ceux-ci un gobelet de vinaigre qui tenoit en dissolution (ou en division) un gros de camphre & deux gros de nitre. Le second jour, à la fin du redoublement, on lui donna une boisson laxative, faite avec deux livres de pruneaux, autant de figues, & deux onces de crême de tartre, dans trois livres d'eau; & en outre, d'un électuaire formé avec une once & demie d'æthiops minéral, autant de nitre, deux gros de camphre, deux onces de quinquina en poudre, dans suffisante quantité d'oximel simple épaissi. La nuit fut fort mauvaise. Le troisieme jour, les convulsions parurent à quatre heures du matin, & continuerent jusqu'à deux heures après-midi. On continua les boissons en abondance, ainsi que les lavemens. On bouchonna l'animal avec des bouchons trempés dans le vinaigre aromatique tiede; & on lui donna l'électuaire de la veille, en deux prises: la nuit fut tranquille.

An. av. J. C. 1775.

An de J. C 1775. Le quatrieme jour, les mouvemens convulſifs ne parurent point : on continua les boiſſons & les lavemens. Les cinquieme & ſixieme jours, on lui donna une livre & demie d'huile de lin, qui procura des évacuations fétides. Le ſeptieme, le huitieme & le neuvieme, on ſe borna aux lavemens ; on lui donna, ſoir & matin, une chopine de bon vin avec demi-livre de pain, & le traitement fut terminé par un purgatif, compoſé d'une décoction de deux livres de pruneaux, de demi-livre d'écorce moyenne de ſureau, ſur trois livres d'eau, dans laquelle on fit infuſer deux onces de ſéné on ajouta, demi-once de rhubarbe dre, & quatre onces d'oximel, ce qui purgea très-bien l'animal, ſans le fatiguer.

Sur cet expoſé, je le demande, eſt-ce l'Art ou la nature qui a guéri ce bœuf ? Croit-on que, s'il n'eût pas paru heureuſement une tumeur, une rougeur éréſypélateuſe au col, le premier jour de la maladie, qui annonçoient que le mal ſe portoit à l'extérieur, cette bête eût été guérie par les remedes internes qu'on lui donna ? Je laiſſe la liberté aux Gens de l'Art de décider ce point. Mais, nous ſommes très-perſuadés que ſi la tumeur n'eût point paru, & qu'elle n'eût pas été ouverte, il n'y auroit peut-être point eu de

guérifon. Ainfi, fi l'Art y a contribué pour quelque chofe, c'eft principalement par l'iffue qu'on a donnée au virus, & en empêchant fa réforption, par deux incifions faites à propos, l'une à l'endroit de la tumeur, l'autre au bas du fanon, qui fut fuivie d'une fuppuration louable, & qui vraifemblablement fauva l'animal. Du refte, les pruneaux, la crême de tartre, les lavemens émolliens & anti-putrides, les décoctions d'orge & d'avoine, données abondamment, & le vin à la fin de la maladie, les frictions avec le vinaigre aromatique, &c. nous paroiffent très-bien indiqués & avoir été placés à propos. Notre deffein n'eft pas d'élever des doutes fur la fidélité de cette relation, ni de mettre en comparaifon ce bœuf, ainfi traité, avec d'autres animaux de la même efpece, qui fe font trouvés dans la même circonftance, & qui ont été guéris par les feuls efforts de la nature, ou par des méthodes oppofées à celle-ci. Il nous fuffit que le fait foit bien prouvé, pour que la tâche, que nous nous fommes impofée, nous ait obligés d'en rendre compte.

An. de J. C. 1775.

Parmi les autres méthodes propofées dans cette occafion, qui ont fait le plus de bruit & caufé le plus de furprife, on en doit diftinguer cinq

An. de J. C. 1775.

ou ſix, ſur la plupart deſquelles M. Vicq d'Azyr a déja fait ſes obſervations.

La premiere eſt celle de M. Faur de Beaufort. La ſeconde, celle d'un Magiſtrat reſpectable, qui a été chargé d'empêcher la communication & les progrès de la maladie dans la partie ſituée à l'extrêmité du reſſort du Parlement de Bordeaux, & qu'on ne ſauroit ſoupçonner de vues intéreſſées. La troiſieme eſt celle du Maréchal du Village du Mas de Fimarcon. La quatrieme, celle qui a été pratiquée à Auvillars; & la derniere à Lanepax.

Celle de M. Faur de Beaufort conſiſte à donner l'acide vitriolique étendu dans l'eau, juſqu'à une agréable acidité. Voilà ſa méthode. On s'eſt déja expliqué ſur l'uſage de l'acide vitriolique.

Celle du Magiſtrat conſiſte, après avoir ſéparé la bête malade des ſaines, à la ſaigner d'abord, & à lui faire prendre, au bout d'une heure, une livre d'huile de lin, tirée à froid, & autant en lavement; à lui donner, trois heures après, une pinte d'eau légérement martiale & ſpiritueuſe, telle qu'on la prépare avec la boule de Nancy, à laquelle on ajoute un verre d'eau-de-vie camphrée. On laiſſe encore écouler trois heures, après quoi, on lui donne demi-livre d'huile de

lin, en boiſſon, autant en lavement, & on lui fait boire beaucoup d'eau nitrée. On continue cette boiſſon & ces potions, à la même doſe & aux mêmes intervalles, pendant les trois premiers jours. On ne permet aucun aliment ſolide pendant tout ce temps, excepté le troiſieme, où l'on commence à faire manger l'animal très-peu. On augmente, les jours ſuivans, à meſure, la doſe des alimens. Le quatrieme jour, on réduit celle des potions & des lavemens à moitié; le cinquieme au quart, & le ſixieme au huitieme. Si après la ſeconde priſe de l'huile, au bout de trois heures, la fiévre eſt violente, ainſi que les convulſions, on conſeille un peu d'eau-de-vie ſaturée de camphre, ſur demi-pinte d'eau; cela calme, dit-on, beaucoup la fiévre. Quand l'eau de boule conſtipe trop, on diminue d'un tiers, même de moitié la doſe de l'eau-de-vie camphrée. D'ailleurs, on indique, pour purifier & déſinfecter les lieux, les parfums les plus forts, faits avec des matieres arſénicales, ſulphureuſes, le cinabre, &c. On aſſure qu'au moyen de ce traitement, dans certains Villages, ſur treize bêtes malades, on en a guéri onze.

An de J. C. 1775.

Nous demandons à ce Magiſtrat la permiſſion de faire quelques réflexions ſur cette maniere de traiter les animaux.

An de J. C. 1775. Quelqu'un, qui auroit fait le raiſonnement ſuivant, ſeroit parvenu à la découverte de ces remedes, (qu'on ne doit pas rejetter avec indifférence.) Il auroit dit : puiſque, toutes les fois qu'on a à faire à une inflammation externe, à quelque tumeur inflammatoire, qui a un caractere de malignité, comme un charbon, à certaines éréſypeles malignes, où il y a menace de gangrene, le meilleur parti qu'il y ait à prendre, dans ce cas, c'eſt la voie des réſolutifs ; & qu'à ce titre, on emploie, avec le plus grand ſuccès, les ſpiritueux, l'eau-de-vie camphrée, même l'eau de boule de Nancy : il paroît évident que, ſi une diſpoſition éréſypélateuſe ou charbonneuſe, à peu près ſemblable, exiſte dans les eſtomacs & les inteſtins des animaux, comme l'ouverture des cadavres le démontre, en les portant immédiatement ſur la partie malade, on obtiendra le même avantage. Telle eſt ſans doute l'origine de la méthode de ce Magiſtrat. Il ſemble, en effet, que ce raiſonnement & cette pratique ſoient fondés, & l'expérience, d'ailleurs, paroît en avoir confirmé le ſuccès. Cela peut être. Mais, il y a une infinité de cas, du moins dans l'eſpece humaine, (& on en peut conclure juſqu'à un certain point, par analogie, pour les animaux) où une pareille

méthode feroit impraticable, fur-tout, lorfqu'il y a beaucoup d'ardeur, de fiévre, & d'érétifme, comme dans celle-ci. Il eft vrai que ce remede eft très mitigé par l'addition de l'eau, & femble l'être encore par celle de l'huile de lin. Mais, cette huile eft parfaitement inutile, & ne fert qu'à embarraffer l'eau-de-vie, avec laquelle elle ne s'allie pas. D'ailleurs, le raifonnement qu'on a fait ne ferviroit qu'à l'exclure, puifque, dans le cas d'inflammation & d'éréfypeles à la peau, les huileux font toujours très-contraires. On fait remarquer fort à propos, que quelquefois l'huile de lin augmente la fiévre, ce qui n'eft point étonnant, puifque les huiles peuvent fe rancir & devenir très-âcres, au dégré de la chaleur de la fiévre, & en outre, par leur combinaifon même avec d'autres corps, avec des alkalis, par exemple, qui peuvent fe rencontrer dans les premieres voies, former des favons âcres, très-actifs. Ainfi, l'huile de lin, à moins qu'elle ne foit très-fraîche, tirée à froid & étendue dans une grande quantité d'eau, en forme d'émulfion, n'eft pas un fecours affuré, dans ce cas. Quant au camphre, fes effets dans l'intérieur du corps font encore fort douteux, dans cette maladie. Et en cas que la relation foit fidéle, le fuccès dont on parle

An de J. C. 1775.

An. de J. C. 1775. doit être principalement attribué à l'eau-de-vie, étendue dans une certaine quantité d'eau, & à l'eau de boule. Cette méthode, qui ne paroît praticable que dans le second temps de la maladie, a encore besoin de beaucoup d'épreuves qui constatent ses succès, pour donner la confiance nécessaire pour son usage. Elle paroît, en outre, insuffisante, puisqu'on y perd de vue toutes les révolutions critiques qui peuvent se faire à la peau, & sur lesquelles est principalement fondé l'espoir de guérison. Mais, on ne peut que savoir un gré infini au digne Magistrat, qui en est l'Auteur, de l'avoir donnée, & d'avoir rendu un double service aux habitans des Provinces infectées; celui d'avoir garanti leurs bestiaux de la contagion, par la vigilance & la rigueur d'une bonne police, lorsqu'ils étoient sains; & de les avoir guéris, lorsqu'ils étoient malades; double fonction, également honorable.

Pour ce qui est des drogues qui entrent dans la composition du parfum conseillé pour la désinfection, elles sont trop cheres, peut-être inutiles, & certainement pernicieuses pour les hommes & les animaux qui se trouveroient exposés à leur vapeur. Ce parfum exige donc les plus grandes précautions pour être employé.

La troisieme méthode est celle qui a été pratiquée dans le Condomois, par le Maréchal du Mas de Fimarcon (*a*), & publiée par ordre des Magistrats à Condom. Elle consiste, du moment qu'on s'apperçoit qu'une bête est malade, ce qu'on connoît, dit-on, à l'accélération du pouls, à une certaine tristesse, à un secouement de la tête, & à l'extrême sensibilité, dont on a parlé, à faire à la jugulaire une saignée de six livres de sang; à mêler ce sang avec de la farine de froment & de l'eau-de-vie, pour former une espece de cataplasme, qu'on applique chaudement sur les reins de l'animal, & dont on entretient la chaleur avec une bassinoire, qu'on y passe dessus cinq ou six fois en vingt-quatre heures. Deux heures après la premiere saignée, on la répéte & on tire quatre livres de sang. Au bout de vingt-deux heures, on tire encore trois livres de sang; & immédiatement après, on le purge avec une once d'aloës, demi-once d'assa fœtida, & autant de jalap, qu'on fait bouillir dans une chopine de vin. Une heure après la purgation, on tire encore à l'animal trois livres de sang. Le troisieme jour, on

An de J. C. 1775.

(*p*) Voy. Traitement à faire aux Bestiaux attaqués de la Maladie épizootique.

An. de J. C. 1775. le ſaigne à la queue. Dans les premieres recettes, on conſeilloit huit livres de fourrage par jour ; enſuite on en a preſcrit ſix ; enfin, on a dit qu'il falloit donner peu de nourriture à l'animal, une livre ou une livre & demie, tout au plus, de bon foin, mêlé avec autant de paille, le matin & autant le ſoir, pendant neuf jours ; & pour toute boiſſon une décoction de foin & de ſon, qu'on paſſe, & à laquelle on ajoute demi-once de fleur-de-ſoufre ſur ſept ou huit pintes d'eau. D'ailleurs, on recommande d'ouvrir les tumeurs, lorſqu'on s'en apperçoit, & de ne pas ſaigner les vaches pleines ou foibles, ni les veaux. On conſeille de tenir tous les beſtiaux enſemble pêle-mêle, ſains & malades. On aſſure qu'au moyen de cette méthode, on a guéri une infinité d'animaux ; mais, qu'elle ne convient qu'au commencement de la maladie.

M. Vicq d'Azyr a pris la peine de réfuter ce Maréchal. Il fait obſerver d'abord que les ſignes ſur leſquels il ſe fonde, pour déclarer les beſtiaux atteints de la maladie, ne ſont point ſuffiſans ; puiſque preſque toutes les bêtes à cornes, ſur-tout les jeunes, ont l'épine du dos très-ſenſible, en tout ſens, & qu'il n'y a point de bœuf, quelque vigoureux qu'il ſoit, qu'on ne faſſe

ployer ſous la main, en le ſerrant avec un peu de force & de dextérité, le long de la colonne épiniere; que, quant au mouvement de la tête, il y a des bêtes qui ſont naturellement inquiétes & la ſecouent, ſans être malades pour cela. Il ajoute les véritables ſignes qui caractériſent la maladie, & qu'on a déja rapportés. Il n'improuve pas le cataplaſme ſanguin, mais il préfére les frictions aromatiques & les ſcarifications tout le long de l'épine. M. Vicq d'Azyr réduit les cinq ſaignées au nombre de trois; celle qu'on dit de faire ſous la queue, n'eſt, ſelon lui, ni utile, ni dangereuſe. Mais il blâme, avec raiſon, la méthode de rapprocher les ſaignées & les purgatifs; il blâme ſur-tout l'uſage des purgatifs draſtiques. Dans la boiſſon, au lieu du ſoufre, il ſubſtitue le nitre; il approuve l'ouverture des tumeurs. M. Vicq d'Azyr a répondu à un imprimé, dans lequel on permet ſix livres de fourrage par jour. Il fait remarquer, très-à-propos, que cette doſe eſt trop forte, que les malades ne mangent alors que quelques poignées de foin, encore avec beaucoup de lenteur, & que lorſqu'on les a privés de fourrage, pendant quelques jours, ils ne le recherchent plus avec avidité. Ce Maréchal, en s'expoſant à ce reproche, qui

An: de J. C. 1775. eſt fondé, découvre, ou l'ignorance qu'il a de la maladie, ou ſa mauvaiſe foi ; puiſqu'il eſt évident qu'un bœuf, qui conſerve ſon appétit, qui rumine, & qui eſt en état de manger ſix livres de fourrage par jour, n'eſt point atteint de la maladie. On pourroit ſe diſpenſer, preſque, de faire l'analyſe d'une méthode qui, outre qu'elle eſt vicieuſe, eſt encore abſurde ; où l'on place coup ſur coup les ſaignées avec les purgatifs ; les irritans les plus âcres en même temps que les relâchans, &c. ; & il y a apparence que de tous les bœufs que ce Maréchal a pris ainſi au commencement, il n'y avoit réellement d'attaqués que ceux qu'il a rendus malades par ſa méthode. La fleur-de-ſoufre dans l'eau n'eſt bonne qu'à échauffer, ainſi que le jalap, l'aſſa fœtida, qui forment ſon purgatif ; & la ſaignée, placée immédiatement après, met le comble au ridicule du traitement. Il contient, d'ailleurs, un précepte capable de ruiner une Province entiere, dans une maladie ſemblable, qui eſt de conſeiller la co-habitation des animaux ſains avec les malades. On ne conçoit pas comment on a pu permettre la publication d'un pareil avis. Quelqu'un dit plaiſamment, à Paris, lorſqu'on parla de cette méthode, qu'il n'y avoit de bon que la baſſinoire, & l'ouverture des tumeurs.

La quatrieme méthode eſt celle qui a été pratiquée avec ſuccès à Auvillars, petite Ville de Gaſcogne. Elle conſiſte à donner aux animaux, lorſque la maladie eſt déclarée, & ſur-tout au ſecond temps, un breuvage fait avec le vin, la chicorée ſauvage, la racine de perſil, & le bouillon de mouton; à faire des onctions & frictons à la peau, tout le long de l'épine, avec l'huile d'olive & le ſavon; & à couvrir la bête d'une peau de mouton, nouvellement écorché. Nous nous diſpenſerons de faire beaucoup de réflexions ſur cette méthode, qui quoiquelle ne preſcrive point de ſaignées, nous paroît avoir très-peu d'inconvéniens, ſur-tout, dans le ſecond temps de la maladie, en ſupprimant, ſeulement, le bouillon de chair de mouton, qui ne peut qu'augmenter la putridité. Mais, ſi la dyſſenterie paroît; elle eſt inutile; l'animal eſt ſans reſſource.

An de J. C. 1775.

Le cinquieme traitement eſt celui qui a été pratiqué heureuſement par le Maréchal de Lanepax, qu'on dit reſpectable par ſon âge, & eſtimable par ſa bonne volonté. Voilà déja des titres en ſa faveur. Ce traitement conſiſte principalement à faire une opération aux tumeurs emphyſématiques, lorſqu'elles paroiſſent. On fait une inci-

An. de J. C. 1775. ſion à trois ou quatre travers de doigts, au-deſſous de la tumeur, ou de l'endroit où la peau eſt ſéparée des chairs : on décolle enſuite le cuir par le moyen d'un fuſeau ou d'une ſpatule. S'il y a amas d'humeurs, on conſeille de les faire ſortir, en preſſant, après quoi, de faire uſage de différentes compoſitions externes qui ſont, 1°. deux déterſifs formés, l'un, avec le vinaigre aiguiſé par le ſel & la ſuie de cheminée; l'autre, un vin aromatique très-chargé d'aromates; 2°. un digeſtif très-compliqué, formé de pluſieurs baumes, de pluſieurs onguens d'huile d'olive, enfin de térébenthine, de jaunes d'œufs, & d'eau-de-vie, auxquels on devroit le réduire, ce qui formeroit alors le digeſtif ordinaire ſimple, animé par l'eau-de-vie; 3°. pluſieurs autres onguens ſuppuratifs, mondificatifs, incarnatifs, &c. mêlés enſemble, & qu'on peut remplacer par le baume d'arcæus : On voit par-là que l'Auteur de ce reméde donne le traitement le plus cher, le plus embarraſſant, le plus compliqué poſſible, pour remédier aux empâtemens gangreneux du tiſſu cellulaire, qui n'ont beſoin que d'un digeſtif animé par la teinture de myrrhe ou d'aloës, ou de l'eau-de-vie camphrée, lorſqu'il y a lieu de gué-

rifon. Du reſte, toutes ces opérations, à la ſurface du corps, ne peuvent pas nuire dans cette maladie ; & lorſqu'on a le bonheur d'obtenir une bonne ſuppuration à la peau, n'importe par quel moyen, on doit toujours eſpérer de ſauver l'animal. Quant aux remedes internes, ils ſe réduiſent à différens alexipharmaques & cordiaux, dont les principaux ſont la thériaque & le vin le plus ſpiritueux, auxquels on devroit les borner & qui en ſont tout le mérite, s'ils en ont un. Car les autres confections, opiates, électuaires inutiles qu'on y ajoute, joints à tous les remedes externes précédens, occaſionneroient eux ſeuls une dépenſe qui excéderoit la valeur de la bête, ſans la guérir. An. de J. C. 1775.

L'Auteur diminue beaucoup la confiance qu'il pourroit inſpirer aux payſans, en marquant les cas où il convient de placer ſes remedes. Il dit que ſi l'appétit diminue, il faut placer le cordial dont on vient de parler. Si la fiévre ſe déclare par malheur, il faut avoir recours à un lavement purgatif, encore très-compliqué, qu'on doit faire ſuivre d'une potion purgative, tout auſſi compliquée. Mais, il eſt clair que, par la ſuppoſition même de ces accidens, l'Auteur donne à penſer, ou qu'il ne les a pas vus, ou qu'ils n'exiſtent

An. de J. C. 1775.

pas toujours, lorſqu'il emploie ſon remede ; puiſque le manque d'appétit & la fiévre ſont inſéparables de cette maladie. Ainſi, ſans le vouloir, il fait aſſez entendre que ſon remede n'eſt pas celui du cas préſent. D'ailleurs, les autres ſignes qu'il annonce, & ſur leſquels il ſe fonde, ne ſont pas ceux qui appartiennent à cette maladie ; comme M. Vicq d'Azyr l'a prouvé. Et en ſuppoſant qu'il y ait eu, par hazard, quelque ſuccès réel, obtenu par cette méthode, on ne peut l'attribuer qu'aux ouvertures faites à la peau, à la ſuppuration qui en a été la ſuite, & au vin avec la thériaque, employés dans le ſecond temps.

D'après l'analyſe de tous ces traitemens, les plus accrédités, il réſulte que les acides, les lavemens émolliens & acidules, dans le premier temps de la maladie ; le vin, ou l'eau-de-vie, ou une eau martiale dans le ſecond, joints à des boiſſons copieuſes & convenables, comme les décoctions d'avoine, d'orge, de foin, ou de farine ; & les différentes opérations à la peau, qui ont été ſuivies de quelque tumeur, ou de ſuppuration, ont fait tout le mérite & le ſuccès de toutes ces méthodes.

La plus précieuſe, ſans doute, dont il nous reſte

reſte à parler, eſt celle de M. Vicq d'Azyr. Elle eſt le fruit de pluſieurs expériences, faites avec ſoin & exactitude. Mais, avant de l'expoſer, nous allons rendre compte de quelques réſultats ſur l'effet de certains remedes. An. de J. C. 1775.

On avoit d'abord cru que ſi l'on parvenoit à ramollir le gâteau deſſéché dans les eſtomacs, que quelques Auteurs avoient regardé comme le principe de la maladie, on parviendroit à guérir les animaux. On eſt effectivement parvenu à le ramollir, à le rendre même liquide, par des boiſſons émollientes & nitrées, par des lavemens émolliens, ſur pluſieurs bœufs, mais on ne les a pas guéris. L'ouverture de pluſieurs cadavres l'a prouvé à M. Vicq d'Azyr & à M. Guyot : ce n'eſt donc pas là-deſſus qu'il faut fonder l'eſpérance du ſuccès. Il eſt certain que le gâteau forme un obſtacle au paſſage des alimens, tant qu'il exiſte, & annonce le beſoin des délayans copieux; mais, ſon ramolliſſement ne ſuffit pas pour la guériſon.

Les fumigations ſous le nez, avec un mêlange de fleur-de-ſoufre & de nitre en poudre, ont ſollicité une excrétion plus abondante d'humeur puriforme. Nous avons dit ailleurs ce que nous penſions ſur ces fumigations.

On s'eſt très-bien trouvé des vapeurs d'eau-

An. de J. C. 1775. de-vie avec le vinaigre, que l'on fait recevoir aux bestiaux, sous un grand drap dont ils sont recouverts.

Les scarifications, faites de bonne-heure, le long de l'épine du dos & au fanon, ont quelquefois suppuré, toujours au grand soulagement des malades.

Les lavemens purgatifs les ont quelquefois fatigués beaucoup.

Les lavemens avec l'air fixe ont beaucoup gonflé l'abdomen, sans aucun bien réel.

Le vinaigre simple, le scyllitique, le vinaigre avec l'alkali fixe, dans le temps de l'effervescence, a paru soulager. Le vinaigre avec l'huile, donné matin & soir, a fait beaucoup de bien. (Tout concourt donc à confirmer les vertus du vinaigre, dans cette maladie.)

M. Vicq d'Azyr n'a retiré aucun avantage du camphre. Cet Auteur, après plusieurs expériences & tentatives inutiles, a tracé le plan du traitement que voici, qui est celui qui lui a le mieux réussi.

» Lorsque l'existence de la maladie est bien
» constatée, dit-il, il faut ôter sur le champ tout
» fourrage à l'animal, & ne permettre aucun ali-
» ment solide.

» On lui fera boire, nuit & jour, de l'eau » blanche nitrée, de demi-heure en demi-heure. An de J. C. 1775.

» On lui donnera, chaque jour, quatre lavemens émolliens. On peut y mêler une demi-livre d'huile de lin. On lui fera boire, soir & » matin, une potion faite avec un grand verre » d'huile de lin & un tiers de bon vinaigre que » l'on étendra dans une suffisante quantité d'eau » blanche.

» Dès l'instant de l'invasion, on fera plusieurs » scarifications le long de l'épine. On les recouvrira d'un emplâtre agglutinatif, & on les pansera avec le beurre frais.

» On exposera, au moins six fois par jour, » les naseaux de l'animal à la vapeur du nitre » & du soufre jettés sur les charbons. On le recouvrira d'un grand drap, sous lequel on mettra en évaporation un mêlange de vinaigre & » d'eau-de-vie; opération qu'on répétera deux » fois; & on le frottera ensuite, en toute sorte » de sens, avec des bouchons de paille, trempés » dans cette liqueur.

» Hors le temps de cette opération, l'animal » sera toujours couvert avec deux grands morceaux d'étoffe de laine.

» Au premier soupçon de la maladie, on lui

An de J. C. 1775. » tirera environ ſix livres de ſang de la jugulaire, » qu'on répétera encore deux fois, de douze en » douze heures, mais, de quatre livres ſeule- » ment, pour les animaux forts & vigoureux. On » les diminuera de moitié ou d'un tiers, ſuivant » l'âge & le tempérament, & on les purgera de » bonne-heure, ſi l'on veut en attendre quelque » ſuccès. On s'en abſtiendra, ſur-tout, lorſque » la reſpiration ſera difficile & l'animal très- » abattu.

» Lorſque les excrémens commenceront à de- » venir liquides, on interrompra les potions hui- » leuſes, pour faire uſage des infuſions ameres, » aux mêmes heures, par un breuvage fait avec » une infuſion d'abſynthe, où l'on délayera demi- » once de quinquina en poudre; mais, on s'en » abſtiendra, ſi l'animal paroît échauffé. L'eau » blanche ſera d'ailleurs la boiſſon ordinaire.

» Lorſque la diarrhée a lieu, on peut mêler » au quinquina, dans l'infuſion d'abſynthe, de- » mi-once de diaſcordium, & l'on inſiſtera ſur » le traitement des quatre ou cinq premiers jours, » ſi le malade a paru être ſoulagé.

» Dans tous les temps de la maladie; ſi l'on » apperçoit des tumeurs, on les ouvrira; ſi la » peau eſt ſenſiblement élevée, on l'ouvrira de

» même, & on traitera les plaies, comme on a An. de J. C.
» dit plus haut, à l'égard des ſcarifications. 1775.

Tel eſt le traitement qui a le mieux réuſſi à M. Vicq d'Azyr. Il ajoute » qu'il ne faut point » ſe diſſimuler que la maladie conſerve toute ſa » force & toute ſon intenſité dans les individus » qui en ſont vraiment attaqués ; qu'à force de » ſaignées, on eſt parvenu quelquefois à diſſi- » per toute l'inflammation ; & à force de boiſ- » ſons émollientes, à humecter les alimens du » troiſieme eſtomac ; mais, que malgré ces ſuc- » cès, démontrés par l'ouverture des cadavres, » on a perdu une très-grande partie des Beſtiaux » ſoumis à ce traitement.

Il ne nous appartient pas de faire des réflexions ſur cette méthode. On s'eſt déja expliqué ſur pluſieurs articles, & il eſt poſſible, peut-être, d'atteindre au même but, par différentes voies. Mais, les obſervations & les expériences de M. Vicq d'Azyr ont un mérite que bien d'autres n'ont pas, c'eſt qu'elles ſont vraies & bien conſtatées. On peut compter ſur elles & en tirer des conſéquences précieuſes même pour la pratique de la médecine humaine. Par exemple, on dit qu'on eſt parvenu à diſſiper toute l'inflammation, à force de ſaignées, mais, que

An. de J. C. 1775.

l'animal n'en eſt pas moins mort. On peut donc en conclure que l'eſpece d'inflammation qui ſurvient dans ce cas, n'eſt pas de la nature de celles qui doivent être combattues par les ſaignées, dans leſquelles il y a un engorgement décidé, ou rupture de vaiſſeaux, ou extravaſation d'humeurs ; mais plutôt de celles où il n'y a qu'une phlogoſe gangreneuſe, comme dans les ſquinancies de cette nature, décrites par Fotterghill & Huxham, & dans leſquelles les ſaignées, bien loin d'être avantageuſes, ſont mortelles. D'où d'érive néceſſairement la néceſſité d'une diſtinction nouvelle, dans la médecine humaine & vétérinaire, de deux ſortes d'inflammations ; dont l'une eſt cauſée par un embarras, une ſtaſe d'humeurs, un véritable engorgement inflammatoire dans les vaiſſeaux, avec douleur fixe, gonflement phlegmoneux à la partie, dureté dans le pouls, ſi les parties membraneuſes ſont offenſées, plénitude ſeulement, ſi ce ſont les parenchymes des viſceres, ſans un abattement trop conſidérable de forces ; & l'autre eſpece qui marche ſans les conditions ſuſdites, qui ſe manifeſte, à la vérité, par une phlogoſe qui dégénére bientôt en un état gangreneux, ou réſolution putride, mais dans laquelle le pouls n'a jamais ni la plé-

nitude, ni la force, ni la dureté de celle du cas précédent, & où l'abattement des forces & l'accablement sont marqués; ce qui indique plutôt la nécessité des cordiaux anti-septiques que celle des saignées. Ainsi, d'après ce principe, & ceux qu'on a déja établis, on croit être fondé à dire que la saignée ne sauroit convenir & ne peut être suivie d'aucun succès dans cette derniere espece d'inflammation, n'on plus que les boissons & remédes qui sont capables d'accélérer cet état gangreneux, ou d'augmenter la putridité. Mais, comme le Public est en droit d'éxiger de nous des choses moins vagues, moins générales, un plan de traitement suivi; voici celui qui nous paroît le plus convenable à tous les cas, sans parler des indications particulieres qui peuvent se présenter à remplir.

An. de J. C. 1775.

Après avoir établi, en général, la nécessité des anti-putrides dans cette maladie; fait voir l'inutilité des saignées; prouvé que les acides ont fait presque tout le succès des méthodes des Médecins, & le vin, ou l'esprit-de-vin, la fortune de toutes celles des Maréchaux & des Charlatans: pour bien traiter cette maladie, on est d'avis de ne donner aux animaux malades, pendant les trois ou quatre premiers jours,

An de J. C. 1775. d'autre boiſſon que le vinaigre étendu dans une certaine quantité d'eau, ou dans une décoction d'orge & de foin, dans la proportion d'un ſixieme de vinaigre ſur la totalité du breuvage, & d'en faire prendre à l'animal au moins la valeur de huit ou dix pintes par jour; de leur donner en même temps deux ou trois fois le jour des lavemens avec la décoction des feuilles de mauve & de guimauve, à laquelle on ajoute un gobelet de vinaigre. Cela n'empêche pas l'uſage, d'ailleurs, de la crême de tartre, & du nitre qu'on peut ajouter, ſi on veut, ſoit pour tenir le ventre plus libre, ſoit pour rendre l'excrétion des urines plus abondante. On en dit autant du petit-lait aigre. On peut leur préſenter en même temps à manger quelques pommes ſauvages, quelques feuilles de mauve, & d'oſeille, plutôt pour les occuper que pour les nourrir. Le quatrieme jour, on continuera les boiſſons, mais, on leur donnera, de plus, deux fois dans la journée, un mêlange, à parties égales, de vinaigre & d'eau-de-vie, pour former la valeur de trois demi-ſeptiers par priſe, ou bien, la même doſe de vin blanc, en place. Le moment le plus favorable pour adminiſtrer ce dernier ſecours, c'eſt celui du friſſon; & ſi l'on

a lieu de craindre trop de foiblesse, ou d'accablement, si le dévoiement fatigue l'animal, on peut accorder à l'habitude la thériaque, à la dose d'une once, dans le vin. Le cinquieme jour, on éteindra dans les boissons, un gros morceau de fer rougi au feu. Le sixieme, on continuera la boisson ferrée en abondance & leur breuvage anti-septique. Le septieme, on leur donnera en place de ce dernier, trois ou quatre fois dans la journée, un peu de pain trempé dans le vin, qu'on continuera les jours suivans, jusqu'au neuvieme, où on les purgera avec deux onces de séné, une once & demie de crême de tartre, une livre de miel, dans deux livres de décoction de pruneaux. Voilà qui suffit, en général, pour le traitement interne. An de J. C. 1775.

Quant à l'externe, qui est le principal; le premier soin qu'on doit avoir, si on ne l'a fait avant la maladie, c'est de former avec un bout de corde un séton au bas du fanon du bœuf, ou de la vache, de la maniere indiquée par Layard, & on tâchera d'y attirer une inflammation, ou une suppuration par toute sorte de moyens, soit avec la poudre de racine d'ellebore, & l'onguent basilicum dont on enduira la corde, soit avec la poudre des cantharides, s'il

An de J. C. 1775. eſt néceſſaire. On lavera, en outre, deux ou trois fois le jour, la gueule de l'animal avec un mêlange de poivre, de ſel, d'ail, de vinaigre & d'aſſa fœtida, dont on aura imbibé un morceau de linge, qui ne doit ſervir qu'à cet uſage & pour la même bête; & l'on prendra garde de ne pas lui laiſſer avaler de cette liqueur, qui l'échaufferoit trop. On fera uſage, en même temps, deux fois le jour, matin & ſoir, d'un maſtigadour, avec les mêmes drogues enfermées dans un nouet, & qu'on retient environ une heure dans la gueule de l'animal. On fera des injections dans les naſeaux, ſuivant les différens cas, ſoit avec une décoction de racine de guimauve, ſoit avec une eau d'orge, ou avec le vinaigre & le miel roſat, ſoit avec l'eſprit-de-vin camphré; ou bien, on y ſoufflera de la poudre de feuilles d'aſarum, en cas d'embarras, & lorſqu'il faudra procurer un écoulement de morve avantageux. On fera ſouvent uſage des fumigations ſous le corps de l'animal, qui doit être alors couvert & tenu chaudement, avec tous les ingrédiens propoſés, excepté avec le cinabre, le ſoufre, & toutes les ſubſtances minérales dont on ne peut ſe ſervir ſans riſque, à moins que ce ne ſoit la brique rougie au feu & éteinte

dans l'eau, pour leur en faire recevoir la vapeur. On fera, en outre, sur tout le corps & en tout sens des frictions séches ou humides & chaudes, émollientes, spiritueuses, ou aromatiques, avec des bouchons de paille, qui ne doivent servir qu'une fois & pour la même bête. On préférera, au commencement de la maladie, les frictions humides, faites avec la décoction des plantes émollientes, auxquelles on ajoutera un peu d'huile d'olive & d'esprit-de-vin, aux aromatiques, ou à celles qu'on fait avec le vinaigre. On couvrira, ensuite, l'animal, soit avec des peaux de moutons nouvellement écorchés, soit avec des couvertures de laine, dont on entretiendra la chaleur, &c. Pour éviter les grandes convulsions, qui en seroient la suite, à moins d'une nécessité urgente, on n'employera les scarifications & les boutons de feu, que lorsque l'extrême sensibilité sera diminuée : mais, à la moindre tumeur ou élévation à la peau, on ne doit pas balancer d'appliquer l'un ou l'autre de ces moyens. On établira deux cauteres, aux parties les plus déclives, auprès des tumeurs emphysématiques, après les avoir ouvertes, décollé le cuir tout autour, & fait des injections avec des détersifs puissans & aromatiques, ou les spi-

An. de J. C. 1775.

An. de J. C. 1775. ritueux, animés de camphre, de myrrhe ou d'aloës, &c. On employera, en outre, la térébration des cornes, à la maniere indiquée par Layard, si l'on juge, par les signes qu'il a donnés, qu'il s'y forme quelque abcès. Enfin, on fera usage de toute sorte de moyens pour attirer à la surface du corps, humeurs, tumeurs, irritation, inflammation, suppuration, &c.

Après avoir indiqué les secours sur lesquels nous croyons qu'on doit le plus compter, pour la guérison de cette maladie; il nous reste à examiner la chose la plus essentielle à connoître, qui est, de savoir comment elle se communique, & quels sont les moyens les plus propres à en arrêter les progrès? Mais, avant d'y répondre d'une maniere directe, il convient d'examiner, 1°. si en effet elle se communique, 2°. par quelles voies elle parvient jusqu'au centre des humeurs d'un animal sain; 3°. enfin, quels sont les vrais moyens pour empêcher cet effet, en cas qu'il ait lieu.

La communication médiate ou immédiate de la maladie, c'est-à-dire, son passage d'un individu à l'autre, se démontre par les faits, par l'observation, & par l'épreuve de l'inoculation. Pour s'en convaincre, il suffit de mettre

dans une étable ſaine une bête infectée ; bientôt, toutes celles qui ſont dans la même demeure, contractent la même maladie, & la communiquent à d'autres, à leur tour. C'eſt ainſi que, parmi les faits le plus authentiquement prouvés, on trouve dans les Ecrivains, qu'un bœuf malade, emmené de Hongrie, en 1711, & reçu dans une étable du Comte Borromée, infecta tous ceux qui y étoient ; que d'autres bœufs conduits, en 1745, à la plaine des Sablons, à Paris, & de nouveaux à Iſſurtille dans le Duché de Bourgogne en 1748, &c. infecterent tous ceux avec leſquels ils furent mêlés. L'Hiſtoire eſt toute remplie de faits ſemblables, & ce feroit fermer les yeux à la plus vive lumiere, & vouloir s'aveugler, que de douter d'une vérité qu'une expérience conſtante confirme tous les jours. En effet, comment expliquer, ſi ce n'eſt par tranſmiſſion du mal d'un individu à l'autre, le phénomene par lequel il arrive qu'une bête ſaine, ayant communiqué avec celle qui ne l'étoit pas, eſt attaquée, quelques jours après, de la même maladie ? Mais, ce que l'obſervation nous apprend à ce ſujet, l'inoculation le met en évidence & le confirme. Qu'on prenne une bête ſaine ; qu'on faſſe parvenir dans ſon corps quelque humeur for-

An de J. C. 1775.

An. de J. C. 1775. tie d'une malade; quelques jours après, la même maladie se déclare sur celle-ci. Il est donc démontré qu'elle est contagieuse, communicative; qu'elle se transmet, non-seulement par une communication directe & immédiate d'animal malade à animal sain, mais encore d'une maniere indirecte & médiate, c'est-à-dire, par le moyen d'un milieu qui sert de véhicule à son principe.

Cela posé, il s'agit de savoir quels sont les véhicules ou les milieux qui transmettent ainsi le principe de la maladie d'un individu de la même espece à l'autre, & quelles sont en même temps, dans l'animal, les voies les plus ordinaires, par lesquelles il pénétre jusqu'au centre de ses humeurs? En un mot, il s'agit d'expliquer le phénomene de la communication. Mais, pour l'éclaircir; il est essentiel, avant tout, de poser quelques faits, & d'entrer dans quelques détails préliminaires. Il faut voir, d'abord, de quelle maniere on parvient à transmettre la maladie d'un sujet à l'autre. On y est parvenu, en prenant ou des morceaux de cuir infectés, ou la bile d'un animal malade, ou la bave, ou la morve, ou l'humeur qui coule de ses yeux, ou celle qui sort des intestins, ou des tumeurs en suppuration, qu'on leur a fait avaler, ou qu'on a inférés dans des plaies faites à leur peau.

C'eſt ainſi que M. le Marquis de Courtivron parvint, en 1748, à communiquer la maladie à un veau, au moyen de la bile d'un autre animal infecté, qui en étoit mort, & qu'il fit avaler à celui-ci dans du lait. Le troiſieme jour, il commença à éprouver les ſymptômes de la maladie, & le huitieme, il mourut (*a*). Cette ſeule expérience démontre deux vérités très-importantes à connoître. La premiere, que la bile d'un animal malade eſt capable de communiquer cette maladie; & la ſeconde, c'eſt qu'un autre, de la même eſpece, peut auſſi la prendre par la voie de la déglutition, qui eſt vraiſemblablement la plus ordinaire, & peut-être la ſeule pour ces animaux, lorſqu'il n'y a point de plaie à la peau. An de J. C. 1775.

Les autres expériences qui mettent en évidence la faculté qu'a la maladie de paſſer ainſi d'un individu à l'autre, au moyen des humeurs dont on a parlé, ſont celles qui ont été faites en Angleterre, en Hollande, & en France, ſurtout en 1754 & 1755.

On lit dans les Papiers anglois (*b*) qu'en 1754,

(*a*) V. Mémoires de l'Acad. des Sciences, an. 1748.

(*b*) V. *Gentleman Magazine*. vol. XXIV & XXV. an. 1754 & 1755. p. 160.

An. de J. C. 1775.

dans une maladie semblable, on parvint, au moyen de la filasse, imbibée de la morve & de l'humeur qui découle des naseaux, & des yeux, à la communiquer à des bœufs, des veaux & des vaches, auxquels on avoit fait une incision à la partie antérieure du cou. La même expérience fut répétée, l'année d'après, en Hollande, sur dix-sept animaux, & la maladie se manifesta également au bout de trois jours, suivant le rapport de M. Schwencke, Professeur d'Anatomie à la Haye. Layard les a répétées plusieurs fois depuis : elles l'ont été encore en Hollande en 1770 ; & M. Vicq d'Azyr assure que, si l'on prend ces mêmes matieres, & qu'on en inocule des animaux de la même espece, on verra paroître, au bout de six ou huit jours, la maladie, avec les mêmes symptômes & le même danger (*a*).

On peut donc conclure de tous ces faits, que l'humeur puriforme qui coule des yeux, celle qui sort des naseaux, &c. sont capables de la communiquer. Jusqu'à présent, il y a donc deux vérités acquises & bien constatées, c'est que ces humeurs ont cette propriété, & que les animaux peuvent en être infectés par deux moyens, soit par

(*a*) Voy. Recueil d'Observations.

la

la déglutition, ſoit par des plaies faites à leur peau. Suivant les différentes tentavives & expériences faites par M. de Courtivron, il paroît qu'on n'a pû y parvenir, par d'autres voies, ſoit par celles de la peau, ſans la bleſſer, ſoit par celle de la reſpiration; & M. Vicq d'Azyr aſſure que le réſultat de ſes obſervations eſt que les animaux ne la prennent que par la voie de la déglutition. Il réſulte donc de ce qu'on vient d'établir, que lorſqu'un animal, qui n'eſt pas bleſſé, s'infecte, il avale ordinairement le principe de la maladie *. Ses ravages, qui ſe font remarquer principalement dans les premieres voies, viennent à l'appui de cette vérité; & l'exemple de la *morve*, proprement dite, qui ſe communique de même, parmi les chevaux,

An de J. C. 1775.

* Cela arrive ainſi parmi les animaux : mais, dans l'eſpece humaine, dont la peau n'eſt pas aſſez couverte de poils, pour s'oppoſer à l'entrée & à l'action des virus contagieux, le contact malheureuſement, auquel on ne prend pas garde, eſt ce qui rend malade la moitié du genre humain. Ce qui paroît ſouvent un paradoxe pour les gens ſans attention & ſans expérience, devient une vérité démontrée pour ceux qui en ont beaucoup. De-là eſt née la néceſſité de certaines cérémonies religieuſes, uſitées chez les plus anciens peuples & les plus eclairés de la terre.

An de J. C. 1775.

la confirme. Tout concourt donc à établir que lorſqu'un bœuf, dans un tems de contagion ſemblable, vient à éprouver les effets de la maladie, il eſt plus que probable qu'il a avalé quelque partie de morve, ou de bile, ou de quelque humeur ſemblable, qui étoit répandue ſur quelqu'une des ſurfaces où ſon muffle s'eſt exercé.

Cela poſé; & en ſuppoſant qu'un pâturage, un breuvage, les herbes qu'on donne à manger, une crêche, les bords d'une auge, d'un abreuvoir, un linge, un morceau de bois qui a ſervi à un malade, & qu'on met dans la bouche d'un bœuf ſain, la main d'un Maréchal qui le frotte par-tout, enfin, le cuir d'un autre animal, &c. &c. ſoient infectés de ces matieres, on conçoit aiſément avec quelle facilité un bœuf, par ſon muffle, ſes levres humides, ſa tête mobile qu'il promene en tout ſens, peut être expoſé à leur action, & avaler un virus ainſi répandu ſur les ſurfaces, ſoit en ſe léchant, ce qu'il fait ſans ceſſe, ſoit en buvant, ſoit en broutant les herbes, ſoit en prenant ſon fourrage, &c. & s'il y a beaucoup de ſurfaces infectées autour de lui, cet effet paroît immanquable. Ainſi, on ne doit pas être ſurpris ni de la facilité ni de la promptitude avec leſquel-

les ces maladies ſe répandent, ni de la difficulté qu'on a à détruire leurs principes, lorſqu'une fois il y a beaucoup de ſurfaces qui en ſont empreintes. An. de J. C. 1775.

L'exiſtence & la faculté de ces corps nuiſibles étant prouvées & reconnues, il ne reſte plus qu'à trouver les moyens les plus puiſſans pour les détruire. La nature, ſavante mere en tout genre, qui vient à bout de les vaincre, lorſqu'elle peut exercer l'action de ſes inſtrumens ſur eux, peut-être nous fournira-t-elle quelques moyens puiſſans de deſtruction; il faut la conſulter. Mais, avant tout, il faut voir juſqu'à quel point s'étendent leur force & leur durée, & tout ce que l'Art a pu imaginer, juſqu'ici, pour les détruire.

On n'a pas encore aſſez d'obſervations pour pouvoir déterminer au juſte le temps de la durée de force des virus peſtilentiels, ſoit dans l'eſpece humaine, ſoit parmi les animaux; & encore cette durée eſt-elle relative à la condition des lieux où ils ſe trouvent principalement, & à la nature des corps avec leſquels ils ſont combinés ou aſſociés. Lorſqu'ils ſont renfermés & à l'abri de toute communication avec l'air extérieur, on ne connoît pas les bornes de cette

N 2

An. de J. C. 1775. extenſion de force ; mais, lorſqu'ils ſont à l'air, & diſperſés ſur des ſurfaces libres, la nature les a bientôt détruits. On peut poſer pour principe général que lorſqu'ils ſont renfermés & dans un état de ſéchereſſe, leur durée eſt beaucoup plus longue que dans un état humide. S'il faut ajouter foi au témoignage des Auteurs, & aux exemples tirés des obſervations faites ſur les virus de l'eſpece humaine, leur force ſe conſerve pluſieurs années, ſans s'altérer. On lit dans Alexandre Benedictus (*a*), qu'un matelas qui avoit ſervi à des peſtiférés, & qui avoit été oublié depuis ſept ans dans un coin de la maiſon d'un Sénateur de Veniſe, communiqua la peſte, au bout de ce temps, aux domeſtiques qui furent employés à le battre. Foreſtus rapporte que durant la peſte qui fit périr environ dix mille hommes à Vérone, en 1511, lorſque cette Ville étoit au pouvoir des Allemands, une ſeule fourrure qui avoit ſervi primitivement à un peſtiféré, coûta la vie à vingt-cinq Allemands, en paſſant de l'un à l'autre, & qu'elle ne ceſſa de communiquer la maladie que lorſqu'on eut pris le parti de la brûler. En rapportant un autre exemple ſem-

(*a*) V. Alexand. Bened. lib. de peſte, cap. 3.

blable de communication, par le moyen des habits qu'une femme avoit apportés en Zélande, cet Auteur (*a*) dit que le virus pestilentiel peut rester ainsi dans toute sa force pendant plusieurs mois. Il y a dans Sennert (*b*) un exemple de quatorze années de séjour du même virus, dans une piece d'étoffe apportée de Breslau dans une Ville de Lusace, où elle donna la peste à ceux qui s'en servirent les premiers. L'Histoire, les écrits de Kanold, d'Erndtelius, de Scheuzzer, de Mead, d'Astruc, &c. fourmillent d'observations semblables. Nous en avons rapporté plusieurs, dans l'histoire de la petite-vérole, qui prouvent que ces sortes de virus enfermés & dans un état de sécheresse, peuvent encore communiquer la maladie, après plusieurs mois, des années entieres mêmes. Mais, le fait le plus extraordinaire à cet égard est celui que Trincavel (*c*), Sénateur & Médecin de Venise, rapporte, au sujet des cordes, dont on s'étoit servi, depuis une vingtaine d'années, pour ensevelir les morts, en temps de peste, & qui ayant été oubliées dans

An. de J. C. 1775.

(*a*) V. Forest. Schol. ad observ. 22. lib. 6. de febrib.

(*b*) V. Senn. lib. IV. de febre, cap. 3.

(*c*) V. Trincavel. lib. 3. consil. 17.

An de J. C. 1775.

le coffre d'une Eglife; lorfqu'on voulut s'en fervir pour renouveller celles qui fervoient à fonner les cloches, celui qui les attacha fut bientôt attaqué de la pefte, qui fe communiqua à d'autres, & fit périr environ dix mille perfonnes dans la Ville. L'exemple de la plus longue durée de la force du virus peftilentiel, lorfqu'il eft expofé en partie à l'action de l'air, eft celui qui eft rapporté par Diemerbroeck, & qui fut obfervé dans la pefte de Nimégue, en 1635. Il fert à prouver que huit mois après, il eft encore en état d'agir; puifqu'un Apothicaire de cette Ville ayant écarté avec le pied, de la paille qui s'étoit corrompue au grand air, & qui avoit fervi pour le lit d'un de fes domeftiques mort de la pefte, huit mois auparavant, il fe fentit attaqué d'une douleur vive & poignante à la partie inférieure de la jambe, près du pied, comme fi on le brûloit avec de l'eau bouillante; & le jour fuivant, il s'y forma une cloche qui, ayant été ouverte, répandit une eau noirâtre, & laiffa voir un charbon peftilentiel qui dura plus de deux femaines (*a*). Il y a apparence que ce virus ayant

(*a*) V. Diemerbroeck, lib. IV. de Pefte, hift. 120, p. 486.

fermenté avec de la paille corrompue, avoit acquis un dégré de malignité de plus, puiſqu'il ſe communiqua avec tant de facilité. Lés obſervations faites ſur les virus peſtilentiels des hommes ſont conformes à celles qu'on a fait ſur ceux des animaux ; & ils paroiſſent tous acquérir un dégré de force de plus, lorſqu'ils ſéjournent dans des corps putrides. M. Vicq d'Azyr, dans la vue de s'aſſurer ſi les foſſes étoient contagieuſes, s'eſt convaincu par pluſieurs expériences que des morceaux de peau & de chair pris dans des foſſes, où depuis plus de trois mois on avoit enſeveli des animaux morts de la contagion, & introduits dans des plaies faites à des animaux ſains, les avoient infectés, & qu'on avoit fait périr deux vaches par une pareille inoculation (*a*).

An. de J. C. 1775.

Il eſt donc prouvé, malheureuſement pour les hommes & les animaux, que les virus des maladies peſtilentielles peuvent reſter quelque temps, ſans perdre leur force, lorſqu'ils ſont ou enfouis, ou cachés ſous la terre, ou enfermés dans des lieux qui les mettent entierement à l'abri des

(*a*) V. Recueil d'Obſervations, p. 10.

An de J. C. 1775. impreſſions de l'air. Mais, lorſqu'ils ſont expoſés à toute l'action de cet élément, ou à celle des corps dont il eſt chargé, la nature vient enfin à bout de les détruire. Un pâturage, une campagne, ne reſtent pas long-tems infectés. La nature a donc des moyens pour cela. Avant de les expoſer, examinons ceux que l'Art a mis juſqu'ici en uſage.

Il en eſt des parfums employés pour la déſinfection des demeures des animaux, comme des remedes. On n'a réuſſi que par hazard, parce qu'on a agi à tâtons, & ſans jamais prendre la Nature pour guide, qui fournit ſeule les bons modeles en tout genre. On a preſque tout eſſayé en fumigations. Pour les faire, on a mis preſque tous les corps de la nature à contribution. Les trois regnes ont à peine ſuffi pour déſinfecter une étable. Ce que l'un a approuvé, l'autre l'a condamné. Enfin, quand on a vu l'inſuffiſance de tous les parfums, on a pris le parti de tout brûler, de tout détruire, de tout renouveller. D'après ce qui étoit reçu, que l'air étoit infecté, ſe chargeoit d'atomes vraiment peſtilentiels, on a tout eſſayé pour le purifier : on s'eſt prévalu de l'exemple des Egliſes, des lieux mal-ſains qu'on avoit déſinfectés : enfin les acides minéraux ont paſſé pour les plus puiſſans correctifs des miaſmes,

les plus propres à produire l'effet désiré : mais, une seule expérience, après mille fausses désinfections opérées ainsi, a démontré leur insuffisance. On a pris un morceau d'étoffe imbibée du virus, on l'a exposée pendant plusieurs jours à toute l'action des acides minéraux les plus concentrés, même fumans, & si violens que l'étoffe en étoit corrodée : on s'en est servi ensuite pour inoculer un animal ; il a pris la maladie. Que conclure de cette expérience, sinon, que les parfums reconnus les plus puissans, employés jusqu'ici, sont inutiles ou du moins incapables de détruire la force d'un virus ? Mais, comment concilier, dira-t-on, cette expérience avec celle de M. de Morveau faite à Saulieu avec l'acide marin dégagé par l'intermede de l'acide vitriolique, qui prouve qu'on a désinfecté subitement une Eglise, purifié l'air, qu'on l'a rendu tout-à-coup salubre, au grand avantage de tous ceux qui y étoient, & qu'on a tiré, pour ainsi dire, des portes de la mort une foule innombrable de personnes menacées de périr ? C'est précisément par cette raison même que l'air renfermé des tombeaux d'une Eglise, (par une coutume inconcevable d'y sceller hermétiquement des cadavres en putréfaction) peut s'infecter de vapeurs mor-

An de J.C. 1775.

An de J. C. 1775. telles, & que celui d'une étable à vaches malades, ouverte, ne le peut point, qu'on parvient à désinfecter l'un, & non pas l'autre. Mais, s'il étoit d'usage de sceller hermétiquement le cadavre d'un bœuf dans une étable, alors, ce lieu seroit inhabitable, & l'air y deviendroit aussi pernicieux pour les hommes & les animaux, que peut l'être l'exhalaison d'une fosse ou d'un tombeau, qu'on ouvre au bout de quelque temps. Or, comme en Europe, il n'y a point de Dieux Apis à conserver, il arrive que les sépultures des bœufs sont rarement funestes, lorsqu'ils ont été enterrés avec précaution; mais que l'air de leurs demeures ne l'est jamais.

Depuis qu'on parle de vapeurs, de miasmes pestilentiels, personne n'a pris la peine de faire voir la différence qu'il y avoit entre les effets des vapeurs nuisibles & ceux des vapeurs fétides qui s'élévent du corps des malades. Si depuis qu'on observe, depuis qu'on inocule les maladies, il y avoit une seule observation bien faite, une seule expérience qui prouvât, qu'au moyen de l'air qui environne un malade, soit dans l'espece humaine, soit dans les animaux, on est venu à bout, une fois, d'une maniere certaine d'inoculer ainsi la maladie, de la faire passer d'un sujet à

l'autre; alors, on pourroit partir, au moins de quelque point fixe, & croire qu'en effet les maladies contagieuſes peuvent ſe communiquer par la voie de l'air : mais, malheureuſement, on ne trouve pas une ſeule expérience qui le prouve. Je ſais bien qu'on l'a dit, qu'on l'a répété mille fois, que les Livres ſont pleins de pareilles idées : mais, ſont-elles fondées? ne ſont-elles pas plutôt toutes hipothétiques, conjecturales, dénuées de preuves ? C'eſt ce qu'on pourroit peut-être établir, ſi on vouloit l'entreprendre. Les bornes de cet Ecrit ne nous permettent pas de trop longues digreſſions. Cependant, la queſtion eſt trop intéreſſante; il faut l'examiner.

An de J. C. 1775.

D'abord, il ſeroit facile de prouver que dans tous les tems, on eſt venu à bout de circonſcrire, pour ainſi dire, les maux contagieux, d'arrêter leurs progrès, de mettre des bornes à leur extenſion, de s'en préſerver, en évitant toute communication dans les lieux mêmes, dans les Villes qui en étoient infectées, dans le même Village, dans la même cour, où l'on a vu, où l'on voit tous les jours, une étable ſouvent infectée, & l'autre reſter intacte; enfin, on pourroit rapporter mille faits, mille obſervations

An de J. C. 1774. ſemblables, qui prouveroient que la ſphère de ces maladies eſt très-bornée, & qu'il faudra, quelque jour, la réduire enfin au ſeul corps du malade & aux humeurs qui en ſortent. Mais, on veut encore d'autres preuves. Il faut les donner, & faire voir qu'un air infect ne devient nuiſible, que lorſqu'il eſt renfermé, à l'abri de toute communication avec l'air extérieur, & que les maladies qu'il cauſe, alors, ne ſont ni peſtilentielles, ni putrides, ni contagieuſes.

Lorſque l'air eſt chargé de vapeurs dangereuſes, méphitiques, ou autres capables de nuire; ce n'eſt pas ſeulement une ſeule eſpece d'animaux qui en éprouve les effets; tout ce qui vit, tout ce qui reſpire, la lumiere même qui s'éteint; tout s'en reſſent. Mais, le mal qui en réſulte alors eſt-il contagieux, peſtilentiel proprement dit? c'eſt ce qu'aucune obſervation ne nous a encore appris. On ſait bien qu'il y a des vapeurs pernicieuſes, mortelles; que celle du charbon allumé, de l'acide nitreux fumant; celle qui s'éleve des foſſes qui ont reſté long-temps fermées; celle d'une cave où le vin nouveau fermente, ſont toutes mortelles. Mais, toutes ces vapeurs, dont la plupart ſont les produits des fermentations, ſont très-différentes de celles qui s'élevent du corps d'un

animal malade, à l'air libre. Celle qu'il rend, n'eſt qu'un alkali volatil que l'huile dont il eſt embarraſſé, rend plus ou moins fétide. Cet alkali mêlé d'huile, exhalé des excrémens, de toutes les matieres corrompues qui ſe putréfient à l'air libre, n'eſt point capable de donner la maladie dont le corps étoit attaqué, avant ſa décompoſition. Toute la ſurface de la terre eſt remplie de corps fétides ſemblables, de cadavres de toutes les eſpeces, qui affectent très-déſagréablement l'odorat, par la diſſolution de leurs parties, ſans qu'il en réſulte, pour cela, des maladies peſtilentielles. Ce n'eſt donc pas à raiſon de la mauvaiſe odeur que les corps ſont nuiſibles. Aucune ne donne des maladies peſtilentielles, telles qu'on en voit ſe répandre ſous le ciel le plus pur, & indépendamment de toutes ces émanations putrides. Si ces ſortes d'émanations étoient capables de produire des maux de cette nature, toutes les grandes Villes, le voiſinage des Boucheries, des Tanneries, les manufactures où l'on traite les ſubſtances animales les plus corrompues, comme celles des cordes-à-boyaux, les triperies, &c. tous ces lieux infects feroient bientôt déſerts. Cependant, on ne voit pas qu'il en réſulte rien de pernicieux ou de plus extraordinaire dans

An. de J. C 1775.

An. de J. C. 1775. les maladies de ceux qui les habitent, qui vivent, pour ainsi dire, au centre de cette prétendue infection. Il y a plus, & c'est un phénomene qui paroît inexplicable; c'est dans ces gens-là principalement que se trouvent réunies la force, la vigueur aux plus belles carnations. Il n'y a qu'à considérer le visage des Charcutiers, des Bouchers, des Boucheres, de tous ceux qui habitent les triperies, les manufactures des cordes-à-boyaux, qui manient sans cesse les substances animales; on est surpris de la fraîcheur de leur teint, de leur embonpoint, enfin de ces santés belles, robustes, & si rares aujourd'hui, dans la Capitale, parmi les autres hommes.

Ce n'est donc pas à raison de l'alkali volatil, chargé d'huile fétide, ou des mauvaises odeurs, que les corps corrompus sont nuisibles. Ces alkalis, très-innocens par eux-mêmes, sont bientôt dissipés ou combinés avec d'autres corps, avec l'acide vitriolique répandu partout, lorsqu'ils sont en liberté. Ils corrigent même l'air, en le privant de cet acide surabondant, & retombent ensuite, sous forme de sels ammoniacaux, sur la surface de la terre qu'ils fécondent. Ils ne sont donc pas nuisibles, lorsqu'ils sont libres; mais, c'est lorsqu'ils sont privés de cette liberté de

s'exalter, de ſe combiner, au grand air, avec d'autres corps, qu'ils deviennent réellement pernicieux, & très-mal ſains. Alors, cet air, ainſi renfermé, ſurchargé de gaz, d'alkali volatil, & d'autres émanations putrides qui s'élevent des corps en putréfaction, perd ſon humidité, ſon élaſticité, & s'il eſt reçu, dans cet état, dans les poumons ou les trachées d'un animal quelconque, il ceſſe d'être bienfaiſant pour lui; au lieu de ſervir, comme il faiſoit, à l'entretien de ſa vie, il devient un principe de mort. C'eſt ce qu'on voit arriver quelquefois à l'ouverture des foſſes, des tombeaux, qui ont reſté long-temps fermés. Mais, ce mal toujours ſubit, toujours le même, qui en réſulte, n'a rien de commun avec le genre de maladie dont l'animal étoit attaqué avant ſa mort. Que ſon corps ait été détruit par une maladie putride, gangreneuſe ou non; qu'il ait été d'abord très-infect ou ſans odeur; il ſuffit qu'il ſe corrompe dans un lieu clos & à l'abri de toute communication avec l'air libre & extérieur, pour que la vapeur qui s'en exhale enſuite, puiſſe être mortelle, même long-temps après. Mais, elle ne ſçauroit l'être, ſans cette condition.

An de J. C. 1775.

Il y a une très-grande différence entre les affections produites par ces ſortes de vapeurs, & les

An de J. C. 1775. maladies contagieuſes, peſtilentielles, proprement dites. Dans les premieres, l'animal perd connoiſſance, ſe trouve privé tout-à-coup de ſentiment & de mouvement, paſſe, pour ainſi dire, en un clin d'œil, de la plus grande vigueur au plus grand dépériſſement, de la vie à la mort; ou à un état d'aſphyxie, qui lui reſſemble, mais qui ne ſe communique pas. Les autres ſont des fiévres plus ou moins longues, contagieuſes, indépendantes de la condition requiſe pour produire les premieres, qui n'attaquent pour l'ordinaire, qu'une eſpece particuliere d'animaux, qui ſe répandent également dans les villes & les campagnes (que l'air ſoit pur ou ne le ſoit pas), qui ont une marche reglée, ordinairement, des ſymptômes avant-coureurs qui les annoncent, des périodes qui les caractériſent, enfin, des redoublemens & des mouvemens accompagnés de chaleur, d'ardeur, d'inflammation, de gangrene, &c; ſymptômes qui ne ſe rencontrent jamais dans les premieres, où l'on n'apperçoit que pâleur, froideur, images de la mort. On n'obſerve, tout au plus, dans les aſphyxies, que quelques légeres différences incapables de former un autre genre de maladie, dépendantes de l'alkali volatil corrompu qui domine dans la vapeur méphitique; alors, les yeux de

de celui qui y eſt expoſé, en ſont quelquefois attaqués, en même temps qu'il eſt ménacé de ſuffocation. Telle eſt l'origine du *plomb* que les vuidangeurs éprouvent quelquefois, à l'ouverture des foſſes, qui ne différe point eſſentiellement de tous les autres cas d'aſphyxie cauſés par différentes vapeurs élevées des tombeaux, des caves, des cuves, des ſouterrains, du charbon allumé, &c. qui naiſſent toutes de la même circonſtance, (c'eſt-à-dire du défaut d'air libre) & qui dépendent vraiſemblablement du même principe, puiſqu'on remédie à leurs effets de la même maniere. Mais, cet état, tout auſſi à craindre, plus redoutable même qu'une peſte, n'en eſt point une, à moins qu'on ne veuille confondre toutes les maladies ſous ce nom. An de J. C. 1775.

Tel eſt l'effet du dernier dégré de malignité des vapeurs putrides, lorſqu'elles ſont nuiſibles. Mais il faut toujours, pour le produire, qu'elles ſoient ou qu'elles aient été quelque temps renfermées; & le mal qui en réſulte, alors, n'eſt jamais ſuſceptible de ſe communiquer. Ce n'eſt donc pas dans l'air qu'il faut chercher les moteurs, les vrais foyers de contagion, qui ſont toujours fixes.

Il ſeroit peut-être à ſouhaiter que les principes des maladies peſtilentielles fuſſent volatils & féti-

An. de J. C. 1775. des. Leur extrême division dans l'air les auroit bientôt anéantis. Leur odeur pénétrante nous avertiroit bientôt de leur présence. On pourroit, au bout de quelques jours, habiter sans risque, un lieu dont on auroit ouvert les portes & les fenêtres; toucher impunément, manier tout ce qui auroit servi aux malades; rentrer en sûreté dans leurs demeures, après que la mauvaise odeur en seroit dissipée. Mais, malheureusement, les corps vraiment pestilentiels n'ont point d'odeur par eux-mêmes, surtout, lorsqu'ils sont dans un état de sécheresse; & une triste expérience apprend, tous les jours, que pour désinfecter véritablement un lieu qui a été habité par des pestiférés, dans tous les cas, on est quelquefois obligé de détruire tout, de tout brûler, longtems après avoir purifié l'air; ce qui n'arriveroit point si cette purification seule étoit capable d'anéantir entierement les principes de la maladie.

On est donc obligé, pour obtenir une véritable désinfection des lieux suspects, d'admettre deux sortes de corps à corriger; l'un, auquel il ne faut que la liberté & le renouvellement d'air pour devenir incapable de nuire, & qu'on corrige fort aisément avec les acides en évaporation; l'autre, qu'on a déja fait connoître, qui est fixe, très-dangereux, très-difficile à vaincre, qui exige

des ſecours tout différens, pour être anéanti, mais, qu'on peut néanmoins détruire, d'une maniere ſimple & point coûteuſe, ſi l'on fait attention aux moyens dont la Nature ſe ſert pour en venir à bout. An de J. C. 1775.

Il eſt certain qu'elle en a pour opérer cet effet. Un pâturage infecté, comme on a dit, ne l'eſt pas toujours. Il y a plus, la durée de ſon infection n'eſt pas longue, ſurtout ſi le virus, étendu ſur les ſurfaces, ſe trouve très-diviſé & diſperſé. Alors, ce n'eſt quelquefois que l'ouvrage d'une nuit, ſurtout, lorſqu'elle eſt fraîche & ſuccede à un ſoleil ardent; ſoit que l'humidité de la nuit, après avoir ramolli, écarté les parties intégrantes de ces corps, les prépare à une plus grande atténuation, à une diſſipation plus prompte, qu'opére enſuite l'ardeur du ſoleil, ſoit qu'il y ait dans la roſée même des principes qui nous ſont inconnus, ou qu'il ſe paſſe dans la nature des combinaiſons & des mouvemens particuliers qui nous échappent. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que l'anéantiſſement de ces corps arrive, & que les deux principaux inſtrumens dont la nature ſe ſert pour l'opérer, & qu'il nous eſt permis de connoître & de ſaiſir, c'eſt le *feu* & *l'eau*. C'eſt, en effet, au moyen de ces deux élémens,

An. de J. C. 1775. répandus partout, qu'elle vient à bout de vaincre tous les obstacles, de détruire en peu de temps, tous les corps nuisibles de la terre, même les plus compactes & les plus durs; soit en les exaltant ou les mettant en feu par des mouvemens rapides & des chocs précipités, lorsqu'ils sont insolubles dans l'eau & de nature à éclater ou à s'enflammer; soit en les divisant, les dissolvant, & les noyant enfin dans des torrents d'eau, dont elle lave toute l'atmosphere & la surface de la terre, pour les entraîner enfin dans l'abîme commun & immense d'eaux salées, où tout se confond, se précipite, se purifie ou s'anéantit.

L'eau, principalement, paroît donc être le grand moyen, le premier dissolvant de tous les corps nuisibles, qui n'ont pas besoin du concours du feu pour être détruits, & que la dissolution seule ou la division peut anéantir. Tels sont toutes les substances végétales & animales; & cette vérité est applicable à une infinité de cas. Mais, si ce moyen se trouve combiné avec le feu, il devient beaucoup plus actif, beaucoup plus puissant. L'eau combinée avec le feu, ou l'eau bouillante sera donc un des principaux secours indiqués par la nature, & peut-être le seul propre à diviser les corps nuisibles, à

opérer leur anéantissement. Et si jamais on a obtenu quelque succès par les fumigations abondantes & très-humides ; si l'on a observé des phénomenes qui ont paru inexplicables sur la désinfection des lieux, en les faisant habiter, pendant un temps, par des animaux de différente espece, par exemple, les chenils par des oyes (*a*), les étables à vaches par des chevaux, des poules, les écuries par des vaches, &c. tous ces phénomenes, dis-je, s'ils ont jamais existé, ne peuvent gueres s'expliquer que par la division des virus répandus sur les surfaces, qui ont été, ou foulés par les pattes humides de ces animaux qui les ont portés ailleurs, ou pénétrés par l'humeur de leur transpiration, par les fumées exhalées en abondance de leur corps, qui, répandues en vapeurs ou résoutes en liqueur, ont ramolli, divisé, étendu

(*a*) V. *A Treatise on canine madness. By R. James M. D. London*, 1760.

Cet Auteur y dit que pour détruire entiérement le virus de la rage dans les demeures des chiens, il faut les faire habiter par des oyes, & que cela a toujours réussi en Angleterre.

An. de J. C. 1775.

leurs parties & les ont mises enfin en état de se dissiper ou de s'annihiler.

On s'est convaincu par des expériences certaines, dans la derniere Epizootie, que les drogues les plus puantes, telles que l'assa fœtida & les autres, ne servoient qu'à rendre l'odeur des étables plus désagréable, sans remédier à la cause de l'infection. On en doit dire autant des autres matieres nitreuses, sulphureuses, arsénicales, &c. Outre qu'elles sont aussi nuisibles par elles-mêmes que les levains qu'on cherche à détruire, elles sont encore inutiles, dans bien des cas. L'eau & la division, dont celle-ci est le principal instrument, ont donc fait la fortune de toutes les fumigations, de tous les parfums, de toutes les drogues, de toutes les méthodes, &c. employées jusqu'ici pour la désinfection. Il n'y a, en effet, que l'eau qui soit capable d'annihiler ces corps, en les divisant; il n'y a que le feu qui puisse les détruire en les consumant. Mais, comme on ne peut pas appliquer le feu partout, principalement dans les parties creuses & profondes, où ces levains peuvent séjourner, & que l'eau y pénétre; c'est l'eau bouillante surtout, & sans addition d'aucune matiere, à moins

que ce ne ſoit des alkalis fixes, ou une leſſive, qu'il faut employer pour la déſinfection des ſurfaces infectées, & de tous les uſtenſiles: & ſi l'eau n'opére pas l'effet deſiré, il n'y a rien dans la nature, après le feu, qui en ſoit capable, que leur deſtruction ou leur réparation. An. de J. C. 1775.

L'eau en vapeurs, en aggrégation, en flots ſera donc le premier moyen, puiſqu'en même temps c'eſt le plus facile à employer, qu'on doit mettre continuellement en uſage, dans ces malheureuſes circonſtances, ſoit durant, ſoit après la maladie, ſi l'on ne veut pas courir le riſque de tout perdre. Un enduit ſur les ſurfaces avec le lait de chaux, peut remplir les mêmes vues. Une réparation à neuf des demeures, équivaut encore à ces premiers moyens, mais n'eſt pas encore le plus sûr, ſi l'on n'a pas le ſoin ou de laver, ou de brûler, ou d'enterrer les débris des ſurfaces réparées: car, on ne ſauroit être trop attentif à tout, dans ce cas; & les ſoins les plus minutieux ſont toujours ceux qui réuſſiſſent le mieux.

On dira peut-être, comment eſt-il poſſible qu'un corps, auſſi ſimple que l'eau, ſoit le plus puiſſant ſecours que l'Art puiſſe fournir pour opérer la déſinfection. Ce que le raiſonnement vient d'établir pour un cas particulier, l'obſervation &

An. de J. C. 1775.

l'expérience le confirment pour tous. Qu'on jette dans un torrent, un cadavre dont l'attouchement feroit le plus dangereux, toutes les ordures, les immondices des Hôpitaux des pestiférés, comme on est obligé souvent de le faire, on n'observera point que les maladies se transmettent par cette voie. Qu'on mette un virus en petite quantité dans une grande masse de liquide, il devient nul. M. de Courtivron a fait plusieurs expériences d'inoculation par des préparations semblables, qui n'ont été suivies presque d'aucun effet. Il est prouvé, de plus, que ces virus ou fermens, qui participent tous de la nature des humeurs qui les fournissent, autant qu'on en peut juger par les sens, ne contiennent d'autres principes que ceux des substances animales. Tantôt c'est une matiere épaisse, muqueuse, c'est-à-dire, une morve, tantôt c'en est une purulente, ou des croûtes, tantôt une sanie, &c. qui sont infectées. Si on les distille, on n'obtient que les produits ordinaires de ces mêmes substances. On a distillé, en Allemagne, la matiere d'un bubon pestilentiel, le résultat à été le même que celui du pus ordinaire (*a*). On ne remarque aucune différence

(*a*) Untzerus, lib. de Peste.

fenſible entre ces matieres vireuſes, & celles que les animaux fourniſſent dans d'autres circonſtances. Si l'humeur naturelle eſt ſpécifiquement plus légere que l'eau, comme la matiere morveuſe, elle la ſurnage, & devient, par cette propriété même, plus facile à vaincre par l'eau, & lui donne plus de priſe. Si ces corps ſont deſſéchés, collés aux ſurfaces, l'eau, ſur-tout unie au feu, eſt capable de les ramollir, de les diſſoudre, de les entraîner, ou de faciliter leur évaporation. Ainſi, de quelque maniere qu'on conſidére les effets de l'eau ſur toutes les ſubſtances animales ou végétales, on trouve que la Nature vient à bout de les vaincre au moyen de cet élément, & de les anéantir, à la fin, toutes, ſoit par des fermentations, des diſſolutions, des mouvemens phyſiques dont l'eau eſt le principal inſtrument, ſoit par des impulſions méchaniques avec le même corps ; & il y a apparence qu'aucun de ces phénomenes ne pourroit avoir lieu ſans le ſecours de l'eau.

Non-ſeulement l'eau eſt propre, par quelqu'un de ces moyens, à diſſoudre tous les corps animaux & végétaux nuiſibles, mais les minéraux mêmes, lorſqu'ils ſont dans ce cas ; puiſque, de toutes les ſubſtances minérales qui nuiſent phyſiquement à

An de J. C. 1775.

l'homme ou aux animaux, il n'en eſt aucune qui ne ſoit ou ſoluble dans l'eau, ou dans un état ſalin. Ainſi, de quelque nature que ſoient celles dont il eſt queſtion, le plus facile & le plus sûr moyen de les détruire ſera toujours l'emploi de cet élément. C'eſt donc la Nature elle-même qui a indiqué la route qu'il faut ſuivre dans ces occaſions ; & ce n'eſt qu'en l'imitant, qu'on peut eſpérer d'obtenir le même avantage.

Si l'on réſume ce qu'on vient d'expoſer ſur l'infection & ſur les moyens de purifier tous les lieux ſuſpects, il en réſulte qu'il n'y en a pas de meilleur pour corriger l'air, que le vinaigre en évaporation, ou l'acide marin, dégagé ſuivant le procédé de M. de Morveau *, & que pour déſinfecter véritablement les ſurfaces des corps, le meilleur parti qu'il y ait à prendre, c'eſt de laver tout à l'eau, tantôt froide, tantôt bouil-

* Ce procédé conſiſte à faire fondre du ſel ordinaire, ou du ſel gemme dans l'eau chaude, & d'y verſer deſſus de l'huile de vitriol. Par l'union de l'acide vitriolique avec la baſe du ſel marin, l'eſprit de ſel devient libre, & ſe combine dans l'air avec les alkalis qui s'y trouvent, & l'atmoſphere du malade en devient plus pure & plus ſaine.

lante ; d'en faire évaporer souvent dans les demeures des animaux malades ; & de lessiver les étoffes, les ustensiles, de les laisser ensuite au grand air pendant quelque temps, & de brûler tout ce qui aura servi, soit pour fourrage, soit pour litiere aux animaux. An. de J. C. 1775.

Après avoir éclairci le phénomene de l'infection, de la communication ; indiqué le meilleur moyen d'y remédier ; il nous reste encore une question plus intéressante à agiter. Pour parer, s'il est possible, tous les coups des maladies semblables, il ne suffit pas d'avoir indiqué les secours les plus propres à les combattre ou à les détruire, lorsqu'elles existent parmi nous. Il faudroit savoir encore comment elles se forment, d'où elles viennent, comment elles pénétrent d'un bout de l'Europe à l'autre, enfin, connoître leurs causes, leur véritable source, leur pays d'origine ; afin de se prémunir, s'il est possible, contre de nouvelles attaques, & se mettre en garde contre les climats étrangers, en cas que ce soient eux qui nous les procurent. L'examen de tous ces points de la question exige des discussions particulieres sur plusieurs, essentiels à connoître. Mais, avant tout, pour ne pas perdre de vue notre objet principal, qui est

An de J.C. 1775. l'Epizootie actuelle ; & son origine, ainsi que celle de toutes les maladies dont il a été question, qui peuvent lui ressembler ; examinons d'abord en quel lieu elles ont presque toujours pris naissance, & si les causes qui y agissent, sont en effet assez puissantes pour les produire, s'accordent avec les observations, & confirment les doutes qu'on peut avoir sur leur origine ?

Si l'on remonte aux temps des plus anciennes pestes, & des plus meurtrieres qu'on ait vu régner, soit sur les hommes, soit sur les animaux, & dont l'histoire fasse mention ; on trouve que relativement à la position de la France & de l'Italie, en Europe, l'observation de Pline sur celles des hommes, est juste, quand il a dit qu'elles venoient toutes du côté de l'Orient, & peut s'appliquer encore aux maladies les plus meurtrieres des bêtes à cornes. En effet, qu'on parcoure l'histoire de toutes les pestes qu'on a vu ravager l'espece humaine ou les bestiaux, & qui se sont répandues sur notre continent, on trouve que celles dont les Grecs, Thucidide & les autres ont fait mention, avoient pris leur origine du côté de l'Egypte, à l'orient de la Gréce ; que celles dont Plutarque, Denis d'Halicarnasse, Tite-Live, Taci-

te, Pline & les autres Romains ont parlé, venoient toutes du même côté, ou de la Hongrie ou de la Dalmatie ; & que celles qui ont été décrites dans des temps plus modernes par Evagre, Procope, Galien, Fracaſtor, &c. avoient également une origine orientale. Mais, ce qui eſt le plus eſſentiel à connoître, c'eſt que depuis ces Auteurs, toutes les obſervations qu'on a faites ſur l'origine des plus meurtrieres de l'eſpece humaine, ou des animaux, (des bêtes à cornes ſur-tout) s'accordent à dire qu'elles ſont toutes venues, par rapport à la Hollande, la France, l'Italie, &c. du côté de l'Orient, ou bien ſont toutes ſorties de la Hongrie, qui, après l'Egypte, eſt peut-être le pays le plus peſtilentiel qu'il y ait au monde.

An. de J. C. 1775.

On croit avoir démontré, dans un autre Ecrit, que la petite-vérole avoit pris ſon origine dans cette partie de l'Afrique, d'où elle s'étoit répandue, depuis le ſixieme ſiécle de l'Ere chrétienne, ſur preſque toute la ſurface de la terre, principalement dans les pays d'Europe, où elle ravageoit ſucceſſivement les Villes & les Campagnes, les unes après les autres, de la même maniere que toutes les autres contagions connues, qui laiſſent ſouvent des intervalles conſidérables

An de J. C. 1775. entre leurs attaques, mais qui ſe réveillent toujours tant que leurs germes ſubſiſtent & qu'on ne prend point de meſures pour les étouffer. Mais, on a été ſourd à la vérité la plus importante, peut-être, qu'il y eût à vérifier. Des raiſons de probabilité l'ont emporté ſur des certitudes phyſiques. On n'a pas ſeulement penſé à s'aſſurer ſi le Couvent des Capucines de Paris, l'Abbaye de Longchamp, une infinité de Maiſons Religieuſes, de petites Villes, des Villages, des Hameaux, répandus en France, reſtent dix, quinze, vingt, quarante années, des demi-ſiécles entiers mêmes, ſans reſſentir les attaques de la petite-vérole. On n'a pas voulu ſavoir non plus comment cela pouvoit arriver, & s'il eſt en effet démontré, que puiſque c'eſt une maladie contagieuſe qui ſe répand d'un endroit à l'autre, le plus ſage parti qu'il y auroit à prendre pour s'en délivrer, ce ſeroit celui des précautions, qui n'ont paru une hydre qu'à ceux qui croyoient à la poſſibilité d'un germe inné. On n'a pas voulu faire attention encore, que puiſque la maladie n'exiſte que depuis un certain temps parmi nous, & que la plupart des hommes, preſque toutes les petites Villes & les Villages d'Europe n'en ſont attaqués que dans des ravages communs & après

un laps de temps considérable, toujours par quelque cas fortuit; en remédiant seulement aux abus qui la répandent tous les jours, on la rendroit d'abord beaucoup plus rare par-tout, & qu'enfin on s'en délivreroit un jour tout-à-fait; même beaucoup plus facilement qu'on ne s'est délivré plusieurs fois de la peste & de la lépre, qu'on a entiérement détruites. Mais, ce n'est pas ici le lieu de discuter ce point, à l'évidence duquel on sera un jour forcé de se rendre; il s'agit de préserver les animaux de leurs maladies pestilentielles, de leurs *clavelées*; les hommes penseront sérieusement aux leurs, quand ils voudront. An. de J. C. 1775.

Il seroit aussi facile (pour revenir à la Hongrie) de faire voir que la plupart des maladies pestilentielles des hommes, comme plusieurs fiévres pourpreuses, malignes & gangreneuses, dont quelques-unes ont retenu même le nom de leur pays natal, telle que le *lues Hungarica*, &c. n'ont eu d'autre origine que cette contrée: mais, ce qui pourroit être vrai à l'égard de certaines maladies contagieuses de l'homme, ne seroit point une preuve pour celle des animaux; il faut donc examiner ce qui les concerne.

Si l'on consulte les plus anciens monumens sur les Epizooties les plus meurtrieres des bêtes

An de J. C. 1775. à cornes, on trouve que celle de l'année 376 de l'Ere chrétienne, décrite par le Poëte Cécile Sévére, (voy. Ie. Partie, p. 61.) la plupart de celles du moyen âge, celle de 1711 & celle de 1745, dont les ravages ont été les plus meurtriers & les plus remarquables, & qui ont toutes eu le même caractere, les mêmes symptômes que la maladie actuelle, sont toutes nées en Hongrie, d'où elles se sont répandues, par communication, dans les autres parties d'Europe. Si l'on ajoute à tous ces faits l'Ordonnance du Roi, du 6 Janvier 1739 (*a*), qui prouve qu'une Epizootie de même nature se fit sentir, alors, dans ce pays sur le gros bétail, & causa les plus vives alarmes, on aura, je crois, la preuve la plus complette que la maladie des bêtes à cornes, la plus dangereuse, celle qui se répand avec le plus de fureur parmi ces animaux, n'a encore eu d'autre pays d'origine bien constaté que la Hongrie.

Cela posé, il convient d'examiner si les causes qui y agissent continuellement, sont en effet assez puissantes pour les produire.

(*a*) V. Ordonnance du Roi, concernant les précautions à prendre sur les frontieres, à l'occasion des maladies contagieuses qui se sont répandues dans une partie de la Hongrie, &c. du 6 Janvier 1739.

La Hongrie eſt, de l'aveu de tout le monde, le pays d'Europe qui contient les eaux les plus mal-ſaines & en même temps les plus poiſſonneuſes; & ſi l'on excepte la partie que baigne le Danube, on ne trouve nulle part, dans tout ce Royaume, une eau qui ſoit potable. Il y a beaucoup de marais qui en contiennent de pernicieuſes. Ce qui rend celles de la *Drave*, de la *Teiſſe*, de la *Save*, du *Maros*, du *Raab*, du *Waag*, du *Graaw*, de la *Zarwiſe*, &c. rivieres de Hongrie, ſi mal ſaines & ſi ſuſpectes, ce ſont vraiſemblablement les parties, les ſels métalliques qui réſultent des mines de cuivre, de plomb, de mercure, ou d'arſénic, dont ce pays abonde, & dont elles ſe chargent, ou à leur ſource ou dans leur cours. Cela ſert à favoriſer la conjecture de ceux qui ont prétendu que les virus peſtilentiels qui affectent les animaux ſont d'une nature arſénicale. On pourroit ſuivre cette idée, ſi on vouloit la faire valoir, juſques dans l'effet des remedes les plus propres à combattre certains poiſons dans le corps animal; tels que les acides végétaux, qui ont été reconnus leurs meilleurs antidotes, de l'arſénic même, ſur-tout de ce fameux poiſon dont ſe ſervoient les Dames Romaines, qu'on appelloit l'*aqueta*. Mais, on riſque de ſe perdre

An. de J. C. 1775.

An de J. C. 1775.

dans les chofes conjecturales, & ce n'eft point notre intention. Les beftiaux, en Hongrie, obligés de boire de ces eaux, ne peuvent qu'en reffentir les effets pernicieux; auffi, ce n'eft qu'à force de fel gemme, dont on eft obligé de leur donner continuellement à lêcher, dans tous les endroits qu'ils habitent, qu'on vient à bout de les préferver de plufieurs maladies *. Mais, lorfqu'une fois ils en font privés, & que leur fang s'échauffe par des marches un peu longues; alors, ces principes fermentent, infectent toute la maffe des humeurs, & il en réfulte une maladie, qui fe communique à d'autres, par quelqu'une des humeurs qui fortent de leur corps, & qui font autant de levains, autant de fermens capables de faire naître le même mal fur tous les autres animaux de la même efpece qui fe trouvent expofés à leur action. Ainfi, un bœuf forti de Hongrie, privé de fel & échauffé par une mar-

* Ceci n'eft point contradictoire avec ce qu'on a déja dit, que le fel marin étoit incapable de fervir de préfervatif aux bœufs, lorfque la maladie eft une fois déclarée; & cela eft vrai. Mais, avant qu'elle fe manifefte, on convient qu'il peut les en préferver. Ainfi, il n'eft préfervatif que dans cette circonftance.

che un peu forcée, eſt l'animal peut-être le plus à craindre qu'il y ait pour les beſtiaux de la même eſpece. L'Italie a été ſi ſouvent expoſée aux maladies peſtilentielles des bœufs, par le commerce qu'elle faiſoit de ces animaux, depuis pluſieurs ſiécles, avec la Hongrie & la Dalmatie, qu'elle a été obligée enfin, depuis quelques années, de renoncer entiérement à une communication ſi dangereuſe ; & elle fait venir les ſiens de la Carinthie & de la Suiſſe. Auſſi, ce n'eſt que depuis ce temps qu'elle ſe trouve à l'abri de ces peſtes, qui l'ont ſi ſouvent dépeuplée de ſon gros bétail, & qui ſe ſont communiquées au reſte de l'Europe. Les Pays-bas & la Hollande qui paroiſſent avoir ſuccédé à l'Italie dans ce genre de commerce, connoiſſent mal leurs intérêts, s'ils perſiſtent à le faire ; & l'on oſe dire qu'ils ſeront ſans ceſſe expoſés aux Epizooties les plus meurtrieres, ainſi que les autres pays d'Europe qui tirent leurs bœufs de Hongrie, s'ils ne prennent des précautions infinies ſur l'état de ces animaux. On remarque que ce n'eſt plus du côté de l'Italie que nous viennent aujourd'hui ces ſortes de maladies. C'eſt toujours du côté du Nord. La Hollande qui y eſt expoſée plus que les autres pays, par

An. de J. C. 1775.

An de J. C. 1775. le commerce immenſe qu'elle fait de bœufs & de cuirs verts, frais, ſecs, &c. de toute eſpece, avec le reſte de l'Europe, devient la ſource & le foyer d'où partent continuellement des étincelles de ces feux, qui ſe rallument & ſe répandent avec tant de fureur, tantôt en France, tantôt en Angleterre, tantôt en Allemagne, &c. & ce n'eſt que par des Réglemens ſages pour empêcher la communication des beſtiaux & le commerce des cuirs, que les autres Gouvernemens parviennent à s'en garantir. Il n'y a d'autre parti à prendre en Europe, juſqu'à ce que les marais de Hongrie ſoient deſſéchés, que de n'en point tirer de bœufs, ou bien de leur faire obſerver une eſpece de quarantaine dans des étables particulières, juſqu'à ce qu'on ſe ſoit parfaitement aſſuré de leur état. Cette précaution ſage, jointe à une grande attention ſur les cuirs, eſt ſeule capable de mettre à couvert des événemens de la contagion. Il y a tant d'exemples qui prouvent que le ſang des bœufs s'échauffe, s'altére & ſe gâte dans leurs marches, ſur-tout, lorſqu'ils viennent de quelque endroit ſuſpect, qu'on ne ſauroit être trop en garde ſur leur état. Nous ſommes ſi expoſés à tant de maux, à tant de

maladies putrides, malignes; il y a tant de faits qui constatent que l'usage des chairs d'animaux malades est nuisible, qu'on ne sauroit veiller de trop près à des abus qui intéressent si fort la conservation des hommes. An. de J. C. 1775.

On peut juger du mal qu'un bœuf malade peut faire, dans certains cas, par celui qui en résulta en 1711. Il fut prouvé que celui qu'on avoit emmené de Hongrie, dans le territoire de Padoue, causa la perte de plus de quinze cent mille bêtes à cornes, en Europe, en moins de trois ans. On est étonné des progrès qu'une maladie semblable peut faire, en si peu de temps; mais, on cesse de l'être, quand on considère la quantité de surfaces qu'un seul bœuf malade est capable d'infecter, en un jour, avec les humeurs qui sortent de son corps; & la facilité avec laquelle ceux qui y sont exposés peuvent contracter le mal, en flairant, en léchant, en buvant, enfin en avalant quelques parties de ces fermens contagieux, dont un atome suffit pour donner la maladie. Sa multiplication à l'infini offre un calcul effrayant à l'imagination. La maladie épizootique de 1745, qui n'eut peut-être pour principe qu'une bête infectée, en a fait périr plus de trois millions en moins de dix ans. Une seule

An. de J. C. 1775. vache, emmenée de Flandre en Picardie, en a fait périr plus de six mille; une autre plus de cinq mille, dans l'Artois. Un seul cuir apporté à Bayonne, est peut-être la cause d'une perte de plus de quinze millions de livres. Quels résultats affreux d'une si petite, d'une si foible cause, en apparence! Ils n'en sont pas moins réels. Si l'on demande comment ces cuirs, portés aux tanneries des environs de Bayonne, ont pu produire tant d'accidens? on répondra qu'il est aussi facile qu'un cuir frais, suspect, déposé dans un lieu humide, aux environs d'un pâturage ou des demeures des bestiaux, puisse infecter les herbes sur lesquelles on le dépose, qu'un bœuf malade puisse communiquer sa maladie à d'autres par les humeurs qui sortent de son corps.

L'Epizootie s'étant répandue ainsi dans le Labour, la Navarre, la Guienne, le Béarn, mérita toute l'attention du Ministere, & donna lieu d'abord à un Arrêt du Conseil du 18 Décembre 1774 (*a*), dans lequel on dit que, vu l'inutilité

(*a*) V. Arrêt du Conseil, contenant des dispositions pour arrêter les progrès de la Maladie épizootique sur les bestiaux, dans les Provinces méridionales du Royaume, du 18 Décembre 1774.

des secours employés, & la difficulté de guérir la maladie, on ordonne de tuer les bêtes malades, jusqu'à la concurrence des dix premieres seulement, dans chaque Paroisse où elle se sera manifestée; & Sa Majesté, par un acte de bienfaisance, dédommage tous les propriétaires, dans ce cas, du tiers de la valeur de l'animal. Mais, le mal ayant fait de nouveaux progrès, & Sa Majesté s'étant fait rendre compte des expériences faites sur les lieux, il a été rendu un autre Arrêt du Conseil (*a*), qui, en ordonnant l'exécution de celui du 18 Décembre, enjoint de tuer tous les animaux reconnus malades de l'Epizootie, après que les signes auront été bien constatés; de taillader les cuirs des morts, en général, même de ceux qui le seroient naturellement; avec défenses d'en faire aucun usage & de les mettre dans le commerce, sous quelque prétexte que ce soit, ainsi que les ustensiles, fumiers, &c. qui auroient servi aux animaux malades. Sa Majesté accorde, en outre, par un Arrêt de son Conseil, du 8 du même mois, une gratification de 24 liv. par chaque mulet ou cheval propre à mettre à la charrue, (pour remplacer

An de J. C. 1775.

(*a*) V. Arrêt du Conseil, du 30 Janvier 1775.

P 4

An. de J.C. 1775. les bœufs) qui feroit vendu dans les Marchés de Libourne, d'Agen & de Condom, jufqu'au 20 Février fuivant.

Tous ces actes de bienfaifance de la part de Sa Majefté, infpirés fur-tout par un Miniftre fage, éclairé, rempli d'humanité lui-même, dont tant de malheureux ont reffenti les effets, n'ont pas peu contribué à réparer les pertes immenfes que les Provinces méridionales viennent de faire, & à adoucir leur fort. Il vient de paroître encore un Mémoire inftructif (*a*), émané de l'autorité Royale fur un plan adopté par le Roi, pour la definfection des Paroiffes, la marche des troupes d'infanterie & de cavalerie, qu'on a fait paffer dans toutes ces Provinces. Tout s'eft réuni pour feconder les vues bienfaifantes de notre Monarque. On a circonfcrit, pour ainfi dire, la maladie; on a formé un cordon général, qui a empêché de toutes parts fon extenfion, & l'a bornée à un centre commun, vers lequel les troupes fe font repliées

(*a*) V. Mémoire inftructif fur l'exécution du Plan adopté par le Roi, pour parvenir à détruire entiérement la maladie qui s'eft répandue fur les beftiaux, en Guienne & dans les Provinces circonvoifines. A l'Hôtel de la Guerre, 1775. in-fol.

& réunies, tandis que des cordons particuliers la circonfcrivoient dans toutes les Paroiffes infectées. M. le Comté de Périgord, d'un côté ; M. le Comte de Fumel, & M. le Comte d'Amou, de l'autre, chacun dans leur Commandement ont fi bien concerté leur marche & leurs opérations, dans l'exécution de ce beau Plan, qu'on eft venu à bout de réduire la maladie à un très-petit efpace. L'on a acquis, par fa deftruction, la preuve certaine qu'il eft poffible d'oppofer des barrieres au cours de ces fléaux ; de les étouffer dans leur naiffance ; que l'air ne les tranfmet jamais d'un endroit à l'autre ; & que, dans ces circonftances malheureufes, l'autorité fuprême bien éclairée fait toujours beaucoup plus que toutes les reffources de l'Art. Il n'y a, en effet, dans toutes les maladies peftilentielles, foit dans l'efpece humaine, foit parmi les animaux, que les fecours politiques bien concertés & combinés avec ceux de l'Art, quelquefois, qui fauvent les uns & les autres ; & le plus grand des malheurs, dans des circonftances femblables, c'eft d'écouter les gens à fyftêmes, qui font dépendre toutes les maladies épidémiques de l'air. Alors, on perd de vue les véritables foyers de contagion. On perd, en outre, un temps pré-

An de J. C. 1775.

An. de J. C. 1775. cieux à ſyſtématiſer ; on perpétue toujours les erreurs & les maladies, & on dépenſe un argent immenſe en bois & en parfums inutiles. Une autre peſte non moins à craindre, dans ces temps fâcheux, c'eſt celle des Charlatans, qui promettent toujours des guérifons.

Le Gouvernement, en ſuivant la conduite dont on a parlé, a motivé les raiſons qui l'avoient déterminé à ce parti. Elles ſont, on ne peut pas plus fortes. Il eſt prouvé clairement dans ce Mémoire inſtructif, qu'en indemniſant les propriétaires du tiers de la valeur de chaque bête ſacrifiée, le ſacrifice des beſtiaux attaqués, bien-loin d'être onéreux, devenoit avantageux ; puiſque, malgré toutes les eſpérances illuſoires, données par les Charlatans, » il étoit conſtant (comme on y dit) » qu'aucun remede connu n'avoit pu » triompher du fléau, de l'aveu de tous les Gens » de l'Art, employés juſqu'alors ; que s'il n'étoit » pas abſolument impoſſible de ſauver quelques » individus, ce ne pouvoit être que par un trai- » tement commencé dès les premiers inſtans du » mal, & ſuivi méthodiquement avec une atten- » tion, dont les ſeuls Médecins expérimentés » ſont capables, &c. ; que quand même, avec » les ſoins les plus conſtans & en employant les

» remedes les plus appropriés, on auroit une » espérance raisonnable d'en sauver un sur trois, » le propriétaire seroit exactement indemnisé du » sacrifice des bestiaux tués, en recevant le tiers » de leur valeur; & que si l'espérance étoit presque nulle, comme tout le prouvoit, le paiement de ce tiers étoit un pur acte de bienfaisance du Roi envers ses sujets. » Et en effet, dans cette maladie, la perte des bestiaux attaqués a toujours excédé les deux-tiers; ainsi, c'est ce qui pouvoit arriver de plus heureux aux propriétaires. D'ailleurs, il y a un avantage dans cette conduite, indépendamment du bienfait de Sa Majesté, que les autres moyens ne sauroient jamais procurer; c'est qu'on ne perd point de temps, toujours précieux dans ces circonstances, & qu'on étouffe subitement la maladie d'abord qu'elle paroît; ce qui sauve quelquefois une Province entiere. C'est ainsi qu'elle a été anéantie, presque sur-le-champ, dans le Périgord, & sur-tout dans le Languedoc où elle commençoit à pénétrer, avec une activité & une célérité vraiment admirables, de la part de M. le Comte de Périgord & de M. de Saint-Priest, Intendant de cette derniere Province. Il eût été bien difficile de donner des preuves plus éclatantes de leur zele pour le

An. de J. C. 1775.

An de J. C. 1775.

bien public. Ainſi, tout concourt à prouver, juſqu'à ce qu'on ait trouvé des ſecours plus efficaces pour combattre avantageuſement la maladie, que cette conduite eſt celle qui réunit le plus d'avantages pour l'Etat & les particuliers.

Ce ſeroit une prétention trop orgueilleuſe & vaine, ſans doute, de notre part, de propoſer un autre expédient, qui pourroit peut-être devenir moins onéreux à l'Etat, mais qui exige, à la vérité, beaucoup d'attention. On n'a pas aſſez de vanité pour croire que la méthode qu'on a propoſée, ſoit la meilleure; mais, on ne doit rien négliger dans ces circonſtances. Ne pourroit-on pas, du moment qu'une bête malade eſt condamnée & cenſée morte, au lieu de la tuer tout de ſuite, l'enfermer dans un endroit particulier, à l'abri de toute communication, & faire ſur elle l'eſſai des différentes méthodes qu'on propoſe, juſqu'à ce que les ſymptômes décidément mortels, tels que la dyſſenterie, paruſſent? De cette maniere, l'Etat & les particuliers ne perdroient que ce qu'il eſt impoſſible de ſauver; & l'on auroit au moins la facilité de faire des tentatives, qui pourroient peut-être avoir quelque ſuccès. Car, il faut l'avouer, la conduite qu'on tient eſt à la vérité, le triomphe des moyens politiques,

de l'adminiſtration, mais, fait la honte de l'Art, & ne donne aucune eſpérance. An de J. C. 1775.

Pour éviter le danger qui réſulte du commerce des Beſtiaux, on a propoſé de marquer tous ceux d'une Province, dans laquelle la maladie ſe déclare, de la lettre S, par exemple, qui annonceroit qu'ils ſont tous ſuſpects. Ce ſeroit, en effet, un moyen certain & facile d'empêcher beaucoup d'abus qui répandent le mal quelquefois d'une Province à l'autre, & un avertiſſement qui tiendroit en garde contre de pareils beſtiaux. Cela pourroit, à la vérité, gêner un peu leur commerce, dans les Provinces marchandes ſurtout, & empêcher la vente de certains. Mais, une précaution ſemblable eſt toujours bonne à prendre dans ce cas ; & toutes les conſidérations particulieres doivent céder à celles du bien général. Si l'on ne marque pas toutes celles d'une Province, il faudroit marquer, au moins, toutes celles des Cantons ou des Paroiſſes infectées ; & cela paroît même néceſſaire ; puiſqu'il eſt prouvé que les Beſtiaux d'un Canton portent ſouvent la contagion dans un autre.

Parmi tous les avis & inſtructions publiés dans cette circonſtance, on doit diſtinguer, outre les pieces émanées immédiatement de l'autorité

An de J. C. 1775.

ſuprême, & celles qui ont été publiées par ordre du Roi, la lettre circulaire, en forme de mandement de M. de Brienne, Archevêque de Toulouſe, adreſſée à tous les Curés de ſon Diocèſe. Ce Prélat éclairé & bienfaiſant, plein de cette vérité, que dans ces conjonctures, le ſoin de tenir les étables propres, & de défendre les Beſtiaux ſains de la communication avec les malades, eſt le premier devoir à remplir, qui n'empêche pas les prieres, & devient même un acte de piété, agréable à Dieu, inſiſte principalement ſur ce ſoin, & ſur le danger des Pélerinages & des aſſemblées. En effet, c'eſt le plus grand ſervice à rendre aux payſans que de les éclairer ſur des points auſſi eſſentiels.

Alitur vitium, vivitque tegendo
Dùm medicas adhibere manus ad vulnera paſtor
Abnegat & meliora Deos ſedet omina poſcens.

Cette vérité eſt de tous les temps, de tous les pays, de toutes les religions. Dans ces circonſtances, il faut beaucoup de ſoin, peu de contemplation, & point d'attroupement. Jamais la peſte des hommes ne devient plus fréquente parmi eux, qu'à l'iſſue des grandes foules. On doit communiquer peu avec ſes voiſins, & ne jamais perdre de vue ſon troupeau malade.

Sans quoi la contagion fait des progrès & infecte tout. Non-feulement cet illuftre Prélat éclaira fon Diocèfe, mais l'indemnifa de fes pertes, par des bienfaits répandus avec profufion. Tous ces exemples de générofité ont été fuivis par une infinité de perfonnes refpectables & le Miniftere; les Chefs, les Magiftrats, les Prélats, les Curés, les Seigneurs, &c. ont donné dans cette occafion des preuves de bonté, de bienfaifance, de zele, de lumieres, & d'humanité qu'on auroit de la peine à trouver ailleurs. An. de J. C. 1775.

Parmi les excellentes leçons données par M. l'Archevêque de Touloufe, aux Curés de fon Diocèfe; il y en a une, extrêmement utile, felon nous, dans de femblables circonftances; qui eft « que la meilleure précaution que chaque » particulier puiffe prendre, c'eft de tenir fes » bêtes renfermées dans des étables propres, où » l'air foit fouvent renouvellé & purifié; & de » les tenir tellement renfermées, qu'elles n'aient » aucune communication ni avec d'autres bêtes, » quelles qu'elles foient, ni même avec d'autres » hommes que ceux qui font prépofés pour en » avoir foin. Les pâtures publiques, les abreu- » voirs communs, tout ce qui réunit les Beftiaux » doit être évité; c'eft prefque toujours par quel-

An de J. C. 1775.

» que négligence ſur ces précautions que la ma-
» ladie a été apportée dans les lieux où l'on en
» a éprouvé les ravages ; & l'animal eſt comme
» à l'abri de ſes atteintes ; s'il eſt ſequeſtré de
» ce qui peut la répandre ».

En effet, il ſeroit preſque impoſſible qu'une maladie de cette nature fit des progrès, ſi chacun avoit le ſoin d'enfermer ſon bétail, au premier bruit de la contagion. C'eſt par cette raiſon ſeule que dans les peſtes publiques parmi les hommes, il n'y a ordinairement que ceux qui ſont renfermés qui en ſoient à l'abri. Dans celle de Marſeille, il n'y eut que les Religieux bien cloîtrés, les priſonniers enfermés au fond des cachots, & ce fameux Garnier, dont on a parlé dans l'hiſtoire de la petite Vérole, qui fit l'admiration & l'étonnement de tout Marſeille *, dont les demeures reſterent intactes.

* Cet Horloger, aux premiers bruits de la peſte, ayant muré ſa porte & fait ſes proviſions, s'enferma avec une famille nombreuſe. Tout ſon quartier devint déſert par les ravages que cauſa la mortalité dans cette Ville. Il voyoit paſſer, tous les jours ſous ſa fenêtre, des milliers de cadavres dans des tombereaux. Cela ne l'empêcha pas d'employer utilement le temps. De dix qu'ils étoient lorſqu'il ſe renferma, il s'en trouva onze à la fin de la maladie ; ce qui fait une aventure unique dans l'hiſtoire des peſtes.

Après

Après ce premier ſoin de renfermer les Beſtiaux & d'éviter toute communication qui eſt, ſans contredit, le plus sûr de tous les préſervatifs ; on ne doit point négliger un ſecours dont l'efficacité eſt reconnue, & dont on doit faire uſage à tout événement, qui eſt de former un ſeton au cou de l'animal. On ne ſauroit trop le répéter. Tous les autres préſervatifs ſont ou infideles, ou trompeurs, ou dangereux ou inſuffiſans. Telle eſt l'eau de chaux qu'on a donnée pour tel, & dont l'uſage continué deviendroit enfin plus dangereux même que la maladie. L'eau de chaux ou plutôt le lait de chaux, n'eſt bon, après avoir bien lavé les demeures, les uſtenſiles à l'eau bouillante, brûlé la paille, le fumier, la litiere, &c. regraté les murs & le pavé, qu'à paſſer un enduit ſur les murs, les crêches, &c. pour plus grande sûreté ; enfin, chauler tout, s'il ſe peut. On ne doit point avoir une confiance entiere aux eaux minérales ferrugineuſes, comme préſervatives. Leur uſage peut être de quelque utilité ; mais, il eſt prouvé qu'un bœuf ainſi minéraliſé n'en contracte pas moins la maladie, lorſqu'on l'expoſe ſenſiblement à ſes attaques. Ainſi, tous les préſervatifs ſe réduiſent au ſoin d'éloigner les animaux de tout ce qui eſt capable de les

An de J. C. 1775.

An. de J. C. 1775. infecter ; presque tous les remédes au vinaigre, au vin, & aux ouvertures à la peau, & tous les moyens de désinfection aux acides évaporés, au feu, à l'eau, & au lait de chaux, pour plus grande sûreté.



MALADIES particulieres de différentes especes d'animaux.

Il ne suffit pas d'avoir exposé l'origine, la cause, les effets, & les moyens de remédier à une maladie étrangere à notre climat, qui a été l'objet de tant de soins, de tant d'épreuves, de tant de frais, & de recherches. Malheureusement elle n'est pas la seule redoutable. Il y a d'autres fléaux, presque aussi meurtriers qu'elle, qui naissent parmi nous. La maladie qui fait périr presque subitement les animaux qu'elle attaque, & dont il a été fait mention à différentes époques, surtout à celles de 1757, 1758 en Europe, de 1774 à la Guadaloupe, & en France, est encore un objet de recherches pour les Physiciens. Elle ne donne pas quelquefois le temps de remédier à ses effets subits sur les animaux. Elle se communique indistinctement à presque tous les quadrupedes, à l'homme même, sur lequel on a vu ses effets. Elle mérite par cette considération seule une

attention plus particuliere. Car, il ne paroît pas que celle dont il vient d'être fait mention, se communique avec la même facilité à d'autres especes, ni que l'usage des chairs en soit aussi constamment dangereux. Néanmoins, comme il est impossible qu'une chair gangrenée puisse fournir une nourriture saine à l'homme ou à d'autres animaux, & qu'il a résulté quelquefois des accidents très-dangereux de leur usage, même dans la derniere Epizootie, quoique tous ces faits n'aient pas été publiés; le parti le plus prudent, sans doute, c'est d'en proscrire l'usage. Quant à l'autre, dont les effets n'ont jamais varié, & dont il résulte toujours ou la mort, ou des charbons, ou une fiévre maligne, lorsqu'on s'expose au contact ou à l'usage des chairs des animaux qui en sont atteints; il est de l'intérêt de l'Etat & des Particuliers que dans une circonstance semblable, tout concoure à la prohibition de l'usage de leurs cuirs, de leur chair, de leur lait, &c. Il y a apparence que c'est cette maladie qui a été si souvent commune aux hommes & aux animaux, & dont les Historiens, sur-tout Denis d'Halicarnasse & Tite-Live nous ont transmis les ravages. Elle est, malheureusement de tous les pays d'Europe, on

la voit naître à l'extrémité du Nord comme dans le Midi ; en Amérique comme en Europe. Mais, il ne paroît pas qu'elle soit susceptible d'une aussi grande extension que la premiere, ni que lorsqu'elle a passé par communication à l'espece humaine, elle se communique à d'autres hommes, ce qui est encore à vérifier. Quoi qu'il en soit, c'est ce qu'on appelle dans toutes les Campagnes, le *charbon* des bœufs & des chevaux ; maladie qui paroît plus fréquente dans certaines Provinces de France que dans d'autres, sur-tout dans le Dauphiné, le Lyonnnois, où elle regne fréquemment. Nous ne connoissons point d'observation qui nous prouve encore qu'elle ait exercé ses ravages dans la Hongrie, & il peut se faire, sans vouloir l'exclure, que comme, en général, chaque pays, chaque climat a ses productions particulieres, ses maladies, celui-ci ait les siennes propres. Mais, par un malheur attaché à l'espece humaine, comme aux autres animaux, on remarque que les plus formidables, lorsqu'elles sont transplantées dans les autres pays, s'y naturalisent, pour ainsi dire, sur-tout, lorsque parmi le peuple qui les reçoit, il n'y a point de police dans les loix, point de coutume dans les mœurs, point de cérémonie dans les rites religieux, qui tendent ou à les éloigner, ou à y mettre fin. C'est

ainſi que la lépre, les maux vénériens, la peſte proprement dite, celle des animaux qui a formé l'Epizootie derniere, la petite-vérole, deviennent des maladies éternelles dans les pays où elles s'introduiſent, lorſqu'on ne prend aucunes meſures pour les éloigner. Il y en a d'autres, auſſi, qui reſtent toujours dans le même climat, telle eſt la *plie* parmi les Polonois, les *chiques* parmi les Indiens, le *dragoneau* d'Aſie, &c. &c. La *clavelée* des moutons paroît être encore une maladie étrangere à notre climat. La *morve* des chevaux pourroit bien nous être venue originairement de la Gréce. Mais le *charbon* des brebis, qu'on obſerve en Languedoc, eſt une maladie particuliere à cette Province. Quant à la *rage* des chiens, il paroît qu'elle eſt de preſque tous les pays. Il y a encore l'éréſypele maligne, ou l'*ignis ſacer* des brebis, qui eſt une maladie très-rare dans la partie ſeptentrionale d'Europe, mais qu'on obſerve quelquefois en Italie, & dans la partie méridionale de la France, où elle eſt connue ſous le nom de *maou rouge*, à cauſe de la couleur rouge qu'elle donne à la peau. La *diſſenterie* des animaux eſt encore une maladie qu'on doit bien diſtinguer de cette Epizootie meurtriere des bœufs, dans laquelle elle paroît ſouvent & devient toujours

un ſymptôme funeſte ; au lieu qu'on peut remédier à l'autre qu'on obſerve quelquefois dans nos climats, ſur-tout après de longues pluies. La *gale* forme auſſi une autre eſpece de maladie épizootique aſſez fréquente, ainſi que la péripneumonie maligne, qu'on obſerve principalement dans la Franche-Comté parmi les bœufs & les chevaux, où elle eſt connue ſous le nom de *Murie*. Cette maladie, ſi elle eſt contagieuſe, n'eſt pas ſuſceptible d'une grande extenſion, non plus que l'hydropiſie par épanchement, qu'on appelle la *pourriture* des moutons, qui ne paroît pas contagieuſe, & qui eſt de tous les climats froids & humides. La Murie paroît ſe borner à la Franche-Comté, comme le Charbon des brebis au Languedoc.

Les chevaux, les moutons, les chiens, les chats, les poules d'Inde & les domeſtiques, les pigeons, &c. ſont encore ſujets à des mortalités particulieres. Parmi les inſectes, tels que le ver-à-ſoie, l'abeille, on en obſerve auſſi : on feroit un ouvrage immenſe, ſi on vouloit les raſſembler toutes. Juſqu'ici, nous avons tâché de faire connoître les principales & les plus meurtrieres, obſervées parmi le gros bétail. Avant d'expoſer les cauſes générales & particulieres de ces maladies, & le réſumé général, qu'on a promis ; il paroît

à propos de donner une idée ſuccincte de celles qui cauſent le plus de ravages parmi ces animaux dont on vient de parler, & qu'on n'a point encore décrites, avec les ſecours les plus puiſſans pour y remédier. Tous les objets d'utilité publique, toutes les maladies peſtilentielles des animaux, des inſectes mêmes, étant entrés dans notre plan, & dans les vues du Gouvernement.

Dyſſenterie des Beſtiaux.

Quoique cette maladie ſoit rare, il eſt très-certain qu'on l'obſerve quelquefois, ſur-tout après de longues pluies, une conſtitution d'air trop humide, qui altère les fruits, les grains, les pâturages, &c. telle qu'elle a été obſervée en Angleterre, en 1316, dans des circonſtances ſemblables, ſur les hommes & ſur les animaux. Elle paroît principalement, lorſqu'après des ſaiſons pluvieuſes, il ſurvient des chaleurs exceſſives. Il y a dans Hippocrate deux Aphoriſmes qui juſtifient cette aſſertion (*a*).

On diſtingue pluſieurs eſpeces de dyſſenteries: la ſymptomatique, comme dans la *peſte dyſſenté-*

(*a*) V. Hipp. Aphoriſm. §. III. Aphor. 11 & 16.

rique & *morveuſe* des bœufs, & dans le claveau confluent, où on l'obſerve auſſi quelquefois. Lorſqu'elle n'eſt point ſymptôme d'une autre maladie, elle eſt encore de deux eſpeces; l'une ſimple, ſans fiévre & point contagieuſe; l'autre accompagnée de fiévre & contagieuſe; c'eſt celle dont il eſt queſtion ici.

Les principaux ſymptômes qui la caractériſent ſont: 1°. la fiévre, qui eſt légere dans ſon principe, mais qui devient enſuite très-forte, ſuivant la remarque de M. Bourgelat, & au point d'en impoſer pour la maladie principale; 2°. les déjections ſont ſanieuſes, purulentes, ſanglantes; il y a teneſme, chûte de fondement, & les ſignes qui annoncent un déchirement d'entrailles & des tranchées. A l'ouverture des cadavres, on trouve communément les inteſtins ou deſſéchés ou dilatés par des vents, renfermant une matiere purulente, toujours enflammés, ulcérés ou ſphacelés. La ratte eſt enflée & putride; le rectum ſurtout eſt dans le plus mauvais état, & on y trouve des caillots de ſang pur, mêlé quelquefois de ſanie, &c.

Quoiqu'il ſoit difficile de diſtinguer pluſieurs états dans cette maladie, on en connoît néanmoins deux; celui de tenſion, d'irritation ou de

phlogofe, que Strack appelle *ftadium moliminis*(*a*); & celui de crife, c'eft-à-dire, celui dans lequel les déjections commencent à changer de couleur, à devenir purulentes, jaunes, &c. Cette maladie différe effentiellement des autres femblables, par le temps de fa durée, qui eft quelquefois très-long; par l'état des vifceres, fur-tout de la ratte, qui eft toujours viciée; & par l'abfence des fymptômes qui accompagnent toujours les autres.

Le danger de la dyffenterie fe mefure toujours fur le dégré de violence de la fiévre. Plus il y en a, plus elle eft dangereufe. Le dégoût, qui s'y joint, la rend encore plus mauvaife, *in longis dyfenteriis cibi faftidium malum denuntiat, & cum febre pejus* (*b*). Plus les déjections font de diverfes couleurs, plus elle eft à craindre. Les fujets vieux la fupportent plus difficilement que les jeunes. Plus les déjections font fétides, plus la maladie eft grave: fi elle eft compliquée avec quelqu'autre qui exiftoit précédemment, le malade eft dans le plus grand danger. S'il fort par l'anus,

(*a*) V. Tentamen Medicum de Dyfenteria Caroli Strack. Moguntiæ, 1760, p. 39.

(*b*) Voy. Hipp. Aphor. §. VI. Aphor. 3.

comme des morceaux de chair, elle eſt ordinairement mortelle (*a*). Tout cela, obſervé par les premiers Maîtres de l'Art chez les hommes, l'a été de même ſur les animaux.

Quant au traitement, tout l'Art conſiſte à corriger le vice de l'humeur étrangere & cauſtique, qui agace, irrite, enflamme les boyaux, & à prévenir l'inflammation, qui en eſt ſouvent la ſuite. On y remédie, par une ſaignée, ſi l'animal n'eſt pas dans l'abattement. La ſaignée à la jugulaire eſt très-bien indiquée dans ce cas-là. On leur donne des breuvages faits avec des corps mucilagineux, farineux, des anti-ſeptiques. Nous obſerverons ici que l'uſage des huileux n'eſt point ſûr dans cette maladie, quoiqu'ils paroiſſent très-bien indiqués. Par la chaleur du corps & l'état inflammatoire des inteſtins, ils contractent bientôt une eſpece de rancidité, capable d'augmenter cet état, & incapable d'adoucir l'humeur âcre, qu'il faut corriger. Il ne faut pas non plus multiplier les ſaignées, de peur d'abattre le malade, dont les forces s'épuiſent toujours trop-tôt dans cette maladie. Si l'uſage des émétiques n'étoit pas interdit pour les animaux ruminans &

(*a*) V, Ibid. §. IV. Aphor. 26.

le cheval, qui ne peut pas vomir aussi; certainement, il n'y auroit point de remede plus efficace. On choisira pour les autres, ou l'hypecacuana à la dose de deux scrupules tout au plus, ou quelque préparation antimoniale, telles que le saffran des métaux infusé pendant 24 heures à la dose de demi-once dans une chopine de vin blanc. On connoît les expériences que Pringle a fait avec le verre ciré d'antimoine, qu'il donne comme un spécifique dans la dyssenterie, & qui n'agit que comme le tartre émétique dans cette maladie. Mais, comme les antimoniaux font l'effet des sudorifiques, en général, sur les Bestiaux, & qu'ils sont chauds, il faut être réservé sur leur usage, & ne les donner qu'à petites doses. Dans les dyssenteries des hommes, on débute presque toujours par l'émétique, dans cette maladie; c'est d'après l'observation d'Hyppocrate, *vomitus dysenteriæ superveniens, bonum*, qu'on a suivi cette méthode; c'étoit celle de Sydenham, de Degnerus, de Strack, &c. qui ont le mieux traité cette maladie. Mais cette voie étant interdite pour ces animaux, on leur donne d'abord une eau blanche faite avec la farine, acidulée avec le vinaigre; les lavemens émolliens, en ajoutant, sur chaque, la décoction d'une poi-

gnée de graines de lin, & quelques jaunes d'œufs, ce qui fait beaucoup de bien. On peut les faire encore avec deux poignées de fleurs & feuilles de bouillon blanc, & demi-once de femence de fenugrec. On fait bouillir d'abord les feuilles dans cinq livres d'eau jufqu'à diminution d'un tiers, fur la fin de l'ébullition, on met les fleurs, qu'on laiffe infufer, on coule; quelques perfonnes y font fondre deux chandelles. Lorfque les douleurs font très-vives, au lieu de chandelles, on ajoute trois onces de fyrop de diacode, & demi-once d'hypecacuana en poudre, celui-ci produit des effets merveilleux. On mêle à leur boiffon, un tiers d'une décoction de corne de cerf, ou bien on leur donne de l'eau de riz dans laquelle on diffout une once de gomme arabique par pinte, c'eft un reméde excellent. La nourriture ne doit être que de l'orge, de l'avoine, du feigle qu'on fait bouillir. Voilà pour le premier état.

Dans le fecond, lorfque l'animal eft trop affoibli par les déjections, les efforts continuels qu'il fait pour fienter, on peut avoir recours, après avoir fait précéder un purgatif, au diafcordium, dont on donne demi-once délayée dans fuffifante quantité d'eau légérement acidulée par le vinaigre, ou dans une chopine de vin. Mais,

on ne doit donner le diaſcordium que lorſque l'humeur eſt ſuffiſamment évacuée. Quelquefois, on a recours aux vulnéraires déterſifs, ſur-tout lorſque les déjections deviennent comme purulentes ; on prend alors des feuilles de millepertuis, de ſalicaire, & de pervenche, de chaque une poignée, qu'on fait bouillir dans cinq livres d'eau, juſqu'à diminution d'un tiers ; on coule, & on ajoute une ou deux onces, tout au plus, de térébenthine diſſoute dans des jaunes d'œufs, on mêle le tout pour un lavement.

Quelques Auteurs recommandent le camphre & le nitre, comme des remédes très-efficaces. On prend nitre & camphre de chacun deux gros, qu'on mêle avec ſuffiſante quantité de miel pour un bol.

On a obſervé que le quinquina ne fait ni bien ni mal, dans cette maladie, ſoit ſur les hommes, ſoit ſur les animaux, ainſi on peut ſe diſpenſer d'en faire uſage. Si cependant on le vouloit tenter, il ne convient que dans le ſecond état. Il y a des cas où la décoction ſeule des feuilles de ſalicaire, à la doſe de deux poignées ſur quatre ou cinq livres de décoction des farineux, fait des effets merveilleux : elle convient ſur-tout à la fin de la maladie. Dans le cas de tranchées

vives, rien ne les calme mieux & n'eſt plus approprié qu'une infuſion théiforme d'une poignée de fleurs de camomille dans une pinte & demie d'eau, qu'on laiſſe infuſer quelques minutes, & à laquelle on ajoute trois gros de terre foliée de tartre, ou de crême de tartre dans la colature, ce qui eſt encore mieux.

Quelques Auteurs ont beaucoup loué les vertus des eaux ferrugineuſes, dans cette maladie; & en effet, c'eſt le remede qui réuſſit le mieux, quand les autres ſont épuiſés.

Cette maladie, lorſqu'elle eſt épizootique, eſt très-contagieuſe. On a obſervé que les malades étant ramaſſés en un petit eſpace, elle ſe communiquoit encore plus aiſément: ainſi on a ſoin, dans ce cas, de tenir la demeure des animaux très-propre, de les nettoyer ſouvent, de les parfumer, d'y brûler du genievre maceré dans le vinaigre. On empêche les inſectes de venir ſe repoſer ſur leurs excrémens pour s'en nourrir & porter la contagion ailleurs. Pour les chaſſer, on brûle ſouvent des plantes aromatiques, du genievre, du laurier, du tabac; pour les éloigner, on brûle encore, à la porte des étables, des écuries, du ſoufre, de la poudre à canon. En général, comme le remarque très-bien M. Bour-

gelat, on ne porte pas aſſez d'attention aux dangers de la communication, en viſitant les bêtes malades, dans tous les cas de maladies contagieuſes. Les Maréchaux, ſelon lui, ne devroient point entrer dans les écuries des malades avec leurs habits ordinaires de laine ou de coton, qui ſe chargent trop aiſément des corpuſcules de ces maladies & les conſervent trop long-temps. On conſeille, dans ce cas, aux Maréchaux ou à ceux qui ſoignent ces bêtes, de couvrir leur habit d'un ſurtout de toile cirée, & de ſe laver le viſage & les mains avec du vinaigre, au ſortir des étables.

Maladies des Bœufs.

Outre les maladies particulieres & celles que les bœufs partagent avec d'autres animaux, & dont on a vu le détail, dans l'expoſition des Epizooties, telles que celle qui conſtitue leur maladie peſtilentielle la plus redoutable, la ſquinancie maligne, la péripneumonie de même nature, le charbon des beſtiaux, la maladie de la langue, &c. M. Hall (*a*) fait mention d'une autre

(*a*) V. Le Gentilhomme cultivateur, trad. de l'Anglois.

maladie pestilentielle qui attaqua ces animaux, en Angleterre, il y a quelques années; mais qui ne nous a paru ni assez considérable, ni assez bien décrite ou caractérisée pour être insérée parmi les autres. Elle a beaucoup de rapport avec les maladies de la langue, dans lesquelles il survient des boutons, des aphtes qui suppurent & qui font souvent des progrès dans l'intérieur, & causent ou une squinancie ou quelque inflammation dans les premieres voies, dont le principe est exanthémateux ou phlegmoneux, & susceptible ou d'une résolution prompte ou d'une bonne suppuration, ce qui sert à la faire distinguer du chancre à la langue, des squinancies gangreneuses & des éréſypeles qui dégénérent facilement en gangrene & qui occupent diverses parties du corps.

M. Hall la considére sous trois états différens; lorsqu'elle a son siége aux parties extérieures de la tête, ce qu'il appelle *enflure à la tête*; lorsqu'elle attaque le fanon, ce qu'il nomme *mal du fanon*; & lorsqu'elle occupe le trajet des premieres voies, ce qui est pour lui la *peste des bestiaux*. Ces trois états s'observent quelquefois distinctement sur différens individus, ce qui semble former trois maladies différentes, quoique dépendantes du même principe, mais n'en doivent

former

former qu'une, puiſque quelquefois ces trois états ou dégrés ſe rencontrent ſur le même ſujet. Cette maladie eſt très-contagieuſe.

Dans l'*enflure à la tête*, ou le premier état, la tête, les lévres & les yeux commencent d'abord à s'enfler. Cette enflure, qui eſt ordinairement accompagnée d'inflammation, s'étend enſuite aux gencives & à la langue qui ſe couvre de boutons. Toutes ces parties ſont très-enflées & brûlantes. Les boutons commencent bientôt à ſuppurer. Dans cet état, la maladie fait des progrès rapides parmi les beſtiaux, & ſe communique en très-peu de temps à tous ceux des environs, ſi l'on n'a ſoin d'en arrêter les progrès.

Le prognoſtic en eſt toujours fâcheux, ſurtout ſi le mal quitte l'extérieur pour ſe porter à la gorge, aux eſtomacs ou aux entrailles; ce qui conſtitue alors la troiſieme eſpece ou le troiſieme état, qui eſt toujours mortel.

Au commencement de la premiere, lorſque le mal ſe borne encore à l'extérieur; pour prévenir les progrès de l'inflammation, on ſaigne ces animanx à la jugulaire. On leur donne enſuite un mêlange de ſix gros de mithridate, de dix grains de ſaffran, & d'une cuillerée à caffé d'eſprit de nitre dans du vin ou de la bierre chaude.

On regarde ſi l'enflure des yeux diminue. M. Hall convient que ce remede eſt douteux. S'il eût été de bonne foi, il ſeroit convenu qu'on n'a jamais réchappé un ſeul bœuf, dans cet état, par un remede qui eſt encore pire que la maladie, & on ne peut pas plus mal indiqué. Une cuillerée à caffé d'acide nitreux bien concentré, bien loin de guérir, eſt le poiſon le plus deſtructeur qu'il y ait. Mêlé au mithridate, au ſaffran & au nitre, il forme un remede monſtrueux, incapable d'opérer le moindre bien, & qu'on doit réduire au vin ou à la bierre & au nitre. Lorſque l'inflammation a gagné l'intérieur de la bouche, on ouvre les boutons formés à la langue, on ratiſſe, & on lave la partie avec un mêlange de ſel & de vinaigre, ce qui eſt très-bien indiqué. On ſaigne enſuite; après quoi, on leur fait avaler chaudement une pinte de bierre, dans laquelle on a mis ſix gros de thériaque & deux cuillerées de ſuc de rhue, & on leur donne pardeſſus une infuſion chaude d'aigremoine. On a remarqué que la voie des ſudorifiques, dans ce cas, étoit la meilleure, & que celle des purgatifs étoit funeſte.

Dans la ſeconde eſpece, déſignée ſous le nom de *mal du fanon*, on obſerve une tumeur dure,

enflammée, à la partie inférieure du fanon, d'où elle se répand aux environs ; & si elle parvient jusqu'à la gorge, elle est ordinairement funeste. Pour la bien traiter, on l'ouvre même avant sa maturité : on laisse écouler le sang ; on y fait une incision de la longueur d'environ trois pouces ; on y introduit une poignée de feuilles d'ellebore écrasées avec du saindoux, & on réunit les bords de la plaie par un point de suture. On la laisse dans cet état pendant deux jours ; ensuite on r'ouvre la plaie, on ôte le tout, & on y met de la filasse ou de la charpie imbibée d'onguent, fait avec parties égales de résine & de térébenthine fondues avec un peu de cire. On panse, les jours suivans, de la même maniere ; & si le cas l'exige, on ajoute à cet onguent parties égales de gomme élémi & de poudre d'euphorbe.

La troisieme espece, ou *peste des bestiaux*, n'est caractérisée par l'Auteur que par une inflammation qui s'étend, dit-il, depuis la bouche jusqu'à l'extrêmité des boyaux. On leur lave la gueule avec du vinaigre chaud, animé d'une certaine quantité de sel. On exprime ensuite une demi-douzaine de gousses d'ail, on en mêle le suc avec égale quantité de teinture de myrrhe,

on en met la valeur d'un ſemi-ſeptier dans une chopine de bierre ou de vin, auquel on ajoute deux cuillerées de goudron. On réitére cette potion de quatre en quatre heures ; & on aſſure que de tous les remedes qu'on a employés, en Angleterre, pendant le temps de cette contagion, celui-ci a été trouvé le meilleur, non-ſeulement comme curatif, mais comme préſervatif. On peut aſſurer auſſi que la doſe de l'ail eſt un peu trop forte, & que la teinture de myrrhe & le vin en ont fait tout le ſuccês, & qu'il ne convient que lorſque l'inflammation eſt appaiſée.

Maladies des Bêtes à laine.

OUtre les maladies dont on a parlé, les brebis ſont encore ſujettes à d'autres, qui ſont quelquefois très-meurtrieres. Telle eſt le Charbon, qui leur eſt familier dans la partie méridionale de la France, la Gale maligne, le vertige, la *Cryſtalline*, &c.

Feu des Brebis.

On n'a pas encore aſſez d'obſervations pour pouvoir déterminer au juſte ſi ce qu'on appelle aujourd'hui le *feu*, la *rougeole*, le *mal rouge*, l'*éréſypele contagieuſe*, & le *puſula*, l'*ignis ſacer* des

anciens ſont des termes ſynonimes. Tout ce qu'on ſait poſitivement au ſujet du feu, c'eſt que le ſymptôme le plus remarquable & le plus conſtant eſt une rougeur qui ſe répand généralement ſur toute la peau, & que la maladie eſt très-contagieuſe, très-meurtriere dans certaines Provinces. Du reſte, les Obſervateurs qui diſent l'avoir examinée de près, prétendent que les ſymptômes internes ſont les mêmes que ceux de la clavelée, & qu'on ne doit pas la traiter différemment. Mais, on doit être aſſuré qu'il eſt plus facile encore d'établir ſon diagnoſtic & ſon prognoſtic, que ſa cure; car elle eſt très-difficile à guérir, ſurtout lorſqu'elle eſt compliquée avec le charbon, ce qui arrive aſſez ſouvent. Alors, elle eſt mortelle; & c'eſt vraiſemblablement cette circonſtance qui ſe rencontre ſouvent dans les pays méridionaux, qui lui a fait donner le nom de *puſula*. Quoi qu'il en ſoit, on ne peut bien la diſtinguer des autres maladies que par la rougeur qui ſe manifeſte généralement à la peau, & dont on s'apperçoit aiſément ſur le dos, en écartant la laine. D'ailleurs, il y a abattement de forces, chaleur brûlante, fiévre conſidérable, dégoût, ceſſation de rumination. On obſerve que ſi, dans cet état, les brebis ſont expo-

ſées à une pluie froide, leur mort eſt inévitable ; ce qui prouve que cette maladie a du rapport avec les éruptives, dans leſquelles la répercuſſion d'une humeur qui ſe porte à la peau eſt ordinairemeut mortelle, & indique la néceſſité de la chaleur à l'extérieur. Lorſqu'elle eſt compliquée avec le charbon, la gangrene fait des progrès rapides, & l'animal ſuccombe en très-peu de temps. C'eſt le cas le plus fâcheux qu'il y ait. Il n'y a d'autre parti à prendre alors, que d'enterrer la bête le plutôt poſſible ; car on ne peut faire uſage, ni de ſa laine infectée, ni de ſa chair. Lorſque le feu eſt ſimple, on en guérit quelques-unes, mais, ce n'eſt qu'en les tenant dans une température d'air douce & égale. On a obſervé que les ſaignées ne réuſſiſſoient point dans cette maladie ; une diſſolution de ſel marin dans le vinaigre affoibli par l'eau, eſt le meilleur remede qu'on ait trouvé juſqu'à préſent, & encore eſt-il douteux. Les décoctions d'oſeille paroiſſent ſoulager, en même temps qu'on lave la peau chaudement avec une de racines de patience. On a conſeillé encore, comme un moyen curatif & préſervatif, une décoction de trois onces de romarin dans une chopine & demie de bon vinai-

gre, dont on frotte chaudement les brebis malades & les ſaines. On doit avoir grand ſoin de les ſéparer; car la contagion fait des progrès rapides.

Charbon des Brebis.

On a vu les ravages de ce qu'on appelle charbon ſur les bœufs, les chevaux, &c. & les accidens qui en étoient la ſuite ſur les hommes qui s'expoſoient à les toucher, les écorcher, ou à ſe nourrir de leur chair. Examinons maintenant ceux du charbon peſtilentiel des brebis, maladie qui paroît particuliere à la Provence, au Languedoc, & au Rouſſillon principalement. Comme c'eſt une maladie endémique ou plutôt enzootique à ce pays, parmi lès brebis, ſouvent elle s'y trouve compliquée avec les autres, avec la clavelée ſur-tout, qu'elle rend alors preſque toujours mortelle.

Ce mal commence à ſe manifeſter d'abord ſur ces bêtes, aux parties dénuées de laine, telles que l'intérieur des cuiſſes, ou des épaules, aux aines, au cou, ſur leurs mamelles, &c. par un gros bouton dur & âpre, dont le centre eſt noir, qui fait bientôt des progrès ſenſibles & parvient à la grandeur de la paulme de la main.

Vers le milieu, & tout autour de cette tumeur enflammée, il s'éléve des cloches remplies d'une sérosité âcre, caustique, qui en coulant, fait l'effet d'un corrosif sur la peau, & communique le mal aux parties voisines. Quelquefois les environs de cette tumeur sont livides & donnent des marques visibles de gangrene. Ce mal, benin ou malin, est toujours contagieux parmi les brebis, & rarement il est sans fiévre. Le plus souvent, il en est accompagné, & lorsque cela arrive, l'animal est dans l'abattement, refuse tout, ne rumine plus, & meurt quelquefois en moins de quarante-huit heures. Cela arrive, surtout, lorsque la tumeur s'affaisse tout-à-coup, ou que le charbon fait des ravages dans l'intérieur. J'en ai vu mourir en moins de trente-six heures.

Le danger se mesure sur le dégré d'intensité des symptômes, sur-tout de la fiévre, & sur la partie attaquée du charbon. Plus il est éloigné du centre ou des principales cavités, moins il y a de danger & *vice versâ*.

La véritable cause de cette maladie est ignorée. On croit communément que la malpropreté, ou quelque vice inhérent aux eaux stagnantes lui donne lieu. Le peuple des environs de

Perpignan, où le charbon des brebis eſt très-commun, l'attribue à l'uſage des eaux, dans leſquelles les perdrix ont bu. On s'imagine que lorſque les moutons vont boire après elles, dans quelque foſſe où l'eau a ſéjourné quelque temps, c'eſt alors qu'on l'obſerve dans les troupeaux. Cette idée populaire, généralement reçue dans ce canton, donna lieu, il y a quelques années, à des expériences qui furent faites à *Sigean*, par M. Campagne, Docteur en Médecine, & communiquées à l'Académie Royale des Sciences de Montpellier. Il réſulte de ces expériences, que cette opinion eſt un préjugé populaire ſans fondement, & qu'on ne ſait encore au vrai ce qui lui donne lieu. Mais, il y a apparence que la cauſe exiſte ou dans les eaux corrompues, ou dans les herbes chargées de quelque principe vénéneux. La découverte de cette cauſe ſeroit bien précieuſe & pourroit jetter le plus grand jour ſur celles de la plupart de nos maux.

Quelle qu'elle ſoit, il eſt d'uſage, lorſque le charbon ſe manifeſte ſur les brebis, de faire de profondes ſcarifications ſur la tumeur, pour la faire dégorger & empêcher les progrès de la gangrene. Dans la même vue, on la cerne enſuite avec l'eſprit de vitriol, ou le beurre d'antimoine,

& on étuve la partie avec l'eau-de-vie camphrée, ou bien avec une décoction de rhue ou de quinquina. On touche toutes les parties livides avec l'esprit de vitriol, ou bien avec l'eau seconde d'eau-forte. On facilite la chûte de l'escarre avec du saindoux ou de la crême de lait; & on panse, après, la plaie avec le digestif ordinaire fait avec la térébenthine, l'huile d'hypéricum & les jaunes d'œufs, qu'on mêle à parties égales avec l'onguent ægyptiac animé d'abord d'un peu de teinture de myrrhe. Lorsqu'on la panse, on l'étuve toujours avec du vin chaud. Un purgatif acheve la guérison. Quelques Praticiens préférent l'extirpation entiere du charbon aux scarifications, & cette méthode paroît aussi la plus sûre & n'est point sujette aux inconvéniens des escarrotiques. Ce qui devroit décider à prendre ce parti, c'est la maniere heureuse dont on traite ceux qui surviennent aux hommes, à la suite, ou de l'usage des chairs qu'ils font de ces animaux, ou du lavage, ou du manîment de leur laine, lorsqu'ils sont morts en cet état. Car, la maladie qui en résulte n'attaque ordinairement que ceux qui se trouvent dans ce cas, comme les pauvres gens, ceux qui lavent les laines, qui soignent les mou-

tons, tels que les bergers, &c. : quoiqu'on (*a*) ait diſtingué deux ſortes de charbons ſur les hommes, l'un ſpontané, & l'autre acquis. Ce qui pourroit bien être, puiſque la cauſe qui le produit ſur les bêtes à laine, dans ces Provinces, peut également agir ſur les hommes. Quoi qu'il en ſoit, lorſqu'il eſt évidemment acquis ſur les hommes, on n'obſerve pas qu'il ſe communique communément parmi eux; ce qui porteroit à croire qu'il vient toujours de la même cauſe, c'eſt-à-dire, qu'il eſt toujours acquis. Puiſqu'on remarque, pour l'ordinaire, que lorſqu'une maladie contagieuſe paſſe d'une eſpece à l'autre, elle ceſſe de ſe communiquer dans la nouvelle, quoique cette regle générale ſouffre beaucoup d'exceptions. Ce qui ſembleroit fortifier le ſentiment de M. Fournier, ſur le charbon malin ſpontané, parmi les hommes, c'eſt l'obſervation de Pline, qui à l'occaſion de ce charbon, (qu'il dit être une maladie particuliere

(*a*) V. Obſervations & expériences ſur le charbon malin, avec une méthode aſſurée de le guérir, par M. Fournier, Docteur en Médecine, &c. A Dijon, 1769, in-8°. On en trouve l'extrait dans le Journal de Médecine du mois d'Août 1774.

à la Gaule Narbonoiſe) rapporte qu'elle s'introduiſit, pour la premiere fois, à Rome, lorſque cette Province étoit au pouvoir des Romains, ſous le Conſulat de Julius Ruffus & de Q. Lécanius Baſſus, qui en moururent l'un & l'autre (*a*). Mais, il y a apparence que lorſqu'il exiſte ainſi dans l'eſpece humaine, il n'a eu d'autre cauſe que l'uſage des chairs ſuſpectes des moutons. A travers tous ces doutes, que le tems ſeul peut éclaircir, & jamais un ton dogmatique ou tranchant; il y a quelque choſe de poſitif, c'eſt la bonté du traitement, ſur-tout externe, employé par M. Fournier, ſur le charbon malin des hommes. Il eſt trop intéreſſant pour le paſſer ſous ſilence.

On a vu de quelle maniere M. Bertin s'y étoit pris à la Guadaloupe, pour remédier à des accidens ſurvenus aux Négres dans une circonſtance à peu près ſemblable. Voici en abrégé la maniere de M. Fournier.

Le charbon malin, dit-il, ſur les hommes, eſt de toutes les tumeurs externes la plus vive & la plus redoutable, principalement en Languedoc & en Provence. Elle parcourt ſes

(*a*) Voy. Plin. Hiſt. Nat. lib. 26.

périodes pour l'ordinaire avec beaucoup de rapidité, se trouve accompagnée des accidens les plus graves & se termine presque toujours d'une maniere funeste. Cette tumeur est peu saillante dans l'homme, assez superficielle, mais très-dure, & fort douleureuse, d'un rouge vif éclatant dans sa circonférence, mais toujours livide & noire dans son centre. Elle est presque toujours précédée ou accompagnée d'une ou de plusieurs pustules qui noircissent d'abord, ou bien de petites vessies livides qui s'ouvrent promptement & versent une sérosité roussâtre très-corrosive, qui cause une chaleur & une démangeaison insupportables. La base de cette tumeur est toujours entourée d'un cercle enflammé, luisant, qui prend ensuite différentes couleurs, & s'étend fort rapidement sur les parties voisines, selon les différens dégrés de malignité du charbon. On en voit où il y a comme de rayons violets, livides & noirâtres qui partent de ce cercle luisant, & se plongent, de plus en plus, à mesure que le charbon s'affaisse, ce qui est toujours le présage d'une mort prochaine.

Ces accidens, inséparables du charbon, ne permettent pas de le confondre ni avec les fu-

roncles, ni avec le phlegmon charbonneux, ni avec l'éréſypele de même nature, qui ne lui reſſemblent que par la gangrene qui ſurvient quelquefois au clou, au phlegmon, & à l'éréſypele, mais qui ne ſont jamais de véritables charbons *. M. Fournier dit qu'il ne faut pas le

* Il y a encore une diſtinction à faire entre ce charbon malin & le vrai charbon peſtilentiel, qui ne différe point eſſentiellement de celui-ci, puiſqu'il commence toujours par une puſtule brune ou noire qui occupe le centre, tandis que les environs ne préſentent qu'une tumeur dure, d'un rouge foncé & très-enflammée. Mais, il y a cette différence à faire entre ces deux charbons, c'eſt que celui-ci eſt eſſentiel, c'eſt-à-dire, formant lui ſeul le caractere eſſentiel ou le ſymptôme principal de la maladie, ſe communique difficilement, éleve très-peu la peau ; & l'autre, au contraire, ou le peſtilentiel, n'eſt qu'un des ſymptômes ordinaires de la peſte, ſe trouve quelquefois en même temps que les tumeurs des glandes du cou, des aînes, des aiſſelles & des parotides qu'on appelle bubons, avec des exanthêmes, avec d'autres charbons auſſi, & ſe communique avec une rapidité étonnante parmi les hommes. D'ailleurs, le charbon peſtilentiel, ſuivant le rapport de ceux qui l'ont le mieux décrit, a ſon centre beaucoup plus élevé en pointe. Mais, ce centre dans l'un & dans l'autre, ne ſuppure jamais. Il s'y forme toujours une véritable eſcarre gangreneuſe.

confondre non plus avec ce qu'on appelle la *puſtule maligne*, particuliere à la Bourgogne, laquelle n'eſt jamais circonſcrite par ce cercle rouge & luiſant, eſſentiel au véritable charbon malin ſur l'homme. Cette puſtule, en outre, n'eſt jamais livide ou noirâtre au centre, dans ſon principe, ni accompagnée de cette chaleur brûlante & des autres fâcheux ſymptômes inſéparables du charbon malin. D'ailleurs, elle ne paroît qu'au viſage, au cou & aux mains, ce qui fait croire qu'elle eſt l'effet du venin de quelque animal, qu'on ne connoît pas encore. M. Fournier, en parcourant les cauſes du charbon malin, avoue que l'uſage de la chair de mouton, (qui eſt la principale nourriture en Languedoc) lorſqu'il eſt mort du charbon ou de la clavelée, le manîment de ſa laine, la malpropreté, & les eaux ſtagnantes dont les pauvres gens ſont quelquefois obligés de boire dans les Campagnes, pendant les fortes chaleurs de l'été, ſont ce qui le produit ordinairement, ſur-tout, l'uſage des chairs de moutons ſuſpects, dont on cache la maladie & qu'on ne manque jamais de vendre ſecrétement & à vil prix. La contagion par la voie des laines eſt ſi forte, qu'on obſerve qu'elle s'y conſerve quelquefois des années entieres, ce

qui confirme en partie ce que disoient les Anciens au sujet de la propriété qu'a la laine de conserver les virus contagieux, *Pesti enim volupe est in lana molliter cubare.*

Les symptômes les plus ordinaires du charbon malin sur les hommes, sont, 1°. un abattement considérable de forces, dont le malade ne s'apperçoit que lorsqu'il veut les éprouver; car, il sent alors une suspension & comme un arrêt universel dans le mouvement & le jeu des fibres musculaires, sans éprouver cependant aucun mal, ni la plus légere douleur. 2°. La crainte & un saisissement intérieur qui forme un autre accident qui précéde quelquefois le charbon, & se joint à cette langueur générale dont on vient de parler. 3°. Une chaleur brûlante & une ardeur très-vive, toujours proportionnées au dégré d'inflammation, qui sont inséparables du charbon malin. La douleur part toujours du cercle enflammé, avec des élancemens par intervalles qui occasionnent des foiblesses, des défaillances plus ou moins fréquentes & marquées. 4°. Le changement de couleur à la partie qu'occupe le charbon, qui devient toujours noire, gangrenée, sphacelée, (en commençant souvent par le centre.) 5°. Un sentiment de resserrement dans le contour de la partie affectée,

affectée, ſemblable à l'effet d'une ligature. 6°. La fiévre qui en eſt inſéparable, avec un pouls ſouvent concentré, fréquent, ſerré & petit, ſur-tout dans le charbon que M. Fournier appelle ſpontané ou dépendant d'une nourriture ſuſpecte, (c'eſt-à-dire, celui dont le principe a été pris par la voie des alimens ou de la déglutition.) 7°. La ſéchereſſe & l'aridité de la peau, les yeux fixes, le regard inquiet, une agitation continuelle; dans les uns, une chaleur brûlante, & une ſoif qu'aucune boiſſon ne peut éteindre; dans d'autres, point d'altération; dans pluſieurs, des ſueurs momentanées qui reviennent par intervalles; dans preſque tous, un tiraillement vers la région du cœur qu'ils ne peuvent exprimer. 8°. Différens accidens dépendans du lieu qu'occupe le charbon, tels que la rougeur extraordinaire du viſage, ſa lividité, & la difficulté de reſpirer, ſi c'eſt au cou ou aux parties ſupérieures de la poitrine, & un engorgement ſubit qui fait périr tout-à-coup le malade, ſi l'humeur charbonneuſe ſe jette ſur le cerveau, ou ſur les poumons, (ce qui arrive plus ſouvent par le moyen du tiſſu cellulaire & ſuffoque le malade, dans l'eſpece humaine comme parmi les animaux.) 9°. La molleſſe, la lividité & la noirceur des

parties voisines du charbon, sur lesquelles il se forme de nouvelles pustules ou vessies qui rendent une humidité ichoreuse, une sanie fétide qui porte la contagion à toutes les parties qu'elle touche. 10°. La palpitation, & l'intermittence du pouls, qui se succédent en différens temps. 11°. Enfin le délire, le hoquet, les mouvemens convulsifs, une affection soporeuse, ou la suffocation précédent la mort du malade, qui arrive en très-peu de jours.

Il y a deux sortes de traitement, l'interne & l'externe.

Le traitement interne varie suivant les différentes circonstances où se trouve le malade. Si le charbon se présente avec une inflammation considérable, une fievre assez vive, beaucoup de chaleur & d'altération, M. Fournier fait précéder la saignée du bras, en quelque partie du corps que le charbon soit placé. Trois heures après, il donne l'émétique à une dose proportionnée à l'âge, aux forces, &c. du malade. Après l'effet du vomitif, il fait prendre un bouillon au malade, qu'il réduit ensuite à l'eau simple fraîche, pendant vingt-quatre heures, ou bien à une tisane humectante. Le lendemain, s'il n'y a pas eu d'évacuation par en bas, il donne un

purgatif ordinaire en deux prifes, avec le féné, la manne, les tamarins, & à chaque verre, un grain de tartre émétique, & des bouillons légers altérés avec la chicorée de jardin, pour aider l'effet des purgatifs. Le troifieme jour, il fe borne à un lavement purgatif, & aux bouillons de fix en fix heures. Si les apparences de la pourriture des premieres voies fe foutiennent encore le 4e. jour, que la langue foit toujours chargée & noirâtre, & fur-tout fi le charbon fait des progrès, il ordonne encore le vomitif, fouvent même il le donne le lendemain de la purgation, & remet le malade au régime aqueux. On a employé plufieurs fois le quinquina, même à forte dofe, dans cette circonftance, il n'a jamais produit un bon effet marqué; il n'a réuffi que dans celle des redoublemens compliqués avec la fiévre du charbon malin, où dans le cas fuivant.

Si, au commencement, les forces font très-abattues, que le pouls foit petit, concentré avec quelques intermittences, que la chaleur naturelle foit confidérablement affoiblie; on ne faigne pas: M. Fournier fait prendre quinze gouttes du Général la Mothe dans une cuillerée de vin d'Efpagne ou une taffe d'infufion des plantes vulnéraires de la Suiffe, avec un gros de confection

d'Alkermès. Deux heures après, il prefcrit une dofe convenable de tartre ftibié, en foutenant les forces du malade par un cordial léger & du bouillon. Après fon action, il fubftitue à l'eau fraîche, dont il fait toujours ufage dans le premier cas, l'eau légérement dégourdie. Si les naufées, la noirceur de la langue, les variations prefque continuelles du pouls continuent, & fi l'efcarre du charbon ne fe détache pas, ou que la gangrene faffe de nouveaux progrès, après quelque léger cordial, M. Fournier ordonne une feconde prife d'émétique, qu'il fait fuivre encore d'une troifieme, fi le cas l'exige. C'eft furtout dans ce cas de grand abattement de forces, avec un fond manifefte de pourriture & des redoublemens irréguliers, que le quinquina en fubftance, de quatre en quatre heures, produit, fuivant M. Fournier, de très-bons effets.

Dans le cas où les accidens paroiffent tenir le milieu entre ces deux extrêmes, M. Fournier prefcrit d'abord l'émétique, enfuite les boiffons aqueufes; le lendemain, un purgatif. Le troifieme jour eft une journée d'obfervation. Enfin, il place encore les vomitifs, les cordiaux, les boiffons, fuivant les différentes pofitions où fe trouve le malade. Mais tout fe réduit, en gé-

néral, aux boiſſons fraîches & aqueuſes, aux évacuans, combinés avec les cordiaux & placés à propos.

Cette méthode peut avoir, en effet, tout le mérite qu'on lui attribue. L'eau fraîche doit être regardée même comme un anti-putride : mais, ne pourroit-on pas la perfectionner, & lorſqu'il y a ardeur, ſignes de putridité manifeſte, donner la limonade, ou les acides quelconques, qui ſont on ne peut pas mieux indiqués dans ce cas? N'y a-t-il pas à craindre qu'en donnant ſi ſouvent l'émétique & les purgatifs, ils ne décident, par une irritation continuelle dans le tube inteſtinal, quelque métaſtaſe ſubite d'humeur charbonneuſe dans l'intérieur, qui eſt ſi à craindre, ſur-tout lorſque le charbon s'affaiſſe tout-à-coup? Du reſte, c'eſt à l'expérience à prononcer. Mais, il nous paroît que dans ce cas, comme dans tous ceux des charbons en général, les anti-putrides acides, & les cordiaux avec le vin, qui leur ſert de baſe dans le cas de défaillances, d'abattement de forces conſidérable, &c. ſont préférables à preſque tous les autres remedes.

Le traitement externe employé par M. Fournier nous paroît avoir un mérite plus décidé, & dont trente années d'expérience ont confirmé le

ſuccès. Il fait voir les inconvéniens des eſcarotiques employés juſqu'à préſent pour détruire le charbon malin ; & les mauvais ſuccès de cette méthode l'ont décidé à une toute oppoſée. Elle conſiſte à emporter d'abord avec le fer, juſqu'au vif, tout ce qui eſt gangrené & durci, & à appliquer deſſus un emplâtre dont l'efficacité ne s'eſt jamais démentie. On le fait en prenant une livre de gomme élémi, deux livres de réſine, une livre de cire jaune, le tout coupé en petits morceaux ; une once de racine d'ariſtoloche ronde en poudre, une once de ſang-dragon commun, en poudre, une livre de térébenthine de Veniſe, qu'on fait fondre dans un chaudron avec deux pintes, c'eſt-à-dire, quatre livres de vin blanc, ſur le feu, à petits bouillons, en remuant toujours avec un bâton : lorſque tout eſt fondu, on le paſſe bouillant à travers un tamis, & on le reçoit dans un vaiſſeau où il y a de l'eau froide. Quand l'emplâtre eſt réfroidi, on le roule en petits bâtons pour s'en ſervir. Si la chûte de l'eſcare eſt tardive & que la ſuppuration ne paroiſſe pas, on retranche avec le fer, dans les panſemens ſuivans, les lambeaux durcis & gangrenés, on baſſine immédiatement après la plaie avec une décoction de quinquina & d'ariſtoloche bouillis

dans du gros vin, en continuant l'application de l'emplâtre ſuppuratif, qui procure bientôt la chûte entiere de l'eſcare, & amene une abondante ſuppuration qui peut ſeule fonder les eſpérances de guériſon & en être le préſage aſſuré.

C'eſt par ce procédé ſimple & cette prompte manœuvre, que M. Fournier de Dijon & ſon frere de Montpellier ſont venus à bout de détruire tous les charbons malins externes, toutes les fois qu'ils n'étoient pas accompagnés de charbons internes. Et en effet l'extirpation des charbons, ſoit ſur les hommes, ſoit ſur les animaux, eſt préférable à toutes les méthodes; puiſque le délabrement & la douleur qui réſultent de l'amputation, ne ſont rien en comparaiſon du danger & des progrès qu'entraîne ordinairement un charbon, qu'on doit conſidérer ſouvent comme maladie locale, mais dont le ſiége à l'intérieur eſt toujours funeſte.

La Pourriture.

Quoiqu'on ait déja parlé de cette eſpece d'hydropiſie par épanchement, qu'on appelle *pourriture*, maladie qui devient très-fréquente parmi les bêtes à laine, lorſqu'elles paiſſent dans des

lieux bas & humides, ou couverts de roſée, ou enfin dans toutes les circonſtances d'humidité ; il y a encore quelques obſervations à faire ſur elle & ſur la maniere de la combattre. Elle eſt très-fréquente en Angleterre, où elle eſt connue ſous le nom de *rot*, qui ſignifie pourriture, ou *dropſy*, hydropiſie. Elle eſt plus commune en Allemagne qu'en France, & plus dans la partie ſeptentrionale de celle-ci, que dans les méridionales, où elle eſt connue ſous le nom de *guam*, de *tare*, &c. Il eſt généralement reçu par-tout, que c'eſt la grande humidité ou la roſée qui lui donne lieu. Elle eſt preſque inconnue dans les prez & les marais ſalés, ainſi que dans tous les lieux ſecs, fournis de plantes aromatiques, où l'on a ſoin de ne pas mener paître les brebis à la roſée.

On peut ajouter aux ſignes que l'on a déja donnés, qu'elle ne s'annonce à l'extérieur par aucun changement bien ſenſible ; ce n'eſt tout au plus qu'à l'inſpection des yeux & des gencives qu'on peut juger de l'état des viſceres, & ſoupçonner la maladie. Mais, lorſqu'on voit à l'extérieur des cloches remplies d'une ſéroſité limpide, ſans fiévre, ſans révolution critique, on peut aſſurer que l'intérieur eſt rempli d'hy-

datides. Il n'y a d'ailleurs, aucun ſigne certain qui puiſſe les faire connoître, ainſi que dans l'eſpece humaine; & ſouvent il y a un épanchement d'eaux, dans la cavité du bas-ventre, qu'on ſent par la fluctuation, ſans qu'on ait ſeulement ſoupçonné le mal. Les circonſtances d'humidité qui ont précédé, l'état des yeux qui ſont alors ternes, pâles & humides, au lieu d'être vifs & brillans, celui de la caroncule qui eſt pâle & blâfarde ainſi que les vaiſſeaux ſanguins qui ſerpentent tout autour, au lieu d'être rouges, animés; les gencives qui ſont pâles, livides, au lieu d'être d'un beau rouge, & enfin la fluctuation du fluide épanché, qu'on ſent en frappant le bas-ventre avec la main, tout cela annonce l'exiſtence de la maladie, mais parvenue au dernier degré. On connoît qu'elle y eſt, ſi à tous ces ſignes ſe joint une tumeur flaſque ou poche groſſe à peu près comme un œuf de poule ſous le menton, que les bergers appellent la *gourmette*. Les ſignes caractériſtiques, ſuivant MM. Hall & Mortimer, ſont la pâleur des yeux, la contenance peu ferme de l'animal, ſa foibleſſe qui augmente tous les jours, la ſaleté de la peau, la facilité qu'a la laine de ſe détacher pour peu qu'on la touche, la pâleur des gencives, le

tartre épais qui couvre les dents, la pesanteur de l'animal.

A l'ouverture des bêtes qui en sont mortes, on trouve presque toujours les poumons affectés, parsemés de tubercules, de plusieurs hydatides à leur surface. Souvent la couleur de ce viscere, au lieu d'être d'un rouge pâle, est d'un verd noirâtre, qui pénétre sa substance. Le foie est encore plus attaqué, & paroît être le siége principal de la maladie. Sa couleur naturelle, d'un brun foncé & sanguin, est changée en bleu pâle & livide : sa substance, au lieu d'être ferme & solide, est molle & se déchire entre les doigts ; la vésicule du fiel est flasque, & ne contient qu'une eau jaunâtre ou une bile dissoute & corrompue. On voit à la superficie de ce viscere des hydatides plus ou moins grosses & profondes, remplies d'une sérosité claire & limpide : elles sont néanmoins, à l'inspection, de couleur laiteuse, & leurs parois, comme racornies, résistent assez fortement au scalpel. La plupart sont tellement tendues & remplies, qu'en les ouvrant, la sérosité jaillit au loin & avec force. En ouvrant le sinus de la veine-porte & ses ramifications, on les trouve remplis de douves. Les intestins sont d'un blanc pâle & livide, sans apparence de vaisseaux rou-

ges : ils ſont humides & luiſans, preſque diaphanes. La graiſſe de l'épiploon, du méſentere eſt citronnée & mollaſſe. La lividité & la molleſſe affectent en général tous les viſceres & toutes les chairs. Les hydatides qu'on trouve dans leur corps ne ſont pas plus groſſes, pour l'ordinaire, que des pois, mais elles deviennent quelquefois de la groſſeur d'un œuf de pigeon. Il faut ajouter à tous les ſymptômes précédens, que l'haleine eſt preſque toujours déſagréable dans cette maladie.

Son vrai ſiége eſt dans les glandes & les vaiſſeaux lymphatiques. Une ſurabondance d'humeurs exiſtant dans le corps, qui humecte, relâche les fibres, les vaiſſeaux, il n'eſt pas difficile de concevoir qu'au moindre embarras dans les viſceres, dans la circulation de la lymphe, ou dans les glandes qui lui ſervent d'entrepôt, les vaiſſeaux lymphatiques ſe gonflent, ſe diſtendent, & n'ayant pas la force de réagir ſur eux-mêmes, ſont obligés de céder à celle qui détermine le fluide à s'y accumuler ; de-là les cloches ou hydatides remplies d'une ſéroſité lymphatique qu'on obſerve en diverſes parties du corps.

Remédier à la foibleſſe, à l'atonie des vaiſſeaux, leur donner le reſſort qui leur manque ;

procurer l'évacuation du fluide ſurabondant & épanché ; prévenir la macération des viſceres & leur pourriture qui en ſeroit la ſuite : voilà les indications qu'il y a à remplir. Les toniques, les remedes deſſicatifs, les anti-ſeptiques, les diurétiques inciſifs ſeront donc les ſecours les plus puiſſans. C'eſt auſſi ce que l'expérience confirme : & de tous les remédes qu'on puiſſe employer, il n'y en a pas de meilleur que le ſel marin, qui réunit preſque toutes ces propriétés. Ce qui doit déterminer à ſon uſage, c'eſt l'exemple des bêtes à laine qui paiſſent dans les prés ou les marais ſalés, & qui n'y ſont point ſujettes. L'uſage du ſel eſt d'autant plus utile dans cette maladie, qu'il détruit les *douves* ou vers cucurbitains, qu'on trouve très-fréquemment du côté du foie. Dans ce cas il eſt apéritif, deſſicatif, diurétique, ſtimulant ; propriétés qui concourent toutes au même but.

Lorſqu'on l'employe comme préſervatif, l'Auteur de la Médecine des bêtes à laine conſeille de le donner à la doſe d'une demi-once pour chaque brebis, quatre ou cinq fois par an : il faut que les brebis en prennent à leur volonté, c'eſt-à-dire une doſe honnête à la fois, & les pierres de ſel qu'on leur fait lécher ne

ſuffiſent pas. Le ſel doit être regardé comme le premier & le principal remede contre cette maladie ; mais comme le prognoſtic en eſt toujours très-fâcheux, & qu'il y a peu de reſſources lorſque la maladie eſt confirmée, on l'employe ſouvent comme palliatif, & il a toujours de bons effets. M. Hall regarde le ſel comme un préſervatif aſſuré contre ce mal. Lorſqu'on l'employe comme curatif, on prend une once des graines du *capſicum majus*, ou graines de paradis, quatre onces de baies ſeches de geniévre, deux livres de ſel marin & une demi-livre de ſucre, le tout en poudre, qu'on répand ſur le foin ; ſi le mal diminue, on continue ; s'il augmente, on fait tremper quatre livres d'antimoine dans huit pintes de bierre, pendant une ſemaine : on donne un demi-ſeptier de cette boiſſon à chaque animal, ſoir & matin. M. Haſtfer conſeille de nourrir les brebis ainſi affectées, avec de la bruyere pure & ſeche, pendant quelques jours. On leur donne deux ou trois fois une poignée de ſel & de bourgeons d'abſynthe. S'il y a des hydatides à la peau, on les ouvre & on les lave avec une décoction d'abſynthe ou de bouleau. On a remarqué que le remede ſuivant produit un très-bon effet. On prend un gros d'antimoine,

demi-gros de nitre, une poignée de bourgeons d'abſynthe qu'on pile enſemble & qu'on mêle à ſept ou huit poignées d'avoine, pour une brebis. Un mêlange, encore, de deux onces d'antimoine crud, de quatre onces de baies de laurier; de quatre onces de ſoufre, de deux onces de nitre, & de dix livres de ſel, qu'on pile & mêle enſemble dans des auges, pour le faire lécher aux brebis, eſt très-recommandé. On vante beaucoup en Allemagne la poudre de fourmis, qui n'eſt autre choſe qu'une fourmilliere avec la terre ſéchée au four & réduite en poudre, qu'on met dans un vaſe où il y a eu de la ſaumure. Les ſels lixiviels, tirés des cendres des végétaux, ou des écailles d'huitre, les autres ſels alkalis, les abſorbans, l'eau de chaux, &c. ſont recommandés & paroiſſent bien indiqués, ainſi que les plantes aromatiques, aſtringentes, ameres, le pouliot, ſurtout qui eſt regardé, comme la panacée univerſelle pour les maladies des moutons; les purgatifs hydragogues & les hydragogues en général, parmi leſquels les diurétiques, proprement dits, doivent tenir le premier rang, tels que le ſel marin, le nitre, le ſel d'abſynthe, &c., & enfin les anti-ſeptiques, tels que le quinquina mêlé au ſel ammo-

niac, qui de tous les remedes employés jusqu'aujourd'hui paroît être celui qui a le mieux réussi; associé avec les purgatifs & les diurétiques, suivant les circonstances.

La Crystalline des Brebis.

On doit bien distinguer les hydatides qui accompagnent la pourriture, d'une éruption crystalline à laquelle les brebis sont sujettes, surtout en Angleterre. Elle se manifeste d'abord, suivant M. Hall (*a*), par une inflammation à la peau autour de la poitrine & du ventre, d'où elle s'étend jusqu'aux autres parties. Cette inflammation est par-tout accompagnée de cloches qui renferment une humeur âcre, nuancée de sang. Cette maladie est très-contagieuse, & si on ne sépare les brebis malades des saines, toute la bergerie court risque d'en être infectée. C'est peut-être ce que les Anciens ont appellé *pusula.*

On les change d'eau & de pâturages. La meilleure maniere de la traiter consiste à prendre deux gros de fleur de soufre, demi-once de miel, qu'on

(*a*) V. Le Gentilhomme cultivateur, tom. X. ch. 31. in-12.

met dans une chopine de ſuc d'orties, & qu'on donne à la brebis malade, tous les jours, pendant deux ſemaines. On ouvre les cloches pour en faire ſortir l'humeur, & on lave les plaies avec le ſuc d'abſynthe. Le quatrieme jour, on fait une ſaignée.

Tournoyement, Vertige des Brebis, &c.

Nous plaçons ici cette maladie, parce qu'elle eſt plus familiere aux brebis qu'aux autres animaux, & parce qu'en même temps, la cauſe prochaine paroît être la même que celle de la pourriture, avec cette différence que dans l'une le vice eſt dans les viſceres du bas-ventre & de la poitrine & que dans celle-ci, il eſt dans le cerveau, & vraiſemblablement c'eſt le même principe qui produit l'une & l'autre

Outre les brebis, les bêtes à cornes & parmi celles-ci, les jeunes taureaux & les geniſſes au-deſſous de deux ans y ſont particulierement ſujets. Elle s'annonce dans les uns & les autres par la perte d'appétit, l'abaiſſement de la tête, & le tournoyement ou vertige. On remarque ſouvent que l'animal tourne toujours la tête du même

même côté ; & cela peut servir quelquefois d'indice pour l'endroit de l'application du remede. Enfin, au bout de quelques jours, l'animal périt, & la mortalité est quelquefois générale dans un troupeau.

L'ouverture des cadavres a fait voir constamment des hydatides ou vessies pleines d'eau, quelquefois plusieurs ; le plus souvent une seule, placée à la superficie du cerveau ; on en a trouvé aussi dans les ventricules de ce viscere. Dans les brebis on y a vu quelquefois de petits vers vivans, de différente grosseur, les uns tout blancs, les autres grisâtres & tachetés de noir sur le dos, qui rongent quelquefois le crâne, au point de se faire jour à travers, si l'animal ne succomboit toujours avant, à la violence de la maladie. Dans les bêtes à cornes on a remarqué le plus souvent dans ces hydatides, outre une eau limpide, un sédiment au fond, semblable à une craie friable, mêlé dans un menus épais.

On ignore encore ce qui donne lieu à cette maladie. On présume que sa cause est la même que celle de la pourriture ; & comme on l'observe principalement dans les climats froids, humides, cette circonstance fortifie ce soupçon. Quoiqu'il y ait beaucoup de plantes qui don-

nent le vertige, l'épilepſie, telles que la ciguë, la coriaire, dont on parlera bientôt, il ne paroît point par les obſervations anatomiques, qu'on ait trouvé dans ces cas des hydatides dans le cerveau.

Le danger de cette maladie eſt toujours relatif au ſiége des hydatides. Si elles n'occupent que la ſuperficie du cerveau, ce dont on ne peut ſe convaincre que par l'ouverture du crâne & l'événement, le mal eſt quelquefois guériſſable, par l'évacuation ſeule du fluide épanché : mais, ſi elles ſont plus profondes, placées dans les ventricules de ce viſcere, ce dont on juge par la continuité des ſymptômes après l'évacuation ; alors, il eſt incurable.

Columelle conſeille, pour y remédier dans les commencemens, de percer l'oreille de la bête, & d'y paſſer en travers un brin de la tige de la plante qu'il appelle *conſiligo*, & qui eſt notre ellébore, dont on a déja parlé. On l'y retient au moyen d'un fil. L'écoulement qui s'y fait préſerve quelquefois l'animal d'un épanchement de ſéroſités dans le cerveau. Mais, lorſqu'il eſt formé, & que le fluide ne peut ſe faire jour ni par les oreilles, ni par les naſeaux ; alors, il n'y a qu'un moyen d'y remédier.

Ce moyen, pratiqué de temps immémorial chez les Suisses & les Allemands, consiste à ouvrir le crâne de l'animal, soit par une couronne de trépan, soit au moyen d'une vrille, qui en fait l'effet, soit par une force méchanique quelconque.

Wepfer (*a*) parle de cette opération, dont il a été le témoin oculaire chez les Suisses, & qu'il a pratiqué lui-même sur les bêtes à cornes. Il dit qu'avant de la faire, les paysans sont dans l'usage de frapper avec un marteau sur la tête de l'animal derriere les cornes; si le coup résonne & fait juger à la nature du son, qu'il y a un vuide, ils ouvrent à cet endroit. Cet Auteur assure qu'en facilitant l'évacuation du fluide épanché, on en a guéri plusieurs, lorsque l'hydatide n'occupe que la superficie; mais, lorsqu'elle est dans la substance du cerveau, on livre la bête au Boucher. Celle qu'il ouvrit étoit une genisse attaquée de vertige; il trouva la partie gauche du cerveau placée sous le pariétal du même côté plus molle que dans l'état naturel, comme bouffie; ayant comprimé la substance

(*a*) V. Wepfer, Exercitatio Med. de loco affect. in apoplex. p. 69.

plus ferme, il fit jaillir une eau très-limpide qui sortit avec force de l'autre côté; il trouva dans le ventricule gauche, une hydatide plus grosse qu'un œuf de poule, dont l'insertion étoit marquée par une rudesse au toucher, semblable à de petits grains ou semences de pavot blanc. Ce ventricule étoit une fois plus grand que l'autre. Tout le reste du cerveau étoit sain.

Pour faire cette opération, on se décide toujours du côté où l'animal tourne le plus souvent la tête, & où l'on soupçonne le vuide, ou plutôt l'épanchement. Alors, après avoir fait une incision cruciale & écarté les tégumens & les chairs, on ratisse le périoste, pour mettre l'os à découvert, & on y applique ou une grosse vrille ou une couronne de trépan assez grande pour donner la facilité de saisir l'hydatide, qu'on doit toujours enlever entiérement, après en avoir évacué le fluide, soit par la succion avec un tuyau de plume, soit en renversant la tête de l'animal. On a remarqué que lorsqu'on laisse le sac, il s'y forme un nouvel amas de sérosités. Après l'opération, on bouche le trou avec un bouchon de liege, qu'on recouvre d'une compresse trempée dans l'eau-de-vie, ou animée d'un peu d'essence de térébenthine. On panse ensuite comme à l'or-

dinaire, les jours ſuivans. Si le mal revient, ſans hydatide apparente, il faut tuer la bête; elle eſt ſans reſſource. On a propoſé d'autres moyens, qui ont été tentés ſans ſuccès. Après ceux qu'on vient d'expoſer, les ſternutatoires ou errhins, faits avec les poudres d'aſarum & l'ellébore même, ont été employés quelquefois avec avantage.

Gale des brebis.

Il paroît que les anciens, Virgile, Caton ſur-tout, &c. ont mieux connu la gale des brebis que les modernes; & l'on ne doit pas négliger ce qu'ils en ont dit. On n'a rien ajouté de nouveau aux cauſes indiquées par Virgile. On n'a pas trouvé de meilleur remede que le ſoufre, la litharge & le marc d'huile d'olive, que ces Auteurs avoient indiqué. Mais, il paroît qu'elle a été décrite avec un peu plus de ſoin par les Modernes.

La gale, maladie à laquelle la brebis eſt principalement ſujette, conſiſte en de petites puſtules très-peu élevées, remplies d'une ſéroſité ou humeur âcre, accompagnées d'une démangeaiſon très-vive, ce qui oblige la bête de ſe frotter continuellement, & qui étant crevées, répandent une humeur qui irrite, rougit, enflamme, ex-

corie les parties voiſines, au point que quelquefois, il s'y forme un ulcere & de véritables eſcares gangreneuſes, ce qui conſtitue alors la gale maligne; mais, ordinairement après la chute de la laine, dont les bulbes qui ſont implantés dans les tégumens, où eſt le ſiége de la maladie, ſe trouvent détruits, on voit la peau blanchâtre, épaiſſe, & couverte d'aſpérités ou croûtes qui tombent facilement & ſe renouvellent en très-peu de temps. Les noms de *roux vieux*, de *cou gras*, de *tac*, de *rogne*, &c. ne ſont que des ſynonimes de la gale. Virgile a donné les ſignes qui indiquent le cas où la fiévre l'accompagne, & ce qu'il convient de faire alors. (Voyez premiere Partie, p. 43.)

Pour borner les progrès de la contagion, on tient les bergeries très-propres; on lave à l'eau bouillante tous les uſtenſiles, les outils, les bois contre leſquels les animaux ſe ſont frottés. On y fait des parfums avec le ſoufre. Lorſqu'elle n'eſt pas accompagnée de fiévre, on ſe ſert du ſoufre incorporé dans un peu de miel, & de la décoction de racine de patience. Il y a très-peu de remedes internes qui réuſſiſſent, & encore il eſt très-douteux que le ſoufre intérieurement contribue à la guériſon. La racine de patience eſt ce

qu'il y a de mieux, ſans qu'on veuille blâmer l'uſage des fleurs de ſoufre. On lave leur laine & la partie chaudement avec des infuſions ameres; après quoi, on la frotte avec du marc d'huile d'olive pluſieurs fois le jour, & quelquefois cela réuſſit. Si le marc d'huile ne ſuffit pas, on y ajoute les fleurs de ſoufre, dont on forme un onguent. Enfin, ſi elle réſiſte à ces remedes, on a recours à une forte infuſion de tabac dans le vin, à la ſaumure, à l'arſénic même, mais avec des précautions, au foie de ſoufre en poudre, &c. On les tient chaudement; on leur donne des eaux pures & courantes, des feuilles d'oſeille, de patience, d'alleluia, qu'on mêle dans leur fourrage, &c. On ne les laiſſe ſortir que lorſque le temps eſt chaud.

Morve des brebis.

M. Vitet (*a*) parle d'une maladie contagieuſe parmi les brebis, qui offre la plupart des ſymptômes de la morve des chevaux. Il ſe fait par les naſeaux un écoulement d'une humeur, au commencement viſqueuſe, enſuite

(*a*) V. Médecine Vétér. tom. II. pag. 820.

blanchâtre, enfin purulente. Tant que l'écoulement n'eſt que muqueux, la brebis mange comme à ſon ordinaire; mais, lorſqu'il devient purulent, la triſteſſe, le dégoût, la maigreur & la foibleſſe s'accroiſſent tous les jours; l'odeur qu'exhale le corps de la brebis eſt fétide, & ſa mort eſt prochaine. Quelquefois la matiere muqueuſe qui s'accumule dans les naſeaux eſt ſi conſidérable, que l'animal eſt obligé de faire de violens efforts pour la chaſſer hors des narines: & on en a vu mourir ſuffoquées par l'abondance de ce mucus accumulé, ſoit dans les narines, ſoit dans les bronches.

La morve des brebis eſt ordinairement mortelle, & ſouvent elle ſe communique parmi elles au point d'infecter en très-peu de temps des troupeaux nombreux. Elle a beaucoup de reſſemblance avec celle des chevaux; mais elle en différe, en ce que les glandes maxillaires de la brebis ne ſont pas ordinairement engorgées, ce qui arrive toujours dans les chevaux morveux. L'ouverture des brebis morveuſes démontre que les cavités du nez, le larynx, la trachée-artere & les bronches ſont tapiſſés de la même matiere que celle qu'on voit ſortir. Quand celle qui ſort des naſeaux eſt purulente, on trouve les bron-

ches & l'intérieur du nez ulcérés. M. Vitet conseille, après avoir séparé la brebis morveuse des autres, de lui faire prendre, deux fois par jour, un bol composé de deux gros de soufre incorporé avec suffisante quantité de miel; d'injecter dans les naseaux de l'eau seconde de chaux édulcorée avec du miel, de mêler à sa boisson & à sa nourriture du sel, & de ne la nourrir qu'avec de la farine de seigle. Les anciens faisoient grand cas, dans la morve, de la saumure ordinaire qu'ils injectoient dans les naseaux, ce qui formoit un déterſif puissant. Il y a des personnes qui ajoutent au bol formé avec le soufre & le miel, un gros de térébenthine; mais, on ne devroit jamais l'employer intérieurement ni extérieurement, sans l'associer avec un dissolvant ou un corps qui la corrige, tel que le jaune-d'œuf. Elle facilite l'excrétion nasale & la détersion de l'ulcere. Ce seroit peut-être le cas du séton à l'oreille de la brebis, & du trépan sur les os du nez.

M. de Buffon, dans son Histoire Naturelle, a donné à l'article intéressant de la brebis, l'extrait d'une Lettre de M. Gachet de Beaufort, Docteur en Médecine à Moutier en Tarentaise, qui parle d'une maladie singuliere, qu'on observe

quelquefois ſur les Alpes, parmi les bêtes à laine. On les voit, dit-il, maigrir à vue d'œil, ayant les yeux blancs, chaſſieux & concentrés, le ſang ſéreux, ſans preſque aucune partie rouge ſenſible, la langue aride & reſſerrée, le nez rempli d'un mucus jaunâtre, glaireux & purulent, avec une débilité extrême, quoique mangeant beaucoup. Pluſieurs recherches exactes ont appris que les animaux qui étoient dans ce cas, avoient dans le foie des papillons blancs ayant des aîles aſſorties, la tête ſemi-ovale, velue, & de la groſſeur de ceux des vers-à-ſoie : leur foie ſe dilanie alors ſur toute la partie convexe, en la preſſant, & on en fait ſortir ainſi ces papillons, qu'on ne trouve que dans les veines, jamais dans les arteres. On en voit de petits dans le conduit cyſtique. On leur trouve les poumons & les autres viſceres ſains. M. de Buffon ajoute une réflexion bien placée; c'eſt qu'il ſeroit à ſouhaiter que M. Gachet eût donné une deſcription plus détaillée de ces papillons, afin d'ôter le ſoupçon que les inſectes qu'il a vus, ne ſont autre choſe que les douves ordinaires qu'on trouve dans le foie des moutons, & qui ſont des vers plats, fort larges, d'une figure ſi ſinguliere, que du premier coup-d'œil, on les prendroit plutôt pour des feuil-

les que pour des vers. Et en effet, il paroît que ce n'eſt pas autre choſe. On peut voir trois figures très-bien faites de ces vers plats dans le Journal des Savans, année 1668.

Maladies des Chevaux.

On a déja vu la deſcription de pluſieurs maladies épizootiques ſur les Chevaux. Ils en ont pluſieurs de communes avec le reſte du gros bétail, telles que le *Charbon des beſtiaux*, la péripneumonie maligne ou *Murie*, & quelques autres, accompagnées d'enflures, de tumeurs, &c. dont on a rapporté quelques exemples : mais, ils en ont, en outre, pluſieurs qui leur ſont particulieres, telles que la *Fiévre peſtilentielle* proprement dite, le *Mal de tête de contagion*, &c. ſur-tout la *Morve*, qui entre dans notre plan, par la raiſon qu'elle devient générale parmi les chevaux, & qu'elle eſt très-remarquable par ſes effets, ſon danger, la facilité qu'elle a de ſe communiquer, &c.; quoiqu'à la rigueur elle ne doive pas être compriſe dans la claſſe des maladies épizootiques, qui ſont toutes, en général, plus ou moins aiguës; au lieu que la Morve ainſi

que le Farcin ſont des maladies chroniques ; (ce qui peut ſervir de réponſe à l'Académie de Gottingue, qui a demandé ſi la morve étoit une maladie épizootique.)

Fiévre peſtilentielle.

La fiévre peſtilentielle ou épizootique des chevaux, ne différe de la maladie qu'on appelle en général *la fiévre* des chevaux, que par la rapidité avec laquelle elle ravage tout un pays, en ſe communiquant d'abord aux chevaux de la même écurie, enſuite à ceux de tout le pays, & par la promptitude avec laquelle ces animaux périſſent, ce qui caractériſe une fiévre peſtilentielle, épizootique, des plus aiguës.

Le cheval qui en eſt atteint, eſt d'abord dégoûté, a la tête peſante & immobile ; les yeux ſont tuméfiés ; il les ouvre avec peine ; il les a remplis d'eau ; les levres pâliſſent ; tout le corps paroît flaſque ; les teſticules pendent ; ſon haleine brûle & ſent mauvais ; & l'on s'apperçoit d'une chaleur exceſſive par tout le corps, juſqu'au bout des oreilles : il bat des flancs ; il paroît inſenſible aux coups ; il eſt ſi chancelant qu'il ſemble devoir tomber à chaque pas. Lorſque la fiévre eſt

violente, les crins s'arrachent facilement, & il paroît à leur racine une eſpece de petit bouton blanc : au bout de quelques temps on lui trouve la bouche pleine d'ulceres ou aphtes.

Tous ces ſymptômes ſe rencontrent dans la fiévre ordinaire des chevaux, avec cette différence que dans celle-ci tout eſt porté au plus haut degré ; qu'elle eſt beaucoup plus dangereuſe, tue plus promptement, & ſe communique aux autres.

L'eau blanche acidulée & nitrée doit être le breuvage ordinaire de ces animaux ; on les met au ſon pour toute nourriture. Si la fiévre eſt trop violente, on les ſaigne à la jugulaire : lorſqu'elle eſt calmée, & qu'il paroît quelques ſignes de coction, on les purge ſur-tout avec les tamarins, on leur fait prendre des bols faits avec le camphre, le nitre, le quinquina, &c. Enfin le ſecret du traitement conſiſte dans l'art de donner à propos les remedes anti-ſeptiques, tempérans, mariés aux cordiaux, aux alexipharmaques, aux ſudorifiques & aux évacuans ſur-tout, ſur leſquels on doit le plus compter & qui doivent terminer la curation. Si on a lieu d'attendre quelque éruption de puſtules, quelque dépôt critique, on le favoriſe par des véſicatoires, des ſétons, &c. La principale attention

qu'on doit avoir dans ces circonſtances, c'eſt de tenir les demeures propres & de ſéparer les malades des ſains.

Mal de tête de contagion.

Cette Maladie épizootique & contagieuſe ſe met quelquefois parmi les chevaux, & en fait périr un grand nombre. M. de la Guériniere l'a décrite dans ſon Ecole de Cavalerie. Lorſqu'elle a lieu, la tête du cheval devient extrêmement groſſe; les yeux ſont enflammés, larmoyans, & très-ſaillans. Il coule des naſeaux une matiere jaune & corrompue, dont l'attouchement eſt capable d'infecter tous les chevaux d'une écurie. Elle ſe termine bientôt en bien ou en mal. La criſe la plus heureuſe eſt celle qui ſe fait par un tranſport d'humeurs ſur les glandes de la ganache, dont le gonflement & la ſuppuration aſſurent la guériſon de l'animal.

La couleur jaune des matieres qui ſortent par les naſeaux, la diſtingue de l'étranguillon, dans lequel la matiere eſt verte; elle différe de la morve, par la fiévre aiguë & l'inflammation externe qui l'accompagne.

On leur fait des billots avec les racines d'an-

gélique, de gentiane, de poudre de régliſſe & d'aſſa-fœtida, de chaque demi-once qu'on incorpore avec un quarteron de beurre frais. On leur donne un breuvage fait avec ſaffran une dragme; agaric, rhubarbe, gentiane, oliban, racine d'angélique, cryſtal minéral, de chaque demi-once en poudre, délayé dans cinq demi-ſeptiers de vin. On leur introduit de l'huile de laurier dans les naſeaux avec une plume. Une à chaque narine. On frotte deux fois par jour les racines des oreilles avec parties égales d'huile de laurier & d'onguent d'althéa.

Comme tout l'eſpoir de guériſon conſiſte dans le dépôt aux glandes de la ganache, c'eſt là auſſi où l'on doit porter tous ſes ſoins. Si la tumeur qui s'y forme perce d'elle-même, le cheval eſt bientôt guéri. On en accélere la ſuppuration avec des oignons de lys, cuits ſous la cendre, qu'on applique chaudement: ſi au bout de ſept ou huit jours elle n'a pas percé, on l'ouvre & on la traite comme une plaie ordinaire. Lorſque cette maladie regne, on ne ſauroit prendre trop de précautions pour en arrêter les progrès,

Morve.

La Morve aux chevaux ou des chevaux eſt une maladie dont la cure a été juſqu'aujourd'hui la pierre d'achoppement de tous ceux qui ſe ſont adonnés à l'exercice de l'Art Hippiatrique. La difficulté même de la bien caractériſer, d'établir ſon vrai ſiége, a preſque égalé celle de la guérir. Les ouvrages de MM. Laforſe pere & fils, tels que le Guide du Maréchal, le Dictionnaire d'Hippiatrique, leurs Mémoires particuliers ſur cette maladie, inſérés parmi ceux de l'Académie Royale des Sciences; ceux de M. Malouin, Profeſſeur en Médecine au Collége Royal, &c. & les obſervations de MM. Morand & Tenon, Membres de la même Académie, ſont les principales ſources où l'on doit puiſer les meilleures connoiſſances ſur cet objet. Il réſulte des obſervations réunies de ces Auteurs, ſur-tout de celles de M. Laforſe, que la morve, qui eſt une maladie chronique, conſiſte en un gonflement inſenſible des glandes lymphatiques de la ganache, bientôt ſuivi d'un écoulement plus ou moins copieux d'humeur par les naſeaux, ſans amaigriſſement, ni dérangement ſenſible de fonctions.

L'ouverture

L'ouverture des cadavres a fait voir la membrane qui tapiſſe l'intérieur des naſeaux, des ſinus frontaux, maxillaires, &c. des cornets du nez, enfin toute l'étendue de la membrane pituitaire ou enflammée, ou ulcérée, ou chancrée en différens points; le voile du palais relâché; & quelquefois les bronches, les poumons viciés. Il y a même des Auteurs qui prétendent avoir trouvé d'autres viſceres atteints du même mal, tels que le foie, la ratte, &c. ce qui n'eſt point impoſſible : mais, les ſignes énoncés ci-deſſus ſont ceux qu'on obſerve le plus conſtamment dans la Morve proprement dite.

Si l'on fait attention à la définition qu'on vient de donner, un cheval ſera réputé morveux, toutes les fois qu'il y aura un gonflement inſenſible aux glandes lymphatiques de la ganache, ſuivi d'un écoulement morveux du même côté que la glande eſt engorgée, ou des deux, ſi le gonflement a lieu des deux côtés, ſans fiévre, ni dérangement ſenſible dans les fonctions. Sans une définition rigoureuſe ſemblable, il eſt preſque impoſſible de ne pas confondre la morve avec un grand nombre d'écoulemens qui ſe font par les naſeaux du cheval, & qui accompagnent preſque toutes ſes maladies un peu graves, telles que

ſes gourmes, la morfondure, la courbature, les catharres, &c. &c.

Avant de parcourir les différentes eſpeces de morves, ou plutôt d'écoulemens morveux, auxquels le cheval eſt ſujet, il faut tâcher de fixer le caractere de la morve proprement dite.

On doit diſtinguer, à l'exemple de M. Lafoſſe, trois états dans cette maladie, la *morve commençante*, la *morve confirmée*, & la *morve invétérée*, qui répondent à ceux d'inflammation, de ſuppuration, & de chancre ou d'ulcere ſordide.

Dans le premier, quelque glande lymphatique de la ganache eſt conſtamment engorgée, d'abord ſans écoulement de morve; & lorſqu'il a lieu, c'eſt une matiere muqueuſe, épaiſſe, ſemblable à du blanc-d'œuf: quelquefois le conduit lacrymal (dont M. Lafoſſe a fait connoître, le premier, la poſition dans le cheval) eſt obſtrué, au point que les larmes même ne coulent plus par les naſeaux. Ce premier état dure quelquefois cinq à ſix ſemaines, ſans que le cheval ceſſe de manger & de faire ſes autres fonctions ordinaires; mais bientôt l'écoulement d'une matiere muqueuſe, épaiſſe ſe manifeſte & devient plus ou moins abondant.

Dans le ſecond état, ou la morve confirmée, la matiere qui coule des naſeaux eſt purulente, jaune, ſans conſiſtance, ſoluble dans l'eau, qu'elle blanchit & trouble. Cette matiere ſe durcit & devient comme plâtreuſe dans les acides. Elle eſt toujours le produit d'une ſuppuration à la membrane pituitaire.

Dans le troiſieme état ou morve invétérée, la matiere qui coule eſt ſanieuſe, verdâtre, noirâtre; on trouve les vaiſſeaux de la membrane pituitaire rongés, ſon tiſſu épaiſſi, les os cariés. Dans ces trois états, les glandes de la ganache ſont dures, quelquefois ſquirreuſes, inſenſibles, ſouvent adhérentes, & ne s'abcédent jamais.

Telle eſt la morve ordinaire, celle qui détruit communément les chevaux dans les poſtes, la cavalerie, &c.

Dans le premier état ou celui d'inflammation, ſi l'écoulement n'exiſte pas, la morve n'eſt point contagieuſe : mais, lorſqu'une fois il a lieu, il y a tout à craindre pour tous les chevaux expoſés à l'action du virus. Pour la produire, il ſuffit qu'un cheval morveux ait mangé une fois dans un ratelier; ſi cent autres viennent manger au même endroit après lui, ils courent tous le riſque d'en être atteints : au bout de huit ou dix

jours, les premiers ſymptômes de la maladie ſe déclarent.

Pour avoir une idée juſte de la morve ordinaire, on peut la comparer au mal vénérien. L'un & l'autre virus exercent leur action à peu près de la même maniere. L'un & l'autre entrent dans le corps animal par une intuſſuſception dont le méchaniſme nous eſt encore inconnu, mais dont l'effet eſt certain. Si ces virus d'une nature âcre & irritante (car ils le ſont tous) ſont parvenus, l'un dans le canal de l'uretre de l'homme, l'autre dans les cavités que tapiſſe la membrane pituitaire du cheval, & qu'ils y ſoient diſſous & développés, ils causeront l'un & l'autre par leur préſence une irritation, une inflammation, une ardeur qui ſera bientôt ſuivie d'un écoulement purulent. Et comme toutes les cavités deſtinées, dans l'économie animale, à donner paſſage à des corps qui pourroient irriter leurs parois, ſont toutes enduites d'une matiere onctueuſe, douce, muqueuſe, filtrée par de petites glandes, il arrive que lorſque l'irritation eſt un peu conſidérable, la ſécrétion de ce mucus devient, pour l'ordinaire, plus abondante. C'eſt ce qu'on obſerve conſtamment dans tous les cas d'irritation, ſoit dans la membrane pituitaire, ſoit dans celle de

l'uretre, des ureteres, du tuyau inteſtinal, &c. & ce qu'on appelle relâchement des vaiſſeaux, dans les cas d'écoulement, n'eſt ſouvent autre choſe que l'effet d'une irritation continuelle à ces parties, comme dans les fleurs-blanches, les écoulemens vénériens, les cas de glaires dans les urines, la dyſſenterie, &c. Ce qu'on avance ſur l'effet de l'irritation eſt ſi vrai, qu'en irritant les parois de l'uretre, ainſi que la membrane pituitaire, on peut faire naître dans l'homme un écoulement, & dans le cheval une morve artificielle, qui ſubſiſtent autant de temps que l'irritation a lieu. Ainſi, tous ces accidens ne ſont que des phénomenes de l'irritation, ſoit dans la morve ſoit dans la gonorrhée virulente.

Dans l'une & l'autre maladie, la lymphe, qui eſt infectée par la préſence du virus, infecte à ſon tour celle des glandes voiſines où elle eſt rapportée : ici, ce ſont celles de l'aîne; là, celles de la ganache, deſtinées l'une & l'autre au même uſage, c'eſt-à-dire, à ſervir d'entrepôt à la lymphe. Les unes & les autres ſuppurent rarement. Si cette lymphe altérée qui s'y amaſſe continuellement, s'y épaiſſit, s'y déprave par ſon ſéjour, la glande ſe gonfle, ſe durcit, s'irrite, s'enflamme, ſe fond, ſuppure ou éclate, & il

paroît que cette espece d'arrêt d'un virus dans les glandes lymphatiques est bien moins, dans certains cas, un grand inconvénient, qu'un bienfait de la Nature. La glande ainsi engorgée sert alors comme de barriere au passage & aux progrès des virus, qui auroient bientôt infecté toute la masse des humeurs, s'ils pouvoient facilement passer outre. Mais, on n'observe pas communément que ce soit par les routes des vaisseaux lymphatiques que ces virus parviennent à infecter la masse des humeurs, quoiqu'ils coagulent la lymphe, mais plutôt par celles du tissu cellulaire, ou des vaisseaux inhalans. Quoi qu'il en soit, le mal, dans l'un & l'autre cas, se borne longtemps avant d'infecter généralement toutes les humeurs, à ces premieres parties attaquées, & leur destruction, leur délabrement, les ulceres qui se font dans leurs cavités, la fonte d'humeurs continuelle, & la résorption du pus dans le torrent des liquides, suffisent pour exténuer enfin le malade, & le conduire à la mort; sans que cela exclue la possibilité de l'infection générale, qui peut avoir lieu.

Ainsi, il est possible qu'un mal semblable soit purement local, & devienne très-dangereux en même temps; comme il n'est pas im-

possible qu'il devienne général ; ce qui peut servir à concilier les différentes opinions sur le siége de la morve. Mais les observations les plus constantes au sujet de cette maladie se réunissent pour prouver qu'elle se borne ordinairement au vice de la membrane pituitaire, sur laquelle le virus exerce continuellement son action ; de la même maniere qu'un cautere très-irritant, qui détermine un abord continuel d'humeurs sur une partie, & sert, par-là, de préservatif à toutes les autres. Telle est l'idée qu'on doit se faire de la vraie morve ordinaire, dont le principe dérive presque toujours d'une cause externe, qui s'insinuant d'abord par les naseaux, se borne à leur cavité, ou pénétre dans celles que tapisse la membrane pituitaire. Mais, comme ces cavités différent entr'elles par leur structure, elles offrent des variétés dans la même maladie, à raison du siége qu'elle occupe, qui sont essentielles à distinguer pour le traitement, puisqu'elles exigent souvent des secours d'un genre tout différent.

Dans la morve ordinaire, bornée à l'étendue de la membrane pituitaire, il n'y a que deux circonstances à remarquer pour le traitement, & qu'on peut bien saisir ; celle dans laquelle la ma-

ladie eſt bornée à la cavité des naſeaux, & celle où elle occupe quelque ſinus.

Dans la premiere, l'écoulement eſt continuel, abondant, en même temps que le cheval eſt glandé : on apperçoit même l'ulcération de cette cavité, & cette eſpece de morve eſt facile à guérir.

Dans la ſeconde, il y a peu d'inflammation apparente dans l'intérieur des naſeaux ; l'écoulement diminue & ne ſe fait même que par intervalles, tandis que le cheval eſt toujours glandé. Dans ce cas, on doit être aſſuré que le vice exiſte dans quelques ſinus, qui ne ſe dégorgent en général que lorſqu'ils ſont pleins ; mais, il n'eſt pas poſſible de diſtinguer dans quelle cavité eſt placé l'ulcere. Tout ce qu'on peut déterminer, c'eſt le côté affecté. Cette morve eſt beaucoup plus difficile à traiter & à guérir que l'autre, & exige ſouvent l'ouverture des ſinus pour y porter les remedes convenables.

Cet état, que M. Lafoſſe appelle avec raiſon un ozene, étant bien connu, il s'agit, avant d'en venir au traitement, de voir la différence qu'il y a entre la morve dont on vient de parler, & les autres écoulemens morveux ou purulens, dont quelques-uns peuvent dégénérer en véritable

morve, mais dont la diſtinction eſt néceſſaire pour le genre de ſecours qu'on doit employer pour les combattre.

Si l'on frappe rudement un cheval bien ſain ſur le nez; ſi l'on introduit dans ſes naſeaux ou un corps capable de bleſſer, ou une liqueur âcre & corroſive, on peut faire naître une morve artificielle, qui ne durera qu'autant que l'effet de la compreſſion, de la rupture des vaiſſeaux, ou du tiraillement des nerfs, ou de l'irritation aura lieu; & cette morve ſera bientôt guérie par les huileux, les mucilagineux, les émolliens, &c. Mais, ſi ce cheval a quelque vice dans le ſang, cette irritation locale peut déterminer dans ces parties une humeur qui à la fin s'y fixera, & pourra y produire une morve de même nature, & qui ne pourra être vaincue que par les remedes appropriés à ce mal.

Un autre écoulement par les naſeaux qu'on peut confondre avec la morve, eſt celui qui eſt accompagné de toux, dans le cas d'ulcere aux bronches ou aux poumons. Alors, après l'expectoration, on voit ſortir du pus par les naſeaux & la bouche. Mais, cet état peut exiſter & exiſte en effet quelquefois ſans gonflement aux glandes de la ganache, qui eſt inſéparable de la vraie

morve. Ce n'eſt alors, à proprement parler, qu'un ulcere à la poitrine, dont le pus ſe fait jour par les ouvertures ſupérieures. Mais, lorſque l'écoulement eſt joint à cette derniere circonſtance, & qu'en même temps le cheval eſt glandé, c'eſt ce qu'on appelle *morve de pulmonie*, dont l'une peut dériver de l'autre.

On connoît que le vice morveux a paſſé de la membrane pituitaire dans la poitrine, ſi l'intérieur des naſeaux ceſſe d'être rouge, enflammé, ſi la matiere devient plus épaiſſe, plus blanche, moins copieuſe, & qu'en même temps le cheval reſpire difficilement, touſſe, a des friſſons, des mouvemens de fiévre irréguliers, des ſueurs, ſi ſa poitrine ſiffle, ou s'il râle, s'il perd l'appétit, s'il a le poil hériſſé, s'il dépérit, &c. alors, cet état eſt réputé incurable. Lorſque la morve, au lieu d'être le principe de l'affection de poitrine, en eſt une ſuite, les ſymptômes & le danger ſont les mêmes; & ſi le cheval eſt glandé, dans cet état, les glandes ſont petites, mollaſſes, placées aux deux côtés de la mâchoire. Cet état peut dépendre primitivement d'une gourme maligne, d'une courbature, d'un vice de farcin, &c.

Lorſque l'écoulement morveux dépend des

gourmes du cheval, de la morfondure, de la courbature, du farcin, M. Lafosse a fait connoître parfaitement la différence de tous ces états. Pour les bien saisir, & ne pas les confondre avec la morve proprement dite, il faut donner une idée de ces maladies.

La *Gourme* des chevaux n'est autre chose qu'un écoulement par les naseaux, de matiere blanchâtre, mucilagineuse, accompagné de fiévre, de tristesse, de dégoût, quelquefois de toux, & d'un gonflement douloureux & mollasse à la mâchoire inférieure, qui n'affecte ordinairement que les glandes salivaires, ce qui ne permet pas de confondre cet état inflammatoire, qui dure douze à quinze jours avec la morve, dans laquelle le cheval est gai, mange comme à son ordinaire, & dont l'engorgement des glandes n'existe que dans les deux lymphatiques, situées aux deux côtés intérieurs du milieu de la mâchoire postérieure. Cette tumeur de la ganache, compagne de la gourme, s'abcède enfin, & lorsque cela arrive, la guérison de l'animal est assurée. Lorsque le virus est abondant, âcre, attaque le larynx, ou quelque partie intérieure de la gorge, c'est ce que M. Lafosse appelle *gourme maligne* ; s'il se fait une métastase d'hu-

meur ou quelque dépôt ailleurs qu'à ces parties, c'eſt ce qu'il appelle *fauſſe gourme*, & d'autres *étranguillon*. Les jeunes chevaux ſont plus ſujets à la gourme que les vieux, & on la regarde comme une dépuration néceſſaire du ſang.

Voilà l'idée qu'on a donné de cette maladie. Mais eſt-elle juſte ? c'eſt ce dont on nous permettra de douter. Cela ſera bon, tant qu'on croiraque les maladies contagieuſes ſont néceſſaires ; tan t que les hommes ſeront eſclaves des préjugés ; mais, lorſqu'ils auront une fois la force de les ſécouer, ils ſe convaincront qu'il n'eſt pas plus néceſſaire qu'un cheval jette des gourmes que l'homme. Ariſtote dit que les chevaux qui vivent en troupe dans les bois ne ſont point ſujets aux gourmes. Ce qu'on appelle ſi improprement *gourme*, n'eſt autre choſe qu'une inflammation phlegmoneuſe à la gorge, qui finit ordinairement par un abcès à ces parties ; c'eſt une maladie contagieuſe, comme la morve ; la preuve en eſt, que ſi on l'inocule, elle ſe communique. Si la contagion la produit, qu'elle néceſſité d'avoir recours à une dépuration chymérique du ſang, idée qui éloigne de toute recherche du vrai principe de la maladie, qui reſtera auſſi long-temps inconnu que les hommes croiront

aux *germes innés* des maladies inflammatoires, aux *gourmes* , & à ces prétendues *dépurations* du ſang, tous mots propres à éterniſer les erreurs & les maladies, tant dans l'eſpece humaine que parmi les animaux. Il ſeroit bien plus ſage de renoncer enfin à toutes ces erreurs, & de chercher la véritable ſource de toutes ces maladies.

A travers tous ces préjugés, dont il eſt difficile de ſe défendre; parce que le torrent entraîne; il y a quelque choſe de bien poſitif & de réel, c'eſt la différence que M. Lafoſſe a fait remarquer entre la nature des tumeurs qui accompagnent la gourme, & celle de l'engorgement des glandes dans la morve. Dans la gourme, lorſque les glandes de la ganache s'engorgent, elles ſont ſenſibles, quelquefois peu différentes des glandes de morve & dures extérieurement, mais on ſent en les comprimant comme une cavité dans leur centre, & une élaſticité à-peu-près ſemblable à celle d'un balon qu'on comprime, ce qu'on n'obſerve point dans les glandes de morve. Du reſte, en faiſant abcéder la tumeur par des cataplaſmes émolliens, ou maturatifs, par des injections & vapeurs d'eau chaude dans les naſeaux, on remédie facilement & promptement à cet état, qui ne s'étend pas au-delà d'une quinzaine de jours.

On croit que la gourme maligne, après avoir formé un dépôt ſur la poitrine ou le larynx, peut enfin donner lieu à la morve.

La *morfondure* des chevaux n'eſt autre choſe qu'une affection ſemblable au rhume ſimple de l'homme. Il y a toux, écoulement par les naſeaux, d'abord lympide, ſéreux & abondant dans le commencement, épais à la fin, triſteſſe, perte d'appétit. Elle dégénere en morve ſi elle paſſe quinze jours, & que les glandes lymphatiques de la ganache s'engorgent.

La *courbature* des chevaux reſſemble encore plus parfaitement à une fiévre catharrale, ou à une péripneumonie. Dans celle-ci, le cheval a de la fiévre, la tête baſſe, touſſe, eſt dégoûté, jette par les naſeaux une humeur jaunâtre, verdâtre, épaiſſe quelquefois ſanguinolente. Elle dégénere quelquefois en pulmonie, & celle-ci en morve, ou ſe complique avec elle, ce qui eſt le cas le plus ordinaire. Les ſaignées & les fumigations des plantes inodores quelconques dans l'eau bouillante ſont les meilleurs ſecours dans ce cas.

Le *farcin* eſt la maladie qui produit la plus dangereuſe des morves. Le virus farcineux eſt un prothée capable de prendre une infinité de formes, à raiſon du ſiége qu'il occupe. Il affecte

ordinairement les glandes ſébacées de la peau, le tiſſu cellulaire, le corps charnu des muſcles, rarement les parties tendineuſes & ligamenteuſes. Le plus ſouvent, il ſe manifeſte à l'extérieur ou plutôt ſous la peau par des boutons durs, ſenſibles, de figure ſphéroïde, qu'on ſent rouler ſous les doigts entre les tégumens : quelquefois ces boutons ſont légérement enflammés, & ſe terminent par ſuppuration ; le plus ſouvent ils deviennent ſquirreux, & lorſqu'ils crevent, leurs bords ſont durs, ſe renverſent, le centre eſt fongueux & offre un ulcere ſordide ſemblable au cancer.

Les Maréchaux diſtinguent quatre eſpeces de farcin, qui, à proprement parler, n'en ſont qu'une, mais qui different entr'elles par leurs formes, & par la bonne ou mauvaiſe iſſue qu'elles prennent : ces quatre eſpeces ſont le *farcin volant*, le *farcin cordé*, le *farcin cul-de-poule*, & le *farcin intérieur.*

Dans le *farcin volant*, il y a un nombre plus ou moins conſidérable de boutons de différente groſſeur, durs, peu ſenſibles, légérement enflammés, roulans ſur les doigts. Le *farcin cordé* ſe manifeſte par une traînée de boutons qui imitent en quelque ſorte un chapelet, & qui affectent quelquefois les tégumens de la tête.

Dans le *farcin cul-de-poule*, il y a des boutons qui, de volumineux & durs qu'ils ſont au commencement de la maladie, s'ulcerent en peu de temps, & jettent un pus ichoreux & fétide; leurs bords ſe renverſent & deviennent durs & calleux; du milieu de ces ulceres il s'éleve une excroiſſance charnue ou fungus, dont la forme lui a fait donner le nom de cul-de-poule. Le *farcin intérieur* eſt celui où les boutons ſont très-adhérens au pannicule charnu.

Le farcin volant diſparoit quelquefois par la ſaignée & les répercuſſifs doux. Les boutons du farcin cordé ſuppurent quelquefois heureuſement; mais ceux de la troiſieme & quatrieme eſpece prennent toujours un mauvais caractere. Tous ces boutons de farcin, cordés, roulans, ou adhérens, ſont ſitués pour l'ordinaire ſur les branches de la mâchoire poſtérieure, le long du col, des épaules, des côtes, des feſſes, &c.

On nomme encore farcin, une aggrégation d'une multitude de petits boutons qui affectent particulierement le garrot, le long de l'épine, la croupe, la partie interne de la jambe au-deſſus du jarret, le jarret, &c. & lorſqu'ils ſuppurent, ils ſe réuniſſent pour former une plaie fort large. Mais, cette eſpece de boutons, comme le fait remarquer

quer M. Vitet, tient beaucoup plus de la dartre que du farcin.

Lorſque l'humeur de farcin ſe jette en tout ou en partie, ce qui eſt plus ordinaire, ſur la membrane pituitaire, elle y cauſe une eſpece de morve du plus mauvais caractere, la plus difficile à combattre, & la plus dangereuſe pour la contagion. Dans cet état, le cheval jette un pus toujours ſanieux & ſordide, les glandes de la ganache ſont dures & inſenſibles; les cornets du nez, & les os ſe carient en peu de temps; le cheval touſſe & ſent mauvais; les chancres occupent pluſieurs points de la membrane pituitaire. A ces ſignes ſe joignent les boutons de farcin qu'on ſent ſous les tégumens à quelques parties du corps; quelquefois toute la ſurface eſt parſemée de cordes de farcin: l'animal ne ſurvit pas long-tems à cet état. On trouve, après ſa mort, différens viſceres viciés.

L'analogie qui paroît exiſter entre différentes eſpeces de morves du cheval, ſurtout les plus dangereuſes, & le virus vénérien dans l'homme, porteroit à croire que puiſqu'on a trouvé un ſpécifique pour les maux vénériens, on en pourroit trouver un pour la morve: & en effet, cette découverte ne paroît point impoſſible, & l'emploi des

ſpécifiques proprement dits ne peut ſe faire que dans le cas de certaines maladies chroniques ſemblables, dans leſquelles les accidens de l'irritation, de l'inflammation, oú des mouvemens de fiévre ne ſont pas aſſez graves pour en interdire l'uſage; & quoique ces ſortes de maladies ne ſoient pas exemptes de quelques mouvemens critiques, ce ſont celles néanmoins où les ſpécifiques réuſſiſſent le mieux, parce qu'il n'y a pas un état inflammatoire auſſi marqué que dans les maladies aiguës. Tous les ſpécifiques du monde ne ſauroient être placés heureuſement que dans le calme ou l'abſence totale d'une fiévre, ou de l'irritation, ou d'un état ſpaſmodique général qui s'oppoſeroient infailliblement à leur action & les feroient échouer, quand même ils auroient le pouvoir de guérir la maladie. Du moins, c'eſt ce qu'on obſerve dans celles de l'eſpece humaine.

Cela poſé, & la diſtinction des différentes eſpeces de morve étant faite; il convient d'examiner quelles ſont celles qu'on peut combattre, & dans quel état elles ſont ſuſceptibles d'être guéries. On doit toujours faire attention, avant d'entreprendre la cure d'une morve quelconque, de ſéparer l'animal malade des ſains, de peur que le bien qui pourroit réſulter de ſa guériſon, ne fut pas

capable de compenser le mal qui résulte des dangers de la contagion. Car, on ne sçauroit se tromper d'agir dans toutes les especes de morve, comme si elles étoient très-contagieuses ; au lieu qu'on risque tout, en adoptant une opinion contraire ; & l'expérience qui juge souverainement tous les cas douteux, a démontré que toutes les morves étoient dans ce cas, que les chevaux qui n'avoient point de communication avec les autres y étoient rarement sujets, & qu'au contraire ceux qui vivoient en troupe dans des écuries nombreuses, dans les postes, sur les routes, dans la Cavalerie, enfin, tous ceux qui étoient exposés à habiter les lieux les plus fréquentés par les chevaux, étoient ceux qui en étoient principalement atteints ; phénomene qu'on ne sauroit attribuer qu'aux effets de la communication.

La premiere espece de morve, celle qui se borne à une ulcération de la membrane pituitaire, avec gonflement des glandes de la ganache, sans autre vice interne, se guérit facilement si le mal n'occupe que l'intérieur des naseaux. Mais pour la bien traiter, il faut distinguer encore ses trois états ; celui de phlogose ou d'inflammation, celui de suppuration, & celui de chancre, qui forment les morves commençante, confirmée,

& invétérée. Le premier n'exige que des ſaignées, des rafraîchiſſans, des relâchans, des émolliens, ou des réſolutifs; le ſecond, des déterſifs ſimples; & le troiſieme, des déterſifs puiſſans, des deſſicatifs, &c.

Dans le premier état, M. Lafoſſe fait ſaigner pluſieurs fois l'animal; on emploie la vapeur des décoctions de plantes émollientes, ou ce qui revient au même, la vapeur de l'eau chaude qui ſuffit, des injections avec la décoction de racine de guimauve & de graine de lin. Il ne faut rien appliquer ſur les glandes, ou bien le cataplaſme de mie de pain & de lait. La meilleure façon de faire recevoir une vapeur douce à un cheval, eſt d'enfermer dans un ſac le corps qui la produit, tel que l'orge ou le ſon tout chaud qu'on leur donne à manger. La vapeur de l'eau-de-vie eſt encore bonne, mais ces fumigations & injections doivent être ſouvent répétées, ſi on en veut tirer quelque avantage. Dans ce premier état, on commettoit une grande faute d'employer des répercuſſifs en injections, des liqueurs froides, ou des remedes échauffans internes. La bonne ou mauvaiſe iſſue de la morve dépend ſouvent des circonſtances où l'animal s'eſt trouvé au commencement, & des ſecours qu'on lui a adminiſtrés d'abord.

Lorſque le ſecond état ou la morve confirmée eſt déclarée, que l'ulcere eſt formé, & que le cheval jette du pus, on doit avoir recours aux vulnéraires déterſifs, intérieurement & extérieurement. Le meilleur reméde altérant interne, connu dans ce cas, eſt la pervenche, dont on leur donne deux braſſées par jour, en même-temps qu'on leur injecte chaudement dans les naſeaux une décoction d'ariſtoloche, de racine de gentiane & de petite centaurée. Si la matiere change de couleur, devient épaiſſe, plus blanche, on emploie la décoction d'aigremoine ou d'orge mondé, à laquelle on ajoute un peu de miel roſat; d'autres injectent la décoction de roſes rouges dans le vin; en même-temps on purge l'animal, tous les huit ou dix jours. Quoiqu'on doive peu compter ſur les évacuans internes en général; néanmoins, il eſt d'obſervation que les purgatifs même draſtiques, répétés ſouvent, produiſent quelquefois beaucoup de bien; mais, ſi la morve a ſon ſiege dans les cavités du nez, dans les ſinus, ce qu'on connoît aux ſignes indiqués ci-deſſus, le meilleur moyen d'y remédier conſiſte à trépaner l'animal avec une vrille; ce qui a été pratiqué pluſieurs fois avec ſuccès par M. Lafoſſe, inventeur de cette méthode. Au moyen de cette

ouverture, on porte facilement dans ces cavités la matiere de l'injection qui ne ſauroit y parvenir par les voies ordinaires. Avant de la faire, on a ſoin de ſaigner l'animal, de le rafraîchir par quelques lavemens, de retrancher le foin & l'avoine. On fait une incision cruciale ſur les tégumens, à environ un pouce de diſtance au-deſſous de l'œil, du côté du grand angle & du côté affecté; on renverſe les bords, & on met l'os à nud en ratiſſant le périoſte avec un gratoir; après quoi, on injecte avec un tuyau de ſeringue la liqueur convenable. On ſe ſert, pour faire l'injection, des plantes vulnéraires de Suiſſe, ou bien d'une décoction de racine de gentiane & des ſommités de petite centaurée. Si la matiere change de couleur & devient blanche, on ſe contente d'une eau d'orge miellée; enfin, pour deſſécher entiérement l'ulcere, on fait uſage, par la même voie, d'une injection d'eau ſeconde de chaux, en même temps qu'on fait recevoir à l'animal, par les naſeaux, la vapeur des fumigations avec les plantes aromatiques, qui le ſoulagent beaucoup. Lorſque l'ulcere eſt ſordide, chancreux, d'un mauvais caractere, on ajoute quelquefois à l'eau de chaux le ſel & le vinaigre

dans la proportion de demi-ſeptier de vinaigre & demi-once de ſel ſur deux pintes d'eau de chaux. On continue ainſi pendant quatre ou cinq jours, en répétant l'injection de trois en trois heures, & ayant ſoin à chaque fois de boucher les naſeaux de l'animal dans l'inſtant qu'on la fait. Si l'on juge que l'ulcere n'eſt pas aſſez détergé, ni l'injection aſſez puiſſante, on emploie le vitriol de mars ou couperoſe verte calcinée, & la poudre de noix de gale, chacun à la doſe de deux gros, ſur quatre pintes d'eſprit-de-vin, qu'on laiſſe repoſer, après avoir brouillé la liqueur, & on l'injecte. On a recours pour derniere reſſource à l'alun & au vitriol calcinés enſemble, ſur leſquels on verſe l'eau de chaux, qu'on décante enſuite & qu'on mêle avec le vinaigre. D'autres ſe ſervent d'une décoction de poudre d'ellébore noir & de bétoine, à laquelle on ajoute un quart d'eau-de-vie, dont on injecte une chopine matin & ſoir, & dans la journée une eau de ſavon, de quatre en quatre heures, tandis qu'en même temps on frotte le nez du cheval en tout ſens avec du ſuif fondu. On mêle à ſa nourriture un peu de poudre de ſoufre & d'antimoine. Ce dernier remede a réuſſi quelquefois. Après les injections, on bouche le trou avec un bouchon

de liege, ſur lequel on met une compreſſe imbibée d'eſſence de térébenthine ou de baume de fioraventi, & quatre bourdonnets ſous chaque lambeau pour empêcher leur réunion; on recouvre la partie d'un grand plumaceau imbibé d'eau-de-vie camphrée, & d'une large bande qui recouvre & contient le tout.

Il faut convenir que cette opération, malgré ſes ſuccès, ne réuſſit pas toujours, & ſouvent, après avoir bien fait ſouffrir un animal, on eſt obligé de le tuer. Il ſeroit donc beaucoup plus avantageux de trouver quelque ſpécifique interne. C'eſt dans cette vue que M. Malouin fit l'eſſai d'un remede, en 1759, ſur pluſieurs chevaux des Ecuries du Roi, atteints de la morve.

Il réſulte de ſes obſervations, 1°. qu'un cheval morveux, glandé du côté droit, à qui on donna à manger, deux fois le jour, de la pervenche hachée dans du ſon, & à qui M. Servien fit trois trous de trépan du même côté, en paſſant un ruban dans ces trous en forme de ſéton, & qu'on purgeoit toutes les ſemaines, fut guéri au bout de quatre mois de traitement. La glande de la ganache fut traitée avec du réalgar qu'on appliqua deſſus, après avoir fendu la peau, & qu'on contenoit au moyen de l'étoupe & d'un bandage

2°. Qu'un autre cheval morveux, qui refpiroit même difficilement, battoit du flanc & touffoit depuis long-temps, ayant été foumis au traitement de M. Malouin, qui confifte à faire prendre, tous les jours, de la pervenche avec de l'æthiops antimonial, & à purger l'animal tous les huit jours, fut guéri en très-peu de temps, fans avoir été trépané.

3°. Qu'un troifieme, morveux au dernier dégré & dans le plus mauvais état, très-maigre & chancelant, qui avoit en même temps les os du côté du nez, par où il jettoit, tuméfiés, & le farcin (circonftance remarquable); après avoir été faigné, ayant été traité de la même maniere par M. Malouin, avec cette différence néanmoins qu'on fit ufage de la coloquinte dans les purgations, qu'on répéta d'abord tous les huit jours, & qu'on éloigna enfuite, jetta très-peu, au bout de fix femaines, & reprit de l'embonpoint.

D'où l'on peut conclure, que l'æthi opsantimonial * de M. Malouin paroît être, jufqu'à

* Cet æthiops antimonial n'eft autre chofe qu'un mêlange de deux parties d'antimoine crud & d'une de mercure, qu'on triture enfemble à froid, ou qu'on mêle, après avoir mis l'antimoine en fufion. La dofe eft d'une once par jour; & celle de la pervenche eft d'une braffée.

présent, le plus puissant remede interne qu'on ait encore trouvé contre cette maladie, sur-tout dans la circonstance du farcin. Et en effet, les préparations antimoniales & mercurielles sont peut-être les plus puissans secours qu'on puisse employer, dans le farcin sur-tout : ce qui n'exclut pas les avantages qu'on peut tirer de la ciguë, qu'on a employé quelquefois heureusement.

L'eau distillée du laurier-cerise a été encore donnée avec succès dans la morve. Il résulte des expériences faites en Angleterre, par le Docteur Langrish, que cette eau distillée, donnée à petites doses à un cheval morveux depuis six mois, & dont le sang étoit coëneux, l'a rendu plus fluide, a donné à la matiere qui sortoit des naseaux une couleur plus belle, plus louable, & a changé en général l'état de l'animal en un mieux sensible (*a*).

Lorsque la morve se trouve compliquée avec l'obstruction du conduit lacrymal, M. Lafosse conseille d'y faire des injections par les points lacrymaux, d'abord avec une décoction de graines de lin, ensuite avec les vulnéraires détersifs.

(*a*) V. Expériences de Médecine, &c. par le Docteur Brovvn Langrish, p. 54.

On doit faire attention de ne faire uſage dans aucun cas de morve, des eſcarrotiques en injection qu'avec beaucoup de ménagement, & le mieux ſeroit de s'en abſtenir tout-à-fait.

M. Vitet a beaucoup vanté, pour la guériſon de la morve, la vapeur de l'orpiment : mais on n'a pas aſſez réfléchi ſur le danger qui peut en réſulter, lorſqu'on l'a propoſée.

M. Vitet a encore conſeillé comme un remede préſervatif pour la morve, d'oindre, deux fois le jour, les naſeaux du cheval avec l'huile eſſentielle de térébenthine ; ce qui peut en effet ſervir à le garantir des impreſſions de la maladie : mais l'eau & le vinaigre dont on leur frotte les naſeaux, & le ſoin ſurtout de les faire manger à part & dans des rateliers propres, ou de les ſéparer par des cloiſons, ſont les meilleurs préſervatifs de la contagion.

Le bubon gangreneux, ou plutôt l'anthrax du cheval, qu'on appelle vulgairement *muſaraigne*, parce qu'on l'a attribué à la morſure de cet animal, eſt d'abord une petite tumeur non circonſcrite qui a ſon ſiége à la place du bubon, c'eſt-à-dire aux glandes inguinales, à la partie ſupérieure & interne de la cuiſſe, qui dégénere promptement en gangrene, ſi l'on n'y remédie. Il différe du vrai bubon & des autres abcès, en ce qu'il ne ſuppure point. Les vaiſſeaux lymphatiques de la partie ſont très-gonflés,

& le tiſſu cellulaire eſt plein d'une humeur lymphatique, épaiſſe, grumeleuſe & noirâtre. La jambe & la cuiſſe ſont ſouvent enflées. Cet état eſt accompagné de fiévre. On y remédie par des ſcarifications promptes & profondes, ſur leſquelles on répand d'abord de l'huile eſſentielle de térébenthine, enſuite la teinture de myrrhe ou d'aloës, & qu'on panſe après avec le digeſtif animé. Si la jambe eſt enflée, on l'étuve avec une infuſion de fleurs de ſureau. On tient l'animal à la diete, &c.

Maladies des Cochons.

OUtre la ſquinancie, les catharres ſuffocans auxquels le cochon eſt fort ſujet, il eſt encore expoſé à des tumeurs malignes, à la Ladrerie, &c. & ſurtout à une maladie formidable, mais rare à la vérité, qu'on appelle *feu S. Antoine*, *mortalité* des cochons.

Elle s'annonce d'abord par une inquiétude, un dégoût, une nonchalance qui dure de cinq à ſix jours. Cet état devient plus ſenſible, à meſure que le mal fait des progrès; enfin la vacillation des jambes eſt plus marquée, l'animal porte ſes oreilles pendantes, a des alternatives de froid & de chaud, & a de la peine à ſoutenir ſa tête. Ses oreilles deviennent froides. Cet état ſe décide ainſi du 7e. au 8e. jour, avec un changement très-ſenſible

dans la couleur de la langue, une haleine fétide, & un écoulement par les naſeaux d'une morve épaiſſe, muqueuſe : le tout eſt accompagné d'une rougeur éréſypélateuſe point ſaillante, qui eſt ſurtout très-ſenſible ſous le ventre. C'eſt alors que l'animal pouſſe des cris extrêmement aigus. Cet état de phlogoſe ſe convertit bientôt en gangrene décidée, qui ſe manifeſte par une couleur livide, & enfin bleuâtre ou violette. Dans l'ouverture des corps, on ne trouve ordinairement des traces de cette maladie que dans les premieres voies, ſurtout dans l'eſtomac & les inteſtins grêles, qui offrent les mêmes ſymptômes que la maladie des bêtes à cornes. Les ſaignées pratiquées plusieurs fois n'ont jamais eu de ſuccès dans cette maladie. Le meilleur remede eſt une eau blanche faite avec la farine d'orge, à laquelle on ajoute quelques gobelets de vinaigre.

Ladrerie.

La *Ladrerie* eſt encore une maladie familiere aux cochons domeſtiques. Elle a beaucoup de rapport avec la lepre de l'homme : c'eſt pour cette raiſon que Moïſe en défendit autrefois l'uſage à ſon peuple. Elle en a encore beaucoup avec le farcin des chevaux. On la reconnoît aux grains & tubercules blancs qu'on apperçoit principalement

ſous la langue & ſur ſes bords. La chair des muſcles en eſt quelquefois toute garnie, & alors cette chair eſt blafarde. Les tégumens ſont inſenſibles. L'animal a de la peine à marcher, & le train de derriere eſt la partie la plus foible. On attribue cette maladie à la malpropreté : voilà pourquoi le ſanglier, qui ne vit point dans l'ordure, n'y eſt jamais ſujet.

Pour les en délivrer, on les lave ſouvent à l'eau froide, on leur fait faire des courſes au ſoleil & au grand air; on les nourrit avec des herbes, des racines, des légumes. On retranche de leur nourriture le ſon de froment, les ſubſtances animales, les choux & toutes les plantes cruciferes. On ajoute à une eau blanche faite avec la farine de ſeigle, un peu de gros vin rouge. On conſeille la fleur de ſoufre mêlée à leurs alimens avec la racine de patience & un peu de ſel marin. L'antimoine eſt avantageux dans ce cas, mais alors la chair de l'animal eſt très-ſuſpecte.

Maladies des Chiens.

IL y a pluſieurs années qu'on obſerve une fievre maligne qui détruit les chiens, qu'on appelle *la Maladie des chiens*, & que je ne trouve bien décrite nulle part.

Le premier jour, l'animal a une démangeaiſon

au nez, les yeux ternes ; il éternue ſouvent : il eſt comme enchifrené. Le deuxieme jour il traîne le train de derriere, il eſt penché ſur un des côtés, ne peut ſe ſoutenir ſur ſes jambes, de derriere ſurtout ; il eſt dans un état de ſtupeur. Le troiſieme ces accidens continuent, & la ſtupeur augmente. Le quatrieme il coule du nez une mucoſité épaiſſe, ſemblable à du blanc d'œuf, qui ſort par filandres ; l'animal eſt conſtipé ; quelquefois il rend des matieres fort dures & teintes de ſang : il y a une fiévre très-conſidérable, accablement ; l'animal ne deſire ni de manger ni de boire ; il eſt très-aſſoupi, ſa langue eſt chargée ; tout ſon corps eſt très-ſenſible lorſqu'on le touche. Cet état ſe ſoutient pendant pluſieurs jours, pendant leſquels il éprouve des alternatives de froid & de chaud, des tremblemens, il eſt toujours aſſoupi ; la foibleſſe des reins dans les uns n'eſt qu'accidentelle, & revient par intervalles ; dans les autres elle eſt continuelle. Lorſqu'elle n'eſt que paſſagere, on remarque que la connoiſſance revient à l'animal, lorſque cette foibleſſe le quitte : enfin, les excrémens, l'haleine, & tout le corps deviennent très-puans ; le poil lui tombe ; l'accablement ſe ſoutient, avec les autres ſymptômes quelquefois plus de quarante jours, & cette maladie ſe termine ou

par une éruption galeuſe à la peau, ou par un dépôt ſur les jambes, principalement aux articulations, ou par un engorgement des glandes parotides; & ſi l'animal s'en releve, il perd ordinairement la fineſſe de quelqu'un de ſes ſens, & quelquefois l'ouïe & l'odorat entierement: la plupart reſtent comme hébêtés.

On en a réchappé pluſieurs, en appliquant des trochiſques de minium dans l'ouverture des abcès formés aux articulations. Cet eſcarrotique rend l'ouverture plus grande, en rongeant les chairs, & après la chûte de l'eſcare, on obſerve qu'il s'y établit une bonne ſuppuration, qui eſt eſſentielle dans ce cas pour ſauver l'animal.

Pour empêcher ces ſortes de dépôts aux articulations, on a fait à pluſieurs des inciſions aux tégumens de la cuiſſe dans leſquelles on introduiſoit du mercure, ce qui n'a procuré aucun ſoulagement marqué, mais y a déterminé ſouvent le dépôt, & en a préſervé l'articulation.

Quant aux remédes internes, on a employé, avec beaucoup de ſuccès, le ſouffre doré d'antimoine dans le beurre ordinaire. La doſe pour les petits chiens eſt de deux grains, & de ſix pour les gros tous les jours, de trois en trois heures, dans un bouillon léger fait avec les têtes

de

de mouton : cela les fait vomir & évacuer. Quelquefois, pour rendre ce remede plus actif, on y ajoute 3 ou 4 grains de tartre émétique. Quelques personnes ont employé, avec un pareil succès, les hydragogues, surtout le diagrede, à la dose de 3 ou 4 grains par jour, ce qui les évacue très-bien.

Le hazard a donné lieu à une expérience qui prouve que l'arsenic n'est pas malfaisant dans cette maladie. M. Simonet, Auteur de cette observation, assure que quelqu'un ayant donné à un chien malade une boulette faite avec le beurre, la farine, & quinze grains d'arsénic, destinée pour empoisonner les rats, le chien éprouva une évacuation très-considérable par haut & par bas, qui dura toute la journée ; mais, l'appétit revint le lendemain, & il fut bientôt guéri.

Dans l'ouverture du corps de ces animaux, on trouve l'estomac dans un état de crispation, les intestins livides, la moëlle épiniere très-mince & desséchée, les sinus frontaux remplis d'une matiere épaisse, gluante, la substance du cerveau plus molle & plus grise que dans l'état naturel. Les chiens qui en sont attaqués meurent ordinairement le quarantieme jour.

Outre cette maladie, il en a régné une autre

parmi ces animaux, qui tenoit beaucoup de la péripneumonie maligne, & qui les enlevoit en très-peu de jours. On leur a trouvé constamment les poumons enflammés ou sphacelés. Ils avoient beaucoup de fiévre, difficulté de respirer, la poitrine sensible & douloureuse. L'animal se plaignoit continuellement. On n'a réchappé aucun de ceux qu'on a baignés à l'eau froide. Le kermès minéral, à la dose de deux grains chaque jour dans du beurre, en a sauvé quelques-uns.

Les chiens, comme on sait, sont encore très-sujets à la rage, que tout le monde connoît. On doit se méfier d'un chien qui perd sa gaieté tout-à-coup, a l'œil terne & hagard, l'air taciturne, & mord indistinctement tout ce qu'il rencontre. Lorsqu'on veut employer quelque remede pour les guérir, il n'y en a pas de meilleur que l'æthiops minéral. On a proposé encore, en dernier lieu, la plante qu'on appelle *belladona*, comme un moyen curatif & préservatif. James, dans son Traité de la Rage canine, conseille, comme on a déja vu, pour la désinfection des lieux qui ont été habités par des chiens enragés, d'y mettre des oies, d'après une expérience certaine, dit-il, faite en Angleterre. Mais, de quelque poids que soit l'autorité de James, ce moyen n'a

pas moins les apparences d'un préſervatif ſuperſtitieux ; & le parti le plus sûr eſt de laver plusieurs fois leurs demeures à l'eau bouillante. Il eſt démontré que le virus de la rage, toujours fixe, ne paſſe d'un individu à l'autre que par la voie de la déglutition, ou par une inoculation ſanglante à la peau de la part de la bête infectée, telle qu'elle ſe fait par ſa morſure. Obſervation applicable à une infinité de cas de maladies contagieuſes parmi les animaux, ſur-tout dans celles où il y a écoulement de bave ou de morve, qui ne ſe communiquent que par l'une ou l'autre de ces voies.

Les chiens ſont encore très-ſujets à la gale, que tout le monde connoît, & dont on les délivre, après qu'on a lavé leur peau avec une décoction d'abſynthe & de centaurée, en les frottant d'un onguent fait avec la brique pilée, l'huile d'olive ou le beurre, & le ſoufre.

Maladies des Chats.

LEs chats ſont ſujets à quelques maladies contagieuſes, qui leur deviennent preſque toujours funeſtes ; entr'autres à la rage & à des gales épizootiques. Un chat enragé qui mord une per-

ſonne, inocule ainſi ſon venin avec autant de facilité qu'un chien dans le même cas. On a vu à Paris, en 1774, deux perſonnes dans la rue S. Louis, près le Palais, mourir avec tous les ſymptômes de l'hydrophobie, des ſuites de la morſure d'un chat enragé. Mais la rage n'eſt pas ſi commune parmi ces animaux que certaines gales malignes, qui les ont bientôt détruits. En 1682, on en obſerva une de cette eſpece, dans la Weſtphalie, qui dura deux ans, & qui en détruiſit preſque entiérement l'eſpece dans l'étendue de quelques milles. On en trouve la deſcription dans les Ephémérides des Curieux de la Nature. (Déc. 1. an. 3. 1672. Obſ. 140.) Elle leur couvroit la tête, particuliérement les oreilles, & ne deſcendoit pas plus bas que le cou. Il paroiſſoit aux yeux une eſpece de taye, qui ne les empêchoit pas cependant de voir. L'œil tomboit enſuite en ſuppuration. L'animal étoit toujours aſſoupi. Cette maladie gagnoit par contagion d'une maiſon à l'autre. Le meilleur remede qu'on trouva fut la graiſſe de baleine, dont on les frottoit.



Maladies de la Volaille.

APrès le Bétail & les Animaux domeſtiques utiles, on croit devoir dire un mot des maladies de la Volaille.

Maladies des Pigeons, des Poules, &c.

On voit quelquefois des colombiers, des poulaillers dévaſtés en très-peu de temps par des mortalités. Il y a quelques années qu'à Paris il y en eut une ſemblable parmi les pigeons. On voyoit périr les uns dans un excès de graiſſe, les autres extrêmement maigres. Dans les uns & les autres, on trouvoit toujours le jabot plein. Le grain qui y étoit contenu, avoit une odeur vineuſe dans les premiers ; mais dans les maigres, cette odeur étoit acide avec un commencement de putridité. On leur trouvoit de l'eau épanchée dans la cavité du bas-ventre. M. Simonet, dont on a déja parlé, eut occaſion de faire, dans le temps, chez feu M. le Prince de Clermont, quelques obſervations ſur ces animaux. On obſerve que les pigeons ont l'habitude de gratter les murs. On croit que c'eſt à cauſe du ſalpêtre qu'ils y trouvent. On imagina de leur en donner, mêlé

avec de la terre franche, & d'en diſtribuer dans leurs caſes. Cela réuſſit ſinguliérement bien, & la mortalité ceſſa entiérement en très-peu de temps.

On pourroit eſſayer le même moyen dans certaines maladies des poules qui offrent les mêmes ſymptômes intérieurs, comme dans celle qui fut obſervée en Eſpagne en 1764. Le nitre ou le ſalpêtre, par leur vertu tempérante, diurétique, & peut-être par d'autres qualités pour ces animaux, qui nous ſont inconnues, pourroient ſervir dans bien des cas, où il eſt ſi difficile de leur adminiſtrer le moindre ſecours.

Après cette maladie, la plus formidable pour les poules eſt la *gangrene à la tête*, qui ſe manifeſte par un changement de couleur à la crête, qui d'abord pâlit, & devient enſuite noire. On attribue avec raiſon cette maladie aux grains viciés, qui commencent à ſe corrompre & qui ont reſté quelque temps à l'humidité. On y remédie quelquefois par un coup de ciſeau donné à la crête pour la faire ſaigner, & en leur donnant en même temps un peu de vinaigre à boire, ainſi que l'eau dans laquelle on a jetté du machefer ou craſſe de fer, qu'on tire des fourneaux des Serruriers, & qu'on pile. Ce dernier eſt le meilleur remede qu'on connoiſſe.

Maladies des Dindons.

Presque tous les oiseaux, à langue pointue, sont sujets à la *pepie* ; mais les dindons en sont principalement affectés, & cette maladie, très-fréquente parmi eux, devient quelquefois générale, & en fait périr un grand nombre en très-peu de temps. Elle se fait connoître par une pellicule blanche ou jaune qui entoure le bout de la langue, en maniere de fourreau d'épée, & qui n'est autre chose que la surpeau de cette partie dessséchée & raccornie. On l'enleve facilement, en la prenant par la base ; ce qui suffit souvent pour guérir ces animaux. On attribue cette affection au manque d'eau.

Après cette espece de pepie meurtriere, la maladie la plus familiere aux dindons est celle qu'on appelle la *clavelée*. Elle se manifeste principalement à la tête & au cou, par des tumeurs inflammatoires de différentes formes, quelquefois de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui s'abcédent, & sont suivies d'une suppuration abondante & d'un délabrement dans toutes ces parties, qui entraîne presque toujours la perte de l'animal. Quelques personnes prétendent qu'on y

remédie quelquefois dans le commencement, si on leur fait avaler du vinaigre & de l'eau, qu'on les laisse sans manger, & qu'on étuve les parties avec une infusion de fleurs de violette & de sureau. Lorsque la suppuration s'établit, on perce la tumeur avec une aiguille pour en faire évacuer le pus & empêcher le délabrement des parties, qui est toujours la suite inévitable d'une abondante suppuration.

Maladies des Oies.

Les oies sont non-seulement sujettes à la maladie dont on vient de parler, qu'on traite aussi de la même maniere; mais, en outre, à des diarrhées dangereuses, & à une espece de vertige qui les fait tourner quelques minutes, au bout desquelles elles meurent. Ces deux maladies en firent périr, en 1774, plus de six cents, en très-peu de temps, dans quelques Villages sur les rives de la Meurthe.

Pour remédier à la diarrhée épizootique, on leur fait avaler du vin chaud dans lequel on a fait bouillir de la pelure de coings, ou bien gros comme une noisette de thériaque dans du vin.

Dans le vertige, contre lequel il y a très-peu

de ressources, un Médecin très-estimé ayant soupçonné, lors de cette attaque, que le mal venoit du sang porté en trop grande abondance à la tête, s'avisa de leur percer, à chaque patte, avec une épingle, une veine assez apparente située sous la peau qui sépare leurs ongles. Le sang qu'elles perdirent par cette opération les guérit parfaitement (*a*).

Maladies des Insectes utiles.

LE ver-à-soie & l'abeille, deux insectes qui méritent par leur utilité de trouver place parmi les animaux intéressans, sont sujets, ainsi que tous les êtres animés, à des maladies qui deviennent quelquefois contagieuses dans leur espece & les font périr en très-peu de temps.

Maladies des Vers-à-soie.

Le ver-à-soie, outre les trois maladies auxquelles le dépouillement de sa peau, dont il change trois fois, l'assujettit, ainsi que la plupart des vers faits comme lui, tel que le ver-à-fa-

(*a*) V. Gazette de Santé, Février 1774.

rine, &c. eſt encore ſujet à une maladie qui devient contagieuſe parmi ces inſectes, & qui conſiſte en un bourſoufflement ou bouffiſſure générale, qui paroît dépendre d'une ſurabondance de ſucs fournis par la feuille de mûrier, lorſqu'elle eſt trop tendre ou trop humide. Dans cet état, la coction de la feuille, c'eſt-à-dire, ſon changement néceſſaire en liqueur jaune & tranſparente, ne peut ſe faire dans le corps de l'inſecte. Au lieu d'être ferme, agile, jaune & tranſparent, comme il doit l'être dans ſon état, qu'on appelle de maturité, il eſt lourd, bouffi, opaque, & bientôt il creve. L'humeur verdâtre qui ſort de ſon corps infecte tous ceux qu'elle touche, & les fait périr de la même maladie. Il y a apparence que cet état ne dépend primitivement que de l'atonie ou foibleſſe des vaiſſeaux deſtinés à la ſécrétion & à l'élaboration du fluide qui doit ſe convertir en ſoie. Et en effet, le moyen qu'on a trouvé pour y remédier ſemble confirmer cette idée, puiſqu'il n'y en a pas d'autre que le bain froid, ou plutôt le lavage de leur corps à l'eau froide, qui fait alors l'effet d'un tonique. La meilleure maniere d'employer ce remede, qui réuſſit toujours, conſiſte à prendre les vers-à-ſoie dans cet état, à les mettre

dans une corbeille ou un panier & à les tremper, à plusieurs reprises, dans l'eau froide. Non-seulement cela les lave, les nettoie de leur ordure, mais les guérit.

Maladie des Abeilles.

Les abeilles sont sujettes à deux maladies formidables, qui font quelquefois périr des ruches entieres. L'une est contagieuse, & l'autre paroît dépendre d'une cause commune. La premiere est la dyssenterie, ou plutôt le dévoiement; l'autre est celle que M. Ducarne de Blangy appelle le *vertige* dans son excellent Traité de l'Education des abeilles.

On remarque que les abeilles ne sont attaquées du dévoiement qu'au commencement du printemps, lorsqu'elles commencent à sortir après l'hiver. Ordinairement, dans l'état naturel, dans les deux ou trois premiers jours de leur sortie, elles se vuident toutes & se débarrassent d'une matiere d'un rouge-jaunâtre qui a la consistance d'une bouillie, & dont elles ont toutes le ventre gros & rempli. Cela arrive toutes les fois qu'elles ont été renfermées pendant quelque temps. On connoît qu'elles en sont atta-

quées, ſi l'on trouve dans les ruches une matiere qui, au lieu d'être d'un rouge-jaunâtre, qui eſt la couleur naturelle de leurs excrémens, eſt preſque noire & d'une odeur inſupportable. D'ailleurs, de quelque couleur que ſoit cette matiere, ſi l'on en trouve dans les ruches, c'eſt toujours un mauvais ſigne. Ce mal ſe communique facilement. Ces inſectes dans cet état, n'ayant pas aſſez de force pour retenir leurs excrémens & ſe mettre dans une poſition convenable les uns par rapport aux autres, laiſſent tomber ſur ceux qui ſont placés deſſous une matiere gluante qui gâte leurs aîles & bouche vraiſemblablement les organes de la tranſpiration & de la reſpiration, ce qui les fait périr.

On attribue cette maladie au défaut d'air & ſur-tout à l'humidité concentrée dans les ruches, ce qui ſert à faire aigrir & à corrompre ces ſortes de matieres dans leur corps.

On y remédie, en nettoyant les ruches & en donnant aux abeilles d'une liqueur faite avec du vin vieux, du miel & du ſucre, qu'on fait bouillir enſemble, en écumant, juſqu'à conſiſtance de ſyrop, & qu'on leur préſente tiéde. La proportion eſt d'une partie de miel & de ſucre ſur deux de vin.

Vertige.

M. Ducarne de Blangy eſt le premier qui ait fait connoître le vertige des abeilles. On l'obſerve principalement depuis le 25 Mai jusqu'au 20 Juin. On les voit quelquefois périr par milliers. Lorſqu'elles en ſont atteintes, elles volent continuellement cà & là autour du rucher ; on les voit tourner, aller & venir ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'ayant trouvé dans quelque coin quelques-unes de leurs compagnes, elles s'y amaſſent & y périſſent. Elles ont le train de derriere ſi foible, qu'à peine peuvent-elles ſe ſoutenir ; elles le traînent à terre, & lorſqu'une fois elles y ſont, malgré les efforts continuels qu'elles font pour s'envoler, elles n'en ont pas la force.

On ne connoit point de reméde pour cette maladie, & vraiſemblablement on n'en trouvera jamais ; mais on en peut trouver la cauſe & en empêcher l'effet. Il eſt vraiſemblable qu'elle n'eſt dûe qu'à quelque fleur ou plante vénéneuſe, ou qui l'eſt pour ces inſectes. Pline conſeille d'éloigner les ruches des cornouillers dont les fleurs ſont pernicieuſes aux abeilles ; elles leur donnent le dévoiement qui les fait enfin périr, ſi on

n'a l'attention de leur donner quelque aftringent mêlé avec du miel, tel que le fruit du forbier qui les guérit.

Il y a apparence que la plante qui caufe le vertige des abeilles eft de la claffe pernicieufe des ombellées, telle que la cigue, ou quelque *œnanthe.* Quoi qu'il en foit, il feroit prudent d'éloigner des ruches toutes les plantes de cette claffe, qui font prefque toutes fufpectes, & d'obferver en même-temps fi les fleurs de perfil, de cerfeuil, ou de jufquiame, &c. ne feroient pas capables de produire la maladie.

Expériences faites fur les Animaux avec différens virus contagieux.

AVant de parcourir les caufes externes & fenfibles qui donnent lieu à plufieurs maladies parmi les animaux; il convient d'expofer auparavant le réfultat de quelques expériences, tentées fur eux; dont la plupart fervent à faire connoître les propriétés des humeurs viciées dans les corps des malades; d'autres, les qualités de certaines plantes vénéneufes, relativement à différentes efpeces d'animaux, & dont tou-

tes offrent des vérités utiles au ſujet des vrais foyers de contagion, & apprennent auſſi à ſe tenir en garde contre certaines expériences deſquelles on conclut quelquefois trop légérement.

Avant de conclure, par exemple, de l'effet d'une injection faite dans les veines d'un animal avec un corps nuiſible; il faudroit ſavoir avant quel eſt celui d'un corps innocent, injecté de la même maniere. Il n'y a même que ces ſortes d'expériences ainſi tentées deſquelles on puiſſe tirer des conſéquences juſtes & poſitives.

S'il faut ajouter foi à celles qui furent faites à Marſeille, par M. Didier *, Profeſſeur de Médecine, lors de la peſte de cette Ville en 1722, avec la bile des peſtiférés ſur les animaux; il en réſulte:

1°. Que cette bile (conſtamment noire ou verte) injectée dans les veines de pluſieurs chiens, tous ces animaux moururent de la peſte, qui,

* On doit faire attention que M. Didier, avant d'entreprendre ces expériences, étoit déja dans l'idée que tout le venin peſtilentiel réſide dans la bile de l'homme; & qu'il ne les fit que pour fortifier cette opinion. Mais, c'eſt un malheur que la prévention en tout genre, ſurtout lorſqu'il s'agit de découvrir des vérités utiles.

chez les uns, se manifesta par de véritables charbons & bubons; chez d'autres, par des convulsions ou un assoupissement mortel.

2°. Que lorsqu'on injectoit cette même bile dans la veine jugulaire des chiens, ces animaux mouroient quelques heures après, d'une maniere subite & dans un assoupissement léthargique; mais que lorsqu'elle étoit injectée dans la veine crurale, la maladie se prolongeoit jusqu'au troisieme ou quatrieme jour, & paroissoit avec les mêmes symptômes que dans l'homme.

3°. Que la bile des chiens ainsi morts, injectée dans les veines d'un autre chien, a communiqué constamment la même maladie.

4°. Que les chiens, qui avaloient le pus qui sortoit des bubons, les glandes mêmes pourries des pestiférés, qu'on jettoit après l'extirpation, n'étoient point attaqués de la peste.

5°. Que la bile des hommes, morts de fiévre maligne, injectée de la même maniere que celle des pestiférés, ne communiqua aucune maladie aux chiens qui furent soumis à cette derniere expérience, à l'exception d'un seul, qui mourut le quatrieme jour de l'injection, faite dans la veine jugulaire (*a*).

(*a*) V. Traité de la Peste, fait par ordre du Roi.

Tout

Tout ce qu'on peut conclure de ces expériences, en ſuppoſant qu'elles ſoient exactes & fidelles, c'eſt que le venin de la peſte réſide, non pas excluſivement dans la bile, comme M. Didier le concluoit, mais éminemment dans cette humeur, lorſque l'homme en eſt attaqué, & que cette bile inoculée dans les veines d'un chien eſt capable de lui donner la mort, & de faire naître ſur lui des accidens peut-être ſemblables aux ſymptômes ordinaires de la peſte; (ce qui paroît fort douteux) mais qu'étant avalée, elle ne produit aucun accident ſenſible.

La bile de l'homme s'altère quelquefois dans ſes maladies, au point de cauſer la mort aux animaux, lorſqu'on la fait paſſer dans leur ſang. Morgagni rapporte des expériences qui furent faites avec celle d'un homme mort d'une fiévre tierce, & qu'on trouva dans ſon eſtomac & les inteſtins, dont il réſulte que deux pigeons ayant été piqués avec un ſcalpel imbibé de cette bile (qui étoit verte, érugineuſe, & teignoit le ſcalpel en violet) moururent peu de temps après dans des convulſions affreuſes, ainſi qu'un coq à qui on donna à manger une mie de pain trempée dans la même humeur (*a*).

(*a*) V. Morgagni de ſedib. & cauſis morbor. per anatomen indagatis. Epiſt. an. LIX. art. 18.

Les expériences faites par M. le Marquis de Courtivron, en Bourgogne, en 1747 & 1748 (b) avec la bile des animaux morts d'une maladie peſtilentielle prouvent, 1°. que cette humeur tirée de la véſicule du fiel d'un animal mort peſtiféré, communique ſa maladie aux individus de la même eſpece qui l'avalent; 2°. que les autres humeurs ſorties du corps de l'animal malade, n'ont pas, à beaucoup près, la même vertu que la bile.

D'où on peut conclure que la bile, dans tous les cas de maladies, de peſte ſurtout, paroît être l'humeur du corps animal la plus capable de s'infecter, & la plus propre à faire naître la même maladie ſur d'autres, ou à leur nuire.

Il réſulte des expériences faites en Angleterre, en Hollande & en France, dont on a déja fait mention (pag. 191 & ſuivantes, II Partie,) que dans la maladie des bêtes à cornes, dont on a parlé, l'humeur qui ſort des yeux, des naſeaux, de la gueule, les tégumens pourris, &c. étant inſérés dans des plaies faites à des animaux de la même eſpece, font naître la même maladie; mais qu'étant inſérés dans des plaies

(a) V. Mémoires de l'Académie Royale des Sciences an. 1748.

faites à d'autres d'une espece différente, ils produisent quelquefois la gangrene à la partie blessée & la mort, sans faire naître la maladie (*a*), ce qui paroît plus exact que les expériences de M. Didier, & plus conforme aux observations qu'on a en général sur tous ces maux.

Il suit des expériences & observations faites par M. Vitet, sur l'humeur muqueuse des animaux morveux, 1°. que la morve d'une brebis introduite dans les naseaux d'un cheval sain, ne le rend point morveux, de même que celle d'un cheval morveux n'agit point sur la membrane pituitaire d'une brebis saine (*b*); 2°. que si on inocule la morve d'un cheval à un autre dans une plaie faite aux tégumens, celui-ci ne devient point morveux; mais, que s'il mange des herbes infectées de morve, il la prend par cette voie; 3°. qu'un cheval sain qui habite avec un cheval morveux au dernier degré, en est plutôt infecté que dans tout autre cas, & plus facilement encore s'il est jeune & dans une saison chaude.

Il résulte de toutes les observations anciennes

(*a*) V. Recueil d'observations, par M. Vicq d'Azyr.

(*b*) V. Méd. Vétérinaire, tom. II. p. 820.

& modernes (*a*) ſur le virus de la rage, ou plutôt ſur la bave des animaux enragés, que ce levain inoculé par la morſure de l'animal, dans cet état, ſur la peau d'un autre de la même eſpece, ou d'une eſpece différente, ſurtout parmi les animaux carnaciers, ou bien avalé, eſt capable de faire naître la même maladie. Ce qui ſuppoſe un degré d'activité de plus, ou une plus grande analogie entre ce virus & les humeurs de différentes eſpeces d'animaux.

Il ſuit des différentes tentatives qu'on a fait avec le virus de la clavelée, avec celui des gourmes des chevaux, que ces maladies ſe communiquent par l'inoculation & par la voie de la déglutition; ſur-tout la clavelée qu'on a communiquée ainſi aux moutons en Dauphiné.

Il réſulte des obſervations de Kanold (*b*), de celles de MM. Morand & Duhamel (*c*), & de pluſieurs exemples déja rapportés, que le contact des chairs, & ſurtout celui du ſang d'un bœuf,

(*a*) Voy. le Traité de la Rage de James, *en anglois*; déjà cité pag. 213. Part. II.

(*b*) V. Kanold, de peſte.

(*c*) V. Mém. de l Acad. Roy. des Sciences, an. 1766. pag. 315 & ſuiv.

dans certaines circonſtances, ſurtout dans celle où il eſt fatigué par une longue marche, & qu'il eſt ce qu'on appelle ſurmené, ou attaqué de la maladie que les Bouviers nomment *malabutin*, eſt capable de faire naître ſur la peau de l'homme des tumeurs malignes, qui ſont bientôt ſuivies de gangrene, & ſouvent de la mort.

Expériences faites ſur les Animaux avec différentes ſubſtances.

Il réſulte de celles du Docteur Brown Langrish (*a*), 1°. que la vapeur du ſouffre introduite dans les veines jugulaires d'un chien, le tue en très-peu de temps; 2°. que la même vapeur introduite dans ſes poumons, le fait périr de même; 3°. que l'air injecté (& ceci eſt très-remarquable) dans ces mêmes veines, produit le même effet que la vapeur du ſouffre; 4°. que cette vapeur injectée dans le canal inteſtinal d'un chien, y cauſe une irritation très-vive, preſque inflammatoire, mais ne le tue point; 5°. que l'eau diſtillée des feuilles du laurier ceriſe, injectée dans les veines d'un

(*a*) V. Expériences de Méd. ſur les animaux, &c. par B. Langrish, p. 54 & ſuiv.

chien, ou avalée par cet animal, à la dose de plusieurs onces, le tue également.

Le résultat des expériences faites par Baglivi (*a*) & Lanzoni sur différens animaux avec l'acide vitriolique est, que cet acide, injecté dans leurs veines, leur donne la mort en moins d'un quart-d'heure, après des convulsions affreuses, & qu'on trouve la substance des poumons noire, & des caillots de sang en différentes cavités.

Celui des expériences du Docteur (*b*) Moulin est que le mercure crud injecté dans les veines jugulaires d'un chien, lui donne d'abord une toux seche & courte très-fréquente, avec une difficulté de respirer, semblable à la pousse des chevaux, sans aucun gonflement apparent à la gorge, aux glandes, ni aux voies de la respiration, & que le quatrieme jour l'animal meurt, après avoir éprouvé une véritable orthopnée. On trouve après la mort une sérosité sanguinolente épanchée dans la cavité de la poitrine, la superficie des poumons parsemée de pustules, ou plutôt d'éminences formées par des globules ou amas de mercure, & les ventricules du

(*a*) V. Baglivi opera. in-4°. p. 465.

(*b*) V. Transactions philosoph. N°. 192. Art. VIII.

cœur contenant du ſang caillé preſque polypeux, mais on ne trouve du mercure que dans le droit.

Il réſulte de celles de Wepfer 1°. Que la ciguë aquatique, *Cicuta aquatica* Geſn. *viroſa* Lin. fait périr, à forte doſe, les chiens, les loups, les chats, les aigles, &c. 2°. Que le napel tue les loups. 3°. Que les coques du levant ſont également funeſtes aux chats, aux chiens. 4°. Que la noix vomique fait le même effet ſur ces derniers. 5°. Que l'ellébore blanc, le *Veratrum* purge violemment les chiens, & peut les tuer à la doſe d'un ſcrupule. 6°. Que le jalap incommode beaucoup les chiens, cauſe des ſuperpurgations, enflamme l'eſtomac, &c. à la doſe d'un ſcrupule *. 7°. Que l'amande amere tue la cigogne, les coqs, les pigeons, en très-peu de temps, & à petite doſe, fait périr également les renards, & tueroit vraiſemblablement les chiens, &c. s'ils ne la rendoient pas. 8°. Que la ciguë terreſtre, *Cicuta major*, ou ciguë ordinaire, *Conium maculatum* Lin.

* La plupart des expériences de Wepfer ſont imparfaites, parce qu'il lui eſt ſouvent arrivé d'ouvrir les animaux avant leur mort, avant même qu'ils fuſſent dans un danger évident ; ce qui n'a ſervi de rien.

tue les lapins. 9°. Que l'antimoine en poudre fait beaucoup de bien aux chevaux, & les engraiſſe ; mais que la plupart des préparations faites avec ce minéral, les font périr, à de trop fortes doſes (*a*).

Il ſuit des expériences faites par Linnæus ; 1°. Que la ciguë ordinaire, celle dont on vient de parler, fait mourir les vaches, & ſert de nourriture aux chevres. 2°. Que le Napel ou aconit ne fait aucun mal aux chevaux, & tue la chevre. 3°. Que l'amande amere tue les chiens. 4°. Que le perſil tue le perroquet, & nourrit le porc. 5°. Que le poivre fait mourir les cochons, & ne produit point cet effet ſur la brebis (*b*).

Corps nuiſibles aux Animaux.

Regne végétal.

IL eſt impoſſible de parvenir à la connoiſſance parfaite des cauſes des maladies des animaux, & même de celles de l'homme, ſans l'énuméra-

(*a*) V. Ephémérides des Curieux de la Nature. Déc. 2. an. 6. 1688. &c.

(*b*) V. Pan Suethicus C. Linnæi, &c.

tion préliminaire des effets ſenſibles de pluſieurs ſubſtances, de pluſieurs corps qui les environnent, & leur deviennent ſouvent funeſtes. Telle maladie a été ſouvent attribuée à des cauſes très-éloignées, qui n'étoit dûe qu'à l'action de quelque végétal ou minéral, qui agiſſoit toujours, & rendoit la deſtruction de la maladie, dont on s'occupoit, impoſſible.

Herbe aux Tanneurs.

L'arbuſte, connu ſous le nom d'herbe aux tanneurs, de Sumac à feuilles de myrthe, (*Rhus myrtifolia Monſpeliaca* G. B. *Coriaria myrtifolia* Lin.) eſt une plante fort commune aux environs de Montpellier, où on l'appelle *Redou.* Son effet eſt de cauſer une vraie épilepſie aux animaux qui broutent ſes baies ou ſes feuilles. Ils tombent par terre ſubitement, s'y roulent, font divers mouvemens qui indiquent un état convulſif & épileptique. Peut-être l'épilepſie des beſtiaux ſi fréquente dans les iſles de l'Archipel, & obſervée pluſieurs fois par Hippocrate, n'avoit-elle d'autre cauſe que celle qu'on vient d'indiquer. Lorſqu'elle agit généralement ſur un troupeau, elle peut en impoſer pour une véritable épidémie. Les baies de cet arbuſte poſſédent éminemment la qualité perni-

cieuſe dont on parle. Leur effet a été obſervé par M. de Sauvages, Profeſſeur de Médecine à Montpellier (*a*), ſur les chevres, les brebis, les chevreaux, les agneaux; & le ſeul moyen de les en préſerver, conſiſte à les en éloigner. Les baies de cet arbuſte ſont également mortelles pour l'homme, ſans cauſer néanmoins aucune altération ſenſible dans les viſceres, pas même dans l'eſtomac.

Laurier-roſe.

Le laurier-roſe (*Nerion floribus rubeſcentibus* G. B. *Nerium oleander* Lin.) eſt encore un arbuſte très-dangereux pour les hommes & les animaux, & qu'on devroit éloigner de tous les lieux ou le bétail pâture. Pline (*b*) aſſure que l'eau dans laquelle ſes feuilles ont ſéjourné, eſt funeſte pour les chevres & le bétail en général : mais, cet Auteur s'eſt trompé lorſqu'il a dit que ſes feuilles étoient innocentes pour l'homme. Il y a dans Morgagni une obſervation très-détaillée ſur une femme qui s'empoiſonna avec le ſuc des feuilles de l'aurier-roſe dans du vin, & dont il fit l'ouverture du

(*a*) V. Mém. de l'Acad. Roy. des Scienc. an. 1739; & Noſologia method. cl. VIII.

(*b*) V. Plin. Hiſt. Nat. lib. XXIV. cap. XI.

corps, qui prouve évidemment le contraire (*a*). Il eſt vrai que les feuilles ne ſont pas un poiſon pour tous les animaux ; mais la chair de ceux qui s'en nourriſſent ainſi impunément, eſt très-ſuſpecte pour l'homme ; témoin ce lievre dont parle Welſchius, qu'on avoit nourri avec les feuilles de cet arbuſte, & qui coûta la vie à tous ceux qui en mangerent (*b*). M. de Haller dit cependant que les Coqs de bruyere nourriſſent ſans danger. Ce qu'il y a de bien poſitif, c'eſt que, ſuivant le témoignage de tous les Auteurs anciens & modernes, le miel qui en réſulte eſt un poiſon pour l'homme ; qu'il fût funeſte autrefois aux compagnons de Xenophon, & qu'il l'eſt conſtamment aujourd'hui dans les iſles de l'Archipel, & ſur les côtes de la mer noire, où cet arbuſte eſt très-commun. Ainſi ſon voiſinage ne peut être que très-dangereux, ſoit pour les hommes, ſoit pour le bétail ; & l'on ne ſauroit être trop en garde contre ſes effets. Il y a une obſervation dans Pline au ſujet du

(*a*) V. Morgag. Epiſtol. anat. LIX. art. 12. tom. III. p. 227.

(*b*) Haller, Hiſtor. Stirpium Ind. Helvet. *au mot* Rhododendron.

miel vénéneux, que les abeilles tirent de ses fleurs, qui est très-remarquable. Cet Auteur, après avoir fait connoître la maladie que ce miel occasionne, dit qu'elle se communique aux chiens, si par hasard ils avalent les excrémens sortis du corps des malades.

Lauréole.

Le Lauréole mâle (*Laureola semper virens flore viridi quibusdam laureola mas* G. B. *Thymelea lauri folio semper virens*, &c. Tourn. *Daphne laureola* Lin.) est un arbuste qui croît sur les hauteurs. Lorsque les bestiaux le broutent, leur bouche s'enflamme, & lorsqu'ils en mangent beaucoup, il survient des superpurgations très-violentes, suivies d'un flux de sang, qui résiste à tous les remédes, & se termine enfin par la mort. On en doit dire autant du *Bois-gentil*, qui est encore une autre espece de Lauréole, ou Lauréole femelle. (*Laureola fœmina* seu *Laureola folio deciduo* &c. G. B. *Daphne mezereum* Lin.); du bois de garou (*Thymelea foliis lini* G. B. *Daphne gnidium* Lin.); & en général de toutes les plantes laiteuses & âcres, telles que tous les tithimales dont le suc, comme on sait, enflamme la gorge, l'estomac, & les intestins, & empoisonne les poif-

ſons, ſi on en jette dans une riviere. On remédie aux accidens qui en réſultent, en faiſant avaler aux beſtiaux beaucoup d'huile, de petit lait aigre, du vinaigre, des mucilagineux.

Ellébores.

Il y a deux plantes qu'on appelle Ellébores, quoiqu'elles ne ſe reſſemblent point, qui ſont très-communes, & également nuiſibles aux beſtiaux. L'une eſt l'ellébore blanc (*Helleborus albus flore ſubviridi* G. B. *Veratrum album* Lin.); l'autre eſt l'ellébore noir, dont il y a deux principales eſpeces; le pied de griffon, ainſi nommé, à cauſe de la forme de ſes feuilles qui repréſentent, en quelque ſorte, les griffes de cet animal fabuleux, (*Helleborus niger fœtidus* G. B. *Helleborus fœtidus* Lin.) & l'Ellébore noir proprement dit, qu'on appelle encore herbe-du-feu, herbe-aux-vaches, (*Helleborus niger hortenſis flore viridi* G. B. *Helleborus niger* Lin.)

Tous ces ellébores, ſurtout le blanc, dont le ſuc a ſervi autrefois à empoiſonner les fleches des anciens Gaulois, ſont très-dangereux pour les beſtiaux. L'eau dans laquelle l'ellébore blanc ſéjourne, eſt également nuiſible aux hommes & aux animaux. On doit ſe rappeller le ſtratagême dont ſe ſervit autrefois Solon, général des Athé-

niens, lors du Siége de Cirrha aujourd'hui Aſpropiti dans la Grèce, ſituée ſous le Mont-Parnaſſe près du Golfe de Lepante. Ce Général, déſeſpérant de venir à bout de s'emparer de cette ville, détourna les eaux du Cephiſe de leur lit, les empoiſonna avec l'Ellébore blanc, & les laiſſa couler dans leur lit ordinaire. Les Cirrhéniens, attaqués d'une diarrhée continuelle qui les incommodoit beaucoup, furent enfin obligés de ſe rendre. Le même effet a lieu ſur les animaux, & lorſqu'ils en ont avalé une doſe moyenne, (car il en faut très-peu) ils éprouvent des déchiremens d'entrailles, la dyſſenterie, des mouvemens convulſifs, enfin, tous les effets des matieres âcres & corroſives : on y remédie de la même maniere qu'aux accidens du Lauréole : on dit que les cailles ſe nourriſſent du Veratrum.

Napel ou *Aconit.*

Il y a pluſieurs eſpeces de Napel toutes dangereuſes pour les beſtiaux, excepté une qu'on regarde comme leur antidote, & qu'on appelle pour cette raiſon *antithora* ; mais, la vérité eſt qu'il remédie bien foiblement aux effets des autres eſpeces. La plus commune & la plus dangereuſe, eſt celle qu'on appelle proprement Napel ou Aconit.

(*Aconitum cœruleum ſeu napellus* G. B. *Aconitum napellus* Lin.) On le trouve en Allemagne , en Suiſſe, en France &c. Il porte ordinairement des fleurs bleues , & reſſemble , au premier coup d'œil , au pied-d'alouette , dont il différe néanmoins à pluſieurs égards, ſurtout par les feuilles, qui ne ſont pas tout-à-fait découpées comme celles du pied-d'alouette , & par ſa racine qui eſt napiforme ou en forme de fuſeau , jettant de petites branches de côté & d'autre ; & d'ailleurs ces deux plantes forment deux genres différens.

Le Napel eſt très-commun dans la Suede. On a grand ſoin de le détruire dans les haies , lorſque les foins ſont coupés. Si on le néglige , on voit périr les chevres en grand nombre. Les autres beſtiaux n'y touchent pas ordinairement , mais la chevre le mange , & meurt toujours de ſes effets.

On vient de voir que , ſuivant les expériences de Linnæus , les chevaux s'en nourriſſoient ſans danger. Le même Auteur dit avoir vu , avec ſurpriſe , des peuples en mettre les jeunes pouſſes dans leur potage , ce qui peut ſervir à expliquer le phénomene obſervé ſur les chevaux. Les acides ſervent de contre-poiſon au napel.

Juſquiame.

Il y a deux eſpeces de Juſquiame également

ſuſpectes pour les animaux, la noire & la blanche, (*Hyoſcyamus niger*, & *albus* G. B. & Lin.) Ce qu'on dit de l'une peut s'appliquer à l'autre. Suivant Belon, la décoction de ſa racine ne fait aucun mal aux animaux forts & robuſtes. Scribonius-largus & Cartheuſer (*a*) prétendent même qu'elle peut ſervir d'aliment aux cochons, qu'elle engraiſſe. Spielman aſſure que les vaches n'en reſſentent nul effet (*b*). Storck a éprouvé que les chiens ſupportoient l'action de l'extrait de ſon ſuc juſqu'à la doſe de 20 grains, mais qu'à celle de 2 gros, l'animal s'aſſoupit, a une dilatation conſidérable aux pupilles, éprouve un cholera morbus, & en réchappe enfin. Quelque induction qu'on puiſſe tirer de ces faits en faveur de cette plante, il y a mille obſervations qui prouvent que la ſemence, les feuilles, la racine priſe par des hommes, par des animaux de différente eſpece, leur ont été nuiſibles du plus au moins, qu'elles ſont capables de cauſer le vertige, l'aſſoupiſſement, la ſtupeur, le délire furieux, le riz ſardonique, des ſubreſauts dans les tendons, des convulſions, & la mort. On

(*a*) V. Fundamenta materiæ Med.

(*b*) V. Spielman, Inſt. chem. p. 35.

trouve, à l'ouverture des cadavres, les vaiſſeaux des membranes du cerveau très-gonflés, & dans l'eſtomac des taches livides, noires, &c. Il eſt d'obſervation que lorſque les jeunes poulets mangent de la graine de juſquiame, on les voit bientôt périr dans des mouvemens convulſifs. Suivant Slevogt (*a*), elle fait périr également les jeunes oies. On remédie aux accidents de la juſquiame, lorſqu'on a le temps, par l'émétique, les purgatifs, le ſuc d'épine-vinette, le vinaigre, &c.

Solanum.

Les effets de la Belladone, *Solanum furioſum* Matt. Fab., ne ſont pas tout-à-fait ſi marqués ſur les animaux, quoique ſes baies produiſent les mêmes accidens que la juſquiame ſur l'homme. Nous ne connoiſſons aucune obſervation qui prouve que la *belladona* ait donné la mort aux animaux, quoiqu'on (*b*) ait donné une once de ſon ſuc à un chien, & qu'on en ait injecté dans l'abdomen de cet animal. On en a donné auſſi à des lapins ; on en a injecté dans leurs veines : tout le mal qui en a réſulté, a été une ſtupeur de courte durée (*c*).

(*a*) V. Slevogt de Hyoſcyamo.

(*b*) V. Roſſi plantæ venen. p. 11.

(*c*) V. Hall. Hiſt. ſtirp. Helvet. tom. 1. p. 252.

Mais la morelle, *Solanum officinarum baccis nigris* Tourn. *Solanum nigrum* Lin., a des effets plus pernicieux & plus ſenſibles, quoique dans un degré inférieur à ceux de la juſquiame. Il faut plus de deux onces de morelle pour nuire viſiblement aux animaux, plus de trois gros de ſon ſuc qui eſt très-aqueux, & plus de quinze grains de ſes baies pour nuire aux hommes; puiſque ces doſes n'ont produit aucun effet ſur eux. Les baies de morelle tuent les poules, lorſqu'elles en mangent. On a vu ſouvent périr des enfans dans le délire & des mouvemens convulſifs pour en avoir mangé.

Le *Solanum ſcandens ſeu dulca-amara* de Tournef. la Douce-amere ou Vigne de Judée, paroît avoir encore plus de force que la morelle. On diſtingue facilement ce Solanum de l'autre à ſes feuilles, dont la plupart ſont en forme de fer de hallebarde, & a ſa tige flexible, tortueuſe & grimpante, &c. Ses baies ſont rouges d'abord comme celles de la morelle. Trente de celles-ci ſuffiſent pour faire mourir un chien en 3 heures de temps, ſuivant les expériences de Floyer: on les trouve toutes entieres dans l'eſtomac, comme il arrive à ceux qui ont mangé celles de la belladone. On remédie en général aux effets de

toutes ces plantes, de la même maniere qu'à ceux de la jusquiame, sur-tout avec les évacuans & le vinaigre.

Ciguës.

On doit distinguer trois sortes de Ciguës dangereuses ; deux aquatiques ou ciguës d'eau, dont l'une est le *Phellandrium* des anciens & de Linnæus (*Cicutaria palustris tenuifolia* G. B.) & l'autre qui ressemble plutôt à une Berle qu'à une ciguë, qui est la *Cicuta virosa* de Linnæus, *Cicuta aquatica* de Gesner, dont Wepfer s'est servi pour faire ses expériences ; & enfin la grande Ciguë ou ciguë terrestre, (*Cicuta major* G. B. *Conium maculatum* Lin.) qui est celle dont M. Stork s'est servi pour les siennes. Les aquatiques viennent toujours dans l'eau : la terrestre croît à l'ombre ordinairement, & aux endroits humides. Sa hauteur qui est quelquefois de cinq à six pieds, sa tige maculée, ainsi que ses feuilles marquées comme de petits points blancs très-légers, & son odeur virulente ne permettent pas de la confondre avec le persil auquel elle ressemble un peu. Ces trois ciguës sont nuisibles aux bestiaux ; mais les aquatiques ont des effets bien plus prompts & plus dangereux que la terrestre.

Suivant le Poëte Lucrece & les expériences de

Linnæus, les chevres ſeules mangent impunément la ciguë ordinaire, quoiqu'elle ſoit un poiſon certain pour les vaches. Le bétail l'évite ordinairement, mais l'âne y eſt ſouvent trompé. Quand cela arrive, il ne tarde pas à en éprouver l'effet narcotique. Il tombe dans un état d'inſenſibilité, dans lequel il ne donne aucun ſigne de vie. C'eſt dans cette affection comateuſe, qu'on a pris ſouvent pour la mort, que les écorcheurs y ont été ſouvent trompés par le réveil imprévu & ſouvent très-bruyant de cet animal au commencement de leur opération. La ciguë terreſtre rend, dit-on, les porcs enragés & les tue. Elle tue également les oies. C'eſt la cigue de Socrate.

Les deux aquatiques ont des effets plus ſenſibles & plus dangereux, quoique Pline aſſure qu'on ſe ſert de la graine du *phellandrion* dans quelques maladies, ce qui ne doit pas rendre moins circonſpect ſur ſon uſage interne. Suivant l'obſervation de M. de Sauvages (*a*) ſur les effets du phellandrium, il cauſe, au bout de quelques heures, le vomiſſement, la cardialgie, des mouvemens épileptiques, &c. & même la mort. Linnæus aſſure qu'il eſt un poiſon certain pour

(*a*) V. Noſologia method. Ecclampſia à phellandrio.

les chevaux. Cet Auteur attribue à ſes pernicieux effets une maladie épizootique obſervée en Suéde parmi ces animaux (*a*) ; quoiqu'il diſe ailleurs que c'eſt à une eſpece de charenſon qui habite la tige de cette plante qu'on doit l'attribuer (*b*).

Les effets de la fameuſe ciguë aquatique, *Cicuta aquatica* de Wepfer, qu'on pourroit appeller la Ciguë-berle, ſont encore moins équivoques que ceux des précédentes. Linnæus a encore attribué à celle-ci une mortalité des bœufs & des chevaux, obſervée auſſi en Suéde (*c*). Gmelin aſſure néanmoins, dans ſon *Flora Sibirica*, qu'elle n'eſt point nuiſible aux chevaux. Gunner dit que les cochons & les chevres la mangent impunément. Haſſelquiſt s'eſt convaincu que les bœufs n'y touchent pas en Egypte. Mais lorſque les oies mangent de ſes tiges, elles éprouvent ſur le champ un vertige & un tournoiement qui eſt bientôt ſuivi de la mort (*d*).

(*a*) V. Waſtgota reſa, p. 47.

(*b*) V. Nox inſector. p. 27.

(*c*) V. Flora Suecica, t. II. p. 92.

(*d*) V. Ephémér. des Curieux de la Nature. Déc. 2. an. 1688. hiſt. VIII.

Œnanthe.

Toutes les especes d'Œnanthe ne sont pas également pernicieuses ; mais il y en a une à feuilles de ciguë ou de cerfeuil, dont le suc est jaune, qui est un poison certain pour les hommes & les animaux. Elle est connue des Botanistes sous le nom d'*Œnanthe chærophilli foliis* Tournef. Linnæus l'appelle *Œnanthe crocata*, à cause de son suc couleur de saffran. C'est l'*Œnanthe cicutæ facie* de Lobel qui en a donné la figure à la planche 370 ; mais celle qu'on trouve dans les *Observations rares de Médecine*, tom. 1. pag. 176. est encore meilleure. On y voit les racines & toute la plante de grandeur naturelle. On trouve dans ce dernier ouvrage la nature des accidens qu'elle produit sur l'homme, & qui sont à peu près les mêmes que ceux qu'on observe parmi les animaux. Les principaux sont l'ardeur à la gorge, le vertige, la cardialgie, une affection soporeuse, ou le cholera-morbus, & le flux de sang. On peut confondre, au premier coup-d'œil, cette plante avec le persil de Macédoine & le cerfeuil, & une de ses racines avec le panais, la carotte, &c. ; mais en y faisant attention, il est facile d'éviter la méprise. D'abord le suc de la plante est jaune : en second lieu, elle a une odeur virulente, & la

racine napiforme, ou plutôt fusiforme, & formée de la réunion de plusieurs, en forme de grosse griffe de renoncule; ce qui ne se rencontre pas dans les autres. D'ailleurs, elle ressemble plus à la grande ciguë qu'à toute autre plante. Le meilleur moyen de remédier à ses effets, après avoir évacué par l'émétique & les purgatifs, c'est d'employer le vinaigre à hautes doses, & enfin le vin, qui a été regardé de tout temps comme l'antidote de la ciguë & des plantes de la même classe qui lui ressemblent.

En général, on ne sauroit être trop attentif au danger qui résulte de l'usage des plantes ombelliferées pour les bestiaux. Ou elles les tuent, ou elles donnent un mauvais goût à leur chair, à leur lait. Pline dit par exemple, que la ferule qui est une nourriture délicieuse pour les ânes, est un poison mortel pour les bêtes à cornes. Le *Raphanus palustris* est encore dangereux pour les bêtes à laine.

Berle ou *Ache d'eau.*

La Berle (*Sium latifolium* G. B. Tournef. & Lin.) est encore une plante suspecte de la même classe. On lit dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm, an. 1740, que les paysans de Husby faisoient manger à leurs bestiaux, pour

les préſerver d'une maladie contagieuſe, la racine de la Berle ou Ache d'eau, hachée très-menue. Tant qu'ils n'eurent employé cette racine que tendre & cueillie avant la Saint-Jean, elle ne fit aucun mal : mais l'un d'eux l'ayant donnée vers la Saint-Barthélemi, à la doſe d'une poignée, les beſtiaux ſuerent extraordinairement, ils ſe jettoient par terre, étendoient leurs jambes, frappoient de la tête à terre, tournoient les yeux en tout ſens : quelquefois l'accès ſe calmoit, & revenoit peu de temps après. Pluſieurs en moururent. Un enfant qui mangea de cette racine, eut les ſymptômes les plus graves : cependant on le guérit, en le faiſant vomir & lui donnant beaucoup de lait.

On doit diſtinguer au moins deux principales eſpeces de Berles ; l'une à grandes feuilles ; c'eſt celle dont on vient d'expoſer les effets, qui eſt la plus rare & la plus dangereuſe. L'autre qui eſt la Berle ordinaire, (*Sium apium paluſtre foliis oblongis* G. B. P. *Sium anguſtifolium* Lin. *in appendice Sp. pl.*) La grande eſpece, ou la premiere, que Tournefort marque dans les foſſés de S. Maur, a des feuilles extrêmement minces & découpées, lorſqu'elle commence à pouſſer, ſuivant la remarque de Ray, & Tournefort aſſure

même qu'elles reſſemblent quelquefois à celles du fenouil; mais, dans le développement, elles acquierent une grandeur très-conſidérable. C'eſt l'eſpece la plus dangereuſe. Lorſque les bêtes à cornes la mangent, elles ſont attaquées d'un vertige ou délire furieux, dans lequel elles ſe caſſent la tête contre les murs. Linnæus n'avoit d'abord fait de ces deux berles qu'une même eſpece, compriſe ſous le nom de *Sium latifolium*; mais à l'exemple de G. Bauhin, de Tournefort, &c. il les a enſuite diſtinguées. C'eſt ce que devroient faire auſſi tous les obſervateurs, en rapportant les effets d'une plante quelconque; & il y a apparence que c'eſt la grande eſpece qui cauſe tous les accidens attribués à la berle ordinaire. Mais, quelle que ſoit l'eſpece dangereuſe, le voiſinage de toutes les berles en général eſt très-ſuſpect pour tous les beſtiaux.

Renoncules.

Les Renoncules ſont encore des plantes ſuſpectes pour les animaux; & ſi on en excepte une ou deux, à peine peut-on trouver une eſpece qui, lorſqu'elle eſt fraîche, appliquée ſur la peau, ne faſſe l'effet d'un véſicatoire : voilà pourquoi on les a préférées quelquefois aux can-

tharides, dont elles n'ont pas l'inconvénient. Willis les recommande pour le farcin des chevaux, & elles ont réussi souvent dans cette maladie, appliquées extérieurement. Leur qualité caustique & brûlante réside principalement dans un principe volatil, qui se dissipe enfin avec l'eau de la végétation : voilà pourquoi elles perdent presque toute leur force en se desséchant. Il résulte d'une infinité d'expériences que Crapf (*a*) a faites sur les animaux avec différentes especes de renoncules, qu'elles enflamment, corrodent les parties intérieurement & extérieurement, & y élevent des cloches de la même maniere que les cantharides, & que leur usage interne, lorsqu'elles sont fraîches, & au printemps sur-tout, donne la mort aux animaux. Leur suc posséde éminemment cette vertu ; mais on l'adoucit par l'addition de cinquante parties d'eau, & on le rend nul avec deux cents : ce qui semble prouver que le principe pernicieux est soluble dans l'eau, mais prouve évidemment que sa division dans ce liquide l'anéantit entiérement, & confirme en partie ce que l'on a déja avancé sur cette propriété de l'eau sur tous les venins.

(*a*) V. Caroli Crapf experimenta de ranunculorum venenata qualitate. Viennæ, 1766, in-8°.

Quoiqu'en général toutes les renoncules ſoient ſuſpectes pour les animaux, il y a quatre eſpeces qu'on doit diſtinguer des autres, à cauſe de leurs effets plus ſenſibles. La premiere eſt la Renoncule aquatique, *Ranunculus aquaticus folio rotundo & capillaceo* G. B. La ſeconde eſt celle que Dodonée appelle *Flammula*, à cauſe de l'ardeur qu'elle produit à la peau, ſemblable à celle d'une flamme qui la brûle, & qui eſt le *Ranunculus flammula* Lin. *Ranunculus longifolius paluſtris minor* de G. B. La troiſieme eſt celle qu'Apuleius nomme *Scelerata* à cauſe de ſes effets (*Ranunculus ſceleratus* Lin. *Ranunculus paluſtris apii folio lævis* G. B. *Ranunculus ſylveſtris* Dod.) que quelques autres Auteurs ont nommé *Sardonia*, à cauſe de la propriété qu'elle a de cauſer le rire involontaire ou ſardonique à ceux qui en mangent. Et la quatrieme eſpece eſt le fameux *Thora* des Anciens (*Ranunculus thora* Lin. *Aconitum pardalianches* 1. *ſeu Thora major* G. B.) dont le ſuc ſervoit autrefois à empoiſonner les flêches des anciens Vaudois.

Les plus remarquables des quatre, par les effets qu'on leur attribue, ſont les deux premieres, la Renoncule aquatique & la *flammula* qu'on appelle la petite douve, pour la diſtinguer

d'une autre renoncule qu'on appelle la grande douve, & qui a les mêmes vertus. La Renoncule aquatique a ses feuilles arrondies, les autres les ont en forme de lance ou lancéolées. Toutes les trois viennent dans l'eau ou du moins dans des lieux où l'eau a séjourné. On a attribué à ces trois plantes, la propriété d'engendrer les vers plats, qu'on appelle douves, & les hydatides qu'on trouve dans le corps des animaux attaqués de la pourriture. Ce qui seroit une découverte précieuse à vérifier. M. le Noble est positif là-dessus, & il prétend qu'on trouve ces vers dans le foie des chevaux qui ont mangé de la douve. Quelques observateurs anglois au contraire ont prétendu que cet effet ne devoit être attribué qu'au Cotyledon, sans spécifier lequel. Mais, ce n'est pas la plante, c'est l'œuf de ce ver qu'il faudroit chercher principalement, & c'est sur ces quatre plantes sur-tout que les Physiciens devroient porter toute leur attention dans la recherche des causes des douves, de la pourriture, & de ces hydatides qu'on observe si fréquemment sur les visceres de tous les animaux herbivores, qu'Edouard Tyson (*a*) appelloit des *vers hydropi-*

(*a*) Transactions philosoph. n°. 193. Art. VI.

ques, conjecturant que c'étoient des êtres animés. Ce qui est peut-être vrai ; mais il semble que s'il se fut contenté de considérer simplement l'hydatide dans l'animal comme une demeure de vers, semblable à celles qu'on nomme *gallinsectes* sur les arbres, sa conjecture eut été plus vraisemblable & peut-être plus juste.

Les effets de l'une & l'autre douve, prises à une certaine quantité, paroissent mieux constatés que ceux des cotyledons ; & s'il faut ajouter foi aux observations de Lobel, de Dodonée, de Fabregon & d'autres ; il en résulte que la douve lorsqu'elle est broutée fraîche par les bœufs & les brebis, leur donne la mort, & qu'on trouve les premieres voies de ces animaux comme brûlées & gangrenées (*a*). C'est ce qui a fait croire à Dodonée & à Gaspard Bauhin que le fameux *Ægolethron* de Pline, qui est pernicieux pour les bestiaux, & dont le miel qui vient de ses fleurs est si vénéneux, n'est autre chose que notre *Ranunculus flammula*. Mais, il paroît que ce n'est point la même plante, ou du moins qu'elle en est une variété ;

(*a*) V. Adversavia Lobel.

puiſque Pline dit que l'*Ægolethron* a la fleur blanche, tandis que ces renoncules l'ont jaune. Le *Ranunculus hederaceus* de Lin. dont la fleur eſt blanche, ſuivant la remarque de Ray & de Tournefort, ſe rapporteroit peut-être mieux à l'*Ægolethron* de Pline. Du reſte, on peut conſulter à ce ſujet un Mémoire fort étendu de M. Gleditſch, inſéré parmi ceux de l'Académie des Sciences de Berlin, an. 1759.

Les effets des deux autres eſpeces de renoncules paſſent pour auſſi réels que ceux de celles dont on vient de parler ; & la Renoncule ſcelerate, qu'on appelle encore le *Ris involontaire* ou Renoncule à feuilles de Céleri, dont Dodonée a donné une très-bonne figure, ſous le nom de *Ranunculus ſylveſtris*, eſt, dit-on, la plus à craindre pour les beſtiaux. C'eſt une des plus hautes renoncules qu'il y ait. Elle a une racine fibreuſe ou plutôt chevelue. Ses feuilles, qui ſont liſſes, unies, reſſemblent à celles du Céleri & du Bec-de-grue qu'on appelle Herbe-à-Robert. Les inférieures ſont un peu différentes des ſupérieures : elles ſont découpées à trois lobes & comme palmées, tandis que les ſupérieures ſont ce qu'on appelle digitées ou en forme de doigts. Sa fleur eſt d'un jaune doré ; ſes fruits ſont ovales

& velus. On trouve fréquemment cette plante dans les lieux humides, & aux bords des ruiſſeaux dans les terreins gras. Plus elle eſt jeune, & plus elle eſt âcre & brûlante ; ſa fleur l'eſt encore plus que les feuilles. Malgré cela, ſes effets pernicieux ſur les beſtiaux ne ſont pas encore bien conſtatés ; & il eſt prouvé qu'ils la broutent quelquefois ſans danger, ainſi que la renoncule rampante & la bulbeuſe. Mais, dans le doute, il eſt toujours prudent de les en éloigner, ſur-tout au printemps, où elles peuvent être très-malfaiſantes.

La quatrieme eſpece, ou le *Thora* de Geſner, eſt une petite renoncule dont les feuilles inférieures ſont à trois lobes en forme de rein, dures, coriaces, nerveuſes & découpées ſur les bords. Sa racine eſt une griffe comme celle des renoncules des jardins. Sa fleur eſt jaune, ſon fruit petit & rondelet. Les Anciens ont prétendu qu'une flêche imbibée de ſon ſuc faiſoit périr preſque ſubitement tous les animaux par ſa bleſſure. Wepfer s'eſt convaincu que la chair des poules qu'on tue avec un couteau qui en eſt imbibé, eſt beaucoup plus tendre. Mais le ſuc avalé n'a pas un effet auſſi prompt que lorſqu'il eſt ainſi inoculé par une flêche. C'eſt un diminutif de ce fameux poiſon ſubtil que M. de la Condamine apporta

d'Amérique, dont une piquûre d'aiguille imbibée fait périr ſubitement tous les animaux. Tous ces ſucs introduits dans le ſang, attaquent ſubitement le principe vital, engourdiſſent d'abord tous les membres; & le corps par la prompte décompoſition des parties qui conſtituent les fluides & les ſolides, tombe bientôt dans une diſſolution putride. Ces effets paroiſſent inexplicables, mais ils exiſtent. Le principe pernicieux du *Thora* eſt volatil; il s'évapore au point qu'il eſt arrivé ſouvent qu'on a vendu cette plante ſéche à la place de l'Oreille-d'homme, *Aſarum* : alors, elle n'eſt qu'un purgatif draſtique très-violent. Mais, lorſqu'elle eſt fraîche, elle eſt mortelle. Dans quelque état qu'elle ſoit, elle n'eſt bonne qu'à nuire aux hommes & aux animaux.

En général, toutes les renoncules, toutes ces plantes à fleurs jaunes qu'on voit dans les champs, dans les lieux humides, & qu'on appelle renoncules, boutons-d'or, douves, &c. ſont ſuſpectes pour le bétail, & l'on doit l'en éloigner avec ſoin.

Gramen oſſifrage.

Quoique ce nom annonce peut-être deux erreurs, la premiere que la plante, dont il eſt queſtion, eſt un gramen; & la ſeconde, qu'elle briſe les

les os, nous le laiſſons ſubſiſter, néanmoins, parce qu'il a été conſacré dans les Mémoires Académiques de Stockholm, & que c'eſt principalement ſous ce nom qu'elle eſt connue en Europe. Elle eſt très-commune dans la Norvege, où elle incommode beaucoup les beſtiaux qui la broutent; elle a été obſervée encore dans le Jutland & en Angleterre, & dans quelques autres parties de l'Europe.

Il y a peu de plantes, dont les effets ſoient ſi ſinguliers que ceux de celle-ci & qui aient donné lieu en même-temps à plus de fauſſes conjectures. D'abord, M. Reichwein, Général-Major de la Norvege, & habitant de Chriſtiana, écrivit de cette Ville le 24 Août 1662, à Simon Pauli, premier Médecin du Roi de Dannemark, la lettre ſuivante, qui étoit faite pour mériter toute l'attention de ce Médecin; il diſoit: « Il y a ici une eſ» pece de gramen à feuilles longues & aiguës, » comme celles de l'iris: ſi les beſtiaux en man» gent, elle leur caſſe & ramollit tous les os, » de façon qu'on pourroit rouler chacun de ces » os autour d'un bâton. Ils ne meurent pourtant » pas ſur le champ, & même on peut les guérir » en leur donnant à manger les os de quelqu'au» tre animal mort par les effets de cette plante.

» Auſſi, les gens de la campagne ont-ils grand ſoin » de garder toujours de ces os. M. Bielcke, » Chancelier de Norvege, a ſouvent examiné » cette plante auſſi bien que moi, & c'eſt lui qui » l'a nommée gramen oſſifrage à cauſe de ſes » mauvais effets. Il y a auſſi dans ce pays une au- » tre eſpece de plante, que je n'ai pas encore vu » décrite dans aucun livre. Elle reſſemble aſſez à » cette plante qui excite le ris ſardonique; mais, » elle a des racines noueuſes & groſſes, comme » les raves de Bothfeld. Elle fait crever ſur le » champ les beſtiaux qui en mangent, ſoit va- » ches, brebis, cochons ou chevaux. Tous ces » animaux en ſont cependant fort avides; ce qui » fait que tous les payſans ont ſoin d'enfermer » de haies les endroits où cette herbe vient en » abondance. On l'appelle dans ce pays *ſyllenœb-* » *ber*. Son poiſon eſt, dit-on, ſi ſubtil, qu'un » oiſeau ne peut approcher du cadavre d'un ani- » mal qui en eſt mort, ſans tomber auſſi mort » ſur le champ ».

Simon Pauli, pour trouver une cauſe du ramolliſſement & de la rupture des os que la lettre annonçoit, ſoupçonna qu'il pouvoit y avoir des mines de plomb ou de mercure dans les endroits où cette plante croiſſoit. Thomas Bartholin cher-

cha même à faire valoir cette opinion. On consulta sur cette plante M. Trembler, Médecin de Berghen, capitale de Norvege, qui en envoya une tige dans une lettre, en disant que sa fleur est jaune, qu'elle croît dans les endroits marécageux & humides, & que c'est la premiere herbe qui pousse au printemps ; voilà pourquoi les bestiaux, faute d'autres, en sont avides. Il ajoute que dès qu'ils en ont mangé pendant quelque temps, ils deviennent malades, maigrissent horriblement, que l'épine du dos s'éleve en bosse, (ce qui fait dire aux paysans qu'ils ont le dos cassé,) que leurs pieds, & généralement tous les os de leurs corps deviennent si foibles, qu'à peine peuvent-ils se traîner ; mais qu'il est impossible que leurs os soient entierement ramollis : car, ils ne pourroient plus se soutenir ; enfin, que les paysans n'emploient pas d'autre reméde contre ce mal, que des os secs qu'ils gardent tous les ans pour cet usage, & qu'ils donnent ensuite à manger à leurs bestiaux, après les avoir cassés en petits morceaux. Quelques-uns se servent de la racine de tormentille pour la même intention, mais le plus grand nombre ne se sert que d'os moulus. Dans un autre lettre datée du mois d'Octobre 1673, M. Trembler dit que

des Chirurgiens des villages de Norvege l'avoient aſſuré qu'ils l'employoient ſouvent ſans aucun inconvénient, ce qui le confirme dans l'opinion où il étoit, que cette plante n'eſt point dangereuſe par elle-même, mais par l'excès d'humidité qu'elle contient, au printemps.

Dans une autre lettre écrite par le Chancelier de Norvege, Fréderic Marſchal, à Simon Pauli, on y dit que cette plante cauſe de grandes douleurs aux membres des animaux qui en ont mangé, & qu'on les guériſſoit en leur faiſant avaler des os pilés, n'importe quels. Enfin, dans l'obſervation 32, année 1676, on lit qu'on a fait pluſieurs expériences pour s'aſſurer ſi cette plante avoit la propriété de ramollir les os, & qu'elles ont été ſans ſuccès ; qu'à la vérité, on l'a employée ſeche.

Il ſuit donc de ce qu'on vient de lire, qu'il croît au printemps, dans les pays du Nord, & en Angleterre, une plante à fleurs jaunes & à feuilles ordinaires des graminées, qui a la propriété, étant fraîche, de cauſer des accidents douloureux aux animaux, accompagnés d'une tumeur principalement au dos, & auxquels on remédie par des os ſecs & pilés. Voilà le fait. Pour l'expliquer, il me ſemble qu'au lieu d'avoir recours au

mercure, il ſuffit d'admettre dans cette plante un principe quelconque, capable de ramollir les os, tel qu'un acide, qui peut avoir cette propriété; que la charpente oſſeuſe du corps ainſi ramollie & ne pouvant fournir des points d'appui ni de réſiſtance aſſez forts pour réſiſter au jeu continuel des muſcles, il arrive, comme dans le rachitis, ou que les os ſortent de leur place & donnent lieu à des boſſes, ſi ce ſont les vertebres de la colonne épinière, ou qu'il ſe forme de vraies exoſtoſes en différens endroits. La maniere dont on y remédie, confirme encore cette opinion, puiſqu'on n'emploie qu'un corps ſec, terreux, abſorbant enfin une terre calcaire propre à abſorber cet acide, & à conſolider la ſubſtance des os. Voilà du moins ce qui nous paroît le plus raiſonnable pour l'explication d'un phénomene en effet extraordinaire, mais qui n'eſt autre choſe qu'un vrai rachitis que cette plante produit. On ne nie point que la ſalivation qui eſt une ſuite de la maſtication de ces os ſecs, ne puiſſe contribuer à la guériſon de la maladie; mais on oſe aſſurer qu'elle ne ſuffiroit pas, & que c'eſt vraiſemblablement la nature elle-même qui a indiqué le reméde, en portant quelque animal ainſi malade à ronger des os ſecs, ou des matieres abſorbantes.

Quant à la plante, ce n'eſt point un gramen. Elle eſt connue depuis long-temps des Botaniſtes. Dodonée en a donné une très-bonne figure, & l'a déſignée ſous le nom d'*Aſphodelus luteus paluſtris*, pag. 208. Gaſpard Bauhin, dans ſon Pinax, ſous celui de *Pſeudo-aſphodelus paluſtris anglicus*, & enfin Linnæus ſous celui d'*Anthericum oſſifragum.* On en voit auſſi une autre figure dans la Collection Académique de Dijon, *tom. IV. Partie étrangere, planche XVI.*

Pour ce qui concerne la plante dont M. Reiſchwein parle dans ſa lettre, qui reſſemble à celle qui cauſe le ris ſardonique *, c'eſt-à-dire, la renoncule ſcélérate dont on a parlé, il y a apparence que c'eſt une autre eſpece de renoncule, ou peut-être l'œnanthe.

Conyze.

La Conyze eſt une plante fort commune dans les parties méridionales de l'Europe, ſurtout en

* On croit devoir faire obſerver que c'eſt une fort mauvaiſe maniere d'indiquer ainſi les plantes par leurs effets, à moins qu'ils ne ſoient uniques. Mais, il y a d'autres plantes qui cauſent le ris ſardonique. Il eſt prouvé que la Juſquiame, la Belladona l'ont produit quelquefois de même.

Italie & en France, dans le Languedoc, la Provence, &c. On en trouve une très-bonne figure dans les *Adverſaria* de Lobel, ſous le nom de *Conyza major vera*, pag. 146. Cette plante vient principalement dans les foſſés, ſur les bords des chemins en Languedoc. Elle a une odeur un peu forte, mais qui n'eſt pas déſagréable. Elle eſt pourvue abondamment de glandes dont on peut exprimer une humeur tenace, ce qui la rend viſqueuſe au toucher, c'eſt l'*Erigeron viſcoſum* de Linnæus; Tournefort la nomme *Virga aurea major foliis glutinoſis & graveolentibus.* Les feuilles couvertes de poils & en forme de lance, ont leurs bords découpés en dents de ſcie. Caſtor Durantes (*a*), Médecin Romain du ſeizieme ſiecle, aſſure que lorſque les chevres la broutent, elles meurent infailliblement.

Anemone, Pulſatille, Renoncules.

Au printemps de 1741, il y eut une mortalité parmi le bétail d'un canton de la Marche de Brandebourg. C'étoit une fiévre inflammatoire avec des douleurs, des crampes, & des ſignes ſenſibles d'inflammation au-bas ventre, accom-

(*a*) V. Herbarium nov. Venet. 1602.

pagnée de constipation & d'un flux copieux d'urine épaisse, rouge, ou d'un brun fort noirâtre. Le bétail qu'on envoyoit à la prairie, étoit subitement attaqué, & le mal faisoit les progrès les plus rapides; ensorte que les malades mouroient le six, le sept ou le huitieme jour. Cette fiévre fut caractérisée de fiévre inflammatoire avec pissement de sang, *Hæmaturia bovilium.* On remarquoit que lorsque l'urine devenoit d'un rouge noir, c'étoit un signe mortel.

M. Gleditsch, de l'Académie de Berlin, d'un mérite distingué parmi les Physiciens & les Botanistes, chargé par ordre du Roi de Prusse, de faire des recherches sur les causes de cette mortalité, se transporta sur les lieux; & voici quel fut le résultat de ses observations.

Il trouva que le bétail, à cause de la rareté du pâturage dans ce printemps, avoit copieusement brouté les plus tendres rejettons des plantes, & entr'autres, celles qui se trouvoient sur les colines & dans les endroits les plus exposés à la chaleur, telles que celles des hayes, &c. Il remarqua que parmi ces plantes, il y en avoit d'âcres & d'ameres qui appartenoient au genre des Anemones, surtout la Pulsatille, (*Pulsatilla flore minore nigricante* G. B. *Anemone pratensis*, Lin.)

qu'on appelle encore en France, Coquelourde, dont la fleur eſt d'un bleu pourpré, & quelquefois d'un violet clair, & d'autres fois d'un blanc de lait, très-commune en Allemagne, dans les parties méridionales de la France, &c. Quelques Auteurs l'ont encore appellée *Apium riſus*, à cauſe de la propriété qu'on croit qu'elle a de cauſer le ris ſardonique. Cette eſpece d'Anémone eſt auſſi dangereuſe pour le bétail que les Renoncules; on l'appelle dans le territoire de Naples, *Gengevò ſalvatiò*, Gingembre ſauvage, parce qu'elle eſt âcre & piquante comme lui. Les bœufs ne la broutent que par mégarde, & faute d'autres. Elle croît dans les terreins maigres, les endroits ſecs, élevés, dans les bois, &c. Ses feuilles minces ſont découpées finement, & ſont ce qu'on appelle en Botanique bipinnées mais inégalement. Les pointes des pétales des fleurs ſont réfléchies en dehors, & toute la fleur repréſente en quelque ſorte un calice ordinaire; elles ſont renverſées ordinairement, à cauſe de la foibleſſe du pédicule qui les ſoutient. Ce pédicule eſt velu vers le haut, comme hériſſé de poils. Toute la plante a une ſaveur amere & piquante. On en peut voir la figure dans Dodonée, Cluſius, &c.

La ſeconde plante ſuſpecte que M. Gleditſch

trouva dans les pâturages, eſt une autre eſpece d'Anemone, déſignée par Cluſius ſous le nom de Renoncule des bois, *Ranunculus ſylvarum*, dont il a donné la figure, pag. 247. C'eſt une petite plante, ordinairement cachée dans les buiſſons, dont la tige ne porte jamais qu'une fleur blanche, ou pourpre, ou écarlate, & trois feuilles ordinairement très-découpées, placées au milieu de la tige. Sa racine eſt forte, tortueuſe, horiſontale, & comme rampante. G. Bauhin l'a déſignée ſous le nom d'*Anemone nemoroſa flore majore*, & Linnæus ſous le même nom, *Anemone nemoroſa*; elle fleurit au printemps, & paſſe très-vîte : on ne la voit que trois mois de l'année. M. Gleditſch s'eſt trompé lorſqu'il a dit que c'étoit peut-être la *Sanguinaria* ou *ſanguinalis* des anciens qu'on appelloit ainſi, dit-il, à cauſe de la propriété qu'elle a d'enflammer & de faire piſſer le ſang, & que c'étoit peut-être l'Ennéaphyllum de Pline. L'Ennéaphyl de Pline eſt un ellébore, ainſi appellé à cauſe du nombre de ſes folioles. Les *Sanguinaria*, *ſanguinalis* de Pline, de Tragus, &c. ſont des polygonum, des renouées ou traînaſſes, la corrigiole, ainſi appellées par les Anciens, à cauſe de la propriété qu'ils lui attribuoient de remédier aux pertes de ſang, à toutes les hémorrhagies.

M. Gleditsch fait auſſi obſerver que l'*Anemone ranunculoïdes* de Linnæus ſe trouvoit encore parmi les plantes dont on vient de parler, & que c'eſt à leur uſage principalement qu'on doit attribuer la cauſe de cette mortalité.

Si l'on compare les circonſtances de l'Epizootie obſervée par le célebre Ens, en 1746, à Halberſtad, (*Voy.* premiere partie, pag. 262,) & les cauſes qui lui donnerent lieu, avec celles de la maladie décrite par Gleditſch, on trouve beaucoup de conformité entr'elles, tant par rapport au caractere de la maladie qu'aux cauſes qui les ont produites; & il eſt vraiſemblable qu'elles n'en eurent pas d'autre que les principes pernicieux fournis par quelques-unes des plantes âcres & cauſtiques dont on vient de parler, toutes dangereuſes ainſi que le colchique qui tue les veaux, les chiens, les daims, &c. les viornes, les clématites, les tithimales, les renoncules, les anémones, qui ſont preſque toutes dans le même cas. Quant aux remédes, M. Gleditſch fait obſerver que les forts aſtringens, ainſi que les eaux ferrugineuſes qu'on donnoit à ces animaux, ne ſervoient qu'à aggraver le mal; & en effet, c'étoit bien plutôt le cas d'employer les mucilagineux, les acides, les tempérans, les

ſaignées, les anti-phlogiſtiques, que des remédes ſemblables (a).

If.

L'If, (*Taxus baccifera* Haller.) eſt un arbre dont les baies paſſent pour très-pernicieuſes, ſurtout pour les chevaux. Lorſqu'ils en ont mangé par hazard, ils périſſent bientôt dans des mouvemens convulſifs. Quelques Auteurs révoquent en doute les qualités pernicieuſes de l'If; mais l'expérience prouve qu'il eſt dangereux pour l'homme & pour les animaux. On doit ſe rappeller les circonſtances de la mort de Cattivulcus, oncle d'Arminius, dont parle Jules Céſar, dans ſes Commentaires, qui fut empoiſonné avec le ſuc des baies de l'If. On trouve beaucoup d'obſervations qui confirment que ſes feuilles ont été ſouvent funeſtes aux vaches & aux chevres qui en avoient brouté (a).

Ros-ſolis.

Le Ros-ſolis eſt une petite plante fort ſinguliere par la forme de ſes feuilles & par la propriété qu'elle a de conſerver une humeur en for-

(a) V. Mém. de l'Acad. de Berlin, an. 1759.

(b) V. Haller Hiſt. Stirp. Helvet. tom. 2. p. 322.

me de gouttes ou sa rosée au soleil le plus ardent. C'est le *Drosera rotundifolia* de Linnæus. Elle vient dans les marécages. Elle n'a pas plus de trois pouces de haut. Ses feuilles creusées en forme de cuiller, sont toutes hérissées de poils, ou d'un duvet couleur de pourpre, chargé de gouttes couleur d'or qui, au soleil, la rendent très-brillante, & qui ne se dissipent que lorsqu'on a arraché la plante. Elle est aussi dangereuse qu'elle est belle. Lorsque les bêtes à laine la broutent, elle corrompt leur sang & les fait périr. L'usage de cette plante échauffe tous les animaux, *tardos excitat ad venerem*. Toutes ses parties sont très-âcres, & comme styptiques; & quoique Lobel la recommande comme un excellent reméde pour déterger les ulceres de la poitrine, il n'est pas moins vrai qu'elle est très-contraire à tous les animaux. On en retire une teinture amere avec l'esprit-de-vin. On connoît que les animaux l'ont broutée lorsqu'ils deviennent plus *salaces*, que leurs urines sont plus colorées, & qu'ils ont en même-temps l'intérieur de la bouche enflammé, excorié, les gencives en mauvais état, ainsi que les dents. Les acides, les huileux, les mucilagineux, & le lait, sont les remédes avec lesquels on remédie à ses effets pernicieux. Barrelier en a donné une figure qui est parfaite.

Fuſain ou *Bonnet-de-prêtre.*

Le Fuſain, *Evonimus vulgaris granis rubentibus* G. B. eſt un arbre ou plutôt un arbriſſeau qui porte pour fruit quatre grains réunis enſemble, qui ont en quelque ſorte la forme d'un bonnet quarré, d'où lui vient ſon nom de Bonnet-de-Prêtre. Théophraſte paroît être le premier qui ait fait remarquer que cet arbre eſt pernicieux pour les beſtiaux, ſurtout pour les chevres & les brebis qui broutent ſes feuilles ou mangent ſon fruit, qui eſt encore plus dangereux. Il eſt de fait que les payſans ſe purgent quelquefois avec les grains de cet arbuſte ; & deux ou trois de ſes fruits ſuffiſent pour produire une évacuation complette par haut & par bas. C'eſt un purgatif draſtique très-dangereux. On obſerve dans certains climats que le fruit tue les brebis, à cauſe de leur foibleſſe naturelle, mais que lorſque les chevres l'ont mangé, elles réſiſtent mieux à ſes effets, mais elles en périſſent ordinairement, ſi elles n'éprouvent une évacuation conſidérable. On remédie à ſes effets, en donnant à boire aux beſtiaux la décoction de racine de Guimauve.

Pédiculaire.

La Pédiculaire eſt une petite plante de la claſſe de celles que Tournefort & M. Adanſon appellent *Perſonnées*, (*Pedicularis pratenſis purpurea* G. B. *Pedicularis ſylvatica* Lin.) ainſi nommée, parce qu'on a cru (& c'eſt-là le ſentiment de toute l'antiquité) qu'elle étoit propre à produire des poux ſur les beſtiaux qui la broutent, ſurtout ſur les brebis qui ſont ſujettes à en être attaquées par deux eſpeces. On peut voir la figure de cette plante dans Dodonée, qui la nomme *Fiſtularia*, à cauſe de la propriété qu'elle a de remédier aux ulceres fiſtuleux. Elle eſt employée quelquefois, en effet, comme un puiſſant déterſif. Elle porte des fleurs en gueule, qui ſont de couleur pourprée : ſes feuilles pinnées ſont rangées alternativement ſur les tiges. Par reſpect pour l'antiquité, nous avons expoſé la qualité qu'on attribue à cette plante : mais, cette origine paroît bien moins fondée que ſuppoſée. Quoi qu'il en ſoit, lorſque cet accident arrive aux beſtiaux, l'Auteur de la Médecine des bêtes à laine conſeille de les laver avec une forte infuſion d'une demie-livre de tabac dans quatre ou cinq pintes d'eau, à laquelle on ajoute une poignée de ſel.

Luzerne, Sanve, Coquelicot, &c.

Tout le monde connoît la Luzerne, (*Trifolium siliquâ cornutâ sive medica* G. B. *Medicago sativa* Lin.)

La Sanve ou Senevé est une espece de moutarde à fleurs jaunes, à feuilles découpées & sinueuses, une variété de celle que Gaspard & Jean Bauhin désignent sous le nom de *Rapistrum flore luteo*, & Linnæus sous celui de *Synapis arvensis*. C'est une petite plante dont presque tous les champs sont couverts aux environs de Paris. C'est le *Sinapi arvense præcox semine nigro* de Tournefort & de Morison.

Le Coquelicot, *Papaver rhœas* ou *erraticum*, de presque tous les Auteurs anciens & modernes, est encore plus connu que la Sanve. C'est le *Papaver erraticum majus* de G. Bauhin. On attribue surtout à ces trois plantes qui, à l'exception du Coquelicot, paroissent innocentes par elles-mêmes, les accidens les plus graves, observés parmi les bestiaux. Le Coquelicot même ne nuit pas beaucoup aux vaches qui le broutent, lorsqu'il est en fleur. Mais, lorsque le fruit ou la tête est formée, aucun animal n'y touche. Néanmoins on a dit, & cela s'observe très-souvent, que lorsque les bê-

tes

tes à cornes & les brebis ont mangé, avec avidité, les premieres de la Luzerne & du Coquelicot, & les brebis, de la Sanve, dans certaines circonſtances, leur ventre ſe gonfle, ſe tend comme un ballon, l'animal a l'air ſoufflé, a de la peine à marcher, reſpire difficilement, ſouffre & meurt preſque ſubitement. Lorſqu'on les ouvre, on leur trouve les vaiſſeaux du cerveau & des poumons gorgés de ſang, & comme enflammés; quelquefois du ſang extravaſé dans le cerveau; la panſe d'un volume extraordinaire, diſtendue par une très-grande quantité d'air. Il paroît que dans cet état, le gonflement de tout le bas-ventre, qui n'eſt cauſé preſque que par celui de la panſe qui eſt exceſſif, joint à la difficulté de reſpirer, eſt la principale cauſe de leur mort, par la compreſſion qui s'exerce ſur l'aorte deſcendante & les autres gros vaiſſeaux des parties inférieures, ce qui gêne la circulation du ſang, & en détermine une plus grande quantité dans la poitrine & la tête, dont les vaiſſeaux s'engorgent & font périr l'animal d'une eſpece d'apoplexie ſubite. La maniere dont on y remédie, le confirme encore; puiſqu'il n'y en a pas de meilleure que de ſaigner promptement l'animal dans ce cas, ou de le faire courir, & de le baigner dans l'eau à

plusieurs reprises ; ce qui suffit souvent pour les sauver, suivant l'observation de l'Auteur de la Médecine des bêtes à laine. Comme le mal est prompt, le reméde doit l'être aussi. Après avoir fait courir & baigner ces animaux, on les saigne ; il est d'usage de saigner les brebis à l'oreille, observant de leur battre cette partie avec une petite baguette, à plusieurs reprises, pour y déterminer une plus grande affluence de sang. Tout l'Art consiste à ôter l'obstacle qui existe dans la cavité du bas-ventre, & à empêcher l'engorgement des vaisseaux du cerveau & de la poitrine. Le mouvement, l'immersion dans l'eau froide, & la saignée, remplissent ces principales indications. Mais, depuis quelques années, on est dans l'usage de faire la ponction au bas-ventre pour en dégager l'air. Pour cela, on introduit dans le flanc de ces animaux, du côté gauche, entre les côtes & les hanches, une canulle pointue, percée de plusieurs trous dans sa longueur. L'air s'échappe par ces trous, & très-souvent l'animal recouvre la santé par cette voie. On croit, mais sans fondement, que cette pratique a été puisée dans la Médecine des Chinois & des Japonois, qui sont dans l'usage de se piquer le ventre avec un trousseau d'aiguilles dans la tympanite, les coliques venteuses, &c.

On a remarqué que les beſtiaux n'étoient expoſés ordinairement à cette maladie, que lorſque preſſés par la faim, ils mangeoient de ces herbes avec avidité, & après une pluie : ce qui donneroit à penſer qu'elles contiennent d'abord les œufs de quelque inſecte vénéneux, ou l'inſecte lui-même que l'humidité fait éclore, & que ces animaux avalent avec la plante, n'ayant pas le temps de diſcerner ce qui peut leur nuire lorſqu'ils ont faim. On croit que c'eſt une eſpece d'araignée vénéneuſe qui ſe met ordinairement dans la Luzerne. Des recherches ſur cet inſecte pourroient conduire à une découverte extrêmement utile. En attendant, on doit toujours avoir ſoin d'éloigner les beſtiaux de ces plantes, ſurtout, après les pluies. Peut-être leur fermentation ſeule dans la panſe, eſt-elle capable de produire tous ces accidens. Mais, s'ils n'arrivent qu'à des ſaiſons marquées, & dans certaines circonſtances, il paroît plus raiſonnable de les attribuer à quelque inſecte. On n'aura pas de peine à concevoir la poſſibilité de ce phénomene, ſi l'on fait attention aux effets des venins de la plupart des inſectes, comme de celui de l'abeille, par exemple, qui produit ſur la langue & ſur la peau, ainſi que Ludowic l'a éprouvé, le même ſenti-

ment que celui de l'eau-forte, enflamme les parties, &c. D'ailleurs, on ſait que le Bupreſte, dont on va parler, ainſi que les Cantharides, produiſent les mêmes accidens que ces plantes.

L'inſecte peut-être le plus ſuſpect & qui pourroit bien être l'auteur de tous ces maux, eſt une araignée rouge, ſemblable à celle du Cap de Bonne-Eſpérance, dont Swammerdam (*a*) a donné la deſcription, avec cette différence qu'elle eſt beaucoup plus petite. Celle-ci n'eſt pas plus groſſe qu'une lentille : ſa couleur eſt d'un beau rouge luſtré, & elle eſt couverte d'un duvet fin ou ſoie touffue de la même couleur. Elle a des pattes inégales, & deux crochets ou aiguillons rouges & tranſparens. Les payſans, qui, en général, la craignent beaucoup pour leurs beſtiaux, l'appellent le *Dragon*. Dans quelques Provinces on la nomme *Bubreſte*.

Champignons.

Il n'y a preſque qu'un ordre de Champignons que les vaches mangent quelquefois, c'eſt celui qui comprend les poreux ou *Suilli* de Pline, de Cæſalpin, &c. *Boleti* de Dillen, de Lin-

(*a*) V. Svvammerdam Biblia naturæ.

næus, &c. & plus particuliérement l'eſpece déſignée par les Botaniſtes ſous la dénomination de *Fungi lutei pernicioſi ſub pinu habitantes* de J. B., de Tournefort qui en a donné la figure; une variété du *Fungus poroſus magnus noſtras* Rai. hiſt. & une autre de celui qui eſt peint au Cabinet des Eſtampes & déſigné par cette phraſe de Vaillant, *Fungus italicus fuſcus pileolo patulo, pediculo tumeſcente & in apice rubro*, qui eſt le *Boletus ſextus* de Schæffer.

Ces trois eſpeces, ou variétés, ſur-tout les dernieres, ſont communes en France, où le peuple les connoît ſous le nom de *Bouzes de vache*; à cauſe de leur forme. Vaillant a décrit la premiere dans ſon *Botanicum*; elle vient ſous les pins. Quant à la ſeconde; la variété dont on parle eſt très-commune ſous les châtaigners de Marly, de Marcouſſi, aux mois de Juin & de Juillet. Son chapiteau s'étend quelquefois au-delà de neuf pouces de diametre, avec une épaiſſeur de deux ou trois; ſon pédicule qui eſt fort bas, relativement à la groſſeur du chapiteau, eſt taillé en manche de marteau arrondi, ou en fuſeau, dont le gros bout eſt par terre, & a deux ou trois pouces de haut ſur un & demi de diametre. Sa couleur eſt cendrée deſſus & jaune deſſous. Ce champi-

gnon a ſa ſurface ſéche & finement chagrinée ; il eſt mollaſſe : lorſqu'on le coupe, il change de couleur. La variété de la troiſieme eſpece eſt plus dangereuſe encore que celle-ci. Elle eſt ferme, a le pied taillé en toupie, dont la baſe eſt par terre. Le chapiteau eſt arrondi en demi-ſphère ; ſa couleur eſt d'un blanc ſali de brun ; le pied, dont la ſurface eſt en réſeau, reſſemble à une groſſe toupie, dont le ventre eſt gris & le haut de la pointe d'un rouge de feu, ainſi que la ſurface inférieure. Il a une odeur nauſeuſe. Pour peu qu'on le touche en-deſſous, il devient noir. On le trouve communément dans le Parc de S. Cloud, aux mois d'Août & de Septembre. C'eſt la premiere qui eſt jaune, & la variété de la ſeconde eſpece que les vaches & les brebis attaquent plus fréquemment. Lorſque cela arrive, elles ruminent difficilement, leur ventre ſe gonfle avec douleur ; elles ont une rétention d'urine ou piſſent le ſang, & les vaches finiſſent par avoir ou une diarrhée ou une dyſſenterie qui les exténue & les fait périr bien ſouvent. La meilleure maniere de remédier à cet accident, c'eſt de les purger ſur le champ avec demi-once de ſéné dans une décoction de pruneaux, à laquelle on ajoute ſix gros de crême de tartre & un peu de miel.

On les rétablit enſuite, en leur donnant de temps en temps un peu de pain trempé dans du vin. Lorſque les brebis n'en meurent pas tout de ſuite, elles finiſſent par dépérir ; elles touſſent pendant quelque temps ; le foie devient ſquirreux, & elles meurent ordinairement d'hydropiſie. On fera connoître plus particuliérement toutes ces eſpeces de Champignons vénéneux dans un ouvrage particulier. La troiſieme, qu'on vient de déſigner, eſt une des plus dangereuſes. Si on la donne à un chien, il tombe dans une eſpece de ſtupeur ou de triſteſſe accablante ; bientôt il s'aſſoupit. Dans cet état, il éprouve par intervalles vraiſemblablement des douleurs poignantes, annoncées par des ſecouſſes convulſives du diaphragme & des muſcles du bas-ventre ; & s'il ne vomit pas, il meurt. Ordinairement, il va par haut & par bas, rend tout ce qu'il a dans les premieres voies, & finit par rendre une mucoſité ſanguinolente, & s'en releve, après avoir beaucoup ſouffert & maigri conſidérablement dans l'eſpace de deux ou trois jours.

Plantes que les beſtiaux refuſent de manger.

Les beſtiaux refuſent de manger, en général, toutes les plantes qui croiſſent à l'ombre, d'une

odeur forte & désagréable, velues ou visqueuses, & plusieurs autres, dont les principales sont les *Satyrium*, les Napels, plusieurs Renoncules, presque tous les tithymales, les Clématites, les feuilles de Figuier, les *ombelliferes* en général, les *Solanum*, tels que la Morelle, la Pomme-de-terre, &c. les Rhues, les *Lysimaquies* ou Anagallis, telles que le Mouron; les *Labiées* puantes comme les Marrubes; l'Aster à feuilles de soucy, la Maroute; les *Personnées*, telles que les *Anthirrinum* en général, la Véronique, le Becabunga, &c. le Bouillon-blanc, les Jusquiames, quoique le mouton en mange les feuilles; les Aristoloches; la plupart des *Cruciferes*, telles que le Velar, les Thlaspi, &c. ainsi que les *liliacées*, les colchiques, les *Arum*, le Glayeul puant, les Narcisses, les Iris; les Ellebores blanc & noir, la Gaude, l'Isatis, le Nez-coupé, le Fusain, le Groseiller, le Laurier-cerise, le Laurier-franc, le Cresson, la Bryone, le Sceau-de-Salomon, les Polypodes, les Capillaires, la Tanaisie, le Chanvre, les Auronnes, la Sauge des bois *Scorodonia*, le *Scordium*, le Cyprès, la Sabine, les Anemones en général, l'*Asarum*, l'Absynthe, le Concombre sauvage, les Staphysaigres, le Pied-de-liévre, le Ptarmica &c. &c.

Plantes que les bestiaux mangent quelquefois, mais qui les incommodent.

Outre les plantes dont on a déja fait mention, il y en a d'autres que les bestiaux mangent quelquefois, mais il en résulte toujours quelque accident. Il y en a plusieurs qui sont dans ce cas, telles que la Gratiole, qui leur donne le dévoiement; parmi les Renoncules, la traînante & la bulbeuse qui les échauffent beaucoup; l'Anemone des bois, *Anemone nemorosa*, qui leur donne la dyssenterie; la Prele, *Equisetum arvense*, qui fait, dit-on, avorter les brebis; les feuilles & fleurs de presque toutes les cruciferes, comme les Moutardes, le Chou, le Raifort, &c. qui les incommodent; les pavots leur sont aussi contraires; le Genievre, le Millepertuis, la Linaire, le Réseda, les Salicaires, le Muguet des bois, les feuilles de Pin, de Sapin les échauffent encore beaucoup : parmi les tithymales, ils ne mangent que le Réveille-matin quelquefois par mégarde ou dans le fourrage, mais qui les incommode toujours, ainsi que l'Esule, la Pilofelle, l'Oreille de Souris, la Grassette, la Reine-des-Prés &c.

Plantes que les beſtiaux mangent ſans danger.

On peut ſtatuer en général, parmi les beſtiaux, que les chevres ſont l'eſpece qui mange le plus de diverſes plantes; enſuite les brebis; après leſquelles, les bêtes à cornes faites : enfin les veaux & les poulains ſont ceux qui mangent le moins d'eſpeces. On évalue le nombre de celles que les chevres conſument à environ 500; celui des brebis à 400; celui des bêtes à cornes & des chevaux à 200, & celui des veaux & des poulains à une centaine au plus.

Mais, il faut obſerver que parmi ces différentes eſpeces, il y en a pluſieurs que les beſtiaux mangent dans une ſaiſon, & rejettent dans l'autre; qu'il y a des claſſes de plantes qu'ils mangent dans un temps, ſans toucher aux autres; & que ce qui les détermine à manger telle ou telle eſpece, eſt relatif à une infinité de circonſtances, qui empêche de donner des regles certaines & poſitives à cet égard.

On peut ſtatuer, en général, que les *Graminées* ſont du goût de tous les beſtiaux qui les recherchent avec avidité, ſurtout lorſqu'elles ſont fraîches, & que les grains de la plupart leur

conviennent. Toutes les *Papilonacées* ou légumineuſes, comme trefles ; ſainfoin, pois, feves, haricots, cytiſe, genet, mélilot, &c. (quoi que la luzerne ſoit de cette claſſe) ſont encore de leur goût. Ils mangent les feuilles de preſque tous les arbres fruitiers, celles du pommier, du poirier ; &c. celles du chêne & du châtaigner, lorſqu'elles ſont fraîches & encore tendres ; celles du hêtre, du bouleau, du mûrier, du tremble, du peuplier, du cornouiller, du pêcher, de l'amandier, du charme, de l'érable, du troëſne, de l'orme, de l'arbouſier, du ſaule ſurtout, de l'épine blanche, de l'épine-vinette, &c. les feuilles de vigne, le chevrefeuille ; les *Roſacées*, telles que les ronces, les roſiers tendres, &c. Les *Cucurbitacées*, les feuilles de citrouille, de melon, &c. excepté celles du concombre ſauvage. Les mercuriales en automne ; l'hyeble, le ſureau au printemps ; les jeunes pouſſes de houblon, d'aſperges, le *Sparganium*, le jonc marin, les orties, la blanche, la piquante, celle à fleurs rouges, le pied-d'alouette, la pariétaire pour le mouton, les violettes, les penſées, tous les chardons, les pervenches, quand elles ſont au ſoleil ; les Primeveres, l'Aigremoine, tous les Becs-de-grue, les Mouſſes en général, les Laitrons, les Oſeil-

les, mais pas long-temps, parce qu'elles agacent leurs dents ; la nielle des bleds *nigella* ; les Croisettes ; les *Borraginées* ; les Paquerettes ou Marguerites, une Camomille la romaine ; les Arroches, mais mollement ; la Mille-feuille ; les Valerianelles telle que la Mâche ; la Nummulaire, le Plantain, la Rhue de chevre *Ruta capraria ;* la petite Chélidoine ; mais mollement & en général elles préférent toujours les plantes qui sont au soleil à celles qui croissent à l'ombre ; les Campanules, les Liserons, la Raiponce, le Miroir-de-Vénus, &c. la Renouée ou trainasse *Polygonum*, les Lierres rampant ou grimpant & le terrestre ; parmi les *ombellées*, le Persil, le fénouil, l'ammi ; dans les *Personnées*, la Pédiculaire mollement, le bled-de-vache *melampyrum* ; la bruyere ; beaucoup de *labiées*, telles que la Sauge, la Crapaudine, l'Origan, la Brunelle, la Bugle, la Toute-bonne, la Méliffe, la Menthe, le Thym, le Serpolet, la Sarriete, l'Origan, la Marjolaine, &c. & le Pouliot surtout dont les brebis sont très-friandes.

Kermès.

Le Kermès ou graine d'écarlate, appartient également au regne végétal & à l'animal. On fait

que c'eſt un gallinſecte formé comme tous les autres, par la piquûre d'un inſecte qu'on appelle *Coccus*. On le trouve communément ſur une eſpece de chêne ou d'yeuſe qui eſt l'*Ilex aculeata*, *Cocci glandifera* G. B. Les feuilles de cet arbre en ſont quelquefois ſi garnies, qu'on croit voir un ceriſier couvert de ſon fruit. Il arrive quelquefois que les pigeons ſe nourriſſent de ce gallinſecte; mais, il leur eſt très-contraire; ils en meurent pour l'ordinaire, ou ils ont un dévoiment qui les incommode beaucoup. On connoît qu'ils s'en ſont nourris à leur fiente qui eſt rouge & preſque liquide. Le meilleur moyen de remédier à cet accident, c'eſt d'eſſayer le ſalpêtre ou plutôt le nitre mêlé avec de la terre qu'on leur donne à grater; on les renferme pour un temps, ou bien on les éloigne des lieux où eſt le Kermès.

Regne animal.

Parmi les animaux ennemis du bétail, il n'y en a pas de plus dangereux que les reptiles & les inſectes vénéneux. On a vu des inſectes attaquer les hommes & les animaux, & en faire périr un grand nombre en très-peu de temps. On lit dans les Ephémérides des curieux de la Nature, les rava-

ges que causa dans la Pologne en 1679 au mois de Juillet, un insecte de ce genre. C'étoit une grosse mouche rousse & noire très-forte, ou plutôt un gros bourdon armé d'un aiguillon à la partie postérieure du corps qu'il enfonçoit dans les chairs des hommes & des animaux, & dont la piquûre étoit bientôt suivie d'une tumeur inflammatoire qui faisoit des progrès rapides ; & si dans les trois premieres heures on n'y faisoit des scarifications profondes, au bout de quelques jours, l'animal finissoit par périr.

Taon, Mouche asile, Ichneumon, Frelon, &c.

Parmi les insectes qui font le plus souvent la guerre aux bestiaux, on doit distinguer le Taon *Tabanus*, la Mouche asile *Æstrus* ou *Asilus*, la Mouche ichneumon & le Frelon *Crabro*. Ces quatre insectes sont aisés à distinguer entr'eux & des autres. Le Taon a au-devant une trompe & un aiguillon qui y est caché, avec l'un desquels il pique, tandis qu'il suce le sang avec l'autre. La mouche asile n'a pas de trompe, mais un aiguillon ou tariere par-devant, au moyen de laquelle elle perce la peau ; la Mouche ichneumon a un triple aiguillon à la partie postérieure

du corps ; & le Frelon ainſi que la Guêpe, l'Abeille & le Bourdon, ont un ſimple aiguillon placé de même, à l'origine duquel eſt une liqueur cauſtique, qui enflamme, envenime les parties que l'aiguillon a percé, & qui produit ſur la langue le même ſentiment que celui de l'eau forte, comme Swammerdam & Ludowic l'ont éprouvé.

Cès quatre genres d'inſectes, ſurtout les deux premiers, attaquent ſouvent les beſtiaux ; & leur femelle pond ſes œufs ſur leur dos. On croit qu'ils paſſent l'hyver ſur leur corps ſous la forme de Nymphe ou Chryſalide ; au mois de Juin, il en ſort une mouche qui, par ſon bourdonnement, épouvante ſouvent les bêtes à cornes, & les met en fuite, ce que Virgile a rendu par ces beaux Vers,

Plurimus Alburnum volitans (cui nomen Aſilo
Romanum eſt, *Æſtron* graii vertere vocantes)
Aſper acerba ſonans, quo tota exterrita Sylvis
Diffugiunt armenta ; furit mugitibus æther.

Parmi les Mouches aſiles, la plus ordinaire & une des plus dangereuſes, eſt celle que Linnæus fait connoître dans ſon *Fauna Suecica*, ſous la dénomination d'*Œſtrus thorace flavo, cingulo nigro, alis nigra faſcia, pedibus pallidis.* Cet in-

ſecte eſt muni d'une eſpece de tariere, au moyen de laquelle il inſinue ſes œufs ſous la peau, de la même maniere que ceux qui placent les leurs ſur les feuilles des arbres d'où réſultent les gallinſectes. La femelle de celui-ci choiſit toujours les bœufs les plus gras, ſur le dos deſquels elle dépoſe les ſiens. Pour l'ordinaire il n'y en a qu'un. Il ſurvient à l'endroit de la piquûre une tumeur phlegmoneuſe qui ſuppure & fournit une nourriture au ver, qui ſe métamorphoſe bientôt en Mouche. Les effets du Taon, qui attaque auſſi ſouvent les beſtiaux, ſont les mêmes que ceux de la mouche vſile. La meilleure maniere de remédier à cet accident, conſiſte à ouvrir la tumeur, à en tirer les œufs ou le ver, & à panſer la plaie avec un mêlange de crême de lait & de goudron, & la térébenthine diſſoute dans le jaune d'œuf. Quelquefois cette mouche dépoſe ſes œufs ſur le dos des chevres & des brebis, & produit le même mal. En Angleterre, on ſe ſert pour garantir les bêtes à laine pendant l'été, d'un onguent fait de goudron, de beurre & de ſel, dont on les frotte ſur le dos.

Les Guêpes-frelons, les Bourdons ſont encore quelquefois aux beſtiaux des piquûres qui peuvent devenir mortelles, & qui ſont ſouvent accom-

pagnées

pagnées de ſymptômes très-graves. L'eſpece d'épilepſie à laquelle l'Elan eſt ſi ſujet, n'a d'autre origine, ſuivant l'obſervation d'Helwingius, que la ponte des œufs d'une eſpece de Frelon fort commune dans les forêts de Norvege, de la Laponie, &c. qui s'inſinue dans les narines de ces animaux & y dépoſe ſes œufs, d'où naiſſent des vers qui pénétrent dans le ſinus frontal de cet animal, & donnent lieu à tous ces accidens; ce qui l'oblige de porter le pied de derriere à ſa tête, comme pour ſe délivrer d'un corps étranger qui le bleſſe ; d'où eſt né l'uſage ſuperſtitieux de l'ongle du pied d'Elan en Médecine.

L'inſecte dont parle Helvingius, n'eſt peut-être autre choſe que la Mouche du ſinus frontal qui eſt connue, qui cauſe le même accident aux brebis & les fait ſouvent périr. Ceti nſecte que Linnæus appelle *Œſtrus ſinûs frontis ruminantium*, s'inſinue également par les narines, & pénétre juſqu'au ſinus frontal, où elle dépoſe ſes œufs. Le petit ver qui en naît, ſe nourrit du mucus dont cette cavité eſt enduite, s'y métamorphoſe, & on le voit ſortir par la même voie ſous forme de Mouche parfaite. Par l'irritation qu'il cauſe dans ſon état de ver & de Mouche ſur la membrane pituitaire, l'animal éprouve par interval-

les, comme des mouvemens convulſifs & épileptiques ; il ſecoue, il tourne la tête. On connoît que la Mouche y a pondu lorſque ces mouvemens arrivent par intervalles. Quelquefois la métamorphoſe s'y fait tranquillement & ſans accident : alors l'animal n'éprouve rien, & la Mouche ſort vivante ſans le bleſſer. Lorſque le contraire arrive, on a propoſé différens moyens pour y remédier, le ſouffre entr'autres ; mais on ne ſçauroit l'employer ſans beaucoup de précautions : il eſt peut-être eſſentiel même de ne pas tuer la Mouche dont la corruption dans ces cavités incommoderoit encore plus l'animal. On doit plutôt la faire ſortir vivante, & tout l'art conſiſte à la d'éloger promptement. La vapeur de l'eau chaude & l'huile eſſentielle de térébenthine dont on frotte la tête, eſt peut-être ce qu'il y a de mieux. M. d'Aubenton a fait des expériences heureuſes ſur les moyens de délivrer promptement les brebis de ce mal, & on lui ſaura un gré infini de les rendre bientôt publiques.

William Derham, Auteur anglois, aſſure avoir tiré vingt à trente vermiſſeaux du nez d'une brebis, couchés entre les parties oſſeuſes du nez, qu'il ſoupçonne être le produit de la ponte d'une mouche Ichneumon (*a*).

(*a*) V. La Théologie phyſique de cet Auteur, liv. 8. ch. 6.

Outre ces inſectes, la brebis eſt encore ſujette à être piquée par deux ſortes de poux, *Pediculus ovinus*, & peut-être trois, en comptant celui de l'Amérique ſeptentrionale, dont parle M. Kalm dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm, qui produit des boutons ſemblables à ceux d'une maladie éruptive; & en outre par un moucheron dont le ver ſe loge dans leur laine.

Bupreſte.

Les anciens ont donné le nom de Bupreſte, qui dans ſon origine grecque ſignifie *brûle-bœuf*, à un inſecte de l'ordre de ceux qui ont leurs aîles couvertes d'un étui, & que Linnæus appelle coléopteres. C'eſt une eſpece de proſcarabée, que les bergers nomment *enfle-bœuf*, ſemblable à la Cantharide avec laquelle on la confond, & qu'on emploie également, mais dont elle en différe, en ce qu'il a le corps plus allongé : l'étui de ſes aîles eſt d'une couleur verte tirant ſur le jaune, ou bien de couleur d'or : ſes jambes ſont auſſi plus longues & plus groſſes, ſes yeux plus enfoncés, & il ſort de ſon front, à côte des yeux, deux longues cornes fort diſtinctes. Sa tête eſt petite, enfoncée; il a deux crochets très-forts en forme de tenailles, avec leſquels il mord & fait des bleſſures cruelles.

Son odeur eſt auſſi déſagréable que celle de la Cantharide, & ſon poiſon paroît même plus âcre & plus ſubtil. Elle a une qualité brûlante & cauſtique, & ſon effet dans le corps animal eſt le même que celui des Cantharides, c'eſt-à-dire qu'il cauſe une ardeur brûlante & une douleur très-vive à la région de l'eſtomac, accompagnées d'inflammation, de ſuppreſſion d'urine, de piſſement de ſang, de tiraillement & d'une tenſion ſpaſmodique conſidérable au bas-ventre, ſurtout dans les animaux. Ceux qui en ont pris, éprouvent comme une odeur d'acide nitreux fumant. Les meilleurs remedes pour cet accident ſont les boiſſons aigrelettes, mucilagineuſes, du petit-lait, la décoction de la racine de guimauve, la ſaignée, le bain, & les autres ſecours indiqués pour l'enflure dont on a parlé.

Sangſue.

Tout le monde connoît le reptile aquatique qu'on appelle Sangſue, *Sanguiſuga*, *Hirudo*. Les animaux l'avalent quelquefois en buvant. Il s'attache à l'œſophage, à la panſe, &c. & cauſe divers accidens, à raiſon du lieu où il eſt, mais ſur-tout une douleur intolérable quelquefois, comme dans l'homme.

Le meilleur remede qu'on ait trouvé pour les faire périr dans le corps & les faire rendre, est un mêlange d'agaric en poudre, de vinaigre, d'huile & de sel. On prend pour les animaux trois gros d'agaric, deux onces de sel, demi-livre de vinaigre, autant d'huile d'olive qu'on leur fait avaler. Lorsqu'on veut les détruire dans les étangs d'une étendue bornée, on y jette du sel; & il seroit bien à souhaiter qu'une substance aussi nécessaire, aussi précieuse, fût d'une acquisition moins coûteuse : on détruiroit peut-être beaucoup de Sangsues par ce moyen.

Douves.

La Douve, *Fasciola ovata* de Linnæus, dont cet Auteur place les œufs dans les marais, est un ver plat, semblable, quant à la forme extérieure, au poisson appellé Saule, ou plutôt aux feuilles inférieures de l'espece de Crapaudine ou de Bétoine à fleurs verticillées & de couleur jaune-tendre, que Linnæus appelle *Stachys annua*. C'est à cause de cette ressemblance qu'on a cru que les brebis n'étoient attaquées des douves que lorsqu'elles avoient brouté les feuilles de cette plante, ce qui peut arriver; mais cette possibilité n'a rien de commun avec la forme des feuilles de la Crapaudine.

A force de recherches, M. d'Aubenton eſt enfin parvenu à découvrir les œufs de ce reptile ailleurs que dans les marais; & il réſulte de ſes obſervations, qu'on les trouve ſur une infinité de plantes. Il eſt encore douteux ſi la préſence des douves dans le corps de l'animal eſt la cauſe ou l'effet de la pourriture & des hydatides : mais, il y a tout lieu de préſumer que ce ver, par ſon ſéjour & ſa multiplication, en eſt plutôt la cauſe, que l'effet, par l'obſtacle qu'il met, ſoit à la ſécrétion de la bile dans le foie où on le trouve principalement, ſoit à la circulation de la lymphe. Il peut ſe faire encore qu'outre la douve, il y ait quelqu'autre ver qui coopère avec le premier, d'abord à la formation des hydatides ou amas d'humeurs dans des véſicules, & enſuite à l'hydropiſie aſcite, qui peut-être n'eſt qu'un effet ſubſéquent de ce premier vice.

Il n'eſt pas encore démontré ſi ces hydatides ne doivent pas être conſidérées comme des corps particuliers animés ou organiſés, ou comme des loges de vers ſemblables aux gallinſectes qui ſe forment ſur les feuilles des arbres, plutôt que de ſimples expanſions des vaiſſeaux lymphatiques. On a déja vu la conjecture du Docteur Tyſon ſur des hydatides ſemblables, qu'il appelle les

vers hydropiques : il y a, de plus, des expériences faites par le Docteur Hastman sur des hydatides semblables, tirées du corps d'une chevre, qui prouvent que ces corps utriculaires, souvent de différente couleur, très-peu adhérens aux viscéres par un appendice, ayant des lignes paralleles & de petits grains, étant séparés du corps de l'animal, jouissent d'un mouvement d'ondulation très-vif & très-sensible, qu'ils sont capables de s'allonger, de se contracter, &c. On en peut voir le détail & leur figure dans les Ephémérides d'Allemagne (*a*), année 1685. D'ailleurs on lit dans les Mémoires de l'Académie de l'Institut de Bologne une observation du Docteur Menghini, par laquelle il est prouvé que les hommes ont rendu quelquefois par les urines un grand nombre de semblables hydatides roulantes, sans pédicule ; ce qui sert encore à favoriser cette opinion, qui n'a rien qui répugne aux loix connues de la formation des vers, des insectes & des gallinsectes, soit dans le corps animal, soit sur les substances végétales.

(*a*) V. Ephémérid. des Curieux de la Nature, Déc. 2. an. 4, 1685. obs. 73.

Musaraigné ou *Musaraigne.*

Depuis que M. Lafosse, Maréchal du Roi, a prouvé dans un Mémoire lu à l'Académie des Sciences, que ce quadrupede de l'ordre des souris, *Mus araneus*, n'avoit pas l'ouverture de la bouche assez grande pour pouvoir pincer le cuir du gros bétail ; on est revenu du préjugé où l'on étoit qu'il étoit capable, par sa morsure, de causer des accidens pernicieux aux animaux.

Pastenaque.

Aristote attribue encore des effets très-pernicieux à cette espece de Raie qu'on appelle *Raia pastinaca*, *Pastinaca marina* ; & Pline, vraisemblablement sur la foi de cet Auteur, dit qu'il n'y a rien de si vénéneux que ce poisson. *Nihil est venenatiùs usquam quam in mari pastinaca.* Aristote assure que lorsque les chevaux l'ont avalée en bûvant, tout leur corps se couvre de pustules qui, en crevant, font mourir l'animal. Mais cela n'est pas vraisemblable, puisque les chevaux ne sont pas exposés à boire de l'eau de mer. On sait néanmoins que la Pastenaque est armée d'un aiguillon très-dangereux.

Vipere, Orvet.

La Vipere, *Vipera*, qu'on diſtingue des autres ſerpens par ſes taches, ſa taille, & ſurtout par ſon poiſon, & le nombre de ſes bandes écailleuſes qui eſt de 145 ſous le ventre & de 36 ſous la queue, produit des effets funeſtes par ſa morſure, lorſque ſon venin s'inſinue dans la plaie, ce qui arrive preſque toujours quand elle mord. On connoît qu'une bête en a été mordue, & il n'y a ordinairement que les brebis, les chevreaux & les agneaux qui ſoient dans ce cas, à la tumeur rouge & bientôt livide de la partie, au tremblement, & aux mouvemens convulſifs dont ils ſont bientôt atteints. Le meilleur moyen d'y remédier conſiſte à les tenir chaudement, & à leur faire prendre de l'alkali volatil ou de l'eſprit volatil de corne-de-cerf étendu dans l'eau chaude, pour les faire ſuer.

L'Orvet, *Cæcilia*, qu'on appelle encore *Naduel* dans quelques Provinces de France, parce qu'on croit qu'il eſt aveugle, eſt un petit ſerpent à 270 écailles, 135 ſous le ventre & autant ſous la queue, qui ſe tient dans les prés. Mathiole & Foreſtus ont prétendu que ſa morſure étoit dan-

gereuſe pour les hommes & les animaux ; mais nous ne connoiſſons aucun fait bien conſtaté qui le prouve, & en tout cas, l'alkali volatil ſeroit vraiſemblablement le contrepoiſon de ſon venin.

Excrémens des animaux.

Il n'y a pas aſſez d'obſervations pour pouvoir déterminer au juſte quel genre de maladies ſont capables de cauſer les excrémens de certains animaux, tels que ceux du cochon, de la poule, &c. qui peuvent être chargés d'inſectes, de vers, & qui ſont de nature alkaline, âcre, échauffante. Il y a apparence que les maux qui en réſultent ſont des ardeurs d'entrailles, des tenſions, des irritations vives dans les eſtomacs & tout le canal inteſtinal des animaux ruminans, deſtinés par leur nature à ne recevoir que des herbages frais, humectans, acides, & d'une nature enfin directement oppoſée à celle des ſubſtances putrides & excrémentielles. Mais, il eſt bien douteux que les maux qui en réſultent ſoient peſtilentiels, comme Végece l'annonce. Quoi qu'il en ſoit, on ne court aucun riſque de les traiter, dans ce cas, comme peſtiférés, & de leur donner en abondance des acides végétaux, des anti-ſeptiques, qui, dans l'un ou l'autre cas, ſont les remedes les plus convenables.

Regne minéral.

Le regne minéral paroît être celui qui contient le moins de corps directement nuiſibles aux animaux, lorſqu'ils ne ſont point altérés, ou combinés avec d'autres. La plupart de ceux mêmes qu'on reconnoît pour tels, comme les poiſons minéraux, ſont les produits de diverſes modifications que l'homme leur a fait ſubir; mais dans l'ordre naturel ou l'état de ſimplicité primitive des choſes, à peine en trouve-t-on dans la Nature, à l'uſage deſquels les animaux ſoient expoſés, qui leur ſoient réellement pernicieux. Au contraire, la plupart des ſubſtances minérales, telles que les ſels marin, nitreux, les eaux ferrugineuſes, ſont celles qui deviennent pour eux de la plus grande utilité, dans bien des cas; & ce n'eſt que par accident, ou à la ſuite de leur altération, de leurs combinaiſons avec d'autres corps, qu'ils deviennent quelquefois capables de nuire.

On lit, par exemple, dans les Eſſais d'Edimbourg (*a*) que les beſtiaux qui paiſſent tout près

(*a*) V. Eſſais & Obſervations phyſiques, &c. de la Société d'Edimbourg, trad. franç. an. 1761. p. 472.

des moulins où l'on fond le plomb, ſont quelquefois tués par la vapeur qui s'en éleve, ou qu'ils ſont incommodés par les herbes d'alentour, auxquelles cette vapeur donne une couleur bleuâtre. On obſerve encore que l'eau qui a ſervi à laver le plomb, donne aux animaux les mêmes ſymptômes qu'à l'homme. Cet effet a été ſur-tout remarqué ſur les chiens. Lorſqu'ils ſont parvenus au dernier dégré de la colique de plomb, ils reſtent étendus dans un état d'inſenſibilité, mordent & déchirent tout animal vivant qui les approche : ils mordent même la terre ſur laquelle ils ſont couchés. C'eſt une maladie mortelle pour eux : on leur a donné quelquefois avec beaucoup de ſuccès, dans ce cas, le ſoufre doré d'antimoine.

Cauſes particulieres peu connues.

AVant de parcourir les effets des cauſes générales, il nous reſte à faire mention de trois cas de maladies dont les cauſes ne ſont pas en général ſoupçonnées, ou du moins ſont très-peu connues.

On ne ſait, par exemple, quelle eſt la vraie

cauſe d'une maigreur qui ſurvient quelquefois parmi les jumens, & qui les fait dépérir ſenſiblement. Columelle attribue cette maladie, qu'il appelle une *rage d'amour*, parmi ces bêtes, à leur image qu'elles apperçoivent au fond des eaux en bûvant, & dont elles deviennent épriſes, ce qui les fait maigrir horriblement. Cet Auteur ajoute que la même cauſe qui les fait d'abord maigrir & les rend malades, ſert à les rétablir enſuite; car ſe voyant ſi maigres, elles ont horreur d'elles-mêmes, & reviennent peu à peu à leur premier état.

Il arrive ſouvent qu'on obſerve parmi les beſtiaux des maladies qui deviennent générales, & dont on eſt bien éloigné de ſoupçonner la vraie cauſe. M. d'Aubenton s'eſt apperçu que les agneaux qui tettent encore leurs meres, mouroient quelquefois, par troupes, d'inanition ou plutôt de faim; & c'eſt dans ce cas véritablement que l'ouverture des animaux eſt utile & capable d'éclairer ſur la cauſe. Cet illuſtre Académicien en a ouvert pluſieurs dans cette circonſtance, & il a remarqué conſtamment que les premieres voies étoient vuides, tous les viſceres parfaitement ſains, & il en a conclu avec raiſon qu'ils meurent faute de nourriture. Il en trouve

la cause, d'une part, dans la mauvaise qualité du lait des brebis, & d'une autre, dans la résistance des meres qui refusent de se laisser tetter par d'autres agneaux que les leurs, ou dans la mauvaise habitude de ceux qui changent les petits, ou qui en donnent plusieurs à la même brebis.

On doit mettre au rang des causes particulieres celle qui produit la maladie que les Bouviers appellent *Malabutin*, & qui doit son origine à la fatigue, aux longues courses, & au changement d'air, d'eaux & de pâturages. On connoît qu'un bœuf en est menacé, lorsqu'il marche difficilement, qu'il suit de loin le reste du troupeau, qu'il est plus échauffé que les autres. Lorsqu'un bœuf en course est dans cet état, c'est un animal très à craindre, & à sacrifier ou à renfermer pendant quelque temps, pour essayer sur lui des nourritures acides, humectantes, capables de lui rafraîchir le sang, & de le remettre. Le mal qui résulte alors du contact de son sang, est une érésypele charbonneuse, dont M. Morand a donné le détail & la curation dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1766. La malignité de la maladie réside principalement dans le sang de l'animal, & paroît donner la

ſolution de ce problême agité par Morgagni, *An venenum intùs genitum?*

Cauſes générales.

On ſeroit bien heureux ſi l'on pouvoit découvrir toutes les cauſes des maladies, même les cauſes qu'on appelle ſecondes, & qui agiſſent ſur le corps animal d'une maniere directe & immédiate. On ne peut pas ſe flatter d'en connoître beaucoup, un voile épais nous en dérobe la plus grande partie. Dans ces ténébres, examinons ce qu'il y a de plus clair.

C'eſt dans les êtres principalement dont l'uſage eſt le plus commun, le plus familier à tous les beſtiaux, tels que l'air, les eaux, les herbages, qu'il faut chercher principalement l'origine de la plupart des maladies.

L'Air.

En liſant le Traité ſublime d'Hippocrate, *de Flatibus*, on ſeroit preſque tenté de croire que toutes les maladies viennent de l'air. Cet Auteur attribuoit toutes les épidémies à cet élément : c'eſt trop dire. Une maladie qui ſeroit l'effet, par exemple, de la rouille des plantes, ne ſeroit

point celui de l'air : mais, Hippocrate, dont il eſt difficile de ſuivre le génie, conſidéroit l'air non-ſeulement comme un corps fluide en aggrégation autour de nous, aſſujetti aux loix communes qui meuvent tous les autres corps, & comme principe conſtitutif de toutes les parties, de toutes les humeurs, mais, en outre, comme un être particulier, mû indépendamment des autres, doué d'une ſorte d'eſprit & de mouvement qui, entrant dans le corps par la voie des poumons, gonfloit le cœur, ſe mêloit avec le ſang, circuloit avec lui, faiſoit exploſion en diverſes parties, ſe modifioit différemment dans d'autres, s'identifioit pour ainſi dire avec les humeurs, ou s'épuroit avec elles, & ſuivoit des routes particulieres, pour ſortir enfin ou par les pores de la peau avec la ſueur, ou par les couloirs des autres excrétions qu'il favoriſoit. L'air étoit pour lui le principe de la vie comme l'auteur de tous les maux. *Mortalibus autum hic* (Aer) *tum vitæ, tum morborum ægrotis cauſa eſt.* Lorſqu'il diſtingue deux ſortes de fiévres, l'une commune à tous, & l'autre particuliere, il ajoute que l'air les cauſe l'une & l'autre, *horum autem utriuſque author exiſtit* (*a*) ; ailleurs, il dit que l'air ſert d'ali-

(*a*) Lib. de Flatibus.

ment

ment à l'homme, qu'il eſt par-tout, ſe mêle avec tout, & devient par-là la cauſe de tous nos maux. Il le conſidéroit donc, non-ſeulement comme principe conſtitutif de nos humeurs, & faiſant partie de nous-mêmes, comme un être eſſentiel à la vie par ſa circulation dans le corps, par ſes combinaiſons avec les ſubſtances capables de nous nourrir, mais encore comme un corps étranger à l'animal, enfin, comme aliment, comme principe élémentaire, comme corps ambient, comme eſprit, comme principe de vie & de mort.

Il n'eſt point étonnant qu'Hippocrate, ayant conſidéré l'air ſous tant de rapports, ſous tant de points de vue, ait dit qu'il étoit l'auteur de tous nos maux. Et en effet, en le ſuppoſant ainſi uni, identifié avec preſque tous les êtres, comme il eſt, participant au mouvement de tous les corps, jouant le plus grand rôle dans la nature, on n'a pas de peine à concevoir, en ce ſens, que tout vienne de l'air ; & la doctrine des modernes ſur les différens états de cet élément n'eſt pas bien éloignée de celle d'Hyppocrate, dont le langage ſimple & ſublime, compoſé ſeulement des deux mots *Pneuma* & *Aer*, a fait place à ceux de *gaz*, d'*eſprit éthéré*, *d'air fixe*, *d'air*

inflammable, &c. Mais, si l'on se borne à considérer l'air dans son état de masse ou d'aggrégation, on est forcé de convenir que l'assertion d'Hyppocrate est trop indéterminée, trop vague, & ne peut s'appliquer qu'à un très-petit nombre de cas de maladies.

Si l'on examine, alors, ses effets, soit méchaniques, soit physiques sur le corps animal, on trouve d'abord qu'il peut agir méchaniquement par des mouvemens impétueux, & par une impulsion aussi forte que les corps les plus puissans de la nature; mais l'effet qui en résulte ne différe point de ceux des autres corps qui agissent méchaniquement sur nous. Quant à ses effets physiques, l'air peut agir par son poids, sa chaleur, sa raréfaction extrême, sa sécheresse, l'humidité dont il est chargé, & dont il pénétre les corps, souvent d'une maniere très-sensible, surtout les parties foibles, délicates, qui ont souffert, qui ont été blessées, &c. Mais, la plupart des maux qui en résultent ne sont, alors, que momentanés : tout éprouve son influence du plus au moins. Si, dans quelqu'une de ces dispositions ou constitutions particulieres, il survient une maladie générale parmi tous les animaux exposés à son action, comme une toux, un catharre, un mal de gorge,

une inflammation de poitrine ou quelque maladie ſemblable, il ſemble qu'on ne peut raiſonnablement l'attribuer qu'à quelque intempérie générale de l'air qui agit ſur tous en même-temps. Cette idée ſe fortifie lorſqu'on voit tous les animaux s'en reſſentir à la fois. Mais, combien a-t-on vû de maladies ſemblables devenir générales? On n'a peut-être jamais obſervé une même maladie ou ſes modifications, affecter indiſtinctement tous les animaux en même-temps, pas même la claſſe ſeule & entiere des gros quadrupedes; elles ſe bornent ordinairement à une ſeule eſpece d'animaux, à un ſeul canton; & ſi elles ſuivent un cours irrégulier, détourné, comme cela arrive ſouvent, n'eſt-on pas obligé d'avoir recours à une autre origine, à une autre voie que celle de l'air, à une autre cauſe particuliere, ou à un concours de pluſieurs pour expliquer celle de la maladie régnante, ſa marche, ſes effets même, lorſqu'elle paroît dépendre, le plus clairement, d'une action immédiate de l'air?

Depuis la découverte des phénomenes de la contagion, inconnus à Hippocrate, on a moins attribué d'effets pernicieux à la puiſſance de l'air. Depuis qu'on s'eſt aſſuré que les hommes, les animaux, avalent, s'inoculent entr'eux, ſoit

par des incisions, soit par des morsures sanglantes; la plupart des principes de leurs maladies, on a encore ôté à cet élément cette branche de qualités pernicieuses qu'on lui attribuoit autrefois. Enfin, depuis qu'on s'est convaincu que la plupart des causes ne résidoient point dans l'atmosphere, depuis qu'on les scrute mieux, qu'on les voit agir, qu'on les démontre fixes sur les substances animales, végétales, &c. on commence à être moins ingrat envers cet élément salutaire, & on lui accorde la qualité bienfaisante qu'il a toujours eu de servir, lorsqu'il est libre, à l'entretien de la vie de tous les animaux.

A l'exemple des anciens, on doit considérer deux principales qualités ou états dans l'air, dont l'excès ou la continuité peut également produire des effets dangereux sur le corps des animaux. Ces deux états sont celui de sécheresse & d'humidité : nous nous bornerons à faire connoître les seuls effets qu'on ne sauroit contester. Assez d'autres ont expliqué fort au long, & expliqueront vraisemblablement encore pendant long-temps les effets réels ou chimériques de ces immenses variations auxquelles l'atmosphere est continuellement sujette, & donneront enfin quelque jour le résultat de ces volumineuses observations météo-

rologiques, dont on tient regiſtre en France, en Allemagne, en Italie, &c. En attendant, tâchons de découvrir les effets ſenſibles & bien prouvés de la ſéchereſſe & de l'humidité ſur le corps des animaux.

Nous ne connoiſſons que deux maladies qui dépendent clairement de ces deux qualités, & qui portent en même-temps l'empreinte ſenſible de la cauſe qui les produit. L'une eſt une ſurabondance générale d'humeurs aqueuſes & un relâchement de fibres; l'autre eſt un état directement oppoſé à celui-ci, qu'on appelle *brûlure* ou *mal de feu*, à cauſe de ſon origine & de ſes effets. On les obſerve principalement parmi les bêtes à laine. Dans le premier, il y a foibleſſe, ſurabondance d'humeurs ſéreuſes, relâchement, atonie: dans l'autre, il n'y a que de l'ardeur, du feu, de la ſéchereſſe, du racorniſſement dans les parties. On a déja parlé pluſieurs fois de la pourriture, de la dyſſenterie qu'on ne doit pas attribuer, ſelon nous, à la ſeule humidité; on croit être diſpenſé de revenir ſur ces objets. Il s'agit ici des effets ſenſibles & manifeſtes de deux cauſes qui le ſont de même.

On a remarqué que lorſque la pluie, l'humidité pénétre ſenſiblement le corps des brebis,

leurs humeurs éprouvent un changement qui se manifeste principalement par l'altération de leur lait, qui perd sa consistance, est séreux, de mauvaise qualité, change même de couleur, & devient incapable de nourrir les agneaux, qu'on voit périr alors en grand nombre. Cet effet, né dans une circonstance d'humidité, ne peut être attribué qu'à une surabondance d'eau qui relâche, affoiblit tous les organes, naturellement foibles, de la brebis, surtout ceux qui sont destinés à la sécrétion du lait. M. d'Aubenton a observé que lorsque les brebis restoient en plein air, la mortalité étoit beaucoup moindre parmi les agneaux, parce que l'eau dont leur laine est imbibée, s'évaporant avec plus de facilité à l'air libre, pénétroit moins facilement leurs chairs; au lieu que celles qui étoient renfermées, privées de cet avantage, en ressentoient plus vivement les effets. L'animal dans cet état est foible, mou, nonchalant. Une nourriture séche, l'exercice au soleil, les pâturages secs, & l'usage du sel, remédient à cet état.

Le mal de feu ou brûlure est l'état opposé à celui dont on vient de parler; aussi naît-il dans une circonstance contraire. C'est toujours à la sécheresse, aux grandes chaleurs, à la fatigue au

ſoleil, aux grandes courſes, à l'uſage immodéré du ſel & des nourritures échauffantes, qu'il doit ſon origine. Les bêtes à laine y ſont principalement ſujettes. Elles s'échauffent ainſi, maigriſſent & ſe deſſéchent au point que dans la ſuite elles périſſent de maraſme. On dit alors qu'elles ont le *feu*. Dans l'ouverture de leurs corps on trouve le foye ſec, noir, ſquirreux, & comme raccorni, ſurtout aux bords de ſes lobes. Cette maladie s'annonce quelquefois par la rougeur des yeux, par une grande ſoif, par la maigreur, & par les autres ſignes qui indiquent un grand échauffement. Elle eſt réputée incurable, lorſqu'elle eſt parvenue à un certain dégré. Les brebis reſtent quelquefois une année entiere dans cet état. Le repos, une nourriture humectante, émolliente, & rafraîchiſſante, les pâtures graſſes & fraîches, une boiſſon nitrée, ou acidulée avec le vinaigre, comme le preſcrit l'Auteur de la Médecine des bêtes à laine, ſont les remédes qui conviennent le mieux à cet état. Le *Suſpirium* des Anciens a beaucoup de rapport avec cette maladie.

Les Eaux.

Ce n'eſt point dans l'air ſurtout qu'il faut chercher les principes des maladies peſtilentielles; c'eſt bien plutôt dans les eaux, ſurtout dans celles

qui ſont ſtagnantes & corrompues. Elles ſont pour l'ordinaire le réceptacle d'une infinité d'inſectes, de débris de plantes, &c. qui ſe putréfient, ſe corrompent, & leur communiquent une qualité pernicieuſe & malfaiſante. Sur vingt exemples de maladies épizootiques peſtilentielles, qui naiſſent tout-à-coup dans un pays ſur un grand nombre d'animaux à la fois, il y en a au moins quinze qui paroiſſent dépendre de l'uſage des eaux ſtagnantes & corrompues; & depuis Columelle juſqu'à nous, elles ont été regardées comme les cauſes les plus puiſſantes des maladies ſemblables. Dans cet état, elles ſont capables par elles mêmes d'échauffer d'abord le ſang, au lieu de l'humecter & de le rafraîchir comme elles devroient faire, de lui ôter ſa conſiſtance naturelle en le diviſant, l'alkaliſant; & s'il ſe joint à leur mauvaiſe qualité quelque corps étranger, quelque principe délétere & malfaiſant dont elles peuvent être chargées, alors leur effet pernicieux paroît immanquable; & il en réſulte ordinairement une maladie du genre des inflammatoires, ou des putrides, ou des gangreneuſes, ſelon la nature du corps nuiſible qui a agi avec elles. Celles qui ont un effet analogue au principe qui les produit, telles que les putrides & les gangreneuſes paroiſſent

les plus ordinaires dans cette circonſtance, & cela eſt naturel. Alors, tous les animaux qui boivent de ces eaux, tout le bétail indiſtinctement en eſt attaqué. C'eſt ce qu'on a obſervé pluſieurs fois, ſurtout en 1757, 1758 & 1762, &c. dans diverſes parties de la France & de l'Europe. Le ſang, au lieu de recevoir un fluide humectant, balſamique, ſe trouve décompoſé, diſſout par ces eaux, s'allume, s'enflamme, & des tumeurs édémateuſes, pleines d'une humeur putride, des infiltrations ſéreuſes & gangreneuſes ſont la ſuite de leur uſage. Lorſqu'un principe métallique, arſénical, s'y trouve mêlé, & que cette circonſtance ſe joint à celle de la fatigue, des longues courſes par un temps chaud, d'un échauffement quelconque, alors le produit du concours de ces cauſes eſt une maladie encore plus grave que la premiere, & d'un caractere gangreneux plus décidé. Juſqu'ici, ce genre de maladie très-contagieux, & qui fait les progrès les plus rapides, ne paroît avoir eu d'autre ſource que les eaux pernicieuſes de Hongrie. Pour éviter ces dangereux accidens, il n'y a d'autre parti à prendre qu'à deſſécher les marais, à faciliter l'écoulement des eaux, & à n'en donner que des pures & fraîches aux beſtiaux, ou du moins à les faire bouil-

lir ou filtrer , ce qui eſt un moyen de les corriger.

Les Herbages.

Il n'y a pas de cauſe de maladie parmi les beſtiaux qui paroiſſe plus naturelle que celle qui dérive d'un principe pernicieux renfermé dans leurs alimens. Les eaux mêmes ne paroiſſent pas ſi puiſſantes. Il y a des beſtiaux qui peuvent reſter pluſieurs jours ſans boire, mais il n'y en a point qui puiſſe vivre, même un temps très-court, ſans manger. Cette fonction inévitable pour le ſoutien de leur vie, eſt preſque continuelle chez les animaux ruminans. Ou ils broutent, ou ils ruminent. On ne doit point être ſurpris, lorſque parmi les ſubſtances qui leur ſervent de nourriture il y en a de viciées, qu'ils en éprouvent bientôt les effets, ſurtout, ſi l'on fait attention que la voie de la déglutition, chez les animaux, eſt preſque la ſeule qui donne entrée aux principes de leurs maladies contagieuſes. Mais la difficulté de la connoiſſance des cauſes ne conſiſte point dans celle des moyens par leſquels ces agens pernicieux pénétrent juſqu'à leurs viſceres, (la voie de la déglutition ſuffit pour rendre raiſon de ce phénomene,) c'eſt bien plutôt

la connoiſſance des ſubſtances vraiment nuiſibles qui eſt la plus difficile à acquérir.

Indépendamment des corps étrangers, tels qu'une infinité d'inſectes que les Végétaux peuvent contenir, ils ſont encore quelquefois pernicieux par eux-mêmes, comme on vient de le voir dans l'énumération des plantes dangereuſes pour le bétail. On peut réduire celles-ci à trois claſſes, *aux âcres & inflammatoires*, telles que les Colchiques, les Renoncules, les Anemones, les Tithimales, les Ellebores, les Clématites, &c. aux *âcres échauffantes & putrides*, telles que les cruciferes, & aux *narcotiques & convulſives*, telles que l'herbe-aux-tanneurs, les juſquiames, les *ſolanum*, la plupart des champignons, & toutes les ombelliferes ſuſpectes dont on a parlé.

Mais, outre ces plantes naturellement nuiſibles, les plus ſaines ſont ſuſceptibles d'altération, & peuvent même produire les accidens les plus graves. On pourroit appeller les vices auxquels elles ſont ſujettes, les *maladies* des plantes, qui ſe réduiſent à cinq ou ſix principales, à la *rouille*, la *nielle*, le *charbon*, le *mielat*, l'*ergot*, le *grain vicié*, *bruiné*, &c.

Parmi ces maladies des plantes, il n'y a que le grain vicié, bruiné, ou qui n'a pas mûri ſur pied,

dont les mauvais effets soient bien constatés.

La rouille des plantes *rubigo*, celle du grain, ou charbon, *ustilago*, *morbus carbuncularis*, se forment lorsqu'un soleil ardent succède immédiatement à une pluie ou à quelques brouillards. Alors, les gouttes d'eau répandues sur la surface de la plante font l'effet d'une loupe qui réunit à un foyer commun les rayons du soleil; & la plante, déja ramollie, se trouve brûlée à cet endroit. Quoi qu'on ait dit au sujet de la rouille & du charbon, nous ne connoissons pas un seul fait qui prouve évidemment qu'il en a résulté telle ou telle maladie parmi les bestiaux.

La Nielle *necrosis*, *necrosis floralis*, dans laquelle l'épi est vuide, ou plein d'une poussiere noire, maladie qui dépend de l'altération du germe, & qui se manifeste souvent par une moisissure au grain, ne produit aucun mal connu parmi les animaux, ni peut-être parmi les hommes; les premiers n'étant exposés à l'action de ce vice que lorsque le grain est en herbe, & n'en éprouvant ordinairement aucun accident, & les hommes ne mangeant jamais de pareils grains, qui se réduisent en poudre avant, durant ou après la moisson.

Il en est de même du seigle ou autre grain ergoté *secale cornutum*, *clavus secalinus*, qui

eſt d'abord une excroiſſance du grain en forme d'ergot, monſtruoſité que les uns attribuent à la piquûre d'un inſecte que Linnæus (a) appelle *Scarabæus minimus ater florilegus*, d'autres à une ſimple ſurabondance de ſuc *. Il eſt prouvé par les expériences que M. Parmentier a eu le courage de faire ſur lui-même & ſur des animaux de différente eſpece, que l'ergot par lui-même n'eſt point dangereux, mais que lorſqu'il ſe trouve mêlé à un grain vicié, il l'eſt comme tous les autres.

Quant au mielat, ainſi appellé à cauſe de l'humeur viſqueuſe & fortuite qu'on remarque quelquefois ſur les plantes graminées, il ne paroît point qu'il produiſe aucune eſpece d'accident connu aux beſtiaux.

Mais tous les grains viciés, cueillis avant leur parfaite maturité, qui ont reſté quelque temps

(a) V. Linnæus, Animal. ſuec. p. 67.

* On peut conſulter, au ſujet de toutes ces maladies des grains, les excellens ouvrages de MM. Duhamel, Tillet, Linnæus, Needham, Gleditſch, Aymen, & ſurtout le ſecond Volume des Récréations phyſiques, &c. de M. Model, avec les Additions de M. Parmentier. A Paris, chez Monory, 1774.

dans des endroits humides, ou en macération, ou qui ont éprouvé quelque mouvement de germination, qu'ils se sont ramollis, tuméfiés, sont d'un gris foncé, bruns, violets, enfin ce qu'on appelle *bruinés*, &c. peuvent être réellement nuisibles pour les hommes & tous les animaux; & il y a apparence que tous les maux attribués à l'ergot du seigle n'ont eu d'autre origine que quelqu'un de ces vices du grain. On corrige jusqu'à un certain point la plupart des grains trop humides ou pas assez mûrs, en les faisant sécher au four, dans quelque état qu'ils soient, ce qui rend toujours la nourriture qui en résulte plus saine & meilleure. On remédie aux accidens qui proviennent de leur usage, en suivant les indications qui se présentent à remplir. Les principaux sont, dans quelques circonstances, un engourdissement général ou particulier, qui dégénere bientôt en une gangrene séche ou en ulceres internes ou externes; dans d'autres le vertige, l'assoupissement, l'ivresse, des mouvemens convulsifs, le vomissement, le délire, &c.

Il y a encore quelques autres vices dans les herbages dont l'effet peut être dangereux pour les bestiaux, telle que cette altération des pousses des plantes qu'on appelle *brouissure du printemps*, & qui dépend des gelées.

Mais, s'il y a dans le regne végétal une plante, non altérée, que les bestiaux soient exposés à manger & qui leur soit véritablement nuisible, c'est l'yvraie, *Lolium temulentum* Lin. dont le nom françois & l'épithete latine annoncent assez sa qualité enivrante & soporeuse; qualité qui a été reconnue de tout temps, & qui n'est malheureusement que trop réelle. L'ivraie est capable de causer non-seulement l'ivresse, l'assoupissement, le vertige, des nausées, le vomissement, des foiblesses, l'engourdissement des membres, des mouvemens convulsifs, mais même la mort, comme cela arrive souvent à ceux qui ont mangé du pain où il y en a beaucoup. On ne la trouve presque jamais que parmi le seigle, & ses effets pernicieux, malheureusement trop communs dans beaucoup de Provinces, ont presque toujours été attribués au seigle ergoté. Cette plante, qu'on devroit toujours arracher avant la moisson, est sur-tout pernicieuse, lorsque son grain, qui ressemble à celui du froment, mais qui est plus petit & plus plat, a été cueilli dans des saisons pluvieuses & avant sa maturité. C'est alors le grain le plus pernicieux qu'il y ait; & l'on cherche bien souvent dans l'air la cause de plusieurs maladies épidémiques, qui n'ont d'autre origine que

l'ufage qu'on en a fait dans le pain. Les beftiaux l'évitent ordinairement ; mais comme elle fe trouve confondue avec les autres graminées, dont il eft très-difficile de la diftinguer, lorfqu'elle commence à pouffer, le bétail en éprouve quelquefois les effets funeftes, & il peut en réfulter des maladies épizootiques. On en doit dire autant du bled farrafin, *fagopyrum* qui caufe une efpece de fureur aux animaux, lorfqu'il n'eft pas mûr.

Après ces caufes de maladies, les plus puiffantes qu'on connoiffe dans le regne végétal font celles qui ont pour principe ou quelque corps étranger nuifible qui infecte les plantes, ou bien leur propre corruption, ce qui eft très-rare ; car dans cet état les beftiaux n'y touchent pas. Ainfi, fi l'on excepte les dernieres qu'on vient d'expofer, & les accidens qu'on a vu réfulter de l'ufage de plufieurs plantes pernicieufes, à peine en trouvera-t-on d'autres capables de produire des maux épizootiques. Mais la feule altération des végétaux eft peut-être la caufe la moins ordinaire des maladies des beftiaux. Pour les produire, il paroît qu'il faut des principes plus puiffans ; des qualités nuifibles mieux démontrées, inhérentes aux plantes, ou un concours de plufieurs.



RÉSUMÉ

TABLEAU général des principales MALADIES DES ANIMAUX.

	Maladies.	*Especes.*
MALADIES AIGUES.	I. Inflammatoires	Catharres. Péripneumonies. Tumeurs phlegmoneuſes, Squinancies ſimples. Enflure à la tête. Mal de tête de contagion. Gourmes. Courbature. Piſſement de ſang, Enflure au bas-ventre, &c.
	II. Carbunculaires	Charbon à la langue. Charbon œdémateux. Vrai Charbon. Charbon muſaraigne.
	III. Phlogoſo-gangreneuſes	Maladie des bêtes à cornes. Squinancie gangreneuſe. Feu ſacré, Feu céleſte, Rougeole des brebis. Feu S. Antoine des cochons.
	VI. Putrides & malignes	Peſte des brebis. Maladie des chiens, &c.
	V. Eruptives, exanthématiques	Maladie éruptive des bœufs. Clavelée. Cryſtalline des brebis, &c.
	VI. Phlegmon-inſectes	Tumeurs par la piquûre des inſectes. ——— par la ponte de leurs œufs. ——— par la morſure du poux de bois d'Amérique, &c.
MALADIES CHRONIQUES.	I. Séreuſes, humorales, pléthoriques	Lait ſéreux des brebis. Bouffiſſure des moutons, des vers-à-ſoie. Hydropiſie; &c.
	II. Hydatideuſes	Hydatides au cerveau, Tournoiement. ——— aux poumons, Toux, Pulmonie, &c. ——— au bas-ventre, &c. Pourriture. Douves, vers de différente eſpece.
	III. Fluxionnaires ou évacuatives	Ecoulement par les naſeaux, Morves. ——— de bave, Rage, &c. Dyſſenterie. Dévoiement.
	IV. Pſoriques ou lépreuſes	Ladrerie. Farcin. Gale. Dartres. Noir-muſeau. Cancer des brebis, ou Feu S. Antoine.
	V. Séches ou arides	Mal de feu ou Brûlure, *Suſpirium.* Rage d'amour, Conſomption.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL
ET DIVISION
DES PRINCIPALES MALADIES
DES ANIMAUX.

SI l'on résume généralement tout ce qu'on vient d'exposer sur les Maladies des animaux, on trouve qu'elles sont susceptibles d'une division simple & générale, en *Aiguës* & en *Chroniques*, & en outre d'une soudivision en plusieurs genres, si l'on veut se former une idée juste de leur nature, de leurs effets, & du traitement le plus avantageux.

Les Aiguës peuvent être comprises sous six principaux genres *, dont le premier contient les maladies *Inflammatoires* proprement dites; le second, celles qu'on peut appeller *Carbunculaires*; le troisieme, celles que nous nommons *Phlogoso-gangreneuses*, pour les distinguer des premieres; le quatrieme, les *Putrides & malignes*; le cinquieme, celles qui méritent proprement le nom d'*Eruptives* ou *exanthématiques*; & le sixieme enfin

* Cette distinction nous paroît d'autant plus naturelle & nécessaire, que toutes les especes comprises sous le même Genre se combattent à peu près de la même maniere & par la même nature de secours, tandis que chaque Genre en exige d'une qualité & d'une vertu différentes.

les tumeurs phlegmoneuſes, dépendantes ou de la piquûre des inſectes ou de la ponte de leurs œufs, tumeurs qu'on peut appeller *Phlegmon-inſectes.*

Les maladies Chroniques peuvent être compriſes ſous pluſieurs genres, dont le premier contient les *Séreuſes* ou *Humorales*; le ſecond, les *Hydatideuſes* ou celles qui ſont formées par la préſence des hydatides, très-différentes des premieres; le troiſieme, celles que nous appellons *Fluxionnaires* ou *Evacuatives* *; le quatrieme, les *Pſoriques* ou *Lépreuſes*, &c. & le cinquieme enfin les *Séches* ou *Arides*, qui n'ont point été inconnues à Végece.

I. Les maladies compriſes ſous le premier genre des Aiguës, ou les *inflammatoires* décidées avec un caractere épizootique ſurtout, ſe diſtinguent facilement des autres par la facilité qu'elles ont de devenir générales; par le ſang qu'on tire aux animaux, qui eſt rouge, écumeux ou coëneux; par l'ardeur de la fiévre qui les accompagne conſ-

* On a mis, comme on voit, dans le Tableau, la rage au nombre des maladies chroniques, à l'exemple de Boerhaave, & parmi les *fluxionnaires*, à cauſe de l'écoulement de bave. On a cru être fondé d'ailleurs à la placer ainſi. On peut conſulter ſur cette maladie ce qu'on a déja rapporté (p. 338 de la II[e]. Partie). & les écrits de Boerhaave, de James, &c.

tamment & ſenſiblement ; par les urines qui ſont ordinairement très-rouges ou ſanglantes, ou par leur ſuppreſſion totale, lorſque le ſiege du mal eſt à l'intérieur ; par la ſoif qui eſt quelquefois inextinguible ; par la chaleur, la tumeur ou la tenſion phlegmoneuſe, & la ſenſibilité de la partie affectée, ſi elle eſt externe ; par la rupture des vaiſſeaux ou leur engorgement, ſi c'eſt au-dedans, dont l'un & l'autre ſe manifeſtent ou par la plénitude, ou par le reſſerrement ou la concentration du pouls avec dureté dans preſque tous les cas, ou bien par quelque évacuation ſanguinolente ; par la courte durée de la maladie, dont la violence ne s'étend jamais au-delà de quinze jours ; par les circonſtances, les cauſes qui ont précédé ; par la facilité qu'on a ſouvent de la guérir ; enfin, par le défaut de proſtration générale de forces vitales & muſculaires, ce qui forme un ſigne caractériſtique tranchant qui ne permet pas de confondre ces maladies avec les autres, ſur-tout avec les gangreneuſes proprement dites, quoique celles-ci puiſſent ſe terminer par un état gangreneux. On peut voir des exemples de ces maladies inflammatoires, aux pag. 36, 147, 263, 336, 340, 407, &c. de la premiere Partie, & 257, 392, 401, &c. de la

feconde. Elles font ordinairement produites par la préfence de quelque corps irritant, très-âcre, qui enflamme les parties internes ou externes. On ne les combat avantageufement que par les faignées, les corps mucilagineux, le petit-lait, les rafraîchiffans, &c. au commencement, & par les évacuans, lorfque la coction des humeurs eft faite, à la fin. On en diftingue plufieurs efpeces, à raifon du fiége qu'elles occupent. Elles forment ordinairement ce que les Auteurs ont appellé *catharres fuffoquans*, *péripneumonies*, *fquinancies*, *tumeurs inflammatoires au cou, à la tête*, & aux autres parties du corps; l'*enflure à la tête* proprement dite, la *fiévre peftilenticlle des chevaux*, le *piffement de fang*, le *mal de tête de contagion*, les *gourmes*, la *courbature des chevaux*, la *tenfion du bas-ventre*, &c. Toutes ces maladies naiffent dans nos climats.

II. Les maladies épizootiques aiguës *carbunculaires* ainfi appellées, parce qu'elles font accompagnées d'anthrax ou charbons, ou de tumeurs femblables, différent des maladies purement inflammatoires, & des autres qui pourroient avoir quelques rapports avec elles, par la rapidité, la violence, & le danger des fymptômes avec lefquels elles fe manifeftent, & parcourent leurs

périodes ; (leur durée ne s'étendant pas au-delà de cinq ou six jours, & le plus souvent n'en ayant pas quatre) par le genre de tumeurs, lorsqu'il y en a au dehors, ce qui arrive presque toujours, qui sont constamment accompagnées de gangrene, & souvent du premier abord, qui ne viennent jamais à une suppuration parfaite qu'après la chûte d'une escarre gangreneuse ; par l'accablement subit de l'animal ; par l'incurabilité de la maladie, lorsque le charbon est en dedans ; &c. enfin par la facilité qu'elles ont de se communiquer aux animaux même de différente espece, propriété qui ne paroît appartenir qu'à ce genre de maladies.

On doit distinguer nécessairement quatre especes de maladies carbunculaires, qui, malgré les caracteres génériques qui les rapprochent, en ont, en outre, de particuliers qui les distinguent.

La premiere espece est le *Charbon à la langue*, *glossanthrax*, qu'on a déja fait connoître dans la premiere Partie, pages 103, 163, 164, 165, & dont tout le reméde consiste dans une opération qu'on fait à la partie. On croit qu'elle doit son origine à des insectes véneneux qui naissent principalement dans les temps de sécheresse ; mais quand elle est formée sur un individu, elle se transmet non-seulement d'animal à animal, mais

même aux hommes. Il n'y a qu'une maniere d'y remédier. (Voy. aux pages indiquées.)

La deuxieme eſpece de maladie carbunculaire eſt celle qu'on pourroit appeller le *Charbon blanc* ou *œdémateux*. Celle-ci différe de la premiere par le ſiége qu'elle occupe, qui eſt ordinairement le tiſſu cellulaire de la peau, où elle cauſe des empâtemens, des fuſées en pluſieurs parties. Elle différe des autres par la facilité qu'elle a de pénétrer dans l'intérieur du corps au moyen de ce tiſſu, & de cauſer ou une apoplexie ou une ſuffocation ſubites & mortelles ; par l'eſpece de tumeur dont le centre eſt marqué ordinairement d'un noyau ou durillon, ſur lequel le poil eſt friſé, tandis que le reſte eſt édémateux ; par la nature de l'humeur ſanguino-lymphatique qui y eſt contenue ; par celle du ſang qu'on tire, qui ſe réduit preſque tout en coëne ; par un pouls ordinairement concentré, & très-dur ; par les infiltrations & épanchemens d'humeurs qu'on remarque dans différentes cavités, dans l'ouverture des cadavres, &c. On en peut voir des exemples aux pages 92, 144, 145, de 293 à 332, de 375 à 381 de la premiere Partie, & aux pages 89, 110, 113 de la ſeconde Partie. Elle paſſe facilement des animaux à l'eſpece humaine, par l'uſage des chairs & par

le contact, & il y a apparence que c'eſt la même dont Tite-live, Denis d'Halycarnaſſe, Wierus, &c. ont rapportés les effets obſervés ſur les hommes & ſur les animaux en même-temps, & dont MM. de Chaignebrun, Hartman & Bertin ont laiſſé une deſcription très-ample, tant de ſes ravages ſur l'eſpece humaine, que ſur les animaux. On a vu des exemples de cette tranſmiſſion aux pag. 92, 95, 331, 332 de la premiere partie, avec les moyens d'y remédier ſur les hommes dans la ſeconde partie, depuis la pag. 95 juſqu'à 116. Les maladies qui ont formé les Epizooties de Mezieux, du Bourbonnois, &c. en 1762, qu'on lit depuis la page 362 juſqu'à 372 de la premiere Partie; celle qui ſe répandit ſur les bœufs, les cochons, les chevaux en 1756, aux environs de Bareith, dont on trouve la deſcription dans la Collection de Franconie, & ſur laquelle M. Wanier, pere & fils, ont donné leurs réflexions, paroiſſent être, ou les mêmes, ou du moins des variétés de cette eſpece. On en doit dire autant de celle qui fut obſervée ſur pluſieurs eſpeces d'animaux en 1712, aux environs d'Augsbourg, (Voy. pag. 142, 143, premiere Partie) & qu'on attribua, ainſi qu'à Culembac en 1756, aux piquûres des frelons. Un des principaux ca-

racteres de cette maladie eſt de ſe manifeſter ſur pluſieurs eſpeces d'animaux en même-temps, dans un canton, de s'y borner ordinairement, quoiqu'elle ſoit très-contagieuſe, par la raiſon que l'animal qui en eſt frappé, en eſt accablé tout-à-coup, meurt preſque ſubitement, & n'a pas le temps de communiquer ſon venin à beaucoup d'autres, & en ſecond lieu, parce qu'il répand très-peu de matiere vénéneuſe, puiſqu'il n'y a pas ordinairement d'écoulement de morve, de bave, de mucus dyſſentérique, point de croûtes à la peau, point d'écoulement de pus ou de larmes, &c. ſeules matieres capables de communiquer les maladies des animaux. En rapprochant toutes les obſervations, & les conjectures les plus vraiſemblables ſur l'origine de cette maladie, qu'on n'obſerve jamais que dans les grandes chaleurs, & communément dans le voiſinage des eaux ſtagnantes, croupiſſantes, il y a tout lieu de préſumer qu'elle n'a jamais d'autre origine que des eaux corrompues, ou quelque inſecte vénéneux que les animaux avalent, ſoit en buvant, ſoit en broutant. Si l'on compare les différens traitemens qu'on a mis juſqu'ici en uſage, il en réſulte que les ſaignées copieuſes, faites ſurtout au commencement, & les ſcarifications,

l'extirpation, ou l'application des résolutifs sur les tumeurs, sont les plus grands secours qu'on puisse retirer de l'Art, en pareil cas, sur les animaux ; & que pour remédier aux accidens qui surviennent aux hommes par la même cause, les saignées, au commencement, dans certains cas, les acides végétaux, la limonade surtout, sont les moyens dont on peut espérer le plus grand avantage.

La troisieme espece de maladie épizootique aiguë carbunculaire est celle qui est formée par le *charbon* proprement dit, qu'on a décrit pag. 263 de la seconde Partie. Il différe des autres charbons ou tumeurs, qui pourroient lui ressembler, par un bouton gangreneux, saillant & noir qui occupe le centre d'une tumeur rouge, également saillante, renitente & circonscrite, sur laquelle s'élevent des cloches ou vessies remplies d'une sérosité âcre & brûlante. D'ailleurs elle a beaucoup de rapport avec les autres tumeurs du même genre, soit par sa rapidité, ses ravages, ses progrès, ses suites dangereuses, ses métastases subites dans l'intérieur, l'abattement, la prostration générale des forces qui l'accompagnent, &c. Il résulte de tout ce qu'on a observé sur le charbon qu'il est très-contagieux, qu'il se communique des bêtes

à laine à différentes eſpeces d'animaux, & aux hommes qui ſont uſage de leur chair ou qui manient leur laine; que ſa vraie cauſe eſt encore ignorée; qu'il eſt vraiſemblable qu'il ne doit ſon origine qu'aux eaux corrompues ou à quelque inſecte particulier aux Provinces méridionales de la France; que l'extirpation eſt le meilleur moyen de le traiter extérieurement tant ſur les hommes que ſur les animaux, & que tous les remédes internes doivent ſe réduire à quelques boiſſons acidules & fraîches, formées principalement avec les acides végétaux, & tout l'art de le traiter à l'éloigner du centre par toutes ſortes de moyens; (Voy. ſeconde Partie, depuis la pag. *266* juſqu'à 279.) Ces trois eſpeces de charbons ſont des maladies de nos climats.

La quatrieme eſpece de maladie carbunculaire eſt le *Charbon* ou *Anthrax Muſaraigne*, décrit p. 331. IIe. Partie. Cette tumeur paroît également appartenir aux bubons par le ſiége qu'elle occupe: mais on doit remarquer qu'on obſerve quelquefois les vrais charbons ſur les glandes inguinales, & celui-ci en a tous les caracteres. Il n'eſt pas réputé contagieux, parce que l'idée de la morſure de l'animal a éloigné de toute autre recherche.

III. Les maladies épizootiques aiguës *phlogoſo-*

gangreneuſes, ſont celles que nous avons ainſi déſignées par la raiſon, que ſans avoir un caractere décidément inflammatoire, elles ſe manifeſtent néanmoins à l'intérieur & à l'extérieur par une rougeur ordinairement éréſypélateuſe, peu ou point ſaillante, accompagnée d'une ardeur & d'une ſenſibilité extrême, d'un éréti ſme ſouvent convulſif, très-différente des rougeurs phlegmoneuſes, & qui ſe change enfin en un état de gangrene ou de putréfaction, ſans cet engorgement ſenſible ou rupture remarquable des vaiſſeaux qui caractériſe principalement les maladies vraiment inflammatoires ; au lieu que celle-ci eſt plutôt marquée par une éroſion, par des taches rouges ou livides dans leſquelles les fluides & les ſolides comme meurtris, macérés & diviſés, finiſſent par tomber ordinairement dans une diſſolution putride & gangreneuſe, ou mortification complette. Cet état, qui reſſemble aux effets de quelques poiſons végétaux, eſt toujours accompagné de triſteſſe, d'un accablement ou ſtupeur générale, d'une proſtration conſidérable de forces vitales & muſculaires, qui s'annonce par l'impuiſſance où eſt l'animal de marcher, de ſe ſoutenir même, à moins qu'un délire furieux ne l'emporte au loin, & par la nature du pouls, qui eſt foible, petit, intermittent, treſſaillant, ou convulſif ; ce

qui ne permet point de confondre ce genre de maladie avec aucun autre. L'état des viſceres & les ſymptômes ſont ſouvent les mêmes que ceux qu'on remarque aux animaux qui ont pris certains poiſons, de la claſſe principalement des plantes ombelliferes, des ſolanum, & de quelques eſpeces de champignons, ſurtout du *fungus phalloïdes annulatus ſordidè vireſcens* & *patulus* de Vaill.; leſquels, tandis qu'ils corrodent les inteſtins, forment des taches livides & gangreneuſes dans les viſceres du bas-ventre, contiennent en outre, un principe délétere & volatil, une eſpece de gaz pernicieux qui ſe développe dans le corps, attaque l'origine des nerfs, le cerveau, cauſe la ſtupeur, l'aſſoupiſſement, des mouvemens convulſifs, le délire, &c. & la mort; ce qui pourroit favoriſer l'opinion de ceux qui prétendent que le venin qui agit dans ces maladies, vient originairement de ces plantes ou des inſectes qui s'en ſont nourris.

On doit diſtinguer quatre principales eſpeces de maladies *phlogoſo gangreneuſe* qui ont été obſervées en différens temps.

La premiere & la plus formidable eſt celle qui a formé ces Epizooties terribles parmi les bêtes à cornes, qui ont dépeuplé ſi ſouvent l'Europe de

ce bétail, telles que celle de l'an 376 de l'Ere chrétienne, d'écrite par le Poëte Cécile Sévere; la plupart de celles du moyen âge; celle de 1711, de 1740 & des années ſuivantes, & enfin celles de 1773, 1774 & 1775, qui ſont devenues l'objet principal de ces recherches, & qui, par leur importance, leur danger, les pertes qu'elles entraînent, ſont dignes de l'attention de tous les peuples. Cette maladie ſujette à beaucoup plus de variétés apparentes que les autres, parce qu'elle a été vue par des yeux différens, eſt devenue par cette raiſon même la plus facile à ſaiſir, la moins capable d'induire en erreur ſur ſon caractere. Vue de tous les ſens, elle nous a enfin appris à lui donner des caracteres fixes & invariables. Outre ceux qu'elle a de commun avec toutes celles du même genre & qu'on vient d'indiquer, elle a encore cela de particulier qu'elle n'attaque ordinairement que les animaux d'une même eſpece; qu'elle ne s'annonce jamais d'une maniere auſſi ſubite que celles qui ſont accompagnées de charbons; qu'à travers toutes ſes variétés elle a une marche réglée, une durée de ſept à huit jours, des alternatives de froid & de chaud; que les ſignes évidens d'une putridité gangreneuſe ſe manifeſtent du quatrieme au ſeptieme jour, ou par

des tumeurs emphysématiques, ou par des déjections de matieres sanglantes, ou de débris putréfiés d'escarrhes gangreneuses, &c. & enfin par les autres symptômes ordinaires qu'on a déja fait observer plusieurs fois, principalement aux pages 49, 50, 136, &c. de cette seconde Partie.

Quant à ce qui concerne l'administration des remedes, on doit distinguer plusieurs états dans cette fiévre, celui d'érétisme ou de tension au commencement, & celui de dissolution putride à la fin; en outre, l'état d'intermission de la fiévre & celui du redoublement, & sous ce dernier, celui du froid ou du frisson, & celui de la chaleur fébrile. En général, dans le premier temps, celui d'érétisme, il ne faut à l'intérieur que des lavemens émolliens & anti-putrides, des breuvages acides très-abondans, extérieurement des relachans, des émolliens, des huileux, des lotions anti-putridres à la bouche, & un séton au bas du fanon; dans le second, intérieurement, des anti-putrides ou acides plus forts, plus styptiques, plus puissans, des toniques heureusement combinés avec des cordiaux, des spiritueux, &c. & enfin des évacuans & des toniques astringens, &c. à l'extérieur des ouvertures, l'application du feu, des sétons, la térébration, quelquefois, des cor-

nes, les masticatoires irritans, les errheins, les lotions spiritueuses, les vapeurs aromatiques, &c. Dans l'intermission de la fiévre, les remédes évacuans, les lavemens, les fruits acerbes, les mastigadours, les sétons, les ouvertures à la peau; &c. dans le froid ou le frisson du redoublement les cordiaux, & parmi ceux-ci le vin ou l'esprit-de-vin affoibli, parmi les alexipharmaques la thériaque; dans la chaleur febrile les boissons acides en grande quantité, & parmi ces acides le vinaigre de préférence à tous les autres, les lavemens de même qualité, les vapeurs aqueuses, & les autres secours indiqués depuis la pag. 184 jusqu'à 188, seconde Partie.

Cette maladie n'est point de tous les climats. On ne l'a vu naître encore que dans ceux de Hongrie, & principalement dans la circonstance ou les bœufs qui s'y étoient nourris, privés de sel, échauffés ou fatigués par une marche, ou toute autre cause, en ont été attaqués. Elle se communique parmi les animaux de la même espece avec une rapidité étonnante. On ne doit attribuer ce phénomene qu'à l'abondance des humeurs qui sortent du corps, & qui sont autant de levains contagieux, capables de mettre les humeurs des autres dans une fermentation, telle, qu'il en ré-

ſulte une maladie ſemblable. Juſqu'à préſent il n'y a qu'une voie d'infection bien d'émontrée, qui eſt celle de la déglutition.

La ſeconde eſpece de maladie *phlogoſo-gangreneuſe*, eſt celle qui a été obſervée à pluſieurs époques, & décrite ſurtout par le Poëte Ovide ſur les hommes & les animaux, (Voy. premiere partie, pag. 26 & ſuivantes) & par M. Bourgelat en 1770, (Voy. ſeconde partie depuis la pag. 9 juſqu'à 15.) ſur les animaux. Elle différe de la premiere, avec laquelle elle a beaucoup de caracteres communs, par le ſiége du mal qui occupe principalement la bouche, l'arriere-bouche, le larynx ou le pharynx, & forme une *ſquinancie gangreneuſe*. Dans cette maladie, ainſi que dans celle dont on vient de parler, les ſaignées ſont auſſi nuiſibles, ou du moins auſſi inutiles que les antiſeptiques & les cordiaux ſont utiles. (Voy. pages 20 à 24. IIe. Partie.) Elle eſt très-contagieuſe, parce qu'il y a un écoulement copieux de bave & de morve, qui ſont les levains les plus puiſſans pour la communiquer & la répandre. Elle paroît avoir la même origine que la précédente.

La troiſieme eſpece de maladie *phlogoſo-gangreneuſe* eſt celle qu'on obſerve ſur-tout parmi les

les bêtes à laine, qui se manifeste par l'abattement des forces, une rougeur éréſypélateuſe par tout le corps, &c. dont les anciens ont parlé, Virgile ſur-tout, qui a peint ſes ravages ſur les animaux ſous le nom d'*ignis ſacer*. (Voy. pages 23, & de 43 à 54. I^e. Partie.) Elle eſt encore connue ſous les noms de *feu céleſte*, de *rougeole*, &c. (On peut voir ſes différens noms, ſes ſymptômes & les moyens de la guérir, pag. 245, & de 260 à 263. IIe. Partie.) C'eſt une maladie rare, mais qui paroît appartenir à beaucoup de climats d'Europe, ſur-tout aux pays méridionaux. Elle fait peu de progrès d'un pays à l'autre, parce que l'animal ſuccombe bientôt à ſa violence, & n'a pas le temps de la communiquer; & en ſecond lieu, parce qu'il n'y a preſque pas d'écoulement d'humeurs. Compliquée ou non avec le Charbon, elle eſt preſque toujours mortelle. L'approximation ſeule d'animal à animal paroît la communiquer dans les troupeaux, & le contact de la laine eſt très-dangereux pour les hommes, ſur-tout dans le cas de complication avec le Charbon.

La quatrieme eſpece de maladie *phlogoſo-gangreneuſe* eſt celle qu'on obſerve ſur les cochons. Elle eſt accompagnée, comme on a vu, des principaux accidens qui caractériſent ce genre. Il y a

accablement extrême, rougeur éréſypélateuſe point ſaillante, qui dégénere promptement en gangrene, &c. Les acides & anti-putrides dans celle-ci, ainſi que dans les précédentes, ſont les meilleurs ſecours qu'on connoiſſe.

Les ſaignées ne réuſſiſſent dans aucune de ces eſpeces.

IV. Les Maladies épizootiques *aiguës putrides & malignes* ſont celles qui ſe manifeſtent par des caracteres évidens de putridité, ſans avoir des ſymptômes auſſi graves que les précédentes. Elles débutent à la vérité quelquefois, comme bien d'autres, par des friſſons; d'autres fois, elles n'en ſont pas précédées. Les principaux caracteres des maladies putrides ſont de rendre la peau ſouvent ſéche, & dans une chaleur plus âcre qu'ardente; de donner des urines troubles & ſouvent fétides, ſur-tout à la fin; de rendre la langue ſale, & l'haleine de l'animal ainſi que toutes les matieres des excrétions extrêmement fétides; d'avoir des redoublemens qui reviennent une ou deux & quelquefois, trois fois le jour. Tout eſt moins violent, en général, que dans les genres précédens; le danger eſt moindre auſſi. Lorſqu'elles parcourent tous leurs périodes, elles s'étendent quelquefois au-delà de trente jours; on en peut voir un exem-

ple dans la *maladie des* chiens, (IIe. Partie, pag. 334 & 335.) Les brebis ſuccombent preſque toujours à ſa violence dès le commencement. Elles conſtituent ce qu'on appelle proprement la *Peſte des brebis*, qui s'annonce chez elles par une grande foibleſſe, par un dégoût abſolu, par une odeur déſagréable de leur corps, par la pâleur des yeux, par la puanteur de leur haleine, par des puſtules à leur langue, qui eſt très-chargée, & quelquefois par des bubons peſtilentiels qui paroiſſent aux aînes. Quelquefois la brebis ſuccombe en deux fois vingt-quatre heures, à cauſe de ſa foibleſſe naturelle. On préſume que l'uſage des eaux corrompues eſt ce qui donne lieu à ces maladies, très-contagieuſes. Lorſqu'il ſe fait une éruption galeuſe, cela ſauve ordinairement l'animal. Le bubon eſt encore un dépôt critique avantageux, & qu'il faut ouvrir promptement. Remédier à la putridité, à ſes progrès, & ſoutenir les forces de la brebis, naturellement foible, voilà les principales indications qu'il y a à remplir pour elle. Le meilleur de tous les remedes internes eſt un vinaigre aromatique, tel qu'il eſt indiqué Part. IIe. pag. 82 & 83. qu'on donne, à la doſe d'un poiſſon, trois fois le jour. Cette maladie eſt plus familiere en Eſpagne que

dans tous les pays d'Europe. Elle eſt très-contagieuſe. Les ſoins ſur les dangers de l'approximation, de la contagion, & ce même vinaigre ſont les meilleurs préſervatifs qu'il y ait pour la brebis. *

* On ne manquera pas de dire qu'on auroit dû placer la maladie des bœufs, décrite par Ramazzini, Layard, &c. ainſi que la Peſte des brebis, dans le genre des éruptives ; mais on répond à cela, 1°. que le principal caractere de ces maladies ne doit pas ſe tirer d'une éruption galeuſe qu'on obſerve quelquefois, mais qui n'eſt pas conſtante ; 2°. qu'il n'y a point de fievre putride ou maligne dans laquelle on n'obſerve, à la fin de la maladie, quelque éruption galeuſe ou efflореſcence ſemblable à la peau, qui devient farineuſe, ſans qu'elles ſoient réputées, pour cela, des maladies éruptives ; 3°. que Ramazzini, qui en ce point n'eſt pas d'accord avec Lanciſi, n'étoit pas fondé, lorſqu'il a dit que c'étoit la petite-vérole des bœufs, puiſqu'il eſt prouvé qu'ils n'y ſont point ſujets ; 4°. que Layard n'a embraſſé cette opinion que pour faire valoir l'inoculation ſur les bœufs ; 5°. qu'en les conſidérant comme des maladies éruptives ou exanthématiques, on peut être induit dans une très-grande erreur, qui eſt celle de conclure, par une fauſſe analogie, que ce qui réuſſit dans les maladies rigoureuſement exanthématiques, telles que la petite-vérole des hommes, peut réuſſir dans la maladie des bêtes à cornes ; ce qui eſt faux, & fait perdre de vue & la vraie nature de la maladie & la bonté du traitement.

V. Les maladies épizootiques aiguës *éruptives* ou *exanthématiques* ſont celles qui ſe manifeſtent conſtamment par une éruption de puſtules à la peau. De ce genre ſont la *maladie* des bœufs, décrite par Fracaſtor, Part. I. pag. 87 & 88; la *Clavelée* des moutons, dont on peut voir une ample deſcription, avec les moyens de la traiter, (Part. I. depuis la p. 267 juſqu'à 290, & Part. II. depuis la p. 80 juſqu'à 86.) Cette maladie n'eſt peut-être pas originaire de nos climats, quoiqu'on l'y obſerve depuis pluſieurs ſiécles. Il eſt prouvé par des expériences certaines, faites avec ſoin en Dauphiné, & communiquées, depuis peu, à l'Académie Royale des Sciences, que la voie de la déglution eſt celle par laquelle les moutons prennent ordinairement la clavelée, puiſque, lorſqu'ils avalent les croûtes, les ſymptômes de la maladie ſe déclarent. Ce levain de la clavelée devient nul lorſqu'il eſt expoſé quelque tems à l'air, & diviſé par l'eau de l'atmoſphere. Il y a apparence que la maladie éruptive des brebis, qu'on appelle *Cryſtalline*, dont on peut voir la deſcription, (p. 287 de la IIe Partie,) ſe communique de même.

VI. Les maladies aiguës qui ſe manifeſtent par des tumeurs qu'on pourroit appeller *phleg-*

mon-insectes, sont celles qui dépendent de la piquûre des frélons, des taons, des mouches asiles, des poux, &c. & des autres insectes (*a*) dont les uns piquent le cuir des animaux, souvent en y laissant leur aiguillon, d'autres le rongent, d'autres le percent pour y déposer leurs œufs. Il survient alors des tumeurs phlegmoneuses qui peuvent en imposer pour une maladie éruptive, mais qui en différent par l'absence des symptômes intérieurs, surtout par celle de la fievre qui précéde ordinairement toutes les maladies éruptives ou exanthématiques proprement dites; par la présence de l'aiguillon, ou des œufs, ou du ver, ou de la mouche; par le siége des tumeurs qui ne sont jamais en grand nombre & qui sont placées presque toujours sur le dos, &c. On peut voir la description de ces tumeurs avec les moyens d'y remédier, Part. II. p. 415 & 416.

I. Le premier genre de maladies lentes ou *chroniques* est celui qui comprend les maladies

(*a*) V. dans les Mém. de l'Acad. de Stockholm, celui de M. Kalm, sur le poux de bois de l'Amérique septentrionale, qui cause sur la peau des moutons une maladie semblable, par le nombre de petites tumeurs, à une maladie éruptive.

ſereuſes, *humorales* ou *pléthoriques a ſeri copia*, qu'on doit bien diſtinguer des hydatideuſes & même de la pourriture, qui, ſuivant le langage des Auteurs, ne devroit être conſidérée que comme une hydropiſie par épanchement, mais qui, peut-être, dans celui de la nature, ne doit être réputée qu'un amas de corps utriculaires qui n'ont rien de commun ni avec l'hydropiſie aſcite, ni avec l'anaſarque, ou celle qui ſe fait par infiltration; quoiqu'à la fin, la préſence des hydatides dans le corps, conduiſe à la vraie hydropiſie, ſoit par infiltration, ſoit par épanchement, & ſe complique avec elle. Il eſt certain que les hydatides exiſtent ſouvent dans le corps des animaux, ſans qu'il y ait aucun ſigne d'hydropiſie, ou d'autre épanchement d'humeurs. Voilà pourquoi quelques Auteurs ont été obligés de diſtinguer pluſieurs ſortes de pourriture; celle où l'on trouve des hydatides ſans douves; celle où l'on apperçoit les unes & les autres, & celle qui eſt accompagnée d'épanchement ou d'infiltration de ſéroſités, ou d'hydropiſie.

Quant à nous, nous appellons maladies *ſéreuſes* ou *pléthoriques a ſeri copia*, celles qui naiſſent ſurtout dans des circonſtances d'humidité, & qui ſe manifeſtent par la pâleur des gen-

cives, des yeux, par la foibleſſe du corps, par la molleſſe des fibres muſculaires, & ſur-tout par un changement ou altération preſque ſubite dans le lait des brebis, qui perd ſa conſiſtance, devient ſéreux, quelquefois bleuâtre, &c. enfin par la bouffiſſure, la poche ſous le menton, & la fluctuation d'un liquide dans le bas-ventre, ce qui forme pluſieurs dégrés ou états différens dans la même maladie, indépendans des douves & des hydatides.

Le premier état ou l'*altération* du lait, dont on a parlé, ſe manifeſte du jour au lendemain par les ſignes qu'on a donnés (IIe. Partie, p. 348.) le deuxieme, par la bouffiſſure ſans épanchement, & le troiſieme par la fluctuation du liquide épanché dans le bas-ventre.

On doit rapporter à ce genre de maladie la *bouffiſſure* des vers-à-ſoie, à laquelle on remédie de la maniere indiquée (p. 346. II. Partie.)

II. Les maladies chroniques nommées *hydatideuſes* ſont celles où il ſe forme des hydatides en diverſes parties du corps. Celles qui ſont formées dans les viſceres du bas-ventre ne peuvent être ordinairement connues par aucun moyen, & on ne les ſoupçonne que lorſqu'elles ſe com-

pliquent avec d'autres ſymptômes de la pourriture, dont elles ſont un indice certain, & par d'autres hydatides qu'on apperçoit quelquefois ſous l'épiderme en forme de cloche, dans la bouche, la gorge, &c. Dans l'ouverture du corps on en trouve d'attachées aux inteſtins, &c.

Celles du poumon ſont toujours marquées par une petite oppreſſion ou difficulté de reſpirer, qu'on remarque ſur-tout après que l'animal a fait quelque courſe. En général, les ſaiſons où l'on remarque le plus d'hydatides ſont l'automne & l'hiver. La poche qui ſe forme ſous le menton, & qu'on n'obſerve que lorſque la brebis eſt ſur pied, eſt un ſigne fort équivoque de la préſence des hydatides; mais c'en eſt un de l'hydropiſie par infiltration.

Les hydatides qui ſe forment dans le cerveau ſe manifeſtent, plus ſenſiblement que toutes les autres, par l'eſpece de vertige ou tournoiement des animaux, ſur-tout, s'ils tournent ſouvent la tête du même côté; quoique ce ſigne ſoit encore équivoque, puiſque la même choſe arrive, lorſque la mouche du ſinus frontal y a dépoſé ſes œufs, & dans quelques autres cas. Mais on a lieu de les préſumer, au ſon particulier que peut rendre la tête, à la continuité des ſymptômes, à la

ſaiſon, qui peut n'être pas celle de la ponte des œufs de la mouche, à la mortalité qui peut être générale dans un troupeau, à d'autres hydatide qui peuvent exiſter ailleurs, & enfin à l'inſpection du cerveau. On peut voir (aux pages de 288 à 293 II. Part.) les moyens de remédier à ce dernier accident. On remédie aux autres, par un régime ſec, deſſicatif, l'uſage du ſel. On ouvre les hydatides qui paroiſſent. On emporte tout & on lave la partie avec une décoction d'abſynthe, dans laquelle on a diſſout du ſel. La même décoction ainſi préparée ſert auſſi avec le vinaigre aromatique, à remédier à celles de l'intérieur, lorſqu'on le peut.

III. Les Maladies chroniqnes, nommées *fluxionnaires* ou *évacuatives*, ſont celles qui ſe manifeſtent principalement par un flux d'humeur copieuſe, ſoit par les naſeaux, ſoit par la bouche, ſoit par l'anus. De ce genre ſont la *dyſſenterie* des animaux, dont on peut voir la deſcription (p. 247-255, Part. II.) celle des oies, des abeilles, &c. les différentes eſpeces de *morves* parmi les chevaux, p. 304-332, *ibid.* parmi les moutons, p. 395-300 *ibid.* & enfin la *rage* p. 338, 339 *ibid.* Toutes ces maladies ſe

diſtinguent aiſément des autres, par les ſignes qu'on en a donnés aux endroits indiqués ; elles en différent eſſentiellement, 1°. parce qu'elles ſont chroniques ; 2°. parce qu'elles ſont preſque bornées à un ſigne apparent qui les conſtitue fluxionnaires & qui n'eſt point ſymptôme de quelque autre maladie, &c. Diviſion peut-être vicieuſe, mais qui eſt néceſſaire pour faciliter la connoiſſance & la guériſon des maladies. On conjecture que la morve eſt une maladie originaire de Gréce. La rage paroît être de tous les pays, excepté de l'Amérique méridionale.

IV. Les Maladies chroniques nommées *pſoriques* ou *lépreuſes*, ſont celles qui ſe manifeſtent à la peau par des dartres, des gales, des croûtes, des boutons de farcin, de grains de ladrerie, &c. On doit rapporter à ce genre de maladie ce qu'on appelle *noir-muſeau*, (voy. Part. I, p. 56,) toutes les *gales*, les *lepres*, le *farcin*, les *dartres*, la *ladrerie* & le *cancer dévorant* dont on a parlé ſous le nom de Feu S. Antoine, qui eſt une maladie chronique du même genre, qui reſſemble au *noli me tangere*, de l'homme *. Cette maladie n'eſt autre choſe

* On avoit d'abord cru avec quelques Auteurs que

qu'un ulcere de très-mauvaiſe qualité , eſpece de cancer qui ronge principalement les parties extérieures de la tête, où il commence, au point que les tégumens, les muſcles, les yeux, les cornes, tout tombe conſumé, ſans que cela empêche les brebis d'aller, ce qui prouve que c'eſt un mal local. Le meilleur moyen d'y remédier eſt d'y appliquer un onguent fait avec l'huile de tabac & le ſoufre qu'on applique pendant pluſieurs ſemaines.

Les Maladies épizootiques chroniques *ſeches*, ou *arides*, qui ſont vraiſemblablement celles que Végéce comprenoit ſous le nom générique de *ſuſpirium*, ſont des états directement oppoſés à ceux des maladies humorales ou pléthoriques *a nimiâ ſeri copiâ*.

Nous ne connoiſſons que deux maladies de ce genre, qui ſont celle qu'on appelle la *maladie de feu* ou *brûlure*, & qui eſt peut-être la même que le Soupir des anciens, décrite pag. 68 de la premiere Partie, & la *conſomption* des jumens ou rage d'amour, pag. 429 de la IIe.

On ne peut pas ſe flatter d'avoir tout compris

le Feu S. Antoine étoit une eſpece de charbon ; mais ce n'en eſt point un.

dans ce tableau ; mais on y a mis toutes les maladies les plus graves & qui ſont les plus dignes de nos ſoins. Nous ſerions trop heureux ſi nous avions rempli dignement les vues du Gouvernement ; nous le ſerions encore plus, ſi cet ouvrage peut contribuer à l'utilité publique pour laquelle il a été uniquement fait.

Obſtacles aux progrès de l'Art Vétérinaire ; & expériences à faire.

SI l'Art Vétérinaire parvient un jour à ſa perfection, ce ne ſera pas au moyen de ces compilations volumineuſes, informes & monſtrueuſes de deſcriptions de maladies & de recettes qu'on voit ſe ſuccéder & ſe renouveller tous les jours ſur les maladies des animaux. La plupart de ces recueils immenſes, faits ſans choix, ſans méthode, ſans diſcernement, où l'on voit reparoître pluſieurs fois la même maladie ſous des noms & des titres différens, avec des remedes d'une vertu oppoſée, à chaque fois, & ſouvent des maladies très-differentes, ſous le même nom, & traitées de la même maniere, ne ſont bons qu'à obſcurcir les idées des bonnes gens de la Cam-

pagne, à leur troubler l'eſprit & à les ruiner ; à faire un tort infini à la Littérature Françoiſe, qui ſe trouve aujourd'hui inondée de ces ſortes d'écrits, & ſur leſquels les Nations étrangeres peuvent nous juger : car, ſi l'on excepte les ouvrages dont on a fait mention, & parmi leſquels on doit diſtinguer ſur-tout ceux de MM. Vitet, Bourgelat, Lafoſſe, Lanciſi, Ramazzini, de Chaignebrun, Barberet, Duſot, Bertin, Vicq d'Azyr, & la *Médecine des bêtes à laine*, à peine en trouvera-t-on quelqu'autre où il y ait quelque choſe de neuf & de bon. Ce n'eſt donc point en copiant ſans ceſſe & toutes les erreurs & toutes les abſurdités qui ſe trouvent écrites, en multipliant toujours les êtres ſans ordre & ſans néceſſité, qu'on peut ſe flatter d'atteindre au but qu'on ſe propoſe. Il y a plus ; ce n'eſt qu'en réprimant cette fureur d'écrire ou plutôt de tout copier, en établiſſant quelque tribunal éclairé qui juge ces ſortes d'écrits & n'en permettre l'impreſſion que lorſqu'ils en ſeront dignes, qu'on pourra arrêter les progrès de ces fléaux de la Littérature, pires que les maladies dont ils traitent ; qui menacent de tout inonder, & expoſent peut-être la Nation, de ce côté, à un mépris inévitable.

Après cet abus, celui des remedes des Char-

latans eſt un des plus à craindre, parce que l'intérêt & l'empiriſme ſont toujours les premiers enthouſiaſtes & les premiers prôneurs du remede, & l'ignorance en eſt le ſecond : il faudroit encore un autre tribunal éclairé pour juger les recettes ; & tous ces abus ſervent à prouver la néceſſité des bons principes, de l'ordre & des méthodes.

Pour faire de bonnes recherches ſur les cauſes des maladies des animaux ; pour établir des principes fixes, invariables dans l'art de les guérir, il faudroit que les perſonnes qui s'en occupent fuſſent éclairées, point ſyſtématiques, enfin des hommes ſemblables à M. d'Aubenton, dans ce genre ; que les Rédacteurs des ouvrages, faits là-deſſus, euſſent un jugement ſain, de bons principes de Phyſique, de Chymie, d'Anatomie & de Médecine, & qu'on ſe contentât d'expoſer les réſultats des expériences, ſans raiſonner, ſans vouloir toujours tout expliquer, ou du moins n'admettre, lorſque les certitudes phyſiques ou morales manquent, que les conjectures les plus raiſonnables.

Les principales découvertes qu'il y a à faire ſe réduiſent, pour les maladies des bêtes à cornes, à s'aſſurer 1°. ſi en effet les plus formidables

pour elles, ſont celles qui attaquent les bœufs nourris dans la Hongrie, & s'il n'eſt pas poſſible qu'elles naiſſent dans d'autres climats, où les circonſtances peuvent être à peu près les mêmes : mais, pour cela il faut bien prendre garde à la contagion qui peut donner le change. On en doit dire autant de la ſquinancie gangreneuſe de ces animaux ; & dans la recherche des cauſes, on doit prendre garde ſur-tout aux eaux, aux grains viciés, aux plantes ombelliferes, aquatiques ſur-tout, aux inſectes qui les dévorent, &c.

2°. A vérifier ſi les excrémens des animaux ſont capables de produire des maladies peſtilentielles.

3°. Si les humeurs ſeules du corps animal ſont ſuſceptibles, par une diſpoſition particuliere dépendante de la ſaiſon, des lieux, & des autres circonſtances où l'animal peut ſe trouver, de fermenter & de ſe corrompre au point d'infecter ceux de la même eſpece, ſans autre cauſe manifeſte de maladie.

4°. Savoir juſqu'à quel point & quel temps un pâturage infecté peut conſerver la force de communiquer la maladie, pendant un temps de pluie, de ſéchereſſe, dans telle & telle ſaiſon &c. mais avant de conclure, prendre garde aux véhicules

ſur-tout

ſur-tout vivans de la contagion, qui peuvent déconcerter les meſures les mieux priſes, & expoſer à de fauſſes conſéquences.

5°. Si par rapport aux contagions, il y a d'autres voies d'infection pour les animaux que celle de la déglutition, ou de l'inoculation ſanglante, qui ſont aujourd'hui démontrées par les exemples de communication de la maladie des bêtes à cornes, par ceux de la clavelée, de la rage, des gourmes, de la morve, &c.

6°. S'aſſurer & déterminer d'une maniere fixe quelles ſont les eſpeces d'inſectes les plus nuiſibles pour les animaux, & quel genre de maladie ils cauſent.

7°. Vérifier ſur les beſtiaux les expériences de Crapf au ſujet des renoncules, examinées au printemps, en été, en automne, &c.

8°. Quant aux remedes; eſſayer, par exemple, une eau mercurielle dans les maladies hydatideuſes, dans celle des douves, &c. les acides & le quinquina dans toutes les maladies gangreneuſes.

9°. Vérifier ſi l'eſpece de tuſſilage qu'on appelle *Petaſites*, a en effet quelqu'une des vertus qu'on lui attribue.

10°. Déterminer le genre de maladies que la

rosée & les sauterelles sont capables de produire.

Mais dans aucune de ces expériences, il n'y aura jamais rien de bien positif, de bien constaté & de précieux, que lorsqu'on aura acquis la certitude physique que *dans telle circonstance ou avec telle matiere on produit, à coup sûr, tel effet, & que dans telle autre, on l'empêche, ou l'on y remédie, toujours avec le même succès ;* & pour s'entendre, il faudra toujours distinguer plusieurs especes de causes de maladies ; 1°. celles qu'on appelle *éloignées*, c'est-à-dire, qui disposent primitivement le corps à telle ou telle affection ; 2°. les causes *matérielles*, telles que les œufs des vers, les insectes, les levains contagieux sortis du corps des malades, qui different des principes primitifs des maladies ; 3°. & en outre ce qu'on appelle *cause prochaine* en Médecine, c'est-à-dire, la disposition ou changement particulier des solides ou des fluides, propre à constituer tel ou tel genre d'accident.

FIN.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

A.

[*La lettre* A. *désigne* Ie Part. & B. *la* IIe.]

ABeilles, leurs maladies. B. pag. 347 & ſuiv.
Abomaſus ; voy. Eſtomacs.
Abſyrthus, cité. A. p. 59 & 60.
Achanum. A. p. 66.
Aconit, voyez Napel.
Ægagropile. A. p. 116. 151.
Ægolethron de Pline. B. p. 381.
Æthiops antimonial. B. p. 329.
Agneaux, leurs maladies. A. p. 56. B. 429.
Aiguës. (maladies) B. 449.
Air; s'il eſt propre à ſervir de véhicule aux maladies peſtilentielles, &c. B. p. 202 & ſuiv. Ses effets ſur le corps animal, *ibid*. p. 431. Injecté dans leurs veines, *ibid*. p. 357.
Aizeray, fait obſervé dans ce Village. A. p. 230.
Alcymus Vitus, ſon interprétation d'un Paſſage de Moyſe. A. p. 23.
Allioni, cité. A. p. 88.
Anduſe, accident arrivé dans cette Ville. A. p. 229.
Amande amere, ſes effets ſur les animaux. B. p. 359 & 360.
Anemones, leurs effets. B. 391 & ſuiv.
Anglois (les) ont donné les premiers l'exemple du ſacrifice des beſtiaux. A. p. 141.
Animaux ouverts dans leurs maladies. A. p. 159. B. p. 130.
Antimoine, ſes effets ſur les animaux. B. p. 360. Danger qui réſulte de ſon uſage ſur les cochons, *ibid*. p. 334.
Araignée rouge. B. p. 404.
Araneum, voy. Eſtomacs.

Arides (maladies) ou Séches. B. 450. Leur caractere, 476. Especes, *ibid.*
Aridus. (*morbus*) A. p. 68.
Aristote, ce qu'il dit des maladies épiz. A. p. 34.
Arrêt du Conseil d'Etat du Roi du 19 Juill. 1745. A. p. 214.
Arsenic (l') a réussi dans la maladie des chiens. B. p. 337.
Articularis (*morbus*). A. p. 69.
Asarum, ses effets. A. 254. B. 384.
Asile, (mouche) B. 314 & suiv.
Astruc, ses observations sur la Clavelée. A. 152. 153.
Aubenton (M. d'), ses découvertes. B. 422. Ses observations, *ibid.* 429.

B.

BAgard, cité. A. 239.
Baglivi, cité. B. 358.
Baillou, cité. A. 164. 211.
Barberet, cité. A. 291 & suiv. & 396.
Baronius (le Cardinal), cité. A. 61.
Bartholin, cité. A. 97.
Bave (la) des chiens enragés communique la rage. B. 356.
Belladona, ses propriétés. B. 338. Ses effets sur les hommes & les animaux, *ibid.* 369.
Bellerocq, cité. B. 120 & suiv.
Belon, cité. A. 89.
Berle, ses effets. B. 375 & suiv.
Bertin, cité. B. p. 87 & suiv.
Bêtes à cornes, leurs maladies épizoootiques. Voy. *Epizootie.*
Bêtes à laine, leurs maladies. Voy. *Epizootie* & *Brebis.*
Bezu-la-forest. A. 204.
Bienfaisance (actes de) de la part du Ministere envers les propriétaires des bestiaux. B. 231 & suiv.
Bile : cette humeur paroît la plus puissante pour communiquer les maladies pestilentielles; expériences faites avec la bile, B. 191 & suiv. 351. 354.
Bleno en Bretagne, accidens qui y ont été observés. B. 111.
Blondel, cité. A. 184. 185.
Bœuf, ses maladies. A. 48. V. *Epizootie.*
Boisgentil, ses effets. B. 364.
Borel, cité. A. 267 & suiv.
Bouquet, voy. *Noir-museau.*
Bourdons, effets de leur piqûre. B. 414.
Bourgelat, cité. A. pag.

367 & ſuiv. & 414 & ſuiv.
Brebis, leurs maladies. A. 56. 57. V. *Epizootie.*
Brienne (M. de), Archevêque de Toulouſe, cité. B. 238 & ſuiv.
Brûlure, maladie des brebis. B. 437. 439.
Bucard-Mauchard, cité. A. 257.
Bupreſte, ſes effets. B. 419.

C.

Cadavres des animaux ; leur ſépulture, & moyens d'empêcher leurs mauvais effets. A. 119.
Caillette, voy. *Eſtomacs.*
Calculs trouvés dans la véſicule du fiel. A. 170.
Camphre, (emploi du) A. 212. B. 178.
Cantharides, leurs effets. B. 420.
Capſicum indicum, ſon uſage. A. 289.
Carbunculaires (maladies) B. 449. Leur caractere, 452. Eſpeces, 453 & ſuiv.
Carniole (défenſe des Magiſtrats de la) A. 129.
Caſſis ou Groſelier noir, l'uſage de ſon écorce. A. 198.
Catharre, fiévre catharrale. A. 156. Cath. ſuffocant. 290.
Cauſes des maladies du bétail, ſuivant les anciens. A. 40.
Cécile Sévere (Poëme de) A. 62 & ſuiv.
Chaignebrun (Audoin de), cité. A. 291 & ſuiv.
Champignons, leurs effets ſur les animaux. B. 404 & ſuiv. Effet d'une eſpece particuliere, 460.
Chancre-volant, voy. *Charbon à la langue.*
Charbon à la langue. A. 102 & ſuiv. 113. 163 & ſuiv. 344.
Charbons ſurvenus aux hommes à la ſuite du contact des animaux. A. 140. de l'uſage de leurs chairs, &c. B. 268 & ſuiv.
—— ſur les animaux, *ib.* 142 & ſuiv.
—— blancs ou œdémateux. A. 305 & ſuiv. & 313. B. 244 & ſuiv.
—— des brebis. B. 245. 263 & ſuiv.
Charge des Maréchaux. A. 312.
Charlemagne, cité. B. 79 & ſuiv.
Chats, leurs maladies. A. 92. & B. 339 & ſuiv.
Chaux, ce qu'on doit obſerver à ſon ſujet. A. 393, à la note.
Chenilles : on leur attribue le Charbon à la langue.

Cheval, ſes maladies. A. p. 46. 144 & ſuiv. B. 299 & ſuiv.
Chèvres, leurs maladies. A. 57.
Chiens (les) portent la contagion d'un endroit à l'autre. A. 121. B. 66. Diverſes expériences tentées ſur eux, 357. Leurs maladies, 334 & ſuiv.
Chomel, cité, A. 171.
Ciguës, leurs effets. B. 359. 371 & ſuiv.
Cinabre (emploi du). A. 212.
Clavelée des brebis. A. 91. 112. 151 & ſuiv. Obſervations ſur la contagion de la Clav. 154. Maniere de la traiter, 267 & ſuiv. B. 80 & ſuiv. Se communique parmi les brebis par la déglutition des croûtes, 469.
——— des dindons. B. 343.
Claviliere, voy. *Clavelée*.
Clerc (Le), cité. A. 178 & ſuiv. 208 & ſuiv.
Clermont-Ferrant, accident qui y arrive. A. 228.
Cochons, leurs maladies. A. 156. 398. B. 332 & ſuiv. Danger qui réſulte de l'uſage de leur chair, 333.
Cœcilia, voy. *Orvet*.
Colique épidémique dans le Devonshire. A. xv.
Columelle, cité. A. 52. 54 & ſuiv.
Conſiligo de Columelle. A. 58. B. 290.
Contact du ſang des animaux; ſon effet. A. 92. B. 356 & ſuiv.
Contagieuſes (maladies), leur caractere, leur définition. A. xiv & ſuiv.
Contagion (la), ce que c'eſt. A. xviij. Maniere dont les animaux en reçoivent l'impreſſion. B. 194.
Conyze, ſes effets. B. 391.
Coppenhague (Société Roy. des Sciences de) A. 167 & ſuiv.
Coques du Levant, ſes effets ſur les animaux. B. 359.
Coquelicot. B. 400.
Coriago. A. 57.
Coriaria. B. 361.
Cornelius Gemma, cité. A. 99.
Corps nuiſibles aux animaux. B. de 360 à 428.
Cothenius, cité. A. 402 & ſuiv.
Cou-gras. B. 294.
Courbature. B. 318.
Courtivron (M. de), ſes expériences avec le cuir des animaux. A. 218. & ſuiv. avec la bile, v. *Bile*.
Crapaudine (plante) : on lui attribue la formation des douves. A. 99. B. 421.
Croûtes de Clavelée communiquent la maladie. B. 356. 469.

Cryſtalline des brebis. B. 287.

D.

DEglutition; c'eſt principalement par cette voie que les animaux prennent les maladies peſtilentielles. B. 191. 193 & ſuiv.

Demars, cité. A. 344 & ſuiv.

Denys d'Halicarnaſſe fait mention des maux épizootiques. A. 32.

Devonshire, Province d'Angleterre; ſes habitans attaqués d'une colique. A. xv.

Didier, cité. A. 155.

Diemerbroeck, cité. B. 198.

Dindons, leurs maladies. B. 343.

Doazan, cité. B. 119 & ſuiv.

Dolus Mendeſius, Auteur Egyptien. A. 23.

Dompte-venin, ſon emploi. A. 288.

Douce-amere, v. *Solanum*.

Douve (plante) voy. *Renoncules*.

Douve (animal). A 98. B. 380. 421 & ſuiv.

Droſera Lin. B. 397.

Drouin, cité. A. 131. 136 & ſuiv.

Ducheſne (André), cité. A. 85.

Dufot, cité. B. 29 & ſuiv. 41 & ſuiv.

Durantes, cité. B. 361.

Dyſſenterie épizootique & épidémique. A. 86.

——— épid. *ibid.* 94.

——— des beſtiaux décrite. B. 247 & ſuiv.

E.

EAu, cet élement eſt le plus puiſſant moyen qu'il y ait pour la déſinfection. B. 211 & ſuiv. Effets des eaux corrompues, 439 & ſuiv.

Ecole Vétérinaire de Paris, citée. B. 9 & ſuiv.

Egine (Iſle d') ravagée par la peſte. A. 25.

Elephantiaſis des chevaux. A. 60. *Morbus Eleph.* B. 70.

Eleves des Ecoles Vétérinaires; leurs ſuccès dans le traitement des maladies épizootiques. A. 414 & ſuiv. & B. 1 & ſuiv.

Ellebores blanc & noir, leurs effets ſur les animaux. B. 359. 365; ſur les hommes, 366.

Enflure à la tête. B, 256.

Ens, cité. A. 262.

Epidémiques (maladies), leur définition. A. xiij & ſuiv.

Epine-jaune (plante), A. 72.

Epizootie décrite par Ovide. A. 24 & suiv. Par Virgile, 41 & suiv. Par Cécile Sévere, 62 & suiv. Par Grégoire de Tours, 73. Dans le Bordelois sur les chevaux, 74. Dans la Touraine, 75.

——— du moyen âge, A. 77 & suiv. jusqu'à 82.

——— Sur les bœufs, décrite par Fracastor, 86 & 87. Sur les mêmes animaux, décrite par Froman, Willius, 97 & suiv. Sur les mêmes animaux, 104 & 105. Générale, décrite par Ramazzini, 105 & suiv. sur les bœufs, 110 & suiv.

——— de 1711, sur les bœufs, décrite par Lancisi, Ramazzini, &c. A. 113 & suiv. Ep. générale, décrite par Scroëkius, 142 & suiv. Sur les chevaux, par Lancisi & Herment, 143 & suiv. Sur les bêtes à laine, par Gensel, 150. Par les Médecins de Genêve, 151 & 152. Sur les poissons, 155. Sur les cochons, par Levv, 156. Sur les bêtes à cornes, par Goëlike, 158. & suiv. Ep. du charbon à la langue, 163 & suiv.

——— de 1740 & ann. suiv. 166 & suiv. jusqu'à 256. Sur les chevres, les brebis, *ibid.* Sur les bêtes à cornes, décrite par Mauchard, 257 & suiv. Par Ens, 262. Sur les bêtes à laine, par M. Borel, 267 & suiv. Ep. sur les bœufs, par M. Barberet, 291. Ep. générale dans la Brie, 291 & suiv. En Finlande, 324 & suiv. Sur les Rennes, 333 & suiv. En Suisse, 336. En Autriche, en 1761, 340. Dans le Boulonnois, 344 & suiv. En Suéde, en 1762, 358 & suiv. Dans le Bourbonnois, l'Auvergne, 368 & suiv. Au havre de Brouage, en 1763, p. 373 & suiv. En Moravie, en 1764, 398 & suiv. En Prusse, en 1766, 403 & suiv. Dans le Hainaut, &c. en 1769, 407 & suiv. Dans plusieurs Provinces de France. B. 1 & suiv.

——— de 1770, décrite par l'Ecole Vétérinaire de Paris. B. 8 & suiv. Epiz. de 1771, décrite par M. Dufot, 29 & suiv. Ep. de 1773, 40 & suiv. Ep. de 1774, 75 & suiv. Ep. de la Guadaloupe, décrite par M. Bertin, 87 & suiv.

——— des Provinces méridionales de la France, B. 117 & suiv. jusqu'à 242.

Epiz. obſervée en Pruſſe, par Gleditſch, 391 & ſuiv.
Epizootiques (maladies); étymologie de ce mot. Définition & diviſion de ces maladies; en quoi elles différent des autres. A. xiij & ſuiv.
Époques pour la diviſion de l'Ouvrage. Premiere, A. de 22 à 54; ſeconde, de 54 à 113; & troiſieme, de 113 B. à 242.
Éréſypele maligne des brebis. B. 245.
Ergot du ſeigle. B. 443 & ſuiv.
Erinaceus, v. *Eſtomacs.*
Eruptives, *exanthématiques* (maladies) B. 449. Leur caractere, 469. Eſpeces, *ibid.*
Eryſipelata d'Hippocrate. A. 41.
Eſcarrotiques, danger de leur emploi dans la Morve. B. 331.
Eſtomacs des animaux ruminans. A. 169 & 170.
Excrémens des animaux, dangereux pour d'autres. A. 71 & 72. B. 426.
Expériences ſur les animaux. A. 218 & ſuiv. avec différens virus. B. 350 & ſuiv. à faire, 477 & ſuiv.

F.

FAculté de Médecine de Paris, ſes Regiſtres compulſés. A. 172. 184. 187.
——— de Montpellier, ſon avis dans l'Epizootie de 1745, *ibid.* 193 & ſuiv.
Farciminoſus (*morbus*) A. 69.
Farcin. B. 318 & ſuiv.
Feu, v. *Brûlure.*
Feu (élément), il ſert à la purification, à la déſinfection des matieres. B. 211 & ſuiv.
Feu ſacré des brebis. A. 40 & 51. B. 245 & 260. Feu S. Antoine des brebis. A. 40. des hommes, *ibid.* des cochons. B. 332.
Feuillet, voy. *Eſtomacs.*
Fievre peſtilentielles des chevaux. B. 300 & ſuiv.
Fluxionnaires (maladies) B. 450. Leur caractere, 474. Eſpeces, *ibid.*
Foreſtus, cité. A. 119.
Forme de bouclier (glande). A. 182.
Fothergill, cité. B. 14.
Fracaſtor, cité. A. 38. 86 & 87.
Frelon. B. 414.
Fromann, cité. A. 98.
Fruits acerbes (avantage des) A. 238. B. 146 & ſuiv.

Frusino (Foire de). A. p. 234.
Fusain. B. 398.

G.

GAlaisiere (M. de la) Intendant de Lorraine. A. 214.
Gale épizootique & épidémique. A. 33.
—— des brebis. A. 39. 41 & 42. B. 293 & suiv.
—— des chiens. B. 339.
Gangrene à la tête. B. 342.
Garnier, Horloger de Marseille ; comment se préserve de la peste avec toute sa famille. B. 240.
Garou (bois de), ses effets. B. 364.
Gâteau, ce que c'est. A. 170 178.
Gaza (Théodore), cité. A. 169.
Genêve, Société des Médecins de cette Ville, cités. A. 113. 130 & suiv.
Gensel, cité. A. 150.
Gerbezius, cité. A. 128.
Ghisler, cité. A. 333 & suiv,
Gilcrist, cité. A. 166.
Gleditsch, cité. B. 392.
Glossanthrax, voy. *Charbon à la langue.*
Godefroy (Chronique de). A. 96.
Goëlike, cité. A. 158.
Gourme des chevaux. B. 315 & suiv.
Goutte (la) paroît particuliere à la Grece. A. 34.
Grain vicié, bruiné, &c. B. 443 & suiv.
Gramen, *Graminées*, (plantes) leur usage pour la sépulture des animaux. A. 119. sont du goût des bestiaux. B. 410.
Gramen-ossifrage, ce que c'est & ses effets. B. 384 & suiv.
Grégoire de Tours, cité. A. 73. 74 & 75.
Grimoald, cité. A. 76.
Gui de Chauliac, cité. A. 38.
Guillo, cité. A. 138 & suiv.

H.

HÆmaturia bovilium. B. 392.
Hamilton, cité. A. 88.
Hargicourt (M. l'Abbé de Conty), cité. B. 71 & suiv.
Hartmann, cité. A. 324 & suiv.
Hastfer, cité. A. 257.
Herbages, leurs qualités pernicieuses. B. 442 & suiv.
Herbe de-feu. A. 195.
Herbe-aux-tanneurs, ses effets. B. 361.
Herbir, ce que c'est. A. 202.
Herment, cité. A. 134 & suiv.
Hollande (la) est aujourd'hui un foyer de contagion pour le reste de l'Europe.

B. 75 & ſuiv. Pourquoi? 227 & ſuiv.
Homere, fait mention d'une maladie épizootique ſur les animaux. A. 29.
Hongrie; les maladies épizootiques les plus formidables des bœufs y naiſſent. A. 62. 64 & 120. B. 224. Conjectures ſur leurs cauſes, 225.
Huile, ſes propriétés. A. 73.
——— eſſentielle de térébenthine. B. 331.
Humidité, ſes effets ſur les brebis. B. 437 & ſuiv.
Huxham, cité. B. 14.
Hydatides, dans diverſes parties du corps. A. 101. dans le cerveau. B. 289 & ſuiv. & 473. Dans les poumons, *ibid.* Comparées aux gallinſectes. B. 381. Leur mouvement. B. 422 & ſuiv.
Hydatideuſes (maladies). B. 450. Leur caractere, 472. Eſpeces, 473.
Hydropiper, ſon uſage. A. 145.
Hydropiſie, dépend quelquefois des hydatides, ſuivant Hyppocrate. A. 30 & 31.
Hyppocrate, cité. A. 30 & 118. B. 431, &c.

I.

Ichneumon (mouche). B. 414 & ſuiv.
If, ſes effets. B. 396.
Ignis ſacer. A. 23. 40. 41. 49 & ſuiv. Ce que c'eſt. B. 245. 260 & ſuiv.
Inflammatoires (maladies). B. 449. Leur caractere, 450 & ſuiv. Eſpeces, 452.
Inoculation pratiquée ſur les animaux. B. 190 & ſuiv. en Angleterre, en France, en Hollande, 191 & 192.
Joubert, cité. A. 91 & 92.
Iſſurtille; maniere dont la maladie des beſtiaux y pénétre. A. 231 & ſuiv.
Italie, ſujette aux maladies épizootiques. A. 31. Pourquoi ne l'eſt plus. B. 227.
Jugement de la Faculté de Médecine de Paris. A. 131.
Jumens, leurs maladies. A. 56. B. 429, &c.
Ivraie, ſes effets. B. 447.
Juſquiame, ſes effets. B. 367 & 368.

K.

Kermès, ſes effets ſur les pigeons. B. 413.
Kircher (le Pere), cité. A. 95.

L.

L Adrerie des cochons. B. p. 334.
Lait des brebis, ſon altération. B. 430.
Lanciſi, cité. A. 113 & ſuiv.
Langrish, cité. B. 357.
Lanzoni, cité. A. 39.
Lapins, ſont ſujets à la clavelée. A. 153.
Laurente (mortalité à) &c. A. 31.
Laureole, ſes effets ſur les animaux. B. 364.
Laurier-ceriſe (eau diſtillée du), ſon uſage dans la morve. B. 330.
Laurier-roſe, ſes effets. B. 362.
Layard, analyſé. A. 240 & ſuiv.
Lectiſternium, ce que c'eſt. A. 31.
Lew, cité. A. 156.
Liber, voy. *Eſtomacs*.
Lievres, leurs maladies. A. 98 & 102.
Linnæus, ſes expériences ſur les animaux. B. 360.
Lorez, cité. B. 112.
Louvet, *Lovat*, ce que c'eſt. A. 336.
Lucrece, cité. A. 39 & 40.
Lues Hungarica. A. 47.
Luzerne. B. 400.
Lypirique (fiévre). A. 243.

M.

M Al- des-ardens. A. 51.
Mal du fanon. B. 256.
Mal de feu, voy. *Brûlure*.
Mal de tête de contagion. B. 302 & ſuiv.
Malbutin. B. 357. Danger du contact du ſang dans ce cas, 430.
Maladies épizootiques devenues épidémiques. A. 26 & ſuiv. 29. 32. 33. 38. Epid. & épiz. en même temps, 31. 34. 36. 86 &c.
——— des hommes, cauſées par l'uſage des chairs des animaux peſtiférés. A. 92 & ſuiv.
——— particulieres de différentes eſpeces d'animaux. B. 242 & ſuiv.
——— Leur définition, vicieuſe lorſqu'on fait mention de la cauſe, à moins qu'elle ne ſoit démontrée. A. xv.
——— *phlogoſo-gangreneuſes*, doivent être diſtinguées des inflammatoires. B. 182 & ſuiv.
Malis des Grecs, ce que c'eſt. A. 34. 60 & 115.
Malouin (M.), cité. B. 328 & ſuiv.
Malléatiques (maladies). A. 66 & ſuiv.

Malleus, *ibid.*
Maou rougé. B. 245.
Marc d'huile employé dans les maladies des beſtiaux. A. 39 & 74.
Margerin (M.), cité. B. 68 & ſuiv.
Marius, cité. A. 73.
Maſticadour. A. 203.
Médecins de la Faculté de Paris viſitent les beſtiaux. A. 200.
Mendeſius, cité. A. 52.
Mentigo. A. 56.
Mercure, ſon utilité dans les maladies épizootiques. A. 211.
Méthodes différentes, miſes en uſage dans la maladie des bêtes à cornes, leur analyſe. B. 160 & ſuiv. Quelle eſt la préférable? 183 & ſuiv.
Meyer, cité. A. 140.
Miaſmes (examen des). B. 202 & ſuiv.
Mielat. B. 443 & ſuiv.
Moïſe, ce qu'il dit des maladies épiz. A. 22 & ſuiv.
Montigny (M. de), cité. A. 141.
Morandi, cité. A. 125.
Morelle, voy. *Solanum.*
Mortimer, cité. A. 240.
Morfondure. B. 318.
Morgagni, cité. B. 353.
Morve des brebis. B. 295 & ſuiv. des chevaux, 304 & ſuiv. Expériences faites avec l'humeur morveuſe. B. 355.
Morveau (M. de), ſon procédé pour purifier l'air. B. 218.
Mouche du ſinus frontal. B. 417.
Moulin, cité. B. 358.
Murie, emploi de ce nom. A. 184. 407. Ce que c'eſt. B. 246.
Muſaraigne (maladie). B. 331 & 458.
——— (animal). B. 424.
Myrmidons (fable des). A. 25.

N.

NApel (effets du). B. 360. 366 & 367.
Needham, cité. B. 16 & 24.
Nicolau, cité. A. 373.
Nielle des bleds. B. 443 & ſuiv.
Noir-muſeau. A. 56.
Noix vomique, ſes effets ſur les animaux. B. 359.
Numa Pompilius, inſtitue des fêtes à Rome dont l'objet eſt d'empêcher la rouille des plantes. A. 31.
Nummulaire (plante) point nuiſible aux beſtiaux. A. 99.

O.

Œnanthe, ſes effets. B. 374.

Oies, leurs maladies. B. p. 344. Employées pour la désinfection des lieux. 213.
Omasus, estomac des animaux. A. 116. *169*. & 170.
Orpiment, vanté pour la morve. B. 331.
Orties, ce que c'est. A. 202.
Orvet. B. 425.
Ostigo, voy. *Mentigo*.
Ovide (Poëte) décrit la peste de l'Isle d'Egine. A. 24 & suiv.
Ours, exemple frappant du danger du contact de la peau d'un Ours mort pestiféré. A. 330.

P.

PAdoue, exposée autrefois aux maux épizootiques & épidémiques. A. 95. Pourquoi ne l'est plus. *ibid.*
Panse, voy. *Estomacs*.
Paré (Ambroise), cité. A. 91.
Parmentier (M.), ses expériences sur l'ergot du seigle. A. 352. B. 151 & suiv.
Parfums, leur inutilité pour la désinfection. B. 200. 214, &c.
Pasquier, cité. A. 90.
Pastenaque. B. 424.
Pediculaire. B. (la) 399.
Pepie des dindons. B. 343.
Perfectibile, voy. *Estomacs*.
Péripneumonie maligne sur les bœufs. A. 110 & suiv.
——— épizootique. A. 36. 37 & 48.
Persil (effets du) B. 360.
Pervenche, son usage dans la morve. B. 329 & suiv.
Peste des brebis. B. 467.
——— des bestiaux. B. 256 & suiv.
Pestilentielles, (*maladies*) leur définition. A. xvj & suiv.
Phellandrium, ses effets. B. 372.
Phlegmon - insectes (maladies.) B. 449. Leur caractere & leurs especes, 470.
Phlogoso-gangrenenses (maladies). B. 449. Leur caractere, 459. Leurs especes, 460 & suiv.
Phtisie pulmonaire des bœufs A. 55.
Picotte (la) des brebis. A. 91.
Pigeons, leurs maladies. B. 341 & suiv.
Plantes que les bestiaux refusent de manger. B. 407 & 408. Celles qu'ils mangent quelquefois & qui les incommodent, 409. Celles qu'ils mangent sans danger, 410.
——— âcres & inflamma-

toires. B. 443. échauffantes & putrides, *ibid.* narcotiques & convulsives, *ibid.*
Plenciz, cité. A. 340.
Plies, vers qu'on trouve dans le sang. A. 361.
Pline, cité. A. 83.
Plomb, ses effets sur les animaux. B. 428. Ses effets dans le Devonshire. A. xv.
Plutarque, fait mention d'une mortalité. A. 31.
Poissons. A. 35. Danger de leur usage dans certains cas, 96. Mortalité des, 155.
Poivre, son effet sur les animaux. B. 360.
Poivre-long, v. *Capsicum*.
Poules, leurs maladies. A. 92 & 397. B. 341 & suiv.
Pourriture. A. 344 & suiv. B. 279 & suiv.
——— nom impropre. A. 31.
Poux des brebis. B. 419.
Prat (M.), cité. B. 160 & suiv.
Proflvvium atticum. A. 35. 67 & 68.
Pseautier, v. *Estomacs*.
Psoriques ou *lépreuses* (maladies). B. 450. Leur caractere, 475. Especes, *ibid.*
Pulsatille, ses effets. B. 391.
Pusula des anciens. A. 52. B. 261 & 287.
Putrides & malignes (maladies). B. 449. Leur caractere & leurs especes, 466 & suiv.

Q.

QUinquina, ses succès dans certaines maladies épizootiques. A. 110 & 252. Son emploi. B. 253.

R.

RAge canine. B. 338.
——— Cause singuliere d'une rage parmi les chiens. A. 96. parmi les animaux, 110.
——— *d'amour*. B. 429.
Ramazzini, cité. A. 96. 105 & suiv. 113 & suiv. Paroles mémorables de cet Auteur, 125.
Raon-l'Étape, se préserve. A. 215.
Raphanus palustris, ses effets. B. 375.
Raudot, cité. A. 191 & suiv. 206 & suiv.
Redou, voyez *Herbe-aux-tanneurs*.
Regnier, cité. A. 336 & suiv.
Remedes, employés inutilement en 1745. A. 200 & suiv.

Robigalia festa, ce que c'est. A. 31.
Robigus, Dieu des Romains. *ibid.*
Rennes, leurs maladies épizootiques. A. 333.
Renoncules, leurs effets. B. 392 & suiv. 377 & suiv.
Résumé général des maladies. B. 449.
Reticulum, voy. *Estomacs.*
Rome (mortalité à). A. 31.
Rosée. B. 481.
——— âcre, effet qu'on lui attribue. A. 111.
Ros-solis, ses effets. B. 396.
Rougeole des brebis. B. 260.
Rouille. B. 443 & suiv.
——— des plantes : Ramazzini lui attribue une maladie épizootique. A. 106 & suiv.
Roux-vieux. B. 294.

S.

SAcrifice des bêtes malades, ordonné par Arrêt du Conseil. B. 231 & suiv.
Sagard (Michel), cité. A. 398.
Saignée : dans quel cas elle doit être placée. B. 35 & suiv.
Salces en Gévaudan, accident arrivé en cet endroit. B. 110 & suiv.
Sang des animaux malades; son effet sur la peau des hommes. A. 92 & 93.
Sangsue, ses effets. B. 420 & 421.
Sanve. B. 400.
Sarrasin (bled), ses effets. B. 448.
Sauterelles. B. 481. Maladie qu'on leur attribue. A. 128.
Sauvages (de) cité. A. 174 & suiv.
Scabies, application & abus de ce mot. A. 33 & 34.
Subtercutanea, A. 68.
Scheuczer, cité. A. 155.
Scroëkius, cité. A. 105. 126 127, &c.
Sécheresse : on lui attribue une maladie épizootique. A. 31. Ses effets sensibles sur les brebis. B. 437 & suiv.
Sel marin, son usage dans les maladies des bestiaux. B. 149.
Séreuses (maladies) humorales, &c. B. 449. Leur caractere, 471. Especes, 472.
Silius Italicus, Poëte, décrit une maladie générale. A. 36.
Société académique de Médecins & de Physiciens en Allemagne. A. 105.
Solanum (effets des) B. 369 & suiv.

Solon, son stratageme. B. 366.
Son de froment, examen de cette substance. B. 150 & suiv.
Soufre, sa vapeur est mortelle pour les animaux. B. 357.
Squinancie gangreneuse des animaux. A. 26. B. 13 & suiv. Sur les hommes, 14.
Stegmann, cité. A. 112.
Strack, cité. B. 249.
Subrenalis (*morbus.*) A. 69.
Suspirium. A. 68.

T.

TAbleau général des maladies épizootiques. B. p. 449.
Tac, ce que c'est. A. 88 & suiv. des hommes, 90.
Taon, ses effets. B. 414 & suiv.
Thériaque (heureux emploi de la). A. 252.
Thora, ses effets. B. 383.
Tite-Live, fait mention des maladies épizootiques. A. 32. 33. 36 & 38.
Tournoiement, *Vertige*. B. 288 & suiv.
Trincavel, cité. B. 197.
Tuf des génisses. A. 116.
Tumeurs inflammatoires aux pieds des animaux. A. 111. 397 & suiv.
Tumeurs à la gorge contagieuses. A. 95. aux aînes, à la poitrine, &c. 142.

V.

VAlisnieri, cité. A. 123 & suiv. Son sentiment sur la cause de l'Epizootie de 1711, *ibid.*
Varron, cité. A. 39.
Végece, cité. A. 64 & suiv.
Vénériennes (maladies) prises pour épidémiques à l'époque de leur premiere introduction en France. A. xiv.
Venise, exposée autrefois aux maladies épidémiques par l'usage de la chair des bœufs. A. 94 & 95. Pourquoi ne l'est plus, 96.
Venter, voyez *Estomacs*.
Veratrum, ses effets sur les animaux. B. 359 & 365.
Vérole (petite) a pris son origine en Afrique. Les hommes n'en ont point le germe. Elle ne différe point des autres maladies pestilentielles par la maniere dont elle se communique. Il y a des endroits en France qui en sont à l'abri depuis plus de cinquante ans. Elle reste toujours dans nos climats, parce qu'on ne prend aucunes mesures pour l'en

éloigner. B. 221 & ſuiv.
Vers dans le cerveau produiſent une maladie épizootique. A. 97. Reconnus pour cauſe de l'Epizootie de 1711, 123. On en trouve ſous les cornes des animaux dans leurs maladies, 177.
Vers-à-ſoie, leurs maladies. B. 345.
Vers hydropiques. B. 380.
Vertige, v. *Tournoïement*.
——— des abeilles. B. 349.
Veſſie à la langue, voyez *Charbon à la langue*.
Vétérinaire (Art) : cauſes qui retardent ſes progrès. A. 404 & ſuiv.
Vicq d'Azyr (M.), cité. B. 120 & ſuiv.
Vin, Eſprit-de-vin; examen de ces liqueurs. B. 155 & ſuiv.
Vinaigre, avantages qu'on en retire dans la maladie des bêtes à cornes. B. 155 & ſuiv.
——— *aromatique* recommandé pour la Clavelée. B. 38.
Vipere. B. 425.
Virus peſtilentiels, leur force, leur durée, &c. B. 195 & ſuiv.
Vitet, cité. A. 372.
Vivarais, maladie épizootique y regne en 1745. A. 166 & ſuiv. Conduite de pluſieurs Seigneurs de ce canton, 216.

W.

Walthierus, cité. A. 88.
Wierus, cité. A. 28. 38 & 92.
Willius (Jean-Valentin), cité. A. 102.
Wepfer, cité. B. 291. Ses expériences, 359 & ſuiv.
Wincler, cité. A. 104.

Fin de la Table.

APPROBATION

J'ai lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les *Recherches hiſtoriques & phyſiques ſur les Maladies épizootiques* ; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 11 Janvier 1775.

CADET DE SAINEVILLE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra ; SALUT : Notre amé le ſieur PAULET, Docteur en Médecine, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Livre intitulé : *Recherches hiſtoriques & phyſiques ſur les Maladies épizootiques*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque quailté & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étran-

gere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sr Hue de Miromenil ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Maupeou, & un dans celle dudit ſieur Hue de Miromenil ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plai-

ſir. DONNÉ à Paris, le huitieme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-quinze, & de notre Regne le premier. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 112, *fol.* 375. *conformément au Réglement de* 1723, *qui fait défenſes, article IV, à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit exemplaires preſcrits par l'art.* 108 *du même Réglement. A Paris, ce* 10 *Mars* 1775.

Signé HUMBLOT, *Adjoint.*

ERRATA.

PAge 15, ligne 6, aux mots, très-nuiſibles, *ajoutez* dans celle-ci.

P. 289. lig. 20. menus épais, *liſez* mucus épais.

P. 363. lig. 9. les coqs de bruyere nourriſſent, *liſ.* s'en nourriſſent.

P. 432. lig. 20. de mortalibus autum, *liſ.* mortalibus autem.

AVIS AU RELIEUR.

Cartons à placer. Iᵉ. Partie.

LE premier carton de la premiere Partie doit remplacer le Frontiſpice.

Le ſecond, indiqué G 3 *, eſt pour les pag. 101 & 102.

IIᵉ. Partie.

Le premier, marqué X *, eſt pour les pages 331 332, 333, 334.

Le ſecond, qui eſt le Tableau des Maladies, doit être placé à la tête du Réſumé général, *Page* 448.

Le troiſieme, indiqué *II. Part.* F f *, eſt pour le feuillet 449 & 450.

De l'Imprimerie de GUEFFIER, rue de la Harpe.



